This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Lady Knatchbull.

LE
SIECLE
DE
LOUIS XIV.

LE

SIECLE

DE

LOUIS XIV:

NOUVELLE EDITION,

REVUE PAR L'AUTEUR,

ET

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez R. & J. DODSLEY à la tête de
Cicéron dans Pall-Mall.

MDCCLIII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 JUL. 1936
OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

CEtte nouvelle édition, revue & corrigée avec ſoin par l'auteur, eſt beaucoup plus éxacte pour le ſtile, pour les faits & pour les dattes, que toutes les éditions qui ont paru juſqu'ici. On trouve dans le premier volume des chôſes importantes, qu'on n'avoit pas ôſé d'abord rendre publiques, parce qu'on n'avoit pas encore aſſez de témoignages : telles ſont par éx-

emple les cauſes de la paix de Riſwick, & la raiſon pour laquelle LOUIS XIV reconnut JÂQUES III Roi d'Angleterre. Dans le ſecond volume, à la liſte des artiſtes, il y a environ cinquante additions conſidérables, & un beaucoup plus grand nombre dans le corps de l'ouvrage. On y trouve ſurtout des fragmens dont l'original eſt écrit de la main de LOUIS XIV. Ces fragmens font connoître le cœur, l'eſprit, & le ſtile de ce Monarque, & ſont le morceau le plus curieux de l'hiſtoire.

Cet eſſai ſur le ſiécle de LOUIS XIV étoit la ſuite d'une

d'une hiſtoire univerſelle, qui commençoit à Charlemagne, & qui finiſſoit au tems où nous ſommes. On en a vu déja quelques fragmens dans les Mercures de France & ailleurs ; mais ces fragmens étoient tronqués. La perte que l'auteur a faite du manuſcript qui contenoit le 16 & le 17e ſiécle, & les matériaux pour l'hiſtoire des arts, l'a obligé de ne donner que le ſiécle de LOUIS XIV. Tout le reſte étoit dans cette même forme, diviſé par chapitres, & on s'y attachoit plus à peindre les événemens principaux qu'à détailler les petits. C'étoit plutôt

tôt l'hiſtoire de l'eſprit & des mœurs que des récits de batailles. Auſſi il ne faut pas s'étonner ſi cette derniere partie de l'ouvrage, & ſurtout le ſecond volume, eſt conforme au reſte de cette hiſtoire univerſelle.

TABLE
DES CHAPITRES
DU
TOME PREMIER.

CHAPITRE I.

Introduction. Page 1.

CHAPITRE II.

Minorité de LOUIS XIV: victoire des François ſous le Grand Condé, alors Duc d'Enguien. 37.

CHAPITRE III.

Guèrre civile. 47.

CHAPITRE IV.

Suite de la guèrre civile, juſqu'à la fin de la rébellion en 1654. 60.

CHAPITRE V.

Etat de la France, juſqu'à la mort du Cardinal Mazarin en 1661. 73.

CHAPITRE VI.

LOUIS XIV gouverne par lui-même : il force la Branche d'Aûtriche-Eſpagnole à lui céder

céder partout la préséance, & la Cour de Rome à lui faire satisfaction : il achette Dunkerque ; il donne des secours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend son royaume florissant & redoutable. 102.

CHAPITRE VII.

Conquête de la Flandre. 116.

CHAPITRE VIII.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle. 122.

CHAPITRE IX.

Magnificence de LOUIS XIV : conquête de la Hollande. 130.

CHAPITRE X.

Evacuation de la Hollande : seconde conquête de la Franche-Comté. 156.

CHAPITRE XI.

Belle campagne & mort du Maréchal de Turenne. 166.

CHAPITRE XII.

Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de Nimégue en 1678. 178.

CHA-

DES CHAPITRES.

CHAPITRE XIII.

Priſe de Straſbourg, bombardement d'Alger : ſoumiſſion de Gênes : ambaſſade de Siam : Pape humilié : Electorat de Cologne diſputé. 193.

CHAPITRE XIV.

Le Roi Jâques détrôné par ſon gendre Guillaume trois & protégé par LOUIS XIV. 208.

CHAPITRE XV.

De ce qui ſe paſſoit dans le continent, tandis que Guillaume trois envahiſſoit l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, juſqu'en 1697. 224.

CHAPITRE XVI.

Paix de Riſwick : Etat de la France & de l'Europe : mort & teſtament de Charles ſecond, Roi d'Eſpagne. 245.

CHAPITRE XVII.

Guèrre de 1701 : *conduite du Prince Eugène, du Maréchal de Villeroi, du Duc de Vendôme, du Duc de Marlborough, du Maréchal de Villars, juſqu'en* 1703. 278.

CHAPITRE XVIII.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites. 300.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Pertes en Eſpagne : perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs ſuites. 311.

CHAPITRE XX.

Suite des diſgrâces de la France & de l'Eſpagne : humiliâtion, conſtance & reſſources de LOUIS XIV: bataille de Malplaquet. 326.

CHAPITRE XXI.

LOUIS XIV continue à demander la paix & à ſe défendre : le Duc de Vendôme affermit le Roi d'Eſpagne ſur le trône. 350.

CHAPITRE XXII.

Victoire du Maréchal de Villars à Dénain : rétabliſſement des affaires : paix générale. 362.

CHAPITRE XXIII.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht juſqu'en 1750. 376.

LE SIECLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

CE n'eſt pas ſeulement la VIE DE LOUIS XIV. qu'on prétend écrire ; on ſe propoſe un plus grand objet. On veut eſſayer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme ; mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fût jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques : tous les peuples ont éprouvé des révolutions : toutes les hiſtoires ſont preſque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans ſa mémoire. Mais quiconque penſe, & ce qui eſt encore plus râre, quiconque a du goût, ne compte que quatre ſiécles dans l'hiſtoire du monde. Ces quatre âges heureux, ſont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui ſervant

vant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siécles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe & d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthénes, des Aristotes, des Platons, des Apélles, des Phidias, des Praxitéles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la terre étoit barbare.

Le second âge est celui de César & d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisiéme, est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devoient entreprendre les Rois de l'Europe; les Médicis appellérent à Florence les arts, que les Turcs chassoient de la Grèce, c'étoit le tems de la gloire de l'Italie. Toutes les sciences reprenoient une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de *vertu*, comme les premiers Grecs les avoient caractérisées du nom de *sageſſe*. Tout tendoit à la perfection: les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Tasses, les Arioſtes fleurirent. La gravûre fut inventée; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante; & la barbarie Gothique, qui défiguroit l'Europe en tout genre, fut chassée de l'Italie pour faire en tout place au bon gout.

Les arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, se trouvoient dans un terrain favorable, où ils fructifioient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent

rent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérèrent trop vîte.

François premier encouragea des ſavans ; mais qui ne furent que ſavans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladios : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'élèves François. Quelques épigrammes & quelques contes libres compôſoient toute notre poëſie ; Rabelais étoit notre ſeul livre de profe à la mode, du tems de Henri II.

En un mot, les Italiens ſeuls avoient tout, ſi vous en exceptez la muſique, qui n'étoit encore qu'informe ; & la philoſophie expérimentale, qui étoit inconnue par tout également.

Enfin, le quatriéme ſiécle eſt celui qu'on nomme le ſiécle de Louis XIV ; & c'eſt peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois enſemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été pouſſés plus loin que ſous les Médicis, ſous les Auguſtes & les Alexandres ; mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. La ſaine philoſophie n'a été connue que dans ce tems : & il eſt vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du Cardinal de Richelieu, juſqu'à celles qui ont ſuivi la mort de Louis XIV, il s'eſt fait dans nos arts, dans eſprits, dans nos mœurs, comme dans notre Gouvernement, une révolution générale qui doit ſervir de marque éternelle à la véritable gloire

de notre patrie. Cette heureuſe influence ne s'eſt pas même arrêtée en France; elle s'eſt étendue en Angleterre; elle a excité l'émulation dont avoit alors beſoin cette nâtion ſpirituelle & profonde; elle a porté le gout en Allemagne, les ſciences en Moſcovie; elle a même ranimé l'Italie qui languiſſoit, & l'Europe a dû ſa politeſſe à la Cour de Louis XIV.

Avant ce tems, les Italiens appelloient tous les Ultramontains du nom de barbares; il faut avouer que les François méritoient en quelque ſorte cette injure. Nos pères joignoient la galanterie romaneſque des Maures à la groſſièreté Gothique; ils n'avoient preſque aucun des arts aimables; ce qui prouve que les arts utiles étoient négligés: car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable; & il n'eſt pas étonnant que la peinture, la ſculpture, la poëſie, l'éloquence, la philoſophie, fuſſent preſque inconnues à une nâtion, qui ayant des ports ſur l'Océan & ſur la Méditerranée, n'avoit pourtant point de flote; & qui aimant le luxe à l'excès, avoit à peine quelques manufactures groſſières.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandois, les Anglois, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII. à ſon avénement à la couronne n'avoit pas un vaiſſeau; Paris ne contenoit pas quatre-cens-mille hommes, & n'étoit pas décoré de quatre beaux édifices; les autres villes du royaume reſſembloient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la nobleſſe cantonnée à la cam-

campagne dans des donjons entourés de fôſſés, opprimoit ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étoient preſque impraticables; les villes étoient ſans police, l'Etat ſans argent, & le Gouvernement preſque toujours ſans crédit parmi les nations étrangères.

On ne doit pas ſe diſſimuler, que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avoit langui plus ou moins dans cette foibleſſe, parce qu'elle n'avoit preſque jamais joui d'un bon Gouvernement.

Il faut, pour qu'un Etat ſoit puiſſant, ou que le peuple ait une liberté fondée ſur les lois, ou que l'autorité ſouveraine ſoit affermie ſans contradiction.

En France les peuples furent eſclaves juſques vers le tems de Philippe-Auguſte; les Seigneurs furent tirans juſqu'à Louis XI; & les Rois, toujours occupés à ſoutenir leur autorité contre leurs vaſſaux, n'eurent jamais ni le tems de ſonger au bonheur de leurs ſujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puiſſance royale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nâtion.

François I. fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui.

Henri le Grand vouloit retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de diſcorde l'avoient replongée, quand il fut

aſſaſſiné dans ſa capitale, au milieu du peuple dont il commençoit à faire le bonheur.

Le Cardinal de Richelieu, occupé d'abaiſſer la Maiſon d'Aûtriche, le Calviniſme & les Grands, ne jouit point d'une puiſſance aſſez paiſible pour réformer la nâtion; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainſi pendant neuf-cens années, notre génie a été preſque toujours rétréci ſous un Gouvernement Gothique, au milieu des diviſions & des guèrres civiles, n'ayant ni lois ni coutumes fixes, changeant de deux ſiécles en deux ſiécles un langage toujours grôſſier; les nobles ſans diſcipline, ne connoiſſant que la guèrre & l'oiſiveté; les eccléſiaſtiques vivant dans le déſordre & dans l'ignorance; & les peuples ſans induſtrie, croupiſſant dans leur miſère.

Les Francois n'eurent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres nâtions: l'imprimerie, la poudre, les glaces, les téleſcopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai ſiſtême de l'univers, ne leur appartiennent point; ils faiſoient des tournois, pendant que les Portugais & les Eſpagnols découvroient & conquéroient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. Charles-quint prodiguoit déja en Europe les tréſors du Méxique, avant que quelques ſujets de François premier euſſent découvert la contrée inculte du Canada; mais par le peu même que firent les François dans le commencement du ſeiziéme ſiécle, on

vit

vit dequoi ils ſont capables quand ils ſont conduits.

On ſe propôſe de montrer ici ce qu'ils ont été ſous Louis XIV; & l'on ſouhaite que la poſtérité de ce Monarque, & celle de ſes peuples, également animées d'une heureuſe émulation, s'efforcent de ſurpaſſer leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails preſque infinis des guèrres entrepriſes dans ce ſiécle; on eſt obligé de laiſſer aux annaliſtes le ſoin de ramaſſer avec éxactitude tous ces petits faits, qui ne ſerviroient qu'à détourner la vue de l'objet principal. C'eſt à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, priſes & repriſes par les armes, données & rendues par des traités: mille circonſtances intéreſſantes pour les contemporains ſe perdent aux yeux de la poſtérité, & diſparoiſſent pour ne laiſſer voir que les grands événemens, qui ont fixé la deſtinée des Empires; tout ce qui s'eſt fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette hiſtoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems; à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes; à ce qui peut ſervir d'inſtruction, & conſeiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On eſſayera de faire voir ce qu'étoient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naiſſance de Louis XIV; enſuite on décrira les grands événemens politiques & mi-

litaires de ſon régne. Le gouvernement intérieur du royaume, objet plus important pour les peuples, ſera traité à part. La vie privée de Louis XIV, les particularités de ſa Cour & de ſon régne, tiendront une grande place. D'autres articles ſeront pour les arts, pour les ſciences, pour les progrès de l'eſprit humain dans ce ſiécle. Enfin on parlera de l'Egliſe, qui depuis ſi longtems eſt liée au Gouvernement, qui tantôt l'inquiette & tantôt le fortifie; & qui, inſtituée pour enſeigner la morale, ſe livre ſouvent à la politique & aux paſſions humaines.

DES

DES ETATS DE L'EUROPE AVANT LOUIS XIV.

IL y avoit déja long-tems qu'on pouvoit regarder l'Europe Chrétienne (à la Moscovie près) comme une grande république partagée en plusieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondans les uns avec les autres; tous ayant un même fonds de religion, quoique divisés en plusieurs sectes; tous ayant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les nations Européanes ne font point esclaves leurs prisonniers; qu'elles respectent les Ambassadeurs de leurs ennemis; qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes, comme de l'Empereur, des Rois, & des autres moindres Potentats: & qu'elles s'accordent surtout dans la sage politique de tenir entre elles, autant

qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les unes chez les autres des Ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'alarme à l'Europe, & garantir les plus foibles des invâsions que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-quint la balance penchoit trop du côté de la Maison d'Aûtriche. Cette Maison puissante étoit, vers l'an 1630, maîtresse de l'Espagne, du Portugal, & des trésors de l'Amérique; les Pays-bas, le Milanois, le royaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (si on peut le dire) étoient devenus son patrimoine; & si tant d'Etats avoient été réunis sous un seul chef de cette Maison, il est à croire que l'Europe lui auroit enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'Empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France: il est à peu-près de la même étendue; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robustes & patiens dans le travail. La nâtion Allemande est gouvernée, peu s'en faut, comme l'étoit la France sous les premiers Rois Capétiens, qui étoient des chefs, souvent mal-obéis, de plusieurs grands vassaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante

xante villes libres, & qu'on nomme Impériales, environ autant de Souverains séculiers, près de quarante Princes ecclésiastiques, soit Abbés, soit Evêques, neuf Electeurs, parmi lesquels on peut compter quatre Rois, enfin l'Empereur, chef de tous ces Potentats, compôsent ce grand corps Germanique, que le flegme Allemand fait subsister avec presque autant d'ordre, qu'il y avoit autrefois de confusion dans le Gouvernement François.

Chaque membre de l'Empire a ses droits, ses priviléges, ses obligâtions; & la connoissance difficile de tant de lois, souvent contestées, fait ce que l'on appelle en Allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nâtion Germanique est si renommée.

L'Empereur lui-même ne seroit guères à la verité plus puissant, ni plus riche qu'un Doge de Venise. L'Allemagne, partagée en villes libres & en principautés, ne laisse au chef de tant d'Etats que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir. Il ne posséde pas à titre d'Empereur un seul village; la ville de Bamberg lui est affignée seulement pour sa résidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité aussi vaine que suprême, étoit devenue si puissante entre les mains des Aûtrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en monarchie absolue cette république de Princes.

Deux partis divisoient alors, & partagent encore aujourd'hui l'Europe Chrétienne, & sur-tout l'Allemagne. Le premier est celui

des

des Catholiques plus ou moins ſoumis au Pape; le ſecond eſt celui des ennemis de la domination ſpirituelle & temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom géneral de Proteſtans, quoiqu'ils ſoient diviſés en Luthériens, Calviniſtes & autres, qui ſe haïſſent entre eux, preſque autant qu'ils haïſſent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les Etats de la Maiſon de Brunſwic, le Wirtemberg, ſuivent la religion Luthérienne qu'on nomme Evangélique. Toutes les villes libres Impériales ont embraſſé cette ſecte, qui a ſemblé plus convenable que la religion Catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calviniſtes, répandus parmi les Luthériens qui ſont les plus forts, ne ſont qu'un parti médiocre; les Catholiques compôſent le reſte de l'Empire, & ayant à leur tête la Maiſon d'Aûtriche, ils étoient ſans doute les plus puiſſans.

Non-ſeulement l'Allemagne, mais tous les Etats Chrétiens, ſaignoient encore des plaies, qu'ils avoient reçues de tant de guèrres de religion, fureur particulière aux Chrétiens ignorée des idolâtres, & ſuite malheureuſe de l'eſprit dogmatique introduit depuis ſi longtems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverſe qui n'aient cauſé une guèrre civile; & les nâtions étrangères (peut-être notre poſtérité) ne pourront un jour comprendre que nos pères ſe ſoient égor-

gés

gés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'Empereur Mathias étant mort ſans enfans, le parti Proteſtant ſe remua pour ôter l'Empire à la Maiſon d'Aûtriche & à la communion Romaine; mais Ferdinand Archiduc de Grats, couſin de Mathias, n'en fut pas moins élu Empereur. Il étoit déja Roi de Bohême & de Hongrie, par la démiſſion de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux royaumes.

Ce Ferdinand II. continua d'abattre le parti Proteſtant: il ſe vit quelque-tems le plus puiſſant & le plus heureux Monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le ſuccès de ſes deux grands généraux, Valſtein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de Princes de la Maiſon d'Aûtriche, conquérans ſans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils ſavoient choiſir. Cette puiſſance menaçoit déja du joug, & les Proteſtans & les Catholiques: l'alarme fut même portée juſqu'à Rome, ſur laquelle ce titre d'Empereur & de Roi des Romains donne des droits chimériques, que la moindre occaſion peut rendre trop réels. Rome, qui de ſon côté prétendoit autrefois un droit plus chimérique ſur l'Empire, s'unit alors avec la France contre la Maiſon d'Aûtriche. L'argent des François, les intrigues de Rome & les cris de tous les Proteſtans, appellèrent enfin du fond de la Suéde Guſtave-Adolphe, le ſeul Roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de héros, & le ſeul qui pût renverſer la puiſſance Aûtrichienne.

L'ar-

L'arrivée de Guſtave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631 contre le général Tilly la bataille de Leipſic, ſi célébre par les nouvelles manœuvres de guèrre que ce Roi mit en uſage, & qui paſſe encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'Empereur Ferdinand ſe vit en 1632 près de perdre la Bohême, la Hongrie & l'Empire: ſon bonheur le ſauva; Guſtave-Adolphe fut tué à la bataille de Lutzen, au milieu de ſa victoire; & la mort d'un ſeul homme rétablit ce que lui ſeul pouvoit détruire.

La politique de la Maiſon d'Autriche, qui avoit ſuccombé ſous les armes d'Adolphe, ſe trouva forte contre tout le reſte; elle détacha les Princes les plus puiſſans de l'Empire de l'alliance des Suédois. Ces troupes victorieuſes, abandonnées de leurs Alliés & privées de leur Roi, furent battues à Norlingue; & quoique plus heureuſes enſuite, elles furent toujours moins à craindre que ſous Guſtave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laiſſa tous ſes États à ſon fils Ferdinand III, qui hérita de ſa politique, & fit comme lui la guèrre de ſon cabinet: il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'Allemagne n'étoit point alors auſſi floriſſante qu'elle l'eſt devenue depuis; le luxe y étoit inconnu, & les commodités de la vie étoient encore très rares chez les plus grands Seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés François, qui allèrent y établir leurs manufactures. Ce pays fertile & peuplé manquoit de commerce & d'ar-

d'argent; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemans, les privoient de ces plaisirs & de ces arts agréables, que la sagacité Italienne cultivoit depuis tant d'années, & que l'industrie Françoise commençoit dès-lors à perfectionner. Les Allemans, riches chez eux, étoient pauvres ailleurs; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettoit à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soutenir longtems la guèrre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'Empire que les François ont fait la guèrre contre l'Empire. La différence du Gouvernement & du génie rend les François plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défense.

DE L'ESPAGNE.

L'Espagne, gouvernée par la branche aînée de la Maison d'Autriche, avoit imprimé après la mort de Charles-quint, plus de terreur que la nation Germanique. Les Rois d'Espagne étoient incomparablement plus absolus & plus riches. Les mines du Mexique & du Potosi sembloient leur fournir dequoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la monarchie universelle de notre continent Chrétien, commencé par Charles-quint, fut d'abord soutenu par Philippe II. Il voulut, du fond de l'Escurial, asservir la chrétienté par

les négociâtions & par la guèrre. Il envahit le Portugal; il déſola la France; il menaça l'Angletèrre: mais plus propre peut-être à marchander de loin des eſclaves, qu'à combattre de près ſes ennemis, il n'ajouta aucune conquête à la facile invâſion du Portugal; il ſacrifia de ſon aveu quinze-cens millions, qui font aujourd'hui plus de trois-mille-millions de notre monoie, pour aſſervir la France, & pour regagner la Hollande. Mais ſes tréſors ne ſervirent qu'à enrichir ces pays qu'il voulut domter.

Philippe III. ſon fils, moins guerrier encore & moins ſage, eut peu de vertus de Roi. La ſuperſtition, ce vice des âmes foibles, ternit ſon régne & affoiblit la monarchie Eſpagnole. Son royaume commençoit à s'épuiſer d'habitans, par les nombreuſes colonies que l'avarice tranſplantoit dans le nouveau monde; & ce fut dans ces circonſtances que ce Roi chaſſa de ſes Etats près de huit-cens-milles Maures, lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage, s'il eſt vrai que le nombre des ſujets ſoit le tréſor des Monarques. L'Eſpagne fut preſque déſerte depuis ce tems: la fierté oiſive des habitans laiſſa paſſer en d'autres mains les richeſſes du nouveau monde: l'or du Pérou devint le partage de tous les marchands de l'Europe. En vain une loi ſévère & preſque toujours éxécutée, ferme les ports de l'Amérique Eſpagnole aux autres nâtions: les négocians de France, d'Angletèrre, d'Italie, chargent de leurs marchandiſes les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'eſt pour

pour eux que le Pérou & le Méxique ont été conquis.

La grandeur Eſpagnole ne fut donc plus ſous Philippe III, qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avoit plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la foibleſſe de ſon père, perdit le Portugal par ſa négligence, le Rouſſillon par la foibleſſe de ſes armes, & la Catalogne par l'abus du deſpotiſme. C'eſt ce même Roi, à qui le Comte-Duc d'Olivarès, ſon favori & ſon Miniſtre, fit prendre le nom de Grand à ſon avénement à la couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut ſi indigne, que tout Roi qu'il étoit, perſonne n'ôſa le lui donner. De tels Rois ne pouvoient être longtems heureux dans leurs guèrres contre la France. Si nos diviſions & nos fautes leur donnoient quelques avantages, ils en perdoient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandoient à des peuples que leurs priviléges mettoient en droit de mal-ſervir; les Caſtillans avoient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie; les Arragonois diſputoient ſans ceſſe leur liberté contre le conſeil royal; & les Catalans, qui regardoient leurs Rois comme leurs ennemis, ne leur permettoient pas même de lever des milices dans leurs provinces. Ainſi ce beau royaume étoit alors peu puiſſant au-dehors & miſérable au-dedans; nulle induſtrie ne ſecondoit, dans ces climats heureux, les préſens de la nature; ni les ſoies de Valence, ni les belles laines de l'Andalouſie & de la Caſtille, n'étoient préparées

rées par les mains Eſpagnoles : les toiles fines étoient un luxe tres-peu connu : les manufactures Flamandes, reſte des monumens de la Maiſon de Bourgogne, fourniſſoient à Madrid ce que l'on connoiſſoit alors de magnificence : les étoffes d'or & d'argent étoient défendues dans cette monarchie, comme elles le ſeroient dans une république indigente qui craindroit de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'Eſpagne étoit ſi pauvre, que le miniſtére de Philippe IV ſe trouva réduit à la néceſſité de faire de la monoie de cuivre, à laquelle on donna un prix preſque auſſi fort qu'à l'argent ; il fallut que le maître du Méxique & du Pérou fit de la fauſſe monoie pour payer les charges de l'Etat. On n'ôſoit, ſi on en croit le ſage Gourville, impoſer des taxes perſonnelles ; parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'ayant preſque point de meubles, n'auroient jamais pû être contraints à payer. Tel étoit l'état de l'Eſpagne, & cependant réunie avec l'Empire, elle mettoit un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenoit alors un royaume. Jean, Duc de Bragance, Prince qui paſſoit pour foible, avoit arraché cette province à un Roi plus foible que lui ; les Portugais cultivoient par néceſſité le commerce que l'Eſpagne négligeoit par fierté ; ils venoient de ſe liguer avec la France & la Hollande en 1641 contre

contre l'Eſpagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'euſſent fait les plus ſignalées victoires. Le miniſtère François, qui n'avoit contribué en rien à cet événement, en retira ſans peine le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir contre ſon ennemi, celui de le voir attaqué par une puiſſance irréconciliable.

Le Portugal ſecouant le joug de l'Eſpagne, étendant ſon commerce & augmentant ſa puiſſance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouiſſoit des mêmes avantages d'une manière bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit Etat de ſept provinces unies, pays ſtérile, mal-ſain, & preſque ſubmergé par la mèr, étoit depuis environ un demi-ſiécle, un éxemple preſque unique ſur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices Eſpagnoles, & qui n'étoient comptés encore pour rien dans l'Europe, réſiſtèrent à toutes les forces de leur maître & de leur tiran Philippe II ; éludèrent les deſſeins de pluſieurs Princes, qui vouloient les ſecourir pour les aſſervir, & fondèrent une puiſſance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Eſpagne même. Le déſeſpoir qu'inſpire la tirannie les avoit d'abord armés ; la liberté avoit élevé leur courage, & les Princes de la Maiſon d' Orange en avoient fait d'excellens ſoldats. A peine vainqueurs de

de leurs maîtres, ils établirent une forme de Gouvernement, qui conſerve, autant qu'il eſt poſſible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce Gouvernement & la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu, dangereuſe peut-être ailleurs, mais là néceſſaire, peuplèrent la Hollande d'une foule d'étrangers, & ſur-tout de Wallons, que l'inquiſition perſécutoit dans leur patrie, & qui d'eſclaves devinrent citoyens.

La religion Calviniſte, dominant dans la Hollande, ſervit encore à ſa puiſſance. Ce pays, alors ſi pauvre, n'auroit pu ni ſuffire à la magnificence des Prélats, ni nourrir des Ordres Religieux; & cette tèrre où il falloit des hommes, ne pouvoit admettre ceux qui s'engagent par ſerment à laiſſer périr, autant qu'il eſt en eux, l'eſpéce humaine. On avoit l'exemple de l'Angleterre, qui étoit d'un tiers plus peuplée, depuis que les miniſtres des autels jouiſſoient de la douceur du mariage, & que les eſpérances des familles n'étoient point enſevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les Hollandois établiſſoient, les armes à la main, ce Gouvernement nouveau, ils le ſoutenoient par le négoce. Ils allèrent attaquer au fond de l'Aſie ces mêmes maîtres, qui jouiſſoient alors des découvertes des Portugais; ils leur enlevèrent les îles où croiſſent ces épiceries précieuſes, tréſors auſſi réels que ceux du Pérou, & dont la culture eſt auſſi ſalutaire à la ſanté, que le travail des mines eſt mortel aux hommes.

La

La Compagnie des Indes Orientales, établie en 1602, gagnoit déja près de trois-cens pour cent en 1620. Ce gain augmentoit chaque année. Bientôt cette ſociété de marchands, devenue une puiſſance formidable, bâtit dans l'île de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Aſie & le centre du commerce, dans laquelle reſident à préſent plus de dix-mille Chinois, & où abordent toutes les nâtions de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaiſſeaux de guèrre de quarante piéces de canon, & mettre au moins trente mille hommes ſous les armes. Un ſimple marchand, Gouverneur de cette colonie, y paroit avec la pompe des plus grands Rois, ſans que ce faſte Aſiatique corrompe la frugale ſimplicité des Hollandois en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des ſept-provinces.

Anvers, ſi longtems floriſſante, & qui avoit englouti le commerce de Veniſe, ne fut plus qu'un déſert. Amſterdam, malgré les incommodités de ſon port, devint à ſon tour le magaſin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenſes. Les eaux de la mèr furent contenues par de doubles digues. Des canaux creuſés dans toutes les villes, furent revétus de pièrre; les rues devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargés de marchandiſes abordérent aux portes des particuliers, & les étrangers ne ſe laſſent point d'admirer ce mélange ſingulier, formé par les faîtes des maiſons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaiſſeaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le

ſpectacle

ſpectacle de la mèr, de la ville & de la campagne.

Cet Etat d'une eſpéce ſi nouvelle, étoit depuis ſa fondation, attaché intimement à la France ; l'intérêt les réuniſſoit ; ils avoient les mêmes ennemis ; Henri le Grand & Louis XIII avoient été ſes Alliés & ſes protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Anglèterre beaucoup plus puiſſante, affectoit la ſouveraineté des mers, & prétendoit mettre une balance entre les dominations de l'Europe ; mais Charles I. qui régnoit depuis 1625, loin de pouvoir ſoutenir le poids de cette balance, ſentoit le ſceptre échaper déja de ſa main ; il avoit voulu rendre ſon pouvoir en Angletèrre indépendant des lois & changer la religion en Ecoſſe. Trop opiniâtre pour ſe déſiſter de ſes deſſeins, & trop foible pour les exécuter ; bon mari, bon maître, bon père, honnête-homme, mais Monarque mal conſeillé : il s'engagea dans une guèrre civile, qui lui fit perdre enfin le trône & la vie ſur un échafaut, par une révolution preſque inouïe.

Cette guèrre civile, commencée dans la minorité de Louis XIV, empêcha pour un tems l'Angletèrre d'entrer dans les intérêts de ſes voiſins : elle perdit ſa conſidération avec ſon bonheur : ſon commerce fut interrompu ; les autres nâtions la crurent enſevelie ſous ſes ruines, juſqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais ſous la domination de Cromwel, qui l'aſſujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre,

l'autre, le masque de la religion sur le visage ; & qui dans son Gouvernement, couvrit des qualités d'un grand Roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'Angleterre s'étoit longtems flatée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome essayoit de la tenir par sa politique. L'Italie étoit divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs Souverainetés : celle que possède le Pape est assez grande pour le rendre respectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du Gouvernement ne sert pas à peupler son pays, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toujours un peu mélée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un père, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les pays Catholiques, les traces des pas que la Cour de Rome a faits autrefois vers la monarchie universelle. Tous les Princes de la religion Catholique envoient au Pape, à leur avénement des ambassades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le Pape donne des bulles de tous les évechez, & s'exprime dans ses

ſes bulles, comme s'il conféroit ces dignités de ſa ſeule puiſſance. Tous les Evêques Italiens, Eſpagnols, Flamans, & même quelques François, ſe nomment Evêques, par la permiſſion divine, & par celle du ſaint ſiége. Il n'y a point de royaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à ſa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des bénéfices conſiſtoriaux.

Les Religieux, dont les chefs réſident à Rome, ſont encore autant de ſujets immédiats du Pape, répandus dans tous les Etats. La coutume qui fait tout, & qui eſt cauſe que le monde eſt gouverné par des abus comme par des lois, n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choſes utiles & ſacrées. Prêter ſerment à un autre qu'à ſon Souverain, eſt un crime de léze-majeſté dans un laïque; c'eſt dans le cloître un acte de religion. La difficulté de ſavoir à quel point on doit obéir à ce Souverain étranger, la facilité de ſe laiſſer ſéduire, le plaiſir de ſecouer un joug naturel pour en prendre un qu'on ſe donne à ſoi-même, l'eſprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop ſouvent porté des Ordres entiers de Religieux à ſervir Rome contre leur patrie.

L'eſprit éclairé qui régne en France depuis un ſiécle, & qui s'eſt étendu dans preſque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. Les bons livres écrits ſur cette matière ſont de vrais ſervices rendus aux Rois & aux peuples: & un des grands changemens qui ſe ſoit fait par ce moyen

dans

dans nos mœurs ſous Louis XIV, c'eſt la perſuaſion dans laquelle les Religieux commencent tous à être, qu'ils ſont ſujets du Roi, avant que d'être ſerviteurs du Pape. La juriſdiction, cette marque eſſentielle de la ſouveraineté, eſt encore demeurée au Pontife Romain. La France même, malgré toutes ſes libertés de l'Egliſe Gallicane, ſouffre que l'on appelle au Pape en dernier reſſort dans les cauſes eccléſiaſtiques.

Si on veut diſſoudre un mariage, épouſer ſa couſine ou ſa niéce, ſe faire relever de ſes vœux, c'eſt à Rome, & non à ſon Evêque, qu'on s'adreſſe; les grâces y ſont taxées, & les particuliers de tous les états y achêtent des diſpenſes à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de perſonnes comme la ſuite des plus grands abus, & par d'autres comme les reſtes des droits les plus ſacrés, ſont toujours ſoutenus avec art. Rome ménage ſon crédit avec autant de politique, que la république Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais Cour ne ſut mieux ſe conduire, ſelon les hommes & ſelon les tems. Les Papes ſont preſque toujours des Italiens, blanchis dans les affaires, ſans paſſions qui les aveuglent; leur Conſeil eſt compoſé de Cardinaux, qui leur reſſemblent, & qui ſont tous animés du même eſprit. De ce Conſeil émanent des ordres, qui vont juſqu'à la Chine & à l'Amérique; il embraſſe en ce ſens l'univers, & on peut dire ce que diſoit autrefois un étranger du Sénat de Rome: *j'ai vû*

un conſiſtoire de Rois. La plupart de nos écrivains ſe ſont élevés avec raiſon contre l'ambition de cette Cour ; mais je n'en vois point qui ait rendu aſſez de juſtice à ſa prudence. Je ne ſai ſi une autre nâtion eût pû conſerver ſi longtems dans l'Europe tant de prérogatives toujours combattues : toute autre Cour les eût peut-être perdues, ou par ſa fierté, ou par ſa molleſſe, ou par ſa lenteur, ou par ſa vivacité ; mais Rome employant preſque toujours à propos la fermeté & la ſoupleſſe, a conſervé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante ſous Charles-quint, terrible à notre Roi Henri III, ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV, adroite avec Louis XIII, oppôſée ouvertement à Louis XIV, dans le tems qu'il fut à craindre, & ſouvent ennemie ſecrette des Empereurs, dont elle ſe défioit plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reſte aujourd'hui a Rome de cette ancienne puiſſance, qui ſix ſiécles auparavant avoit voulu ſoumettre l'Empire & l'Europe à la tiâre.

Naples eſt un témoignage ſubſiſtant encore de ce droit que les Papes ſûrent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des royaumes. Mais le Roi d'Eſpagne, poſſeſſeur de cet état, ne laiſſoit à la Cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vaſſal trop puiſſant.

DU

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reſte, l'Etat du Pape étoit dans une paix heureuſe, qui n'avoit été altérée que par une petite guerre entre les Cardinaux Barberin, neveux du Pape Urbain VIII, & le Duc de Parme; guerre peu ſanglante & paſſagère, telle qu'on la devoit attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être néceſſairement conformes à l'eſprit de leur Gouvernement. Le Cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchoit à la tête de ſa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille, qui ſe donna, fut entre quatre ou cinq-cens hommes de chaque parti. La forteresſe de Piégaia ſe rendit à diſcrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie: cette artillerie conſiſtoit en deux couleuvrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'hiſtoire, plus de négociations que s'il s'étoit agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connoître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finiſſoit tout par des victoires.

Les autres provinces d'Italie écoutoient des intérêts divers. Veniſe craignoit les Turcs & l'Empereur; elle défendoit à peine ſes Etats de terre-ferme des prétentions de l'Allemagne & de l'invaſion du Grand-ſeigneur. Ce n'étoit plus cette Veniſe autrefois la maîtreſſe du commerce du monde, qui

cent-cinquante ans auparavant avoit excité la jalouſie de tant de Rois. La ſageſſe de ſon Gouvernement ſubſiſtoit ; mais ſon grand commerce anéanti lui ôtoit preſque toute ſa force, & la ville de Veniſe étoit, par ſa ſituation, incapable d'être domtée, & par ſa foibleſſe, incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence jouiſſoit de la tranquillité & de l'abondance, ſous le Gouvernement des Médicis ; les lettres, les arts, & la politeſſe, que les Médicis avoient fait naître, floriſſoient encore. La Toſcane alors étoit en Italie ce qu'Athènes avoit été en Gréce.

La Savoie déchirée par une guèrre civile, & par les troupes Françoiſes & Eſpagnoles, s'étoit enfin réunie toute entière en faveur de la France, & contribuoit en Italie à l'affoibliſſement de la puiſſance Aûtrichienne.

Les Suiſſes conſervoient, comme aujourd'hui, leur liberté, ſans chercher à opprimer perſonne. Ils vendoient leurs troupes à leurs voiſins plus riches qu'eux ; ils étoient pauvres ; ils ignoroient les ſciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étoient ſages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nâtions du Nord de l'Europe, la Pologne, la Suéde, le Danemarck, la Moſcovie, étoient comme les autres puiſſances, toujours en défiance ou en guèrre entre elles. On voyoit, comme aujourd'hui, dans la Pologne les mœurs & le Gouvernement des Goths & des Francs, un Roi électif, des nobles

bles partageans ſa puiſſance, un peuple eſclave, une foible infanterie, une cavalerie compôſée de nobles, point de villes fortifiées preſque point de commerce. Ces peuples étoient tantôt attaqués par les Suedois, ou par les Moſcovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, nâtion plus libre encore par ſa conſtitution, qui admet les payſans même dans les Etats-généraux, mais alors plus ſoumiſe à ſes Rois que la Pologne, furent victorieux preſque par tout. Le Danemarck, autrefois formidable à la Suéde, ne l'étoit plus à perſonne. La Moſcovie n'étoit encore que barbare.

DES TURCS.

Les Turcs n'étoient pas ce qu'ils avoient été ſous les Sélims, les Mahomets, & les Solimans; la molleſſe corrompoit le ſérail, ſans en bannir la cruauté. Les Sultans étoient en même-tems, & les plus deſpotiques des Souverains, & les moins aſſurez de leur trône & de leur vie. Oſman & Ibrahim venoient de mourir par le cordeau. Muſtapha avoit été deux fois dépoſé. L'Empire Turc ébranlé par ces ſecouſſes, étoit encore attaqué par les Perſans; mais quand les Perſans le laiſſoient reſpirer, & que les révolutions du ſérail étoient finies, cet Empire redevenoit formidable à la chrétienté; car depuis l'embouchure du Boriſthène juſqu'aux Etats de Veniſe, on voyoit la Moſcovie, la Hongrie, la Gréce, les îles, tour-à-tour en proie aux armes des Turcs: & dès l'an 640,

ils faiſoient conſtamment cette guèrre de Candie ſi funeſte aux Chrétiens. Telles étoient la ſituation, les forces, & l'intérêt des principales nations Européanes, vers le tems de la mort du Roi de France Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suéde, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, & ayant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, ſoutenoit contre l'Empire & l'Eſpagne une guèrre ruineuſe aux deux partis, & funeſte à la Maiſon d'Aûtriche. Cette guèrre étoit ſemblable à toutes celles qui ſe ſont depuis tant de ſiécles entre les Princes Chrétiens, dans leſquelles des millions d'hommes ſont ſacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontières, dont la poſſeſſion vaut rarement ce qu'a couté la conquête.

Les Généraux de Louis XIII avoient pris le Rouſſillon; les Catalans venoient de ſe donner à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendoient contre leurs Rois; mais ces ſuccès n'avoient pas empéché que les ennemis n'euſſent pris Corbie en 1637, & ne fuſſent venus juſqu'à Pontoiſe. La peur avoit chaſſé de Paris la moitié de ſes habitans; & le Cardinal de Richelieu, au milieu de ſes vaſtes projets d'abaiſſer la puiſſance Aûtrichienne, avoit été réduit à taxer les protes cochères de Paris à fournir chacune un laquais pour aller à la guèrre, & pour repouſſer les ennemis des portes de la capitale.

Les

Les François avoient donc fait beaucoup de mal aux Eſpagnols & aux Allemans, & n'en avoient pas moins eſſuyé.

MOEURS DU TEMS.

Les guèrres avoient produit des Généraux illuſtres, tels qu'un Guſtave-Adolphe, un Valſtein, un duc de Veimar, Picolomini, Jean de Vert, le Maréchal de Guébriant, les Princes d'Orange, le Comte d'Harcourt. Des Miniſtres d'Etat ne s'étoient pas moins ſignalés. Le Chancelier Oxenſtiern, le Comte Duc d'Olivarèz, mais ſur-tout le Cardinal Duc de Richelieu, avoient attiré ſur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun ſiécle qui n'ait eu des hommes d'état & de guèrre célébres; la politique & les armes ſemblent malheureuſement être les deux profeſſions les plus naturelles à l'homme; il faut toujours ou négocier, ou ſe battre. Le plus heureux paſſe pour le plus grand, & le public attribue ſouvent au mérite tous les ſuccès de la fortune.

La guèrre ne ſe feſoit pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV; les armées n'étoient pas ſi nombreuſes; aucun Général, depuis le ſiége de Metz par Charles-quint, ne s'étoit vû à la tête de cinquante-mille hommes: on aſſiégeoit & on défendoit les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications étoit encore dans ſon enfance. Les piques & les arquebuſes étoient en uſage; on ſe ſervoit beaucoup de l'épée, devenue inutile aujourd'hui. Il reſtoit encore, des anciennes lois

des nâtions, celle de déclarer la guèrre par un Héraut. Louis XIII fut le dernier qui observa cette coutume. Il envoya un Héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guèrre à l'Espagne en 1635.

Rien n'étoit plus commun alors que de voir des Prêtres commander des armées : le Cardinal Infant, le Cardinal de Savoie, Richelieu, la Valette, Sourdis Archévêque de Bordeaux, avoient endôssé la cuirasse, & fait la guèrre eux-mêmes. Les Papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces Prêtres guerriers. Le Pape Urbain VIII fâché contre la France, fit dire au Cardinal de la Valette, qu'il le dépouilleroit du Cardinalat, s'il ne quittoit les armes ; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les Ambassadeurs, non moins ministres de paix que les Ecclésiastiques, ne fesoient nulle difficulté de servir dans les armées des puissances alliées, auprès desquelles ils étoient employés. Charnacé, envoyé de France en Hollande, y commandoit un régiment en 1637 ; & depuis même, l'Ambassadeur d'Estrade fut Colonel à leur service.

La France n'avoit en tout qu'environ quatre-vingt-mille hommes effectifs sur pied. La marine anéantie depuis des siécles, rétablie un peu par le Cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII n'avoit qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire ; mais l'argent étoit à vingt-six livres le marc : ces quarante-cinq millions revenoient à environ quatre-vingt cinq millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent

d'argent eſt pouſſée juſqu'à quarante-neuf livres & demie; valeur numeraire éxorbitante, & que l'intérêt public & la juſtice demandent qui ne ſoit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, étoit en très-peu de mains; la police du royaume étoit entièrement négligée, preuve certaine d'une adminiſtration peu heureuſe. Le Cardinal de Richelieu, occupé de ſa propre grandeur attachée à celle de l'Etat, avoit commencé à rendre la France formidable au-dehors, ſans avoir encore pû la rendre bien floriſſante au-dedans. Les grands chemins n'étoient ni réparés, ni gardés; les brigands les infeſtoient; les rues de Paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étoient remplies de voleurs. On voit par les regiſtres du Parlement, que le guet de cette ville étoit réduit alors à quarante-cinq hommes mal payés, & qui même ne ſervoient pas.

Depuis la mort de Francois II, la France avoit été toujours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avoit été porté d'une manière paiſible & volontaire. Les Seigneurs avoient été élevés dans les conſpirations; c'étoit l'art de la Cour, comme celui de plaire au Souverain l'a été depuis.

Cet eſprit de diſcorde & de faction avoit paſſé de la Cour juſqu'aux moindres villes, & poſſédoit toutes les communautés du royaume; on ſe diſputoit tout, parce qu'il n'y avoit rien de réglé: il n'y avoit pas juſqu'aux pâroiſſes de Paris qui n'en vinſſent

aux mains ; les proceſſions ſe battoient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs bannières. On avoit vû ſouvent les Chanoines de Notre-dame aux priſes avec ceux de la Sainte-Chapelle : le Parlement & la Chambre des Comptes s'étoient battus pour le pas, dans l'égliſe de Notre-dame, le jour que Louis XIII mit ſon royaume ſous la protection de la vierge Marie.

Preſque toutes les communautés du royaume étoient armées ; preſque tous les particuliers reſpiroient la fureur du duël. Cette barbarie Gothique, autoriſée autrefois par les Rois même, & devenue le caractère de la nâtion, contribuoit encore autant que les guèrres civiles & étrangères, à dépeupler le pays. Ce n'eſt pas trop dire que dans le cours de vingt années, dont dix avoient été troublées par la guèrre, il étoit mort plus de François de la main des François même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les arts & les ſciences étoient cultivés ; on trouvera cette partie de l'hiſtoire de nos mœurs à ſa place. On remarquera ſeulement que la nâtion Françoiſe étoit plongée dans l'ignorance, ſans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On conſultoit les Aſtrologues, & on y croyoit. Tous les mémoires de ce tems-là, à commencer par l'hiſtoire du Préſident de Thou, ſont remplis de prédictions. Le grave & ſévère duc de Sully rapporte ſérieuſement celles qui furent faites à Henri IV : Cette crédulité, la marque la plus infaillible de

de l'ignorance, étoit si accréditée, qu'on eut soin de tenir un Astrologue caché près de la chambre de la Reine Anne d'Autriche, au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'Abbé Vittorio Siry, auteur contemporain, très-instruit; c'est que Louis XIII eut dès son enfance le surnom de Juste, parce qu'il étoit né sous le signe de la Balance.

La même foiblesse, qui mettoit en vogue cette chimère absurde de l'Astrologie Judiciaire, faisoit croire aux possessions, & aux sortiléges: on en faisoit un point de religion; l'on ne voyoit que des Prêtres qui conjuroient des démons. Les tribunaux, compôsés de Magistrats, qui devoient être plus éclairés que le vulgaire, étoient occupés à juger des sorciers. On reprochera toujours à la mémoire du Cardinal de Richelieu, la mort de ce fameux Curé de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu comme magicien par une commission du Conseil. On s'indigne que le Ministre & les juges aient eu la foiblesse de croire aux diables de Loudun, ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flâmes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la dernière postérité, que la Maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Gréve comme sorcière, & que le Conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel Sortilége elle s'étoit servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis; que la Maréchale lui répondit: *je me suis servie du pouvoir qu'ont les ames fortes*

fortes ſur les eſprits foibles; & qu'enfin cette réponſe ne ſervit qu'à précipiter l'arrêt de ſa mort.

On voit encore dans une copie de quelques regiſtres du Châtelet un procès commencé en 1601, au ſujet d'un cheval qu'un maître induſtrieux avoit dreſſé à-peu-près de la manière dont nous avons vû des exemples à la foire; on vouloit faire brûler & le maître & le cheval comme ſorciers.

En voilà aſſez pour faire connoître en général les mœurs & l'eſprit du ſiécle, qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumières dans tous les ordres de l'Etat fomentoit chez les plus honnêtes gens des pratiques ſuperſtitieuſes, qui déshonoroient la religion. Les Calviniſtes, confondant avec le culte raiſonnable des Catholiques, les abus qu'on feſoit de ce culte, n'en étoient que plus affermis dans leur haine contre notre Egliſe. Ils oppôſoient à nos ſuperſtitions populaires, ſouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractère de preſque tous les réformateurs: ainſi l'eſprit de parti déchiroit & aviliſſoit la France; & l'eſprit de ſociété, qui rend aujourd'hui cette nâtion ſi célébre & ſi aimable, étoit abſolument inconnu. Point de maiſons où les gens de mérite s'aſſemblaſſent pour ſe communiquer leurs lumières; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les lois, les arts, la ſociété, la religion, la paix & la guèrre, n'avoient rien de ce qu'on vit depuis dans le ſiécle qu'on appelle le ſiécle de Louis XIV.

CHA-

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD

CHAPITRE SECOND.

Minorité de LOUIS XIV : victoires des François ſous le Grand Condé, alors Duc d'Enguien.

LE Cardinal de Richelieu, & Louis XIII venoient de mourir ; l'un admiré & haï, l'autre déja oublié. Ils avoient laiſſé aux François, alors très inquiets, de l'averſion pour le nom ſeul du Miniſtère, & peu de reſpect pour le trône. Louis XIII par ſon teſtament établiſſoit un conſeil de Régence. Ce Monarque, mal obéi pendant ſa vie, ſe flata de l'être mieux après ſa mort ; mais la première démarche de ſa veuve Anne d'Aûtriche, fut de faire annuller les volontés de ſon mari, par un arrêt du Parlement de Paris. Ce corps, longtems oppôſé à la Cour, & qui avoit à peine conſervé ſous Louis la liberté de faire des remontrances, caſſa le teſtament de ſon Roi, avec la même facilité qu'il auroit jugé la cauſe d'un citoyen. Anne d'Aûtriche s'adreſſa à cette Compagnie pour avoir la Régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'étoit ſervi du même tribunal après la mort de Henri IV ; & Marie de Médicis avoit donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine ; que le Parlement entouré de ſes gardes, ne pouvoit réſiſter à ſes volontés ; 18 Août 1643.

&

& qu'un arrêt rendu au Parlement & par les Pairs, ſembloit aſſurer un droit inconteſtable. *

L'uſage qui donne la Régence aux mères des Rois, parut donc alors aux François une loi preſque auſſi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le Parlement de Paris, ayant décidé deux fois cette queſtion, c'eſt-à-dire, ayant ſeul déclaré par des arrêts ce droit des mères, parut en effet avoir donné la Régence; il ſe regarda, non ſans quelque vraiſemblance, comme le tuteur des Rois, & chaque Conſeiller crut être une partie de la ſouveraineté. Par le même arrêt Gaſton Duc d'Orléans, frère du feu Roi, eut le vain titre de Lieutenant Général du royaume ſous la Régente abſolue.

Anne d'Aûtriche fut obligée d'abord de continuer la guèrre contre le Roi d'Eſpagne, Philippe IV ſon frère, qu'elle aimoit. Il eſt difficile de dire préciſément, pourquoi l'on feſoit cette guèrre; on ne demandoit rien à l'Eſpagne, pas même la Navarre, qui auroit dû être le patrimoine des Rois de France. On ſe battoit depuis 1635, parce que le Cardinal de Richelieu l'avoit voulu, & il eſt à croire qu'il l'avoit voulu pour ſe rendre néceſſaire. Il s'etoit lié contre l'Empereur avec la

* Riencourt, dans ſon hiſtoire de Louis XIV dit que le teſtament de Louis XIII fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'eſt qu'en effet Louis XIII avoit déclaré la Reine Régente; ce qui fut confirmé: mais il avoit limité ſon autorité, ce qui fut caſſé.

la Suéde, & avec le Duc Bernard de Saxe-Veimar, l'un de ces Généraux que les Italiens nommoient *condottieri*, c'eſt-à-dire, qui vendoient des troupes. Il attaquoit auſſi la branche Autrichienne-Eſpagnole dans ces dix provinces que nous appellons en général du nom de Flandre; & il avoit partagé avec les Hollandois alors nos Alliés, cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre étoit du côté de la Flandre; les troupes Eſpagnoles ſortirent des frontières du Hainaut au nombre de vingt-ſix mille hommes, ſous la conduite d'un vieux Général expérimenté, nommé Dom Franciſco de Mélos. Ils vinrent ravager les frontières de Champagne: ils attaquèrent Rocroi, & ils crurent pénétrer bien-tôt juſqu'aux portes de Paris, comme ils avoient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la foibleſſe d'une minorité, relevoient leurs eſpérances; & quand ils virent qu'on ne leur oppôſoit qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur eſpérance ſe changea en ſécurité.

Ce jeune homme ſans expérience, qu'ils mépriſoient, étoit Louis de Bourbon alors Duc d'Enguien, connu depuis ſous le nom du Grand Condé. La plupart des grands Capitaines ſont devenus tels par dégrez. Ce prince étoit né Général; l'art de la guèrre ſembloit en lui un inſtinct naturel: il n'y avoit en Europe que lui & le Suédois Torſtenſon, qui euſſent eu à vingt ans ce génie, qui peut ſe paſſer de l'expérience.

Le

Le Duc d'Enguien avoit reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le Maréchal de l'Hopital, qui lui avoit été donné pour le conseiller & pour le conduire, secondoit par sa circonspection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour; il ne confia son dessein qu'à Gassion, Maréchal de camp digne d'être consulté par lui; ils forcèrent le Maréchal à trouver la bataille nécessaire.

19 Mai. On remarque que le Prince ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le reveiller pour la donner. On conte la même chôse d'Alexandre. Il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guèrre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le Prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyoit à la fois le danger & la ressource; par son activité exemte de trouble, qui le portoit à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie Espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvroit avec une agilité que la phalange n'avoit pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermoit au milieu d'elle. Le Prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les Officiers Espagnols

Eſpagnols ſe jettoient à ſes genoux, pour trouver auprès de lui un azile contre la fureur du ſoldat vainqueur. Le Duc d'Enguien eut autant de ſoin de les épargner, qu'il en avoit pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui Commandoit cette infanterie Eſpagnole, mourut percé de coups. Condé en l'aprenant, dit : *qu'il voudroit être mort comme lui, s'il n'avoit pas vaincu.*

Le reſpect qu'on avoit en Europe pour les armées Eſpagnoles ſe tourna du côté des armées Françoiſes, qui n'avoient point depuis cent ans gagné de bataille ſi célébre ; car la ſanglante journée de Marignan, diſputée plutôt que gagnée par François premier contre les Suiſſes, avoit été l'ouvrage des bandes noires Allemandes, autant que des troupes Françoiſes. Les journées de Pavie & de ſaint Quentin étoient encore des époques fatales à la réputation de la France. Henry IV avoit eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que ſur ſa propre nâtion. Sous Louis XIII, le Maréchal de Guébriant avoit eu de petits ſuccès, mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les Etats, & qui reſtent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avoient été données en ce tems que par Guſtaphe-Adolphe.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire Françoiſe, & de celle de Condé : il ſut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent réſoudre le ſiége de Thionville, que le Cardinal de Richelieu n'avoit

n'avoit pas ôſé hazarder ; & au retour de ſes couriers tout étoit déja préparé pour cette expédition.

8 Août 1643. Le Prince de Condé paſſa à travers le pays ennemi, trompa la vigilance du Général Beck, & prit enfin Thionville. De-là il courut mettre le ſiége devant Cirq, & s'en rendre maître. Il fit repaſſer le Rhin aux Allemans ; il le paſſa après eux ; il courut réparer les pertes & les défaites que les François avoient eſſuyées ſur ces frontières après la mort du Maréchal de Guébriant Il trouva Fribourg pris, & le Général Merci ſous ſes murs avec une armée ſupérieure encore à la ſienne. Condé avoit ſous lui deux Maréchaux de France, dont l'un étoit Grammont, & l'autre ce Turenne, fait Maréchal depuis peu de mois, après avoir ſervi heureuſement en Piémont contre les Eſpagnols. Il jettoit alors les fondemens de la grande réputation qu'il eut depuis. Le Prince, avec ces deux Généraux, attaqua le camp de Merci, retranché ſur deux éminences. Le combat 31 Août 1644. recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le Duc d'Enguien jetta ſon bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il falloit peut-être des actions auſſi hardies pour mener les troupes à des attaques ſi difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtrière que déciſive, fut la ſeconde victoire de ce Prince. Merci décampa quatre jours après. Philipsbourg & Mayence rendus,

rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le Duc d'Enguien retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenſes à la Cour. Il laiſſe ſon armée au Maréchal du Turenne : mais ce Général, tout habile qu'il eſt déja, eſt battu à Mariendal. Le Prince revole à l'armée, reprend le commandement, & joint à la gloire de commander encore Turenne, celle de réparer ſa défaite. Il attaque Merci dans les plaines de Norlingue. Il y gagne une bataille complette. Le Maréchal de Grammont y eſt pris, mais le Général Gléen, qui commandoit ſous Merci, eſt fait priſonnier, & Merci eſt au nombre des morts. Ce Général regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré dans le champ de bataille ; & on grava ſur ſa tombe ; *Sta, viator, heroem calcas :* arrête, voyageur, tu foules un héros. Avril 1645. 3 Août 1645.

Le nom du Duc d'Enguien éclipſoit alors tous les autres noms. Il aſſiégea enſuite Dunkerque à la vue de l'armée Eſpagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la France. 1646.

Tant de ſuccès & de ſervices, moins récompenſés que ſuſpects à la Cour, le feſoient craindre du Miniſtère autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ſes conquêtes & de ſa gloire, & on l'envoya en Catalogne avec de mauvaiſes troupes mal payées ; il aſſiéga Lérida, & fut obligé de lever le ſiége. On l'accuſe dans quelques livres de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée 1647.

chée avec des violons. On ne ſavoit pas que c'étoit l'uſage en Eſpagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcèrent la Cour de rappeller Condé en Flandre. L'Archiduc Léopold, frère de l'Empereur Ferdinand III, aſſiégeoit Lens en Artois. Condé rendu à ſes troupes qui avoient toujours vaincu ſous lui, les mena droit à l'Archiduc. C'étoit pour la troiſiéme fois qu'il donnoit bataille avec le déſavantage du nombre. Il dit à ſes ſoldats ces ſeules paroles : *amis, ſouvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à ſa gloire. Turenne eut l'honneur dans cette journée d'aider puiſſamment le Prince de Condé, & de contribuer à une victoire qui pouvoit l'humilier. Peut-être ne fut-il jamais ſi grand qu'en ſervant ainſi ſon émule.

20 Août. 1648. Il dégagea lui-même le Maréchal de Grammont, qui plioit avec l'aile gauche ; il prit le Général Beck. L'Archiduc ſe ſauva à peine avec le Comte de Fuenſaldagne. Les Impériaux & les Eſpagnols, qui compôſoient cette armée, furent diſſipés ; ils perdirent plus de cent drapeaux & trente-huit piéces de canon ; ce qui étoit alors très-conſidérable. On leur fit cinq mille priſonniers ; on leur tua trois mille hommes, le reſte déſerta, & l'Archiduc demeura ſans armée.

Tandis que le Prince de Condé * comptoit ainſi les années de ſa jeuneſſe par des victoires, & que le Duc d'Orléans, frère de Louis XIII, avoit auſſi ſoutenu la réputation d'un fils de Henri IV & celle de la France, par

Juill. 1644.

* Son père étoit mort en 1646.

par la prise de Gravelines, par celle de Courtrai & de Mardik : le Vicomte de Turenne avoit pris Landau ; il avoit chassé les Espagnols de Trêves & rétabli l'Electeur. Nov. 1644.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhausen, & contraignit le Duc de Bavière à sortir de ses Etats à l'âge de près de 80 ans. Le Comte de Harcourt prit Balaguier, & battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Portolongone. Vingt vaisseaux & vingt galères de France, qui compôsoient presque toute la marine, rétablie par Richelieu, battirent la flote Espagnole sur la côte d'Italie. Nov. 1645. 1645. 1646.

Ce n'étoit pas tout ; les armes Françoises avoient encore envahi la Lorraine sur le Duc Charles IV, Prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois depouillé de son Etat par la France, & retenu prisonnier par les Espagnols. Les Alliés de la France pressoient la puissance Autrichienne au Midi & au Nord. Le Duc d'Albuquerque, Général des Portugais, gagna contre l'Espagne la bataille de Badajox. Torstenson défit les Imperiaux près de Tabor, & remporta une victoire complette. Le Prince d'Orange à la tête des Hollandois, pénétra jusques dans le Brabant. Mai 1644. Mars 1645.

Le Roi d'Espagne, battu de tous côtés, voyoit le Roussillon & la Catalogne entre les mains des François. Naples révoltée contre lui, venoit de se donner au Duc de Guise, dernier Prince de cette branche d'une Maison si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un 1647.

avanturier

avanturier audacieux, parce qu'il ne réuſſit pas, avoit eu du moins la gloire d'aborder ſeul dans une barque au milieu de la flote d'Eſpagne, & défendre Naples ſans autre ſecours que ſon courage.

A voir tant de malheurs qui fondoient ſur la Maiſon d'Autriche, tant de victoires accumulées par les François, & ſecondées des ſuccès de leurs Alliés, on croiroit que Vienne & Madrid n'attendoient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne étoient preſque ſans Etats; cependant cinq années de gloire, à peine traverſées par quelques revers, ne produiſirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de ſang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la France; elle touchoit à ſa ruine au milieu de ces proſperités apparentes.

CHAPITRE TROISIEME.

GUERRE CIVILE.

LA Reine Anne d'Aûtriche, Régente abſolue, avoit fait du Cardinal Mazarin le maître de la France & le ſien. Il avoit ſur elle cet empire, qu'un homme adroit devoit avoir ſur une femme née avec aſſez de foibleſſe pour être dominée, & avec aſſez de fermeté pour perſiſter dans ſon choix.

On lit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la Reine ne donna ſa confiance à Mazarin, qu'au défaut de *Potier*, Evêque de Beauvais, qu'elle avoit d'abord choiſi pour ſon Miniſtre. On peint cet Evêque comme un homme incapable: il eſt à croire qu'il l'étoit, & que la Reine ne s'en étoit ſervie quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nâtion par le choix d'un ſecond Cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'eſt que Potier eût commencé ſon Miniſtére paſſager par déclarer aux Hollandois: *qu'il falloit qu'ils ſe fiſſent Catholiques s'ils vouloient demeurer dans l'alliance de la France.* Il auroit donc dû faire la même propoſition aux Suédois. Preſque tous les hiſtoriens rapportent cette abſurdité, parce qu'ils l'ont lue dans les mémoires des courtiſans & des Frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces

ces mémoires, ou falsifiés par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru.

Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudroit avoir vécu longtems avec un Ministre, pour peindre son caractère, pour dire quel dégré de courage ou de foiblesse il avoit dans l'esprit, à quel point il étoit ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'étoit Mazarin, on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de sa grandeur, autant de simplicité que Richelieu avoit déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faste royal, il eut d'abord le train le plus modeste; il mit de l'affabilité & même de la mollesse par-tout où son prédécesseur avoit fait paroître une fierté inflexible. La Reine vouloit faire aimer sa Régence & sa personne de la Cour & des peuples, & elle y réussissoit. Gaston, Duc d'Orléans, frère de Louis XIII, & le Prince de Condé, appuyoient son pouvoir, & n'avoient d'émulation que pour servir l'Etat.

Il falloit des impôts pour soutenir la guèrre contre l'Espagne & contre l'Empire; on en établit quelques-uns, bien modérés sans doute en comparaison de ce que nous avons payé depuis, & bien peu suffisans pour les besoins de la monarchie.

1647. Le Parlement en possession de vérifier les édits de ces taxes, s'oppôsa vivement à l'édit du tarif; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le Ministère.

Enfin,

Enfin, douze charges de Maîtres des Requêtes nouvellement créées, & environ quatre vingt mille écus de gages des Compagnies ſupérieures retenus, ſoulevèrent toute la Robe, & avec la Robe tout Paris; ce qui feroit à peine aujourd'hui dans le royaume la matière d'une nouvelle, excita alors une guèrre civile.

Brouſſel, Conſeiller-Clere de la Grand'-Chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avoit d'autre mérite que d'ouvrir toujours les avis contre la Cour, ayant été arrêté, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon Roi n'en a jamais cauſée. On vit renouveller les barricades de la ligue; le feu de la ſédition parut allumé dans un inſtant, & difficile à éteindre; il fut attiſé par la main du Coadjuteur, depuis Cardinal de Retz: ce'ſt le premier Evêque, qui ait fait une guèrre civile ſans avoir la religion pour prétexte. Cet homme ſingulier s'eſt peint lui-même dans ſes mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuoſité de génie, & une inégalité, qui ſont l'image de ſa conduite. C'étoit un homme qui du ſein de la débauche, & languiſſant encore des ſuites qu'elle entraîne, prêchoit le peuple, & s'en feſoit idolâtrer. Il reſpiroit la faction & les complots; il avoit été, à l'âge de 23 ans, l'âme d'une conſpirâtion contre la vie de Richelieu: il fut l'auteur des barricades; il précipita le Parlement dans les cabales, & le peuple dans les ſéditions. Ce qui paroît ſurprenant, c'eſt que le Parlement entraîné

par lui, leva l'étendart contre la Cour, avant même d'être appuyé par aucun Prince.

Cette Compagnie depuis longtems étoit regardée bien différemment par la Cour & par le peuple. Si l'on en croyoit la voix de tous les Miniſtres & de la Cour, le Parlement de Paris étoit une Cour de juſtice, faite pour juger les cauſes des citoyens : il tenoit cette prérogative de la ſeule volonté des Rois ; il n'avoit ſur les autres Parlemens du royaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un reſſort plus conſidérable ; il n'étoit la Cour des Pairs que parce que la Cour réſidoit à Paris : il n'avoit pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit étoit encore une pure grâce : il avoit ſuccédé à ces Parlemens qui repréſentoient autrefois la nâtion Françoiſe ; mais il n'avoit de ces anciennes aſſemblées rien que le ſeul nom : & pour preuve inconteſtable, c'eſt qu'en effet les Etats-Généraux étoient ſubſtitués à la place des aſſemblées de la nâtion ; & le Parlement de Paris ne reſſembloit pas plus aux Parlemens tenus par nos premiers Rois, qu'un Conſul de Smyrne ou d'Alep ne reſſemble à un Conſul Romain.

Cette ſeule erreur de nom étoit le prétexte des prétentions ambitieuſes d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leurs offices de robe, penſoient tenir la place des conquérans des Gaules, & des Seigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les tems avoit abuſé du pouvoir que s'arroge néceſſairement un premier tribunal,

burial; toujours ſubſiſtant dans une capitale. Il avoit ôſé donner un arrêt contre Charles VII, & le bannir du royaume : il avoit commencé un procès criminel contre Henri III : il avoit en tous les tems réſiſté, autant qu'il l'avoit pû, à ſes Souverains ; & dans cette minorité de Louis XIV, ſous le plus doux des Gouvernemens, & ſous la plus indulgente des Reines, il vouloit faire la guèrre civile à ſon Prince, à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre, qui tenoit alors ſon Roi priſonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étoient les diſcours & les penſées du Cabinet.

Mais les citoyens de Paris, & tout ce qui tenoit à la Robe, voyoient dans le Parlement un corps auguſte, qui avoit rendu la juſtice avec une intégrité reſpectable, qui n'aimoit que le bien de l'Etat, & qui l'aimoit au péril de ſa fortune, qui bornoit ſon ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchoit d'un pas égal entre le Roi & le peuple ; & ſans examiner l'origine de ſes droits & de ſon pouvoir, on lui ſuppoſoit les droits les plus ſacrés, & le pouvoir le plus inconteſtable, quand on le voyoit ſoutenir la cauſe du peuple contre des Miniſtres déteſtés ; on l'appelloit *le père de l'Etat*, & on feſoit peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux Rois, & celui qui donnoit au Parlement le pouvoir de modérer les volontés des Rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juſte étoit impoſſible à trouver ; car enfin il n'y avoit de loi bien reconnue que celle de

l'occaſion & du tems. Sous un Gouvernement vigoureux le Parlement n'étoit rien : il étoit tout ſous un Roi foible, & l'on pouvoit lui appliquer ce que dit Monſieur de Guiméné, quand cette Compagnie ſe plaignit ſous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la nobleſſe : *Meſſieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit ſur ces troubles, & copier des livres, pour remettre ſous les yeux tant de détails alors ſi chers & ſi importans, & aujourd'hui preſque oubliés : mais on doit dire ce qui caractériſe l'eſprit de la nâtion, & moins ce qui appartient à toutes les guèrres civiles, que ce qui diſtingue celle de la Fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix ; un Archevêque & un Parlement de Paris ayant commencé les troubles, le peuple crut tous ſes emportemens juſtifiés. La Reine ne pouvoit paroître en public ſans être outragée ; on ne l'appelloit que *dame Anne* ; & ſi on y ajoutoit quelque titre, c'étoit un opprobre. Le peuple lui reprochoit avec fureur de ſacrifier l'Etat à ſon amitié pour Mazarin ; & ce qu'il y avoit de plus inſupportable, elle entendoit de tous côtés ces chanſons & ces vaudevilles, monumens de plaiſanterie & de malignité, qui ſembloient devoir éterniſer le doute où l'on affectoit d'être de ſa vertu.

6 Janv. 1649. Elle s'enfuit de Paris avec ſes enfans, ſon Miniſtre, le Duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le Grand Condé lui-même, & alla à Saint-

Saint-Germain ; on fut obligé de mettre en gage chez des uſuriers les pierreries de la couronne. Le Roi manqua ſouvent du néceſſaire. Les pages de ſa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avoit pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV, fille de Henry le grand, femme du Roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y étoit réduite aux extrémités de la pauvreté ; & ſa fille, depuis mariée au frère de Louis XIV, reſtoit au lit n'ayant pas dequoi ſe chauffer, ſans que le peuple de Paris, enivré de ſes fureurs, fit ſeulement attention aux afflictions de tant de perſonnes royales.

La Reine, les larmes aux yeux, preſſa le Prince de Condé de ſervir de protecteur au Roi. Le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lens & de Norlingue, ne put démentir tant de ſervices paſſés : il fut flaté de l'honneur de défendre une Cour qu'il croyoit ingrate, contre la Fronde qui recherchoit ſon appui. Le Parlement eut donc le Grand Condé à combattre, & il ôſa ſoutenir la guèrre.

Le Prince de Conti, frère du Grand Condé, auſſi jaloux de ſon aîné qu'incapable de l'égaler ; le Duc de Longueville, le Duc de Beaufort, le Duc de Bouillon, animés par l'eſprit remuant du Coadjuteur & avides de nouveautés, ſe flatant d'élever leur grandeur ſur les ruines de l'Etat, & de faire ſervir à leurs deſſeins particuliers les mouvemens aveugles du Parlement, vinrent lui offrir leurs ſervices. On nomma dans la Grand'-Chambre les Généraux d'une armée qu'on

n'avoit pas. Chacun ſe taxa pour lever des troupes : il y avoit vingt Conſeillers pourvus de charges nouvelles, créées par le Cardinal de Richelieu. Leurs confrères, par une petiteſſe d'eſprit dont toute ſociété eſt ſuſceptible, ſembloient pourſuivre ſur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accabloient de dégouts, & ne les regardoient pas comme mémbres du Parlement : il fallut qu'ils donnaſſent chacun 15000 liv. pour les frais de la guèrre, & pour acheter la tolérance de leurs confrères.

La Grand'-Chambre, les Enquêtes, les Requêtes, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, qui avoient tant crié contre un impôt foible & néceſſaire, qui n'alloit pas à cent mille écus, fournirent une ſomme de près de dix millions de notre monoie d'aujourd'hui, pour la ſubverſion de la patrie. On leva douze mille hommes par arrêt du Parlement : chaque porte cochère fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée, *la cavalerie des portes cochères.* Le Coadjuteur avoit un régiment à lui, qu'on nommoit le régiment de Corinthe, parce que le Coadjuteur étoit Archévêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de Roi de France, de Grand Condé, de capitale du royaume, cette guèrre de la Fronde eut été auſſi ridicule que celle des Barberins ; on ne ſavoit pourquoi on étoit en armes. Le Prince de Condé aſſiégea cinq-cens mille bourgeois avec huit mille ſoldats. Les Pariſiens ſortoient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolu-

évolutions étoient le ſujet de plaiſanterie des gens du métier. Ils fuyoient dès qu'ils rencontroient deux cens hommes de l'armée royale. Tout ſe tournoit en raillerie ; le régiment de *Corinthe* ayant été battu par un petit parti, on appella cet échec *la première aux Corinthiens.*

Ces vingt Conſeillers, qui avoient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs que d'être appellés les *Quinze-vingt.*

Le Duc de Beaufort, l'idole du peuple & l'inſtrument dont on ſe ſervit pour le ſoulever, Prince populaire, mais d'un eſprit borné, étoit publiquement l'objet des railleries de la Cour & de la Fronde même. On ne parloit jamais de lui que ſous le nom de Roi des Halles. Les troupes Pariſiennes, qui ſortoient de Paris & qui revenoient toujours battues, étoient reçues avec des huées & des éclats de rire. On ne réparoit tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les cabarets, & les autres maiſons de débauche, étoient les tentes où l'on tenoit les Conſeils de guèrre, au milieu des plaiſanteries, des chanſons, & de la gaîeté la plus diſſolue. La licence étoit ſi effrénée, qu'une nuit les principaux Officiers de la Fronde, ayant rencontré le Saint-Sacrement qu'on portoit dans les rues à un homme qu'on ſoupçonnoit d'être Mazarin, reconduiſirent les Prêtres à coups de plat-d'épée.

Enfin on vit le Coadjuteur, Archévêque de Paris, venir prendre ſéance au Parlement avec un poignard dans ſa poche, dont on ap-

percevoit la poignée, & on crioit: *voilà le bréviaire de notre Archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la nobleſſe s'aſſembla en corps aux Auguſtins, nomma des Sindics, tint publiquement des ſéances réglées. On eût crû que c'étoit pour réformer l'Etat, & pour aſſembler les Etats-généraux. C'étoit uniquement pour un tabouret, que la Reine avoit accordé à Madame de Pons; peut-être n'y a t-il jamais eu une preuve plus ſenſible de la légèreté des eſprits qu'on reprochoit alors aux François.

Les diſcordes civiles, qui déſoloient l'Angleterre préciſément en même-tems, ſervent bien à faire voir les caractères des deux nâtions. Les Anglois avoient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raiſonnée: ils donnoient de ſanglantes batailles; le fer décidoit tout; les échaffauts étoient dreſſés pour les vaincus; leur Roi pris en combattant fut amené devant une Cour de juſtice, interrogé ſur l'abus qu'on lui reprochoit d'avoir fait de ſon pouvoir, condamné à perdre la tête, & éxécuté devant tout ſon peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de juſtice, que ſi l'on avoit condamné un citoyen criminel; ſans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres ſe fut reſſentie un moment des calamités attachées aux guèrres civiles.

Les François au contraire ſe précipitoient dans les ſeditions par caprice & en riant; les femmes étoient à la tête des factions, l'amour faiſoit & rompoit les cabales. La Ducheſſe

cheſſe de Longueville engagea Turenne, à peine Maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandoit pour le Roi. Turenne n'y réuſſit pas : il quitta en fugitif l'armée dont il étoit Général, pour plaire à une femme qui ſe moquoit de ſa paſſion : il devint de Général du Roi de France, Lieutenant de Dom Eſtevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Rétel par le Maréchal du Pleſſis-Pralin. On connoit ce billet du Maréchal d'Hoquincourt à la Ducheſſe de Montbazon, *Peronne eſt à la belle des belles.* On ſait ces vers du Duc de la Rochefoucault pour la Ducheſſe de Longueville, lorſqu'il reçut au combat de Saint Antoine un coup de mouſquet, qui lui fit perdre quelque-tems la vue. 1649.

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux,
J'ai fait la guèrre aux Rois ; je l'aurois faite aux Dieux.

La guèrre finit & recommença à pluſieurs repriſes ; il n'y eut perſonne qui ne changeât ſouvent de parti. Le Prince de Condé, ayant ramené dans Paris la Cour triomphante, ſe livra au plaiſir de la mépriſer après l'avoir défendue ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenſes proportionnées à ſa gloire & à ſes ſervices, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la Reine, & à inſulter le Gouvernement qu'il dédaignoit. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au Cardinal, *à l'illuſtriſſimo ſignor Fuquino.* Il lui dit un jour, *Adieu, Mars.* Il encouragea un Marquis de

Jarſai à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle ôsât s'en offenſer. Il ſe ligua avec le Prince de Conti ſon frère, & le Duc de Longueville, qui abandonnèrent le parti de la Fronde. On avoit appellé la cabale du Duc de Beaufort au commencement de la Régence celle des importans ; on appelloit celle de Condé le parti des petits-maîtres, parce qu'ils vouloient être les maîtres de l'Etat. Il n'eſt reſté de tous ces troubles d'autres trâces que ce nom de Petit-maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeuneſſe avantageuſe & mal élevée, & le nom de Frondeurs qu'on donne aux cenſeurs du Gouvernement.

Le Coadjuteur, qui s'étoit déclaré l'implacable ennemi du Miniſtère, ſe réunit ſécrettement avec la Cour, pour avoir un chapeau de Cardinal, & il ſacrifia le Prince de Condé au reſſentiment du Miniſtre. Enfin, ce Prince, qui avoit défendu l'Etat contre les ennemis, & la Cour contre les révoltés ; Condé couvert de gloire, s'étant toujours conduit en héros, & jamais en homme habile, ſe vit arrêté priſonnier avec le Prince de Conti & le Duc de Longueville. Il eût pû gouverner l'Etat, s'il avoit ſeulement voulu plaire ; mais il ſe contentoit d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avoit fait des barricades pour un Conſeiller-Clerc preſque imbécile, fit des feux de joie lorſqu'on mena au donjon de Vincennes le défenſeur & le héros de la France.

le 18 Janv. 1650.

Un an après, ces mêmes Frondeurs qui avoient vendu le Grand Condé & les Princes à la vengeance timide de Mazarin, forcèrent la Reine à ouvrir leurs priſons, & à chaſſer du

Royaume

Royaume ſon premier Miniſtre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple qui l'avoit tant haï. Sa préſence renouvella les cabales & les diſſentions.

Le Royaume reſta dans cette combuſtion encore quelques années. Le Gouvernement ne prit preſque jamais que des partis foibles & incertains : il ſembloit devoir ſuccomber : mais les révoltés furent toujours déſunis, & c'eſt ce qui ſauva la Cour. Le Coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du Prince de Condé, ſuſcita contre lui une partie du Parlement & du peuple: il ôſa en même-tems ſervir la Reine en tenant tête à ce Prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le Cardinal Mazarin, qui ſe retira à Cologne. La Reine, par une contradiction trop ordinaire aux Gouvernemens foibles, fut obligée de recevoir à la fois ſes ſervices & ſes offenſes, & de nommer au Cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avoit contraint la famille Royale à ſortir de la capitale & à l'aſſiéger.

CHA-

CHAPITRE QUATRIE'ME.

Suite de la guèrre civile, juſqu'à la fin de la rébellion en 1654.

ENfin le Prince de Condé ſe réſolut à une guèrre, qu'il eût dû commencer du tems de la Fronde, s'il avoit voulu être le maître de l'Etat, ou qu'il n'auroit dû jamais faire, s'il avoit été citoyen. Il part de Paris; il va ſoulever la Guienne, le Poitou & l'Anjou, & mandier contre la France le ſecours des Eſpagnols, dont il avoit été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le déréglement qui déterminoit toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce Prince. On lui envoya un courier de Paris, avec des propoſitions qui devoient l'engager au retour & à la paix. Le courier ſe trompa; & au lieu d'aller à Angerville, où étoit le Prince, il alla à *Augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avoit reçue plutôt, il auroit accepté les propoſitions de paix; mais puiſqu'il étoit déja aſſez loin de Paris, ce n'étoit pas la peine d'y retourner. Ainſi l'équivoque d'un courier, & le pur caprice de ce Prince, replongèrent la France dans la guèrre civile.

Alors le Cardinal Mazarin, qui du fond de ſon éxil à Cologne avoit gouverné la Cour, rentra dans le royaume, moins en Miniſtre qui revenoit reprendre ſon poſte, qu'en Souverain qui

Dec. 1691.

qui ſe remettoit en poſſeſſion de ſes Etats; il étoit conduit par une petite armée de ſept-mille hommes levés à ſes dépens; c'eſt-à-dire, avec l'argent du royaume, qu'il s'étoit approprié.

On fait dire au Roi dans une déclaration de ce tems-la, que le Cardinal avoit en effet levé ces troupes de ſon argent; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à ſa première ſortie du Royaume, Mazarin s'étoit trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de ſa petite armée au Maréchal d'Hoquincourt. Tous les Officiers portoient des écharpes vertes; c'étoit la couleur des livrées du Cardinal. Chaque parti avoit alors ſon écharpe. La blanche étoit celle du Roi; l'Iſabelle, celle du Prince de Condé. Il étoit étonnant que le Cardinal Mazarin, qui avoit juſques alors affecté tant de modeſtie, eût la hardieſſe de faire porter ſes livrées à une armée, comme s'il avoit un parti différent de celui de ſon maître; mais il ne put réſiſter à cette vanité. La Reine l'approuva. Le Roi, déja majeur, & ſon frère allèrent au-devant de lui.

Aux premières nouvelles de ſon retour, Gaſton d'Orleans, frère de Louis XIII, qui avoit demandé l'éloignement du Cardinal, leva des troupes dans Paris, ſans trop ſavoir à quoi elles ſeroient employées. Le Parlement renouvella ſes arrêts; il proſcrivit Mazarin, & mit ſa tête à prix. Il fallut chercher dans les regiſtres, quel etoit le prix d'une tête ennemie du royaume. On trouva que ſous Charles IX on avoit promis par arrêt cinquante-mille écus à celui qui repreſenteroit l'Amiral Coligni mort

ou

ou vif. On crut très ſérieuſement procéder en régle, en mettant ce même prix à l'aſſaſſinat d'un Cardinal premier Miniſtre. Cette proſcription ne donna à perſonne la tentation de mériter les cinquante-mille écus, qui après tout n'euſſent point été payés. Chez une autre nâtion & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des éxécuteurs; mais il ne ſervit qu'à faire de nouvelles plaiſanteries. Les Blots & les Marigny, beaux eſprits qui portoient la gaieté dans les tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres; tant, pour qui couperoit le nez au Cardinal; tant, pour une oreille; tant, pour un œil; tant, pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proſcription. Le Cardinal de ſon côté, n'employoit contre ſes ennemis ni le poiſon, ni l'aſſaſſinat; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucomp de grands crimes. Les chefs de parti furent peu cruels, & les peuples peu furieux; car ce n'etoit pas une guèrre de religion.

Déc. 1651. L'eſprit de vertige qui régnoit en ce tems, poſſéda ſi bien tout le corps du Parlement de Paris, qu'après avoir ſolennellement ordonné un aſſaſſinat dont on ſe moquoit, il rendit un arrêt, par lequel pluſieurs Conſeillers devoient ſe tranſporter ſur la frontiére, pour informer contre l'armée du Cardinal Mazarin; c'eſt-à-dire, contre l'armée royale.

Deux Conſeillers furent aſſez imprudens, pour aller avec quelques paiſans faire rom-

pre les ponts par où le Cardinal devoit paſſer : ils furent faits priſonniers par les troupes du Roi, relâchés avec indulgence, & mouqués de tous les partis.

Préciſément dans le tems que cette Compagnie s'abandonnoit à ces extrémités contre le Miniſtre du Roi, elle déclaroit criminel de leze-majeſté le Prince de Condé, qui n'étoit armé que contre ce Miniſtre ; & par un renverſement d'eſprit, que toutes les démarches précedéntes rendent croyable, elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaſton Duc d'Orleans marcheroient contre Mazarin ; & elle défendit en même-tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les ſoudoyer.

On ne pouvoit attendre autre choſe d'une compagnie de Magiſtrats, qui, jettée hors de ſa ſphère, & ne connoiſſant ni ſes droits, ni ſon pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guèrre, s'aſſemblant & décidant en tumulte, prenoit des partis ausquels elle n'avoit pas penſé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnoit enſuite.

Le Parlement de Bordéaux ſervoit alors le Prince de Condé ; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la Cour, il étoit moins agité par des factions oppôſées. Des objets plus conſidérables intéreſſoient toute la France.

Condé, ligué avec les Eſpagnols, étoit en campagne contre le Roi ; & Turenne ayant quitté ces mêmes Eſpagnols, avec leſquels il avoit été battu à Rétel, venoit de faire ſa paix avec la Cour, & commandoit l'armée royale.

royale. L'épuiſement des finances ne permettoit ni à l'un ni à l'autre de deux partis d'avoir de grandes armées; mais de petites ne décidoient pas moins du ſort de l'Etat. Il y a des tems où cent-mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre ſept ou huit-mille hommes peut renverſer un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adverſité, alloit avec ſa mère, ſon frère, & le Cardinal Mazarin, de province en province, n'ayant pas autant de troupes autour de ſa perſonne, à beaucoup-près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour ſa ſeule garde. Cinq à ſix-mille hommes, les uns envoyés d'Eſpagne, les autres levés par les partiſans du Prince de Condé, le pourſuivoient au cœur de ſon royaume.

Le Prince de Condé couroit cependant de Bordeaux à Montauban, prenoit des villes, & groſſiſſoit par-tout ſon parti.

Toute l'eſpérance de la Cour étoit dans le Maréchal de Turenne. L'armée royale ſe trouva auprès de Gien ſur la Loire. Celle du Prince de Condé étoit à quelques lieues ſous les ordres du Duc de Nemours & du Duc de Beaufort. Les diviſions de ces deux Généraux alloient être funeſtes au parti du Prince. Le Duc de Beaufort étoit incapable du moindre commandement. Le Duc de Nemours paſſoit pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux enſemble ruinoient leur armée. Les ſoldats ſavoient que le Grand Condé étoit à cent lieues de

là

là & ſe croyoient perdus; lorſqu'au milieu de la nuit un courier ſe préſenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les ſentinelles reconnurent dans ce courier le Prince de Condé lui-même, qui venoit d'Agen à travers mille avantures, & toujours déguiſé, ſe mettre à la tête de ſon armée.

Sa préſence feſoit beaucoup, & cette arrivée imprévue encore davantage. Il ſavoit que tout ce qui eſt ſoudain & ineſpéré tranſporte les hommes. Il profita à l'inſtant de la confiance & de l'audace qu'il venoit d'inſpirer. Le grand talent de ce Prince dans la guèrre étoit de prendre en un inſtant les réſolutions les plus hardies, & de les éxécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

L'armée royale étoit ſéparée en deux corps. Condé fondit ſur celui qui étoit à Blenau, commandé par le Maréchal d'Hoquincourt; & ce corps fut diſſipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le Cardinal Mazarin, effrayé, courut à Gien au milieu de la nuit réveiller le Roi qui dormoit, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite Cour fut conſternée; on propoſa de ſauver le Roi par la fuite, & de le conduire ſecrettement à Bourges. Le Prince de Condé victorieux approchoit de Gien; la déſolation & la crainte augmentoient. Turenne par ſa fermeté raſſura les eſprits, & ſauva la Cour par ſon habileté: il fit, avec le peu qui lui reſtoit de troupes, des mouvemens ſi heureux, profita ſi bien du terrein & du tems, qu'il empécha Condé

Avril 1652.

dé de pourſuivre ſon avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avoit acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avoit arraché le prix de ſa victoire. Il eſt vrai que dans ce combat de Blenau, ſi long-tems célébre en France, il n'y avoit pas eu quatre-cens hommes de tués; mais le Prince de Condé n'en fut pas moins ſur le point de ſe rendre maître de toute la famille royale, & d'avoir entre ſes mains ſon ennemi, le Cardinal Mazarin. On ne pouvoit guères voir un plus petit combat, de plus grands intérêts, & un danger plus preſſant.

Condé, qui ne ſe flatoit pas de ſurprendre Turenne, comme il avoit ſurpris d'Hoquincourt, fit marcher ſon armée vers Paris: il ſe hâta d'aller dans cette ville jouir de ſa gloire, & des diſpoſitions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avoit pour ce dernier combat, dont on éxagéroit encore toutes les circonſtances, la haine qu'on portoit à Mazarin, le nom & la préſence du Grand Condé, ſembloient d'abord le rendre maître abſolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les eſprits étoient diviſés; chaque parti étoit ſubdiviſé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le Coadjuteur devenu Cardinal de Retz, raccommodé en apparance avec la Cour, qui le craignoit & dont il ſe défioit, n'étoit plus le maître du peuple, & ne jouoit plus le principal rôle. Il gouvernoit le Duc d'Orleans, & étoit oppôſé à Condé. Le Parlement flotoit entre la Cour, le Duc d'Orleans, & le Prince,

Prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin; chacun ménageoit en ſecret des intérêts particuliers; le peuple étoit une mèr orageuſe, dont les vagues étoient pouſſées au hazard par tant de vents contraires. On fit promener dans Paris la châſſe de Sainte Géneviéve, pour obtenir l'expulſion du Cardinal Miniſtre; & la populace ne douta pas que cette ſainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On ne voyoit que négociâtions entre les chefs des partis, députations du Parlement, aſſemblées de Chambres, ſéditions dans la populace, gens de guèrre dans la campagne. On montoit la garde à la porte des monaſtères. Le Prince avoit appellé les Eſpagnols à ſon ſecours. Charles IV, ce Duc de Lorraine chaſſé de ſes Etats, & à qui il reſtoit pour tout bien une armée de huit-mille hommes, qu'il vendoit tous les ans au Roi d'Eſpagne, vint auprès de Paris, avec cette armée. Le Cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le Prince de Condé ne lui en avoit donné pour venir. Le Duc de Lorraine quitta bientôt la France après l'avoir déſolée ſur ſon paſſage, emportant l'argent des deux partis.

Condé reſta donc dans Paris avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus foible encore. Turenne mena le Roi & ſa Cour vers Paris. Le Roi, à l'age de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne la bataille de Saint-Antoine, où ces deux Généraux firent avec ſi peu de troupes de ſi grandes chôſes,

que

que la réputation de l'un & de l'autre, qui ſembloit ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le Prince de Condé avec un petit nombre de Seigneurs de ſon parti, ſuivi de peu de ſoldats, ſoutint & repouſſa l'effort de l'armée royale. Le Roi regardoit ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le Duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devoit prendre, reſtoit dans ſon palais du Luxembourg. Le Cardinal de Retz étoit cantonné dans ſon Archévéché. Le Parlement attendoit l'iſſue de la bataille pour donner quelque arrêt. La Reine en larmes étoit proſternée dans ſa chapelle. Le peuple, qui craignoit alors également, & les troupes du Roi & celles de Monſieur le Prince, avoit fermé les portes de la ville, & ne laiſſoit plus entrer ni ſortir perſonne, pendant que ce qu'il y avoit de plus grand en France, s'acharnoit au combat & verſoit ſon ſang dans le fauxbourg. Ce fut là que le Duc de la Rochefoucault, ſi illuſtre par ſon courage & par ſon eſprit, reçut un coup au deſſus des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque tems. On ne voyoit que jeunes Seigneurs tués ou bleſſés, qu'on rapportoit à la porte Saint-Antoine, qui ne s'ouvroit point.

Juill. 1652,

Enfin Mademoiſelle, fille de Gaſton, prenant le parti de Condé, que ſon père n'ôſa ſecourir, fit ouvrir les portes aux bleſſés, & eut la hardieſſe de faire tirer ſur les troupes du Roi le canon de la Baſtille. L'armée royale ſe retira: Condé n'acquit que de la gloire; mais Mademoiſelle ſe perdit pour jamais dans l'eſprit du Roi ſon couſin par cette action

action violente ; & le Cardinal Mazarin, qui ſavoit l'extrême envie qu'avoit Mademoiſelle d'épouſer une tête couronnée, dit alors : *ce canon là vient de tuer ſon mari.*

La plupart de nos hiſtoriens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique ; mais qui ſauroit quels reſſorts honteux il falloit faire jouer, dans quelles miſères on étoit obligé de plonger les peuples, & à quelles baſſeſſes on étoit réduit, verroit la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les ſeuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à Monſieur le Prince. Il avoue que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans ſon logis un Directeur des poſtes, à qui il fit payer une rançon : & il rapporte ces violences comme des choſes ordinaires.

Après le ſanglant & inutile combat de Saint-Antoine, le Roi ne put rentrer dans Paris, & le Prince n'y put demeurer long-tems. Une émôtion populaire, & le meurtre de pluſieurs citoyens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avoit encore ſa brigue au Parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une Cour errante, & chaſſé en quelque façon de la capitale, preſſé par les cabales du Duc d'Orléans & du Prince, déclara par un arrêt le Duc d'Orléans Lieutenant Général du royaume, quoique le Roi fut majeur : c'étoit le même titre qu'on avoit donné au Duc de Mayenne du tems de la ligue. Le Prince

20 Juill. 1652.

Prince de Condé fut nommé Généralissime des armées. La Cour irritée ordonna au Parlement de se transférer à Pontoise ; quelques Conseillers obéirent. On vit ainsi deux Parlemens, qui se contestoient l'un à l'autre leur autorité ; qui donnoient des arrêts contraires, & qui par-là se seroient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étoient toujours accordés à demander l'expulsion de Mazarin ; tant la haine contre ce Ministre sembloit alors le devoir essentiel d'un François.

Il ne se trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût foible ; celui de la Cour l'étoit autant que les autres ; l'argent & les forces manquoient à tous ; les factions se multiplioient ; les combats n'avoient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La Cour se vit obligée de sacrifier encore Mazarin, que tout le monde appelloit la cause des troubles, & qui n'en étoit que le prétexte. Il sortit une seconde fois du royaume : pour surcroît de honte, il fallut que le Roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoyoit son Ministre, en vantant ses Services, & en se plaignant de son éxil.

12 Août 1652.

Charles premier, Roi d'Angleterre, venoit de perdre la tête sur un échafaut, pour avoir, dans le commencement des troubles, abandonné le sang de Strafford son ami à son Parlement. Louis XIV, au contraire, devint le maître paisible de son royaume en souffrant l'éxil de Mazarin. Ainsi les mêmes foiblesses eurent des succès bien différens. Le Roi d'Angleterre, en abandonnant son favori,

vori, enhardit un peuple qui reſpiroit la guèrre & qui haïſſoit les Rois : & Louis XIV (ou plutôt la Reine mere) en renvoyant le Cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guèrre, & qui aimoit la royauté.

Le Cardinal à peine parti pour aller à Bouillon, lieu de ſa nouvelle retraite ; les citoyens de Paris, de leur ſeul mouvement, députèrent au Roi pour le ſupplier de revenir dans ſa capitale. Il y rentra ; & tout y fut ſi paiſible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avoit été dans la confuſion. Gaſton d'Orléans, malheureux dans ſes entrepriſes qu'il ne ſut jamais ſoutenir, fut relégué à Blois, où il paſſa le reſte de ſa vie dans le repentir ; & il fut le deuxiéme fils de Henri le Grand qui mourut ſans beaucoup de gloire. Le Cardinal de Retz, peut-être auſſi imprudent que ſublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre ; & après avoir été conduit de priſon en priſon, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que ſon grand courage n'avoit pû connoître dans les agitations de ſa fortune.

Quelques Conſeillers, qui avoient le plus abuſé de leur miniſtère, payèrent leurs démarches par l'éxil ; les autres ſe renfermèrent dans les bornes de la magiſtrature, & quelques-uns s'attachèrent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq-cens écus, que Fouquet, Procureur-Général & Surintendant des finances, leur fit donner ſous-main *.

Le

* Mémoires de Gourville.

Le Prince de Condé cependant, abandonné en France de preſque tous ſes partiſans & mal ſecouru des Eſpagnols, continuoit ſur les frontières de la Champagne une guèrre malheureuſe. Il reſtoit encore des factions dans Bordeaux ; mais elles furent bien-tôt appaiſées.

Mars 1653. Ce calme du royaume étoit l'effet du banniſſement du Cardinal Mazarin ; cependant à peine fut-il chaſſé par le cri général des François, & par une déclaration du Roi, que le Roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puiſſant & tranquile. Louis XIV le reçut comme un père, & le peuple comme un maître. On lui fit un feſtin à l'Hôtel-de-Ville, au milieu des acclamations des citoyens : il jetta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un ſi heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconſtance. Les officiers du Parlement, après avoir mis ſa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguèrent preſque tous l'honneur de venir lui demander ſa protection : & ce même Parlement peu de tems après condamna par contumace le Prince de Condé à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnoit par des arrêts celui dont on avoit ſi long-tems partagé les fautes.

27 Mars 1653.

On vit le Cardinal, qui preſſoit cette condamnation de Condé, marier au Prince de Conti ſon frère l'une de ſes niéces ; preuve que le pouvoir de ce Miniſtre alloit être ſans bornes.

CHA-

CHAPITRE CINQUIE'ME.

Etat de la France, juſqu'à la mort du Cardinal Mazarin en 1661.

PEndant que l'Etat avoit été ainſi déchiré au-dedans, il avoit été attaqué & affoibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens & de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut repriſe par les Eſpagnols : ils chaſſèrent les François de Barcelone ; ils reprirent Caſal en Italie. Cependant, malgré les tumultes d'une guèrre civile, & le poids d'une guèrre étrangère, le Car- 1651.
dinal Mazarin avoit été aſſez habile & aſſez heureux pour conclure cette célébre paix de Weſtphalie, par laquelle l'Empereur & l'Em- 1648.
pire vendirent au Roi & à la couronne de France, la ſouveraineté de l'Alſace, pour trois millions de livres payables à l'Archiduc ; c'eſt-à-dire, pour ſix millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la bâſe de tous les traités, un nouvel Electorat fut créé pour la Maiſon de Bavière. Les droits de tous les Princes & des villes Impériales, les priviléges des moindres Gentils-hommes Allemans furent confirmés. Le pouvoir de l'Empereur fut reſtraint dans des bornes étroites, & les François joints aux Suédois devinrent les legiſlateurs de l'Empire. Cette gloire de la France étoit au moins en partie due aux armes de la Suéde ; Guſtave-Adolphe avoit commencé d'ébranler

l'Empire. Ses Généraux avoient encore pouſſé aſſez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de ſa fille Chriſtine. Son Général Vrangel étoit près d'entrer en Aûtriche. Le Comte de Konigſmark étoit maître de la moitié de la ville de Prague, & aſſiégeoit l'autre, lorſque cette paix fut conclue. Pour accabler ainſi l'Empereur, il n'en couta guères à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Auſſi la Suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la France; elle eut la Poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'Empereur de faire paſſer entre les mains des Luthériens des bénéfices qui appartenoient aux Catholiques Romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cauſe de Dieu étoit trahie. Les Proteſtans ſe vantèrent qu'ils avoient ſanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des Papiſtes. L'intérêt ſeul fit parler tout le monde.

L'Eſpagne n'entra point dans cette paix, & avec aſſez de raiſon; car voyant la France plongée dans les guèrres civiles, le Miniſtre Eſpagnol eſpéra profiter de nos diviſions. Les troupes Allemandes licentiées devinrent aux Eſpagnols un nouveau ſecours. L'Empereur depuis la paix de Munſter fit paſſer en Flandre, en quatre ans de tems, près de trente-mille hommes. C'étoit une violâtion manifeſte des traités; mais ils ne ſont preſque jamais éxécutés autrement.

Les Miniſtres de Madrid eurent, dans ce traité de Weſtphalie, l'adreſſe de faire une paix particulière avec la Hollande. La monarchie Eſpagnole fut enfin trop heureuſe de n'avoir

n'avoir plus pour ennemis, & de reconnoître pour Souverains, ceux qu'elle avoit traité ſi long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmentèrent leurs richeſſes, & affermirent leur grandeur & leur tranquilité, en traitant avec l'Eſpagne ſans rompre avec la France.

Ils étoient ſi puiſſans, que dans une guèrre qu'ils eurent quelque-tems après avec l'Angleterre, ils mirent en mèr cent vaiſſeaux de ligne ; & la victoire demeura ſouvent indéciſe entre Blake l'Amiral Anglois, & Tromp l'Amiral de Hollande, qui étoient tous deux ſur mèr ce que les Condés & les Turennes étoient ſur tèrre. La France n'avoit pas en ce tems dix vaiſſeaux de cinquante piéces de canon qu'elle pût mettre en mèr ; ſa marine s'anéantiſſoit de jour en jour. en 1653.

Louis XIV ſe trouva donc en 1653. maître abſolu d'un royaume, encore ébranlé des ſecouſſes qu'il avoit reçues ; rempli de déſordres en tout genre d'adminiſtration, mais plein de reſſources ; n'ayant aucun Allié, excepté la Savoie, pour faire une guèrre offenſive, & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Eſpagne, qui étoit alors en plus mauvais état que la France. Tous les François, qui avoient fait la guèrre civile, étoient ſoumis, hors le Prince de Condé & quelques-uns de ſes partiſans, dont un ou deux lui étoient demeurés fidéles, par amitié & par grandeur d'âme, comme le Comte de Coligni & Bouteville ; & les autres, parce que la Cour ne voulut pas les acheter aſſez chèrement.

Condé, devenu Général des armées Eſpagnoles, ne put relever un parti qu'il avoit affoibli lui-même par la deſtruction de leur infanterie aux journées de Rocroi & de Lens. Il combattoit avec des troupes nouvelles, dont il n'étoit pas le maître, contre les vieux régimens François, qui avoient appris à vaincre ſous lui, & qui étoient commandés par Turenne.

Le ſort de Turenne & de Condé fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent enſemble à la tête des François, & d'être battus, quand ils commandèrent les Eſpagnols.

Turenne avoit à peine ſauvé les débris de l'armée d'Eſpagne à la bataille de Rétel, lorſque de Général du Roi de France, il s'étoit fait le Lieutenant d'un Général Eſpagnol: le Prince de Condé eut le même ſort devant Arras. L'Archiduc & lui aſſiégeoient cette ville. Turenne les aſſiégea dans leur
25 Août 1654. camp, & força leurs lignes; les troupes de l'Archiduc furent miſes en fuite. Condé, avec deux régimens de Francois & de Lortains, ſoutint ſeul les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'Archiduc fuyoit, il battit le Maréchal d'Hoquincourt, il repouſſa le Maréchal de la Ferté, & ſe retira victorieux en couvrant la retraite des Eſpagnols vaincus. Auſſi le Roi d'Eſpagne lui écrivit ces propres paroles: *j'ai ſû que tout étoit perdu, & que vous avez tout conſervé.*

Il eſt difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles; mais il eſt certain que Condé étoit un des grands hommes de guerre qui euſſent jamais paru, & que l'Archiduc

& ſon Conſeil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avoit propôſé.

Arras ſauvé, les lignes forcées, & l'Archiduc mis en fuite, comblèrent Turenne de gloire ; & on obſerva que dans la lettre écrite au nom du Roi au Parlement * ſur cette victoire, on y attribua le ſuccès de toute la campagne au Cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le Cardinal s'étoit trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le Roi. Il étoit même entré dans le camp au ſiége de Stenai, que Turenne avoit pris avant de ſecourir Arras. On avoit tenu devant le Cardinal des Conſeils de guèrre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du Miniſtère ne put effacer.

Le Roi ne ſe trouva point à la bataille d'Arras, & auroit pû y être : il étoit allé à la tranchée au ſiége de Stenai ; mais le Cardinal Mazarin ne voulut pas qu'il expôſât davantage ſa perſonne, à laquelle le repos de l'Etat & la puiſſance du Miniſtre ſembloient attachés.

D'un côté, Mazarin maître abſolu de la France & du jeune Roi ; de l'autre, Dom Louis de Haro, qui gouvernoit l'Eſpagne & Philippe IV, continuoient ſous le nom de leurs maîtres cette guèrre peu vivement ſoutenue. Il n'étoit pas encore queſtion dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais on n'avoit parlé du Roi d'Eſpagne. Il n'y avoit alors aucune tête couronnée en Europe qui

* Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

eût une gloire perſonnelle. La ſeule Chriſtine, Reine de Suéde, gouvernoit par elle-même, & ſoutenoit l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres Etats.

Charles II, Roi d'Angletèrre, fugitif en France avec ſa mère & ſon frère, y traînoit ſes malheurs & ſes eſpérances. Un ſimple citoyen avoit ſubjugué l'Angletèrre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Cromwell, cet uſurpateur digne de régner, avoit pris le nom de Protecteur, & non celui de Roi; parce que les Anglois ſavoient juſqu'où les droits de leurs Rois devoient s'étendre, & ne connoiſſoient pas quelles étoient les bornes de l'autorité d'un Protecteur.

Il affermit ſon pouvoir en ſachant le réprimer à propos: il n'entreprit point ſur les priviléges dont le peuple étoit jaloux; il ne logea jamais de gens de guèrre dans la cité de Londres; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer; il n'offenſa point les yeux par trop de faſte; il ne ſe permit aucun plaiſir; il n'accumula point de tréſors; il eut ſoin que la juſtice fût obſervée avec cette impartialité impitoyable, qui ne diſtingue point les grands des petits.

Le frère de *Pantaléon* Sâ ambaſſadeur de Portugal en Angletèrre, ayant cru que ſa licence ſeroit impunie, parce que la perſonne de ſon frère étoit ſacrée, inſulta des citoyens de Londres, & en fit aſſaſſiner un pour ſe vanger de la réſiſtance des autres; il fut condamné à être pendu. Cromwell, qui pouvoit lui faire grâce, le laiſſa éxécuter, & ſigna le lendemain un traité avec l'Ambaſſadeur.

Jamais

Jamais le commerce ne fut si libre ni si floriſſant ; jamais l'Angleterre n'avoit été si riche. Ses flotes victorieuſes feſoient reſpecter ſon nom dans toutes les mers ; tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laiſſoit languir dans la France la juſtice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître de la France, comme Cromwell de l'Angletèrre, après une guèrre civile, il eût pû faire pour le pays qu'il gouvernoit, ce que Cromwell avoit fait pour le ſien ; mais il étoit étranger, & l'âme de Mazarin qui n'avoit pas la barbarie de celle de Cromwell, n'en avoit pas auſſi la grandeur.

Toutes les nâtions de l'Europe, qui avoient négligé l'alliance de l' Angletèrre ſous Jacques premier & ſous Charles, la briguèrent ſous le Protecteur. La Reine Chriſtine elle-même, quoi-qu'elle eût déteſté le meurtre de Charles premier, entra dans l'alliance d'un tiran qu'elle eſtimoit.

Mazarin & Dom Louis de Haro prodiguèrent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le Protecteur. Il gouta quelque-tems la ſatisfaction de ſe voir courtiſé par les deux plus puiſſans royaumes de la chrétienté.

Le Miniſtre Eſpagnol lui offroit de l'aider à prendre Calais ; Mazarin lui propôſoit d'aſſiéger Dunkerque, & de lui remettre cette ville. Cromwell avoit à choiſir entre les clés de la France & celles de la Flandre. Il fut beaucoup ſollicité auſſi par Condé ; mais il ne voulut point négocier avec un Prince, qui n'avoit plus pour lui que ſon nom, & qui

étoit ſans parti en France, & ſans pouvoir chez les Eſpagnols.

Le Protecteur ſe détermina pour la France, mais ſans faire de traité particulier, & ſans partager des conquêtes par avance : il vouloit illuſtrer ſon uſurpation par de plus grandes entrepriſes. Son deſſein étoit d'enlever l'Amérique aux Eſpagnols ; mais ils furent avertis à tems. Les Amiraux de Cromwell leur prirent du moins la Jamaïque, province que les Anglois poſſédent encore, & qui aſſure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque, que Cromwell ſigna ſon traité avec le Roi de France ; mais ſans faire encore mention de Dunkerque. Le Protecteur traita d'égal à égal ; il força le Roi à lui donner le titre de frère dans ſes lettres. Son Secrétaire ſigna avant le Plénipotentiaire de France, dans la minute du traité, qui reſta en Angleterre ; mais il traita véritablement en ſupérieur, en obligeant le Roi de France de faire ſortir de ſes Etats Charles II & le Duc d'York, petits-fils de Henri IV, à qui la France devoit un azile.

Mai. 1655.

8 Nov. 1655.

Tandis que Mazarin feſoit ce traité, Charles II lui demandoit une de ſes niéces en mariage. Le mauvais état de ſes affaires, qui obligeoit ce Prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même ſoupçonné le Cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwell celle qu'il refuſoit au Roi d'Angleterre. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que lorſqu'il vit enſuite le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refuſé à ſon tour.

La

La mère de ces deux Princes, Henriette de France, fille de Henri le Grand, demeurée en France ſans ſecours, fut réduite à conjurer le Cardinal d'obtenir au moins de Cromwell qu'on lui payât ſon douaire. C'étoit le comble des humiliations les plus douloureuſes, de demander une ſubſiſtance à celui qui avoit verſé le ſang de ſon mari ſur un échafaut. Mazarin fit de foibles inſtances en Angleterre au nom de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avoit rien obtenu. Elle reſta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwell; tandis que ſes enfans alloient dans l'armée de Condé & de Dom Juan d'Aûtriche apprendre le métier de la guèrre contre la France qui les abandonnoit.

Les enfans de Charles premier chaſſés de France ſe réfugièrent en Eſpagne. Les Miniſtres Eſpagnols éclatèrent dans toutes les Cours, & ſur-tout à Rome, de vive voix & par écrit, contre un Cardinal, qui ſacrifioit, diſoient-ils, les lois divines & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un Roi, & qui chaſſoit de France Charles II & le Duc d'York, couſins de Louis XIV, pour plaire au bourreau de leur père. Pour toute réponſe aux cris de ces Eſpagnols, on produiſit les offres qu'ils avoient faites eux-mêmes au Protecteur.

La guèrre continuoit toujours en Flandre avec des ſuccès divers. Turenne ayant aſſiégé Valencienne, avec le Maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avoit eſſuyé devant Arras. Le Prince, ſecondé alors de Dom Juan d'Aûtriche, plus digne de com- 17 Juill. 1656.

battre à ſes côtés, que n'étoit l'Archiduc, força les lignes du Maréchal de la Ferté, le prit priſonnier, & délivra Valencienne. Turenne fit ce que Condé avoit fait dans une déroute pareille. Il ſauva l'armée battue, & fit tête par tout à l'ennemi ; il alla même un mois après aſſiéger & prendre la petite ville de la Capelle. C'étoit peut-être la première fois qu'une armée battue avoit ôſé faire un ſiége.

Cette marche de Turenne ſi eſtimée, après laquelle la Capelle fut priſe, fut éclipſée par une marche plus belle encore du Prince de Condé. Turenne aſſiégeoit à peine Cambrai, que Condé, ſuivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée des aſſiégeans, & ayant renverſé tout ce qui vouloit l'arrêter, il ſe jetta dans la ville. Les citoyens reçurent à genoux leur libérateur. Ainſi ces deux hommes oppoſés l'un à l'autre, deployoient les reſſources de leur génie. On les admiroit dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils ſavoient toujours réparer. Leurs talens arrêtoient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie ; mais le déſordre des finances en Eſpagne & en France étoit encore un plus grand obſtacle à leurs ſuccès.

30 Mai 1658.

La ligue faite avec Cromwell donna enfin à la France une ſupériorité plus marquée ; d'un côté, l'Amiral Blake alla bruler les gallions d'Eſpagne auprès des îles Canaries, & leur fit perdre les ſeuls tréſors avec leſquels la guèrre pouvoit ſe ſoutenir : de l'autre, vingt vaiſſeaux Anglois vinrent bloquer le port de Dunker-

que

que, & ſix mille vieux ſoldats, qui avoient fait la révolution d'Angleterre, renforcèrent l'armée de Turenne.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut aſſiégée par mer & par terre. Condé & Dom Juan d'Aûtriche, ayant ramaſſé toutes leurs forces, ſe préſentèrent pour la ſecourir. L'Europe avoit les yeux ſur cet événement. Le Cardinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théâtre de la guerre, ſans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce Prince ſe tint dans Calais, tandis que ſon armée attaqua celle d'Eſpagne près des Dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de Rocroi. 14 Juin 1658.

Le génie du Prince de Condé ne put rien ce jour là contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée Eſpagnole fut détruite. Dunkerque ſe rendit bientôt après. Le Roi accourut avec ſon Miniſtre pour voir paſſer la garniſon. Le Cardinal ne laiſſa paroître Louis XIV, ni comme guerrier, ni comme Roi; il n'avoit pas d'argent à diſtribuer aux ſoldats; à peine étoit-il ſervi : il alloit manger chez Mazarin, ou chez le Vicomte de Turenne, quand il alloit à l'armée. Cet oubli de la dignité royale, n'étoit pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faſte, mais celui du dérangement de ſes affaires, & du ſoin que le Cardinal avoit de réunir pour ſoi-même la ſplendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans Dunkerque, que pour la rendre au Lord Lockhart Ambaſſadeur de Cromwell. Mazarin eſſaya ſi par quelque fineſſe

neſſe il pourroit éluder le traité, & ne pas remettre la place. Mais Lockhart menaça, & la fermeté Angloiſe l'emporta ſur l'habileté Italienne.

Pluſieurs perſonnes ont aſſuré que le Cardinal, qui s'étoit attribué l'événement d'Arras, voulut engager Turenne à lui céder encore l'honneur de la bataille des Dunes. Du Beccrépin Comte de Moret vint, dit-on, de la part du Miniſtre, propôſer au Général d'écrire une lettre, par laquelle il parût que le Cardinal avoit arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces inſinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un Général d'armée & le ridicule d'un homme d'Egliſe. Mazarin, qui avoit eu cette foibleſſe, eut celle de reſter brouillé juſqu'à ſa mort avec Turenne.

3 Sept. 1658. Quelque tems après le ſiége de Dunkerque, Cromwell mourut à l'âge de 55 ans, au milieu des projets qu'il feſoit, pour l'affermiſſement de ſa puiſſance, & pour la gloire de ſa nâtion. Il avoit humilié la Hollande, impôſé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu l'Eſpagne, & forcé la France à briguer ſon alliance. Il avoit dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ſes Amiraux s'étoient conduits à Lisbonne : *je veux qu'on reſpecte la république Angloiſe, autant qu'on a reſpecté autrefois la république Romaine.* Il eſt faux qu'il ait fait l'enthouſiaſte & le prophéte à ſa mort, comme l'ont débité quelques écrivains ; mais il eſt ſûr qu'il mourut avec la fermeté d'âme, qu'il avoit montrée toute ſa vie. Il fut enterré

en

en Monarque légitime, & laiſſa la réputâtion du plus habile des fourbes, du plus intrépide des Capitaines, d'un uſurpateur ſanguinaire, & d'un Souverain qui avoit ſu régner.

Le Chevalier Temple prétend que Cromwell avoit voulu avant ſa mort s'unir avec l'Eſpagne contre la France, & ſe faire donner Calais avec le ſecours des Eſpagnols, comme il avoit eu Dunkerque par les mains des François. Rien n'étoit plus dans ſon caractère & dans ſa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglois, en dépouillant ainſi, l'une après l'autre, deux nâtions que la ſienne haïſſoit également. La mort renverſa ſes grands deſſeins, ſa tirannie, & la grandeur de l'Angletèrre.

Il eſt à remarquer qu'on porta le deuil de Cromwell à la Cour de France, & que Mademoiſelle fut la ſeule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un Roi ſon parent.

Richard Cromwell ſuccéda paiſiblement & ſans contradiction au Protectorat de ſon père, comme un Prince de Galles auroit ſuccédé à un Roi d'Angletèrre. Richard fit voir que du caractère d'un ſeul homme dépend ſouvent la deſtinée d'un Etat. Il avoit un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwell, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce qui ſacrifie tout à ſes intérêts. Il eût conſervé l'héritage acquis par les travaux de ſon père, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux Officiers de l'armée, qui s'oppôſoient à ſon élévation. Il aima mieux ſe démettre du Gouvernement, que de régner par des aſſaſſinats; il vécut particulier, & même

me ignoré, juſqu'à l'âge de 90 ans, dans le pays dont il avoit été quelques jours le Souverain. Après ſa démiſſion du Protectorat, il voyagea en France: on ſait qu'à Montpélier le Prince de Conti, frère du Grand Condé, en lui parlant ſans le connoître, lui dit un jour: *Olivier Cromwell étoit un grand homme, mais ſon fils Richard eſt un miſérable de n'avoir pas ſu jouir du fruit des crimes de ſon père.* Cependant ce Richard vécut heureux, & ſon père n'avoit jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant, la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Chriſtine Reine de Suéde vint à Paris. On admira en elle une jeune Reine, qui à vingt-ſept ans avoit renoncé à la Souveraineté dont elle étoit digne, pour vivre libre & tranquile. Il eſt honteux aux écrivains Proteſtans, d'avoir ôſé dire ſans la moindre preuve, qu'elle ne quitta ſa couronne, que parce qu'elle ne pouvoit plus la garder. Elle avoit formé ce deſſein dès l'âge de vingt ans, & l'avoit laiſſé murir ſept années. Cette réſolution, ſi ſupérieure aux idées vulgaires & ſi longtems méditée, devoit fermer la bouche à ceux qui lui reprochèrent de la légèreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruiſoit l'autre; mais il faut toujours que ce qui eſt grand ſoit attaqué par les petits eſprits.

Pour connoître le génie unique de cette Reine, on n'a qu'à lire ſes lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois Ambaſſadeur de France auprès d'elle: " j'ai " poſſédé ſans faſte: je quitte avec facilité.

" Après

« Après cela, ne craignez pas pour moi ; « mon bien n'eſt pas au pouvoir de la For- « tune. » Elle écrivit au Prince de Condé : « je « me tiens autant honorée par votre eſtime, « que par la couronne que j'ai portée. Si « après l'avoir quittée, vous m'en jugez « moins digne, j'avouerai que le repos que « J'ai tant ſouhaité, me coute chèr ; mais je « ne me repentirai pourtant point de l'avoir « acheté au prix d'une couronne, & je ne « noircirai jamais une action, qui m'a ſem- « blé ſi belle, par un lâche repentir ; & s'il « arrive que vous condamniez cette action, je « vous dirai pour toute excuſe, que je n'au- « rois pas quitté les biens que la Fortune m'a « donnés, ſi je les eûſſe cru néceſſaires à ma « félicité, & que j'aurois prétendu à l'Empire « du monde, ſi j'eûſſe été auſſi aſſurée d'y « réuſſir, ou de mourir, que le ſeroit le Grand « Condé. »

Telle étoit l'âme de cette perſonne ſi ſingulière ; tel étoit ſon ſtile dans notre langue, qu'elle avoit parlée rarement. Elle ſavoit huit langues ; elle avoit été diſciple & amie de Deſcartes, qui mourut à Stockolm dans ſon palais, après n'avoir pû obtenir ſeulement une penſion en France, où ſes ouvrages furent même proſcrits pour les ſeules bonnes chôſes qui y fûſſent. Elle avoit attiré en Suéde tous ceux qui pouvoient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ſes ſujets, l'avoit dégoutée de régner ſur un peuple qui n'étoit que ſoldat. Elle crut qu'il valoit mieux vivre avec des hommes qui penſent,

penſent, que de commander à des hommes ſans lettres ou ſans génie. Elle avoit cultivé tous les arts dans un climat où ils étoient alors inconnus. Son deſſein étoit d'aller ſe retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France, que pour y paſſer, parce que ces arts ne commençoient qu'à y naître. Son gout la fixoit à Rome. Dans cette vue elle avoit quitté la religion Luthérienne pour la Catholique; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point ſcrupule de ſe conformer en apparence aux ſentimens du peuple, chez lequel elle voulut paſſer ſa vie. Elle avoit quitté ſon royaume en 1654, & fait publiquement à Inſpruck la cérémonie de ſon abjurâtion. Elle plut à la Cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au ſien. Le Roi la vit & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. Elévé dans l'ignorance, le bon ſens avec lequel il étoit né, le rendoit timide.

La plupart des femmes & des courtiſans n'obſervèrent autre choſe dans cette Reine philoſophe, ſinon qu'elle n'étoit pas coëffée à la Françoiſe, & qu'elle danſoit mal. Les ſages ne condamnèrent dans elle, que le meurtre de Monaldeſchi ſon écuyer, qu'elle fit aſſaſſiner à Fontainebleau dans un ſecond voyage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé a la royauté, elle devoit demander juſtice & non ſe la faire. Ce n'étoit pas une Reine qui puniſſoit un ſujet; c'étoit une femme qui terminoit une galan-

terie

terie par un meurtre ; c'étoit un Italien qui en faiſoit aſſaſſiner un autre par l'ordre d'une Suédoiſe dans un palais d'un Roi de France. Nul ne doit être mis à mort que par les lois. Chriſtine en Suéde n'auroit eu le droit de faire aſſaſſiner perſonne ; & certes ce qui eût été un crime à Stockholm, n'étoit pas permis à Fontainebleau. Je répéterai ici que ceux, qui ont juſtifié cette action, méritent de ſervir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philoſophie de Chriſtine, qui lui avoit fait quitter un trône. Elle eût été punie en Angletèrre ; mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du Roi, contre le droit des nâtions, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwell, & la dépôſition de ſon fils, l'Angletèrre reſta un an dans la confuſion de l'anarchie. Charles-Guſtave, à qui la Reine Chriſtine avoit donné le royaume de Suéde, ſe faiſoit redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'Empereur Ferdinand étoit mort en 1657 ; ſon fils Léopold âgé de 17 ans, déja Roi de Hongrie & de Bohême, n'avoit point été élu Roi des Romains du vivant de ſon père. Mazarin voulut eſſayer de faire Louis XIV Empereur. Ce deſſein étoit chimérique ; il eût fallu ou forcer les Electeurs, ou les ſéduire. La France n'étoit ni aſſez forte pour ravir l'Empire, ni aſſez riche pour l'acheter ; auſſi les premières ouvertures faites à Francfort par le Maréchal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées auſſitôt que propoſées. Léopold fût élu. Tout ce que put la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les Princes Allemans, pour l'obſervation

des

Août. 1658. des traités de Munſter, & pour donner un frein à l'autorité de l'Empereur ſur l'Empire.

La France, après la bataille des Dunes, étoit puiſſante au dehors par la gloire de ſes armes, & par l'état où étoient réduites les autres nations: mais le dedans ſouffroit; il étoit épuiſé d'argent; on avoit beſoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies Chrétiennes, n'ont preſque jamais d'intérêt aux guèrres de leurs Souverains. Des armées mercénaires levées par ordre d'un Miniſtre, & conduites par un Général qui obéit en aveugle à ce Miniſtre, font pluſieurs campagnes ruineuſes, ſans que les Rois au nom deſquels elles combattent, ayent l'eſpérance, ou même le deſſein, de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu: il paye tout; il ſouffre dans la proſpérité des armes, comme dans l'adverſité; & la paix lui eſt preſque auſſi néceſſaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ſes places frontières.

Il faloit deux chôſes au Cardinal, pour conſommer heureuſement ſon Miniſtère; faire la paix, & aſſurer le repos de l'Etat par le mariage du Roi. Ce Prince avoit été malade dangereuſement, après la campagne de Dunkerque: on avoit tremblé pour ſa vie; le Cardinal, qui n'étoit pas aimé de Monſieur, frère du Roi, avoit ſongé dans ce péril à mettre à couvert ſes richeſſes immenſes, & à préparer ſa retraite. Toutes ces conſidérations le déterminèrent à marier Louis XIV promtement. Deux partis ſe préſentoient, la fille du Roi

Roi d'Eſpagne, & la Princeſſe de Savoie. Le cœur du Roi avoit pris un autre engagement; il aimoit éperdûment Mademoiſelle Mancini l'une des niéces du Cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ſes volontés, plein de paſſion & ſans expérience, il auroit pû ſe réſoudre à épouſer ſa maîtreſſe.

Madame de Motteville, favorite de la Reine mère, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que Mazarin fut tenté de laiſſer agir l'amour du Roi, & de mettre ſa niéce ſur le trône. Il avoit déja marié une autre niéce au Prince de Conti, une au Duc de Mercœur: celle que Louis XIV aimoit, avoit été demandée en mariage par le Roi d'Angleterre. C'étoient autant de titres qui pouvoient juſtifier ſon ambition. Il preſſentit adroitement la Reine mère. *Je crains bien*, lui dit-il, *que le Roi ne veuille trop fortement épouſer ma niéce.* La Reine, qui connoiſſoit le Miniſtre, comprit qu'il ſouhaitoit ce qu'il feignoit de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une Princeſſe du ſang d'Aûtriche, fille, femme & mère de Rois, & avec l'aigreur que lui inſpiroit depuis quelque tems un Miniſtre qui affectoit de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit: *Si le Roi étoit capable de cette indignité, je me mettrois avec mon ſecond fils à la tête de toute la nãtion, contre le Roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponſe à la Reine: mais il prit le parti ſage de penſer comme elle; il ſe fit lui-même un honneur & un mérite de s'oppôſer à la paſſion

de

de Louis XIV : ſon pouvoir n'avoit pas beſoin d'une Reine de ſon ſang pour appui. Il craignoit même le caractère de ſa niéce ; & il crut affermir encore la puiſſance de ſon Miniſtère, en fuyant la gloire dangereuſe d'élever trop ſa Maiſon.

Dès l'année 1656, il avoit envoyé Lionne en Eſpagne, ſolliciter la paix & demander l'Infante ; mais Dom Louis de Haro, perſuadé que quelque foible que fût l'Eſpagne, la France ne l'étoit pas moins, avoit rejetté les offres du Cardinal. L'Infante, fille du premier lit, étoit deſtinée au jeune Léopold. Le Roi d'Eſpagne n'avoit alors de ſon ſecond mariage qu'un fils, dont l'enfance mal-ſaine feſoit craindre pour ſa vie. On vouloit que l'Infante, qui pouvoit être héritière de tant d'Etats, portât ſes droits dans la Maiſon d'Aûtriche, & non dans une Maiſon ennemie : mais enfin Philippe IV ayant eu un autre fils Dom Philippe Proſpèr, & ſa femme étant encore enceinte, le danger de donner l'Infante au Roi de France lui parut moins grand, & la bataille des Dunes lui rendit la paix néceſſaire.

Les Eſpagnols promirent l'Infante, & demandèrent une ſuſpenſion d'armes. Mazarin & Dom Louis ſe rendirent ſur les frontières d'Eſpagne & de France, dans l'île des Faiſans. Quoique le mariage d'un Roi de France & la paix générale fûſſent l'objet de leurs conférences ; cependant plus d'un mois ſe paſſa à arranger les difficultés ſur la préſéance & à régler des cérémonies. Les Cardinaux ſe diſoient égaux aux Rois, & ſupérieurs aux autres Souverains. La France prétendoit

tendoit avec plus de juſtice la prééminence ſur les autres puiſſances. Cependant Dom Louis de Haro mit une égalité parfaite entre Mazarin & lui, entre la France & l'Eſpagne.

Les conférences durèrent quatre mois. Mazarin & Dom Louis y déployèrent toute leur politique. Celle du Cardinal étoit la fineſſe. Celle de Dom Louis la lenteur. Celui-ci ne donnoit preſque jamais de paroles, & celui-là en donnoit toujours d'équivoques. Le génie du Miniſtre Italien étoit de vouloir ſurprendre ; celui de l'Eſpagnol étoit de s'empêcher d'être ſurpris. On prétend qu'il diſoit du Cardinal : *il a un grand défaut en politique, c'eſt qu'il veut toujours tromper.*

Telle eſt la viciſſitude des chôſes humaines, que de ce fameux traité des Pirénées, il n'y a pas deux articles qui ſubſiſtent aujourd'hui. Le Roi de France garda le Rouſſillon, qu'il eût toujours conſervé ſans cette paix : mais à l'égard de la Flandre, la Monarchie Eſpagnole n'y a plus rien. Nous étions alors les amis néceſſaires du Portugal. Nous ne le ſommes plus : tout eſt changé. Mais ſi Dom Louis de Haro avoit dit que le Cardinal Mazarin ſavoit tromper, on a dit depuis qu'il ſavoit prévoir. Il méditoit dès longtems l'alliance de la France & de l'Eſpagne. On cite cette fameuſe lettre de lui, écrite pendant les négociâtions de Munſter : " Si le Roi très-" Chrétien pouvoit avoir les Pays-bas & la " Franche-Comté en dot, en épouſant l'In-" fante ; alors nous pourrions aſpirer à la ſuc-" ceſſion d'Eſpagne, quelque rénonciâtion " qu'on fit faire à l'Infante ; & ce ne ſeroit

" pas

" pas une attente fort éloignée, puiſqu'il n'y " a que la vie du Prince ſon frère qui l'en pût " exclure." Ce Prince étoit alors Balthaſar qui mourut en 1649.

Le Cardinal ſe trompoit évidemment, en penſant qu'on pourroit donner les Pays-bas & la Franche-Comté en mariage à l'Infante. On ne ſtipula pas une ſeule ville pour ſa dot. Au contraire on rendit à la monarchie Eſpagnole des villes conſidérables qu'on avoit conquiſes, comme Saint-Omer, Ypres, Menin, Oudenarde & d'autres places. On en garda quelques unes. Le Cardinal ne ſe trompa pas en croyant que la rénonciâtion ſeroit un jour inutile; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le Prince Dom Balthaſar mourroit en 1649; qu'enſuite les trois enfans du ſecond mariage ſeroient enlevés au berceau; que Charles, le cinquiéme de tous ces enfans mâles, mourroit ſans poſtérité, & que ce Roi Aûtrichien feroit un jour un teſtament en faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le Cardinal Mazarin prévit ce que vaudroient des rénonciâtions, en cas que la poſtérité mâle de Philippe IV s'éteignît; & des événemens étranges l'ont juſtifié après plus de cinquante années.

Marie Thérèſe, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendoit, n'apporta par ſon contrat de mariage, que cinq-cens-mille écus d'or au ſoleil; il en couta davantage au Roi pour l'aller recevoir ſur la frontière. Ces cinq-cens-mille écus, valant alors deux-millions-cinq-cens-mille livres, furent pourtant le ſujet de beaucoup de conteſtâtions entre les deux

deux Miniſtres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent-mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage préſent & réel, que celui de la paix, l'Infante renonça à tous les droits qu'elle pouroit jamais avoir ſur aucune des terres de ſon père; & Louis XIV ratifia cette rénonciâtion de la manière la plus ſolennelle, & la fit enſuite enregiſtrer au Parlement.

Ces rénonciâtions & ces cinq-cens-mille écus de dot ſembloient être les clauſes ordinaires des mariages des Infantes d'Eſpagne avec les Rois de France. La Reine Anne d'Aûtriche, fille de Philippe III, avoit été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions; & quand on avoit marié Iſabelle, fille de Henri le Grand, avec Philippe IV Roi d'Eſpagne, on n'avoit pas ſtipulé plus de cinq-cens-mille écus d'or pour ſa dot, dont même on ne lui paya jamais rien; deſorte qu'il ne paroiſſoit pas qu'il y eut alors aucun avantage dans ces grands mariages: on n'y voyoit que des filles de Rois mariées à des Rois, ayant à peine un préſent de nôces.

Le Duc de Lorraine Charles IV, de qui la France & l'Eſpagne avoient beaucoup à ſe plaindre, ou plutôt, qui avoit beaucoup à ſe plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en Prince malheureux, qu'on puniſſoit parce qu'il ne pouvoit ſe faire craindre. La France lui rendit ſes Etats en démoliſſant Nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le Cardinal Mazarin à faire recevoir en grâce le Prince de Condé, en menaçant de lui laiſſer en Souveraineté

raineté Rocroi, le Câtelet & d'autres places, dont il étoit en poſſeſſion. Ainſi la France gagna à la fois ces villes & le Grand Condé. Il perdit ſa charge de Grand-Maitre de la Maiſon du Roi, & ne revint preſque qu'avec ſa gloire.

Charles II Roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le Duc de Lorraine, vint près des Pirénées, où l'on traitoit cette paix. Il implora le ſecours de Dom Louis & de Mazarin. Il ſe flattoit que leurs Rois, ſes couſins-germains réunis ôſeroient enfin vanger une cauſe commune à tous les Souverains, puiſqu'enfin Cromwell n'étoit plus ; il ne put ſeulement obtenir une entrevue, ni avec Mazarin, ni avec Dom Louis. Lockhart, cet Ambaſſadeur de Cromwell, étoit à Saint-Jean de Luz; il ſe feſoit reſpecter encore même après la mort du Protecteur ; & les deux Miniſtres, dans la crainte de choquer cet Anglois, refuſèrent de voir Charles II. Ils penſoient que ſon rétabliſſement étoit impoſſible, & que toutes les factions Angloiſes, quoique diviſées entre elles, conſpiroient également à ne jamais reconnoître de Rois. Ils ſe trompèrent tous deux : la Fortune fit peu de mois après ce que ces deux Miniſtres auroient pû avoir la gloire d'entreprendre. Charles fut rappellé dans ſes Etats par les Anglois, ſans qu'un ſeul Potentat de l'Europe ſe fût jamais mis en devoir ni d'empécher le meurtre du père, ni de ſervir au rétabliſſement du fils. Il fut reçu dans les plaines de Douvres, par vingt-mille citoyens, qui ſe jettèrent à genoux devant lui. Des viéillards, qui étoient de ce nombre, m'ont

m'ont dit, que preſque tout le monde fondoit en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de ſpectacle plus touchant, ni de révolution plus ſubite. Ce changement ſe fit en bien moins de tems, que le traité des Pirénées ne fut conclu ; & Charles II étoit deja paiſible poſſeſſeur de l'Angletèrre, que Louis XIV n'étoit pas même encore marié par procureur.

Enfin le Cardinal Mazarin ramena le Roi & la nouvelle Reine à Paris. Un père, qui auroit marié ſon fils ſans lui donner l'adminiſtration de ſon bien, n'en eût pas uſé autrement que Mazarin ; il revint plus puiſſant, & plus jaloux de ſa puiſſance, & même de ſes honneurs, que jamais. Il éxigea & il obtint que le Parlement vint le haranguer par députés. C'étoit une choſe ſans exemple dans la monarchie, mais ce n'étoit pas une trop grande réparation du mal que le Parlement lui avoit fait. Il ne donna plus la main aux Princes du ſang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avoit traité Dom Louis de Haro en égal, voulut traiter le Grand Condé en inférieur. Il marchoit alors avec un faſte royal, ayant outre ſes gardes une compagnie de Mouſquetaires, qui eſt aujourd'hui la ſeconde compagnie des Mouſquetaires du Roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : ſi quelqu'un étoit aſſez mauvais courtiſan pour demander une grâce au Roi, il étoit perdu. La Reine mère, ſi longtems protectrice obſtinée de Mazarin contre la France, reſta ſans crédit, dès qu'il n'eut plus beſoin d'elle. Le Roi ſon fils, élevé dans une ſoumiſſion aveugle pour ce

Miniſtre, ne pouvoit ſecouer le joug qu'elle lui avoit impôſé auſſi bien qu'à elle-même ; elle reſpectoit ſon ouvrage, & Louis XIV n'ôſoit pas encore régner du vivant de Mazarin.

Un Miniſtre eſt excuſable du mal qu'il fait, lorſque le gouvernail de l'Etat eſt forcé, dans ſa main par les tempêtes ; mais dans le calme il eſt coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à ſa famille par rapport à lui. Huit années de puiſſance abſolue & tranquile depuis ſon dernier retour juſqu'à ſa mort, ne furent marquées par aucun établiſſement glorieux ou utile ; car le collége des Quatre Nâtions ne fut que l'effet de ſon teſtament. Il gouvernoit les finances comme l'intendant d'un Seigneur obéré.

Le Roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondoit : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de votre Majeſté ; mais Monſieur le Cardinal vous en prêtera.* Mazarin étoit riche d'environ deux-cens millions à compter comme on fait aujourd'hui. Pluſieurs mémoires diſent, qu'il en amaſſa une partie par des moyens trop au deſſous de la grandeur de ſa place. Ils rapportent, qu'il partageoit avec les armateurs les profits de leurs courſes ; c'eſt ce qui ne fut jamais prouvé ; mais les Hollandois l'en ſoupçonnèrent, & ils n'auroient pas ſoupçonné le Cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eut des ſcrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ſes biens, & il

il en fit au Roi une donâtion entière, croyant que le Roi les lui rendroît. Il ne ſe trompa point; le Roi lui remit la donâtion au bout de trois jours. Enfin il mourut: & il n'y eut que le Roi qui ſemblât le regretter, car ce Prince ſavoit déja diſſimuler. Le joug commençoit à lui peſer; il étoit impatient de régner. Cependant il voulut paroître ſenſible à une mort, qui le mettoit en poſſeſſion de ſon trône.

Louis XIV & la Cour portèrent le deuil du Cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & que Henri IV avoit fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrée.

On n'entreprendra pas ici d'éxaminer, ſi le Cardinal Mazarin a été un grand Miniſtre ou non: c'eſt à ſes actions de parler, & à la poſtérité de juger. Le vulgaire ſuppoſe quelquefois une étendue d'eſprit prodigieuſe, & un génie preſque divin dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque ſuccès. Ce n'eſt point une pénétrâtion ſupérieure, qui fait les hommes d'Etat; c'eſt leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon ſens, voyent tous à peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amſterdam ou de Berne, en ſait ſur ce point, autant que Séjan, Ximenès, Boukingham, Richelieu ou Mazarin: mais notre conduite & nos entrepriſes dépendent uniquement de la trempe de notre âme, & nos ſuccès dépendent de la Fortune.

Par éxemple: ſi un génie, tel que le Pape Alexandre VI, ou Borgia ſon fils, avoit eu la Rochelle à prendre, il auroit invité dans

ſon camp les principaux chefs ſous un ſerment ſacré, & ſe ſeroit défait d'eux Mazarin ſeroit entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en diviſant les bourgeois. Dom Louis de Haro n'eût pas hazardé l'entrepriſe. Richelieu fit une digue ſur la mèr à l'exemple d'Alexandre, & entra dans la Rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglois, délivroient la Rochelle, & feſoient paſſer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entrepriſes. On peut bien aſſurer que l'âme de Richelieu reſpiroit la hauteur & la vengeance; que Mazarin étoit ſage, ſouple & avide de biens. Mais pour connoître à quel point un Miniſtre a de l'eſprit, il faut ou l'entendre ſouvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive ſouvent parmi les hommes d'Etat, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtiſans; celui qui a le plus d'eſprit échoue, & celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de ſoupleſſe & de ſuite, réuſſit.

En liſant les lettres du Cardinal Mazarin & les mémoires du Cardinal de Rets, on voit aiſément que Rets étoit le génie ſupérieur. Cependant Mazarin fut tout-puiſſant, & Rets fut accablé. Enfin il eſt très-vrai, que pour faire un puiſſant Miniſtre, il ne faut ſouvent qu'un eſprit médiocre, du bon ſens & de la fortune; mais pour être un bon Miniſtre, il faut avoir pour paſſion dominante l'amour du bien

bien public. Le grand homme d'Etat eſt celui dont il reſte de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortaliſe le Cardinal Mazarin eſt l'aquiſition de l'Alſace. Il donna cette province à la France dans le tems que la France étoit déchaînée contre lui : & par une fatalité ſingulière il fit plus de bien au royaume lorſqu'il y étoit perſécuté, que dans la tranquilité d'une puiſſance abſolue.

CHAPITRE SIXIE'ME.

LOUIS XIV gouverne par lui même. Il force la branche d'Autriche Eſpagnole à lui céder par-tout la préſéance, & la Cour de Rome à lui faire ſatisfaction. Il achette Dunkerque. Il donne des ſecours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend ſon royaume floriſſant & redoutable.

JAmais il n'y eut dans une Cour plus d'intrigues & d'eſpérances, que durant l'agonie du Cardinal Mazarin. Les femmes, qui prétendoient à la beauté, ſe flattoient de gouverner un Prince de vingt-deux ans, que l'amour avoit déja ſéduit juſqu'à lui faire offrir ſa couronne à ſa maitreſſe. Les jeunes courtiſans croyoient renouveller le régne des favoris. Chaque Miniſtre eſpéroit la première place. Aucun d'eux ne penſoit, qu'un Roi élevé dans l'éloignement des affaires, ôſât prendre ſur lui le fardeau du Gouvernement. Mazarin avoit prolongé l'enfance de ce Monarque autant qu'il avoit pû. Il ne l'inſtruiſoit que depuis fort peu de tems, & parce que le Roi avoit voulu être inſtruit.

On étoit ſi loin d'eſpérer d'être gouverné par ſon Souverain, que de tous ceux qui avoient travaillé juſqu'alors avec le premier Miniſtre,

niſtre, il n'y en eut aucun, qui demandât au Roi, quand il voudroit les entendre. Ils lui demandèrent tous : *à qui nous adreſſerons-nous ?* & Louis XIV leur répondit : *à moi.* On fut encore plus ſurpris de le voir perſévérer. Il y avoit quelque tems qu'il conſultoit ſes forces, & qu'il eſſayoit en ſecret ſon génie pour régner. Sa réſolution priſe une fois, il la maintint juſqu'au dernier moment de ſa vie. Il fixa à chacun de ſes Miniſtres les bornes de ſon pouvoir, ſe feſant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il faloit pour accréditer leur Miniſtère, & veillant ſur eux pour les empêcher d'en trop abuſer. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage.

La diſcipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent ſa Cour. Les plaiſirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous employés à la gloire du Roi & de la France.

Ce n'eſt pas ici le lieu de le repréſenter dans ſa vie privée, ni dans l'intérieur de ſon Gouvernement ; c'eſt ce que nous ferons à part. Il ſuffit de dire que ſes peuples, qui depuis la mort de Henri le Grand n'avoient point vû de véritable Roi, & qui déteſtoient l'Empire d'un premier Miniſtre, furent remplis d'admiration & d'eſpérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri avoit fait à cinquante. Si Henri IV

avoit eu un premier Miniſtre, il eut été perdu, parce que la haine contre un particulier eut ranimé vingt factions trop puiſſantes. Si Louis XIII n'en avoit pas eu, ce Prince, dont un corps foible & malade énervoit l'âme, eut ſuccombé ſous le poids. Louis XIV pouvoit, ſans péril, avoir ou n'avoir pas de premier Miniſtre. Il ne reſtoit pas la moindre trace des anciennes factions; il n'y avoit plus en France qu'un maître, & des ſujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnoit toute ſorte de gloire, & qu'il vouloit être auſſi conſidéré au dehors qu'abſolu au dedans.

Les anciens Rois de l'Europe prétendent entre eux une entière égalité, ce qui eſt très-naturel; mais les Rois de France ont toujours réclamé la préſéance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur royaume: & s'ils ont cédé aux Empereurs, c'eſt parce que les hommes ne ſont preſque jamais aſſez hardis pour renverſer un long uſage. Le chef de la république d'Allemagne, Prince électif & peu puiſſant par lui-même, a le pas ſans contredit ſur tous les Souverains, à cauſe de ce titre de Céſar & d'héritier de Charlemagne. Sa chancellerie Allemande ne traitoit pas même alors les autres Rois de Majeſté. Les Rois de France pouvoient diſputer la préſéance aux Empereurs, puiſque la France avoit fondé le véritable Empire d'Occident, dont le nom ſeul ſubſiſte en Allemagne. Ils avoient pour eux, non ſeulement la ſupériorité d'une couronne héréditaire ſur une dignité élective, mais l'avantage d'être iſſus, par une ſuite non inter-

interrompue, de Souverains qui régnoient ſur une grande Monarchie, pluſieurs ſiécles avant que dans le monde entier aucune des maiſons qui poſſédent aujourd'hui des couronnes, fût parvenue à quelque élévation. Ils vouloient au moins précéder les autres puiſſances de l'Europe. On alléguoit en leur faveur le nom de très-Chrétien. Les Rois d'Eſpagne oppoſoient le titre de Catholique ; & depuis que Charles-quint avoit eu un Roi de France priſonnier à Madrid, la fierté Eſpagnole étoit bien-loin de céder ce rang. Les Anglois & les Suédois, qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces ſurnoms, reconnoiſſent le moins qu'ils peuvent cette ſupériorité.

C'étoit à Rome que ces prétentions étoient autrefois débattues : les Papes, qui donnoient les Etats avec une bulle, ſe croyoient à plus forte raiſon en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette Cour, où tout ſe paſſe en cérémonies, étoit le tribunal où ſe jugeoient ces vanités de la grandeur. La France y avoit eu toujours la ſupériorité, quand elle étoit plus puiſſante que l'Eſpagne ; mais depuis le régne de Charles-quint, l'Eſpagne n'avoit négligé aucune occâſion de ſe donner l'égalité. La diſpute reſtoit indéciſe ; un pas de plus ou de moins dans une proceſſion, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un Prédicateur, étoient des triomphes, & & établiſſoient des titres pour cette prééminence. La chimère du point d'honneur étoit extrême alors ſur cet article entre les couronnes, comme les duëls entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un Ambaſſadeur de Suéde à Londres, le Comte d'Eſtrade Ambaſſa-
1661. deur de France, & le Baron de Vateville, Ambaſſadeur d'Eſpagne, ſe diſputèrent le pas. L'Eſpagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuſe ſuite, avoit gagné la populace Angloiſe : il fait d'abord tuer les chevaux des caroſſes François, & bientôt les gens du Comte d'Eſtrade, bleſſés & diſperſés, laiſſèrent les Eſpagnols marcher l'épée nue comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette inſulte, rappella l'Ambaſſadeur qu'il avoit à Madrid, fit ſortir de France celui d'Eſpagne, rompit les conférences qui ſe tenoient encore en Flandre au ſujet des limites, & fit dire au Roi Philippe IV ſon beau-père, que s'il ne reconnoiſſoit la ſupériorité de la couronne de France, & ne réparoit cet affront par une ſatisfaction ſolemnelle, la guèrre alloit recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger ſon royaume dans une guèrre nouvelle, pour la préſéance
24 Mars 1662. d'un Ambaſſadeur : il envoya le Comte de Fuentes déclarer au Roi à Fontainebleau, en préſence de tous les Miniſtres étrangers, qui étoient en France : *que les Miniſtres Eſpagnols ne concourroient plus dorénavant avec ceux de France.* Ce n'en étoit pas aſſez pour reconnoître nettement la prééminence du Roi ; mais c'en étoit aſſez pour un aveu authentique de la foibleſſe Eſpagnole. Cette Cour encore fière murmura longtems de ſon humiliation. Depuis pluſieurs Miniſtres Eſpagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à Nimégue ; mais Louis

XIV

XIV aquit alors, par ſa fermeté, une ſupériorité réelle dans l'Europe, en feſant voir combien il étoit à craindre.

A peine ſorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage, dans une occâſion où ſa gloire ſembloit moins intéreſſée. Les jeunes François, dans les guèrres faites depuis longtems en Italie contre l'Eſpagne, avoient donné aux Italiens circonſpects & jaloux, l'idée d'une nâtion impétueuſe. L'Italie regardoit toutes les nâtions, dont elle étoit inondée, comme des barbares, & les François comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portoient dans toutes les maiſons les plaiſirs avec le mépris, & la débauche avec l'inſulte. Ils étoient craints partout, & ſurtout à Rome.

Le Duc de Créqui, Ambaſſadeur auprès du Pape, avoit révolté les Romains par ſa hauteur : ſes domeſtiques, gens qui pouſſent toujours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettoient dans Rome les mêmes déſordres que la jeuneſſe indiſciplinable de Paris, qui ſe feſoit alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du Duc de Créqui s'aviſèrent de charger l'épée à la main une eſcouade des Corſes (ce ſont des gardes du Pape qui appuient les exécutions de la juſtice.) Ils les mirent aiſément en fuite. Tout le corps des Corſes, offenſé & ſecrettement animé par Dom Mario Chigi frère du Pape Alexandre VII, qui haïſſoit le Duc de Créqui, vint en armes aſſiéger la maiſon de l'Ambaſſadeur. Ils tirèrent ſur le caroſſe de l'Ambaſſadrice qui 20 Août 1662.

qui rentroit alors dans ſon palais ; ils lui tuèrent un page, & bleſſèrent pluſieurs domeſtiques. Le Duc de Créqui ſortit de Rome, accuſant les parens du Pape & le Pape lui-même, d'avoir favoriſé cet aſſaſſinat. Le Pape différa tant qu'il put la réparation, perſuadé qu'avec les François il n'y a qu'à temporiſer, & que tout s'oublie Il fit pendre un Corſe & un Sbire au bout de quatre mois, & il fit ſortir de Rome le Gouverneur, ſoupçonné d'avoir autoriſé l'attentat : mais il fut conſterné d'apprendre, que le Roi menaçoit de faire aſſiéger Rome, qu'il feſoit déja paſſer des troupes en Italie, & que le Maréchal du Pleſſis-Pralin étoit nommé pour les commander. L'affaire étoit devenue une querelle de nâtion à nâtion, & le Roi vouloit faire reſpecter la ſienne. Le Pape, avant de faire la ſatisfaction qu'on demandoit, implora la médiâtion de tous les Princes Catholiques ; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV, mais les circonſtances n'étoient pas favorables au Pape. L'Empire étoit attaqué par les Turcs : l'Eſpagne étoit embaraſſée dans une guèrre peu heureuſe contre le Portugal.

La Cour Romaine ne fit qu'irriter le Roi ſans pouvoir lui nuire. Le Parlement de Provence cita le Pape, & fit ſaiſir le Comtat d'Avignon. Dans d'autres tems les excommunicâtions de Rome auroient ſuivi ces outrages ; mais c'étoit des armes uſées, & devenues ridicules : il fallut que le Pape pliât, il fut forcé d'exiler de Rome ſon propre frère, d'envoyer ſon neveu le Cardinal Chigi, en qualité de Légat

Légat *à latére*, faire satisfaction au Roi, de caſſer la garde Corſe, & d'élever dans Rome une piramide, avec une inſcription qui contenoit l'injure & la réparation. Le Cardinal Chigi fut le prémier Légat de la Cour Romaine, qui fut jamais envoyé pour demander pardon. Les Légats auparavant venoient donner des lois & impoſer des décimes. Le Roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies paſſagères, & par des monumens qui le ſont auſſi; (car il permit quelques années après la deſtruction de la piramide;) mais il força la Cour de Rome à rendre Caſtro & Conciglione au Duc de Parme, à dédommager le Duc de Modéne de ſes droits ſur Comacchio; & il tira ainſi d'une inſulte l'honneur ſolide d'être le protecteur des Princes d'Italie.

En ſoutenant ainſi ſa dignité, il n'oublioit pas d'augmenter ſon pouvoir. Ses finances bien adminiſtrées par Colbert, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du Roi d'Angletèrre, pour cinq millions de Livres, à vingt ſix livres dix ſols le marc. Charles II, prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du ſang des Anglois. Son Chancelier Hide, accuſé d'avoir ou conſeillé ou ſouffert cette foibleſſe, fut banni depuis par le Parlement d'Angletèrre, qui punit ſouvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ſes Rois. 27 Octob. 1662.

Louis fit travailler trente-mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la tèrre & de la mèr. On creuſa, entre la ville & la citadelle,

delle, un baſſin capable de contenir trente vaiſſeaux de guèrre, de ſorte qu'à peine les Anglois eurent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

30 Août 1663. Quelque tems après, le Roi força le Duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marſal. Ce malheureux Charles IV, guèrrier aſſez illuſtre, mais Prince foible, inconſtant & imprudent, venoit de faire un traité, par lequel il donnoit la Lorraine à la France après ſa mort, à condition que le Roi lui permettroit de lever un million ſur l'Etat qu'il abandonnoit, & que les Princes du ſang de Lorraine ſeroient réputés Princes du ſang de France. Ce traité, vainement vérifié au Parlement de Paris, ne ſervit qu'à produire de nouvelles inconſtances dans le Duc de Lorraine; trop heureux enſuite de donner Marſal, & de ſe remettre à la clémence du Roi.

Louis augmentoit ſes Etats même pendant la paix, & ſe tenoit toujours prêt pour la guèrre, feſant fortifier les frontières, tenant ſes troupes dans la diſcipline, augmentant leur nombre, feſant des revues fréquentes.

Les Turcs étoient alors très-redoutables en Europe; ils attaquoient à la fois l'Empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des Rois de France a toujours été, depuis François premier, d'être alliés des Empereurs Turcs, non ſeulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la Maiſon d'Aûtriche de trop prévaloir. Cependant un Roi Chrétien ne pouvoit refuſer du ſecours à l'Empereur trop en danger, & l'interêt de la France

France étoit bien, que les Turcs inquiétaſſent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahiſſent; enfin ſes traités avec l'Empire lui ſefoient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc ſix-mille hommes en Hongrie, ſous les ordres du Comte de Coligni, ſeul reſte de la Maiſon de ce Coligni autrefois ſi célébre dans nos guèrres civiles, & qui mérite peut-être une auſſi grande renommée que cet Amiral, par ſon courage & par ſa vertu. L'amitié l'avoit attaché au Grand Condé, & toutes les offres du Cardinal Mazarin n'avoient jamais pu l'engager à manquer à ſon ami. Il mena avec lui l'élite de la nobleſſe de France, & entre autres le jeune la Feuillade, homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces François allèrent ſervir en Hongrie ſous le Général Montécuculi, qui tenoit tête alors au Grand-Viſir Kiuperli, & qui depuis en ſervant contre la France, balança la réputation de Turenne. Il y eut un grand combat à Saint-Gothard au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'Empereur. Les François y firent des prodiges de valeur; les Allemans même, qui ne les aimoient point, furent obligés de leur rendre juſtice. Mais ce n'eſt pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les François eurent ſeuls l'honneur de la victoire. Août 1664.

Le Roi, en mettant ſa grandeur à ſecourir ouvertement l'Empereur, & à donner de l'éclat aux armes Françoiſes, mettoit ſa politique

tique à soutenir secrettement le Portugal contre l'Espagne. Le Cardinal Mazarin avoit abandonné formellement les Portugais par le traité des Pirénées ; mais l'Espagnol avoit fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le François en fit une hardie & décisive : le Maréchal de Schomberg, étranger & huguenot, passa en Portugal avec quatre-mille soldats François, qu'il payoit de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignoit de soudoyer au nom du Roi Portugais. Ces quatre-mille soldats François, joints aux troupes Portugaises, remportèrent à Villa-viciosa une victoire complette, qui affermit le trône dans
17 Juin 1665. la Maison de Bragance. Ainsi Louis XIV passoit déja pour un Prince guèrrier & politique, & l'Europe le redoutoit même avant qu'il eut encore fait la guèrre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avoit alors, aux flottes Hollandoises. Il s'étoit allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guèrre contre l'Angletèrre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de son commerce dans les Indes. Louis voyoit avec plaisir ces deux puissances maritimes, mettre en mèr tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtrées qui se soient jamais données, dont tout le fruit
11. 12. & 13. Juin 1666. étoit l'affoiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fut

fut dans ces combats, que le Hollandois Ruiter aquit la réputâtion du plus grand homme de mèr qu'on eut vu encore. Ce fut lui qui alla bruler les plus beaux vaiſſeaux d'Angletèrre juſques dans ſes ports à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Hollande ſur les mers, dont les Anglois avoient toujours eu l'Empire, & où Louis XIV n'étoit rien encore.

La domination de l'Océan étoit partagée depuis quelque tems entre ces deux nâtions. L'art de conſtruire les vaiſſeaux, & de s'en ſervir pour le commerce & pour la guèrre, n'étoit bien connu que d'elles. La France, ſous le Miniſtère de Richelieu, ſe croyoit puiſſante ſur mèr, parce que d'environ ſoixante vaiſſeaux ronds que l'on comptoit dans ſes ports, elle pouvoit en mettre en mèr environ trente, dont un ſeul portoit ſoixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des Hollandois le peu de vaiſſeaux que l'on avoit. On manquoit de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la conſtruction & pour l'équipement. Le Roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donner à la France tout ce qui lui manquoit, avec une diligence incroyable; mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglois & les Hollandois couvroient l'Océan de près de trois-cens gros vaiſſeaux de guèrre, il n'en avoit encore que quinze ou ſeize du dernier rang, que le Duc de Beaufort occupoit contre les pirates de Barbarie; & lorſque les Etats-Généraux preſſèrent Louis XIV de joindre ſa flotte à la leur, il ne ſe

trouva

trouva dans le port de Breſt qu'un ſeul brulot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoyer ſur leurs inſtances réitérées. Ce fut une honte, que Louis XIV s'empreſſa bien vîte d'effacer.

Il donna aux Etats un ſecours de ſes forces de tèrre, plus eſſentiel & plus honorable. Il leur envoya ſix-mille François, pour les défendre contre l'Evêque de Munſter, Chriſtofle-Bernard de Gaalen, Prélat guèrrier & ennemi implacable, ſoudoyé par l'Angletèrre pour déſoler la Hollande. Mais il leur fit payer chèrement ce ſecours, & les traita comme un homme puiſſant, qui vend ſa protection à des marchands opulens. Colbert mit ſur leur compte, non ſeulement la ſolde de ces troupes, mais juſqu'aux frais d'une Ambaſſade envoyée en Angletèrre, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais ſecours ne fut donné de ſi mauvaiſe grâce, ni reçu avec moins de reconnoiſſance.

Le Roi ayant ainſi aguerri ſes troupes, & formé de nouveaux Officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, reſpecté & vangé dans Rome, ne voyoit pas un ſeul Potentat qu'il dût craindre. L'Angletèrre ravagée par la peſte, Londres réduite en cendres par un incendie, attribué injuſtement aux Catholiques ; la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles ſecond, auſſi dangereuſes pour ſes affaires que la contagion & l'incendie, mettoient la France en ſureté du côté des Anglois. L'Empereur réparoit à peine l'épuiſement d'une guèrre contre les Turcs. Le

Roi

Roi d'Eſpagne Philippe IV mourant ; & ſa monarchie auſſi foible que lui, laiſſoient Louis XIV le ſeul puiſſant & le ſeul redoutable. Il étoit jeune, riche, bien ſervi, obéi aveuglément, & marquoit l'impatience de ſe ſignaler & d'être conquérant.

CHAPITRE SEPTIEME.

Conquête de la Flandre.

L'Occaſion ſe préſenta bientôt à un Roi qui la cherchoit. Philippe IV ſon beau-père mourut : il avoit eu de ſa première femme, ſœur de Louis XIII, cette Princeſſe Marie-Thérèſe mariée à ſon couſin Louis XIV ; mariage, par lequel la monarchie Eſpagnole eſt enfin tombée dans la Maiſon de Bourbon, ſi longtems ſon ennemie. De ſon ſecond mariage avec Marie-Anne d'Autriche, il avoit eu Charles ſecond, enfant foible & mal-ſain, héritier de ſa couronne & ſeul reſte de trois enfans mâles, dont deux étoient morts en bas âge. Louis XIV prétendit, que la Flandre & la Franche-Comté, provinces du royaume d'Eſpagne, devoient, ſelon la juriſprudence de ces provinces, revenir à ſa femme, malgré ſa renonciation. Si les cauſes des Rois pouvoient ſe juger par les lois des nations à un tribunal déſintéreſſé, l'affaire eut été un peu douteuſe.

Louis fit éxaminer ſes droits par ſon Conſeil & par des Théologiens, qui les jugèrent inconteſtables ; mais le Conſeil & le Confeſſeur de la veuve de Philippe IV les trouvoient bien mauvais. Elle avoit pour elle une puiſſante raiſon, la loi expreſſe de Charles-quint ; mais les lois de Charles-quint n'étoient guères ſuivies pour la Cour de France.

Un

Un de ces prétextes, que prenoit le Conſeil du Roi, étoit, que les cinq-cens mille écus donnés en dot à ſa femme, n'avoient point été payés; mais on oublioit, que la dot de la fille de Henri IV, ne l'avoit pas été davantage. La France & l'Eſpagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier & des raiſons d'Avocat; mais la ſeule raiſon d'Etat étoit écoutée.

Le Roi, comptant encore plus ſur ſes for- 1667.
ces que ſur ſes raiſons, marcha en Flandre à des conquêtes aſſurées. Il étoit à la tête de trente-cinq-mille hommes; un autre corps de huit-mille fut envoyé vers Dunkerque; un de quatre mille vers Luxembourg. Turenne étoit ſous lui le Général de cette armée. Colbert avoit multiplié les reſſources de l'Etat pour fournir à ces dépenſes. Louvois, nouveau Miniſtre de la guèrre, avoit fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magazins de toute eſpéce etoient diſtribués ſur la frontière. Il introduiſit le premier cette méthode avantageuſe, que la foibleſſe du Gouvernement avoit juſqu'alors rendue impraticable, de faire ſubſiſter les armées par magazin: quelque ſiége que le Roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ſes armes, les ſecours en toute genre étoient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La diſcipline, rendue plus ſévère de jour en jour par l'auſtérité infléxible du Miniſtre, enchainoit tous les Officiers à leur devoir. La préſence d'un jeune Roi, l'idole de ſon armée, leur rendoit la dureté de ce devoir aiſée & chère. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup

coup au deſſus de celui de la naiſſance. Les ſervices, & non les ayeux, furent comptés, ce qui ne s'étoit guères vu encore. Par là l'Officier de la plus médiocre naiſſance fut encouragé, ſans que ceux de la plus haute euſſent à ſe plaindre. L'infanterie, ſur qui tomboit tout le poids de la guèrre depuis l'inutilité reconnue des lances, partagea les récompenſes, dont la cavalerie étoit en poſſeſſion. Des maximes nouvelles dans le Gouvernement inſpiroient un nouveau courage.

Le Roi, entre un Chef & un Miniſtre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre & ne l'en ſervant que mieux, ſuivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquoit avec tous ces avantages une province mal défendue d'un royaume ruiné & déchiré. Il n'avoit à faire qu'à ſa belle-mère, femme foible dont le Gouvernement malheureux laiſſoit la monarchie Eſpagnole ſans défenſe. La veuve de Philippe IV avoit pris pour ſon premier Miniſtre, un Jéſuite Allemand ſon Confeſſeur, nommé le Père Nitard, homme auſſi capable de dominer ſur ſa pénitente, qu'incapable de gouverner un Etat, n'ayant rien d'un Miniſtre & d'un Prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il ôſa dire un jour au Duc de Lerme, même avant de gouverner : *C'eſt vous qui me devez du reſpect, puiſque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre Reine à mes pieds.* Avec cette fierté ſi contraire à la vraie grandeur d'eſprit, il laiſſoit le tréſor ſans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports ſans vaiſſeaux, les armées ſans diſcipline, deſtituées de chefs, mal

mal payées, & plus mal conduites devant un ennemi, qui avoit tout ce qui manquoit à l'Eſpagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui n'étoit pas encore perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre étoit plus ignoré. Les frontières de la Flandre Eſpagnole étoient preſque ſans fortifications & ſans garniſons.

Louis n'eut qu'à ſe préſenter devant elles. Il entra dans Charleroi, comme dans Paris ; Ath, Tournai, furent priſes en deux jours ; Furnes, Armentières, Courtrai, ne tinrent pas d'avantage. Il deſcendit dans la tranchée devant Douai, & elle ſe rendit le lendemain. Lille, la plus floriſſante ville de ces pays, la ſeule bien fortifiée, & qui avoit une garniſon de ſix-mille hommes, capitula après neuf jours de ſiége. Les Eſpagnols n'avoient que huit-mille hommes à oppoſer à l'armée victorieuſe ; encore l'arrière-garde de cette petite armée fut-elle taillée en piéces par le Marquis, depuis Maréchal de Créqui. Le reſte ſe cacha ſous Bruxelles & ſous Mons, laiſſant le Roi vaincre ſans combattre.

6 Juil. 27 Août 1667. 27 Août. 31 Août.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des ſuccès ſi faciles, parut le voyage d'une Cour. La bonne chère, le luxe & les plaiſirs s'introduiſirent alors dans nos armées, dans le tems même que la diſcipline s'affermiſſoit. Les Officiers feſoient le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le Maréchal de Turenne n'avoit eu longtems que des aſſiettes de fer en campagne. Le Marquis

Marquis d'Humiéres fut le premier, au siége d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragouts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune Roi, aimant la magnificence, étaloit celle de sa Cour dans les fatigues de la guèrre, tout le monde se piqua de somptuosité & de gout dans la bonne chère, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand Etat, & souvent la cause de la dècadence d'un petit, étoit cependant encore très peu de chôse, auprès de celui qu'on a vu depuis. Le Roi, ses Généraux & ses Ministres, alloient au rendez-vous de l'armée à cheval, aulieu qu'aujourd'hui il n'y a point de Capitaine de cavalerie, ni de Secrétaire d'un Officier Général, qui ne fasse ce voyage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus tranquilement, qu'on ne fesoit alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des Officiers ne les empéchoit point alors d'aller à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le Roi en donnoit l'éxemple : il alla ainsi à la tranchée devant Douai & devant Lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes-gens peu robustes, pleins de valeur mais de mollesse, & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes Bruxelles ; les citoyens transportoient déja leurs effets dans Anvers. La conquête

de

de la Flandre entière pouvoit être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquoit au Roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. Louvois lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siécle pour le service de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenue aujourd'hui la régle de tous les bons Ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places revétues, que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étoient que plus expôsées à être foudroyées par l'artillerie : plus il les rendit râzantes, moins elles étoient en prise. Il construisit la citadelle 1668.
de Lille sur ces principes. On n'avoit point encore en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'exemple commença en faveur de Vauban ; il fut le premier Gouverneur d'une citadelle. On peut encore observer, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre, fut celui des fortifications de Lille.

Le Roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa Cour.

CHAPITRE HUITIE'ME.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix la Chapelle.

ON étoit plongé dans les divertiſſemens à Saint-Germain, lorſqu'au cœur de
1668. l'hivèr au mois de Janvier, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir ſur les chemins de la Champagne, dans les trois Evêchez : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrétoient ſous divers prétextes, dans la route qui méne de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France étoit remplie de mouvemens dont on ignoroit la cauſe. Les étrangers par intérêt, & les courtiſans par curioſité, s'épuiſoient en conjectures : l'Allemagne étoit allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulières, étoit inconnu à tout le monde. Le ſécret dans les conſpirâtions n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entrepriſe de Louis XIV. Enfin le 2 de Février il part de Saint-Germain, avec le jeune Duc d'Enguien fils du Grand Condé, & quelques courtiſans : les autres Officiers étoient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées ; & arriva à Dijon. Vingt-mille hommes, aſſemblés de vingt routes différentes, ſe trouvent le même jour en Franche-Comté à quelques lieues de Beſançon ; & le

le Grand Condé paroît à leur tête, ayant pour ſon principal Lieutenant-Général, Bouteville-Montmorenci ſon ami, devenu Duc de Luxembourg, toujours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune. Luxembourg étoit l'éléve de Condé dans l'art de la guèrre; & il obligea à force de mérite le Roi, qui ne l'aimoit pas, à l'employer.

Des intrigues eurent part à cette entrepriſe imprévue: le Prince de Condé étoit jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de ſa faveur auprès du maître; Condé étoit jaloux en héros, & Louvois en Miniſtre. Le Prince, Gouverneur de la Bourgogne qui touche à la Franche-Comté, avoit formé le deſſein de s'en rendre maître en hivèr, en moins de tems que Turenne n'en avoit mis l'été dernier à conquérir la Flandre Françoiſe. Il communiqua d'abord ſon projet à Louvois, qui l'embraſſa avidement, pour éloigner & rendre inutile Turenne, & pour ſervir en même-tems ſon maître.

Cette province aſſez pauvre alors en argent, mais très fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues, & large de vingt, avoit le nom de Franche, & l'étoit en effet. Les Rois d'Eſpagne en étoient plutôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendoit que peu. Toute l'adminiſtrâtion étoit partagée & diſputée, entre le Parlement & le Gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouiſſoit de grands priviléges, toujours reſpectés par la Cour de Madrid, qui ménageoit une province jalouſe de ſes droits, & voiſine

de la France. Jamais peuple ne vécut ſous un Gouvernement plus doux, & ne fut ſi attaché à ſes Souverains. Leur amour pour la Maiſon d'Aûtriche s'eſt conſervé pendant deux générâtions. Mais cet amour étoit au fonds celui de leur liberté.

Enfin la Franche-Comté étoit heureuſe, mais pauvre : & puiſqu'elle étoit une eſpéce de république, il y avoit des factions. Quoi qu'en diſe Péliſſon, on ne ſe borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des préſens & des eſpérances. On s'aſſura l'Abbé Jean de Vatteville, frère de celui qui ayant inſulté à Londres l'Ambaſſadeur de France, avoit procuré par cet outrage, l'humiliâtion de la branche d'Aûtriche Eſpagnole. Cet Abbé, autrefois Officier, puis Chartreux, puis longtems Muſulman chez les Turcs, & enfin Eccléſiaſtique, eut parole d'être grand-Doyen & d'avoir d'autres bénéfices. On acheta peu cher quelques Magiſtrats, quelques Officiers, & à la fin même le Marquis d'Yenne Gouverneur Général devint ſi traitable qu'il accepta publiquement après la guèrre, une grôſſe penſion & le grade de Lieutenant-Général en France. Ces intrigues ſécrettes, à peine commencées, furent ſoutenues par vingt-mille hommes. Beſançon, la capitale de la province, eſt inveſtie par le Prince de Condé : Luxembourg court à Salins : le lendemain Beſançon & Salins ſe rendirent. Beſançon ne demanda pour capitulâtion, que la conſervâtion d'un ſaint Suaire, fort révéré dans cette ville ; ce qu'on leur accorda très aiſément. Le

Roi

Roi arrivoit à Dijon. Louvois, qui avoit volé ſur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes ſont aſſiégées & priſes. Le Roi courut auſſitôt ſe montrer à la fortune, qui ſeſoit tout pour lui.

Il alla aſſiéger Dole en perſonne. Cette place étoit réputée forte : elle avoit pour commandant le Comte de Montrevel, homme de grand courage, fidéle par grandeur d'âme aux Eſpagnols qu'il haïſſoit, & au Parlement qu'il mépriſoit. Il n'avoit pour garniſon, que quatre-cens ſoldats & les citoyens, & il ôſa ſe défendre. La tranchée ne fut point pouſſée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui ſuivoient le Roi, courut attaquer la contreſcarpe & s'y logea. Le Prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avoient donné un courage tranquile, les fit ſoutenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce Prince étoit par tout avec ſon fils, & venoit enſuite rendre compte de tout au Roi, comme un Officier qui auroit eu ſa fortune à faire. Le Roi, dans ſon quartier, montroit plutôt la dignité d'un Monarque dans ſa Cour, qu'une ardeur impétueuſe, qui n'étoit pas néceſſaire. Tout le cérémonial de Saint-Germain étoit obſervé. Il avoit ſon petit coucher, ſes grandes, ſes petites entrées, une ſalle des audiences dans ſa tente. Il ne tempéroit le faſte du trône qu'en feſant manger à ſa table ſes Officiers-Généraux & ſes Aides de Camp. On ne lui voyoit point dans les travaux de la

guèrre, ce courage emporté de François I & de Henri IV, qui cherchoient toutes les eſpéces de dangers. Il ſe contentoit de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de ſiége, douze jours après ſon départ de Saint-Germain; & enfin en moins de trois ſemaines, toute la Franche-Comté lui fut ſoumiſe. Le Conſeil d'Eſpagne, étonné & indigné du peu de réſiſtance, écrivit au Gouverneur: " que le Roi " de France auroit dû envoyer ſes laquais, " prendre poſſeſſion de ce pays, au lieu d'y " aller en perſonne."

14 Févr. 1668.

Tant de fortune & tant d'ambition réveillèrent l'Europe aſſoupie; l'Empire commença à ſe remuer, & l'Empereur à lever des troupes. Les Suiſſes, voiſins des Francs-Comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reſte de la Flandre pouvoit être envahi au printems prochain. Les Hollandois, à qui il avoit toujours importé d'avoir les François pour amis, frémiſſoient de les avoir pour voiſins. L'Eſpagne alors eut recours à ces mêmes Hollandois, & fut en effet protégée par cette petite nâtion, qui ne lui paroiſſoit auparavant que mépriſable & rebelle.

La Hollande étoit gouvernée par Jean de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avoit été élu Grand-Penſionnaire; homme amoureux de la liberté de ſon pays, autant que de ſa grandeur perſonelle: aſſujetti à la frugalité & à la modeſtie de ſa république, il n'avoit qu'un laquais & une ſervante, & alloit à pied

pied dans la Haie, tandis que dans les négociâtions de l'Europe, ſon nom étoit compté avec les noms des plus puiſſans Rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de ſageſſe, d'induſtrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avoit contracté avec le Chevalier Temple, Ambaſſadeur d'Angletèrre à la Haie, une amitié bien râre entre des Miniſtres. Temple étoit un philoſophe, qui joignoit les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'Evêque Burnet lui a faits d'Athéiſme ; né avec le génie d'un ſage républicain, aimant la Hollande, comme ſon propre pays, parce qu'elle étoit libre, & auſſi jaloux de cette liberté que le Grand Penſionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le Comte de Dhona Ambaſſadeur de Suéde, pour arréter les progrès du Roi de France.

Ce tems étoit marqué pour les événemens rapides. La Flandre, qu'on nomme *Flandre Françoiſe*, avoit été priſe en trois mois ; la Franche-Comté en trois ſemaines. Le traité entre la Hollande, l'Angletèrre & la Suéde, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de Louis XIV, fut propôſé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fut indigné, qu'un petit Etat, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ſes conquêtes & d'être l'arbitre des Rois, & plus encore qu'elle en fût capable. Cette entrepriſe des Provinces-Unies lui fut un outrage ſenſible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puiſſant & tout irrité qu'il étoit, il détourna l'orage qui alloit s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il propôſa lui-même la paix. La France & l'Eſpagne choiſirent Aix la Chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau Pape Roſpigliosi, Clément neuf, pour médiateur.

La Cour de Rome, pour décorer ſa foibleſſe d'un crédit apparent, rechercha par toute ſorte de moyens, l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avoit pu l'obtenir au traité des Pirénées: elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix la Chapelle. Un Nonce fut envoyé à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre, entre des fantômes de Plénipotentiaires. Les Hollandois, déja jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avoient commencé. Tout ſe traitoit en effet à Saint-Germain, par le Miniſtère de leur Ambaſſadeur Van-Beuning. Ce qui avoit été accordé en ſecret par lui, étoit envoyé à Aix la Chapelle, pour être ſigné avec appareil par les Miniſtres aſſemblés au congrès. Qui eut dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande, obligeroit la France & l'Eſpagne à recevoir ſa médiâtion?

Ce Van-Beuning, Bourguemeſtre d'Amſterdam, avoit la vivacité d'un François & la fierté d'un Eſpagnol. Il ſe plaiſoit à choquer dans toutes les occâſions, la hauteur impérieuſe du Roi; & oppôſoit une inflexibilité républicaine, au ton de ſupériorité, que les Miniſtres de France commençoient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du Roi?* lui diſoit Monſieur de Lionne dans une conférence.

rence. *J'ignore ce que veut le Roi*, dit Van-Beuning; *je considère ce qu'il peut.* Enfin à la Cour du plus ſuperbe Monarque du monde, un Bourguemeſtre conclut avec autorité une paix, par laquelle le Roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandois euſſent bien mieux aimé qu'il eut rendu la Flandre, & être delivrés d'un voiſin ſi redoutable. Mais toutes les nâtions trouvèrent, que le Roi marquoit aſſez de modérâtion, en ſe privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnoit davantage, en retenant les villes de Flandre; & il s'ouvroit les portes de la Hollande, qu'il ſongeoit à détruire dans le tems qu'il lui cédoit. 2 Mai 1668.

CHAPITRE NEUVIE'ME.

Magnificence de LOUIS XIV. Conquête de la Hollande.

LOuis XIV, forcé de reſter quelque tems en paix, continua comme il avoit commençé, à régler, à fortifier & embellir ſon royaume. Il fit voir qu'un Roi abſolu, qui veut le bien, vient à bout de tout ſans peine. Il n'avoit qu'à commander; & les ſuccès dans l'adminiſtrâtion étoient auſſi rapides, que l'avoient été ſes conquêtes. C'étoit une choſe véritablement admirable, de voir les ports de mèr, auparavant déſerts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui feſoient leur ornement & leur défenſe, couverts de navires & de matelots, & contenant déja près de ſoixante grands vaiſſeaux, qu'il pouvoit armer en guèrre. De nouvelles colonies, protégées par ſon pavillon, partoient de tous côtés, pour l'Amérique, pour les Indes Orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, & ſous ſes yeux, des édifices immenſes occupoient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle; & dans l'intérieur de ſa Cour & de ſa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnoient à la France des plaiſirs & une gloire, dont les ſiécles

clès précédens n'avoient pas eu même l'idée. Les lettres floriſſoient. Le bon gout & la raiſon pénétroient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nâtion, trouveront leur véritable place dans cette hiſtoire ; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnoit en ce tems un ſpectacle étrange à l'Europe. Dom Alphonſe, fils indigne de l'heureux Dom Jean de Bragange, y régnoit. Il étoit furieux & imbécile. Sa femme, fille du Duc de Nemours, amoureuſe de Dom Pédre frère d'Alphonſe, ôſa concevoir le projet de détroner ſon mari & d'épouſer ſon amant. L'abrutiſſement de ſon mari juſtifia l'audace de la Reine. Il étoit d'une force de corps au-deſſus de l'ordinaire. Il avoit eu publiquement d'une courtiſane, un enfant qu'il avoit reconnu. Enfin il avoit couché très-longtems avec la Reine. Malgré tout cela, elle l'accuſa d'impuiſſance ; & ayant acquis dans le royaume par ſon habileté, l'autorité que ſon mari avoit perdue par ſes fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouſer ſon beau-frère. Il n'eſt pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'eſt, que des perſonnes toutes puiſſantes en aient beſoin. Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille royale & non dans le royaume de Portugal, n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par ſa ſingularité. Nov. 1667.

La France reçut bientôt après un Roi qui deſcendoit du trône d'une autre manière Sept. Jean 1668. Caſimir

Caſimir Roi de Pologne renouvela l'exemple de la Reine Chriſtine. Fatigué des embarras du Gouvernement, & voulant vivre heureux, il choiſit ſa retraite à Paris, dans l'Abbaye de Saint-Germain dont il fut Abbé. Paris, devenu depuis quelques années le ſéjour de tous les arts, étoit une demeure délicieuſe pour un Roi, qui cherchoit les douceurs de la ſociété, & qui aimoit les Lettres. Il avoit été Jéſuite & Cardinal, avant d'être Roi ; & dégouté également de la royauté & de l'Egliſe, il ne cherchoit qu'à vivre en particulier & en ſage, & ne voulut jamais ſoûffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de Majeſté.

Mais une affaire plus intéreſſante tenoit tous les Princes Chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du tems des Mahomets, des Sélims & des Solimans, mais dangereux encore & forts de nos diviſions, aſſiégeoient depuis deux ans Candie avec toutes les forces de leur empire. On ne ſait s'il étoit plus étonnant, que les Vénitiens ſe fuſſent défendus ſi longtems, ou que les Rois de l'Europe les euſſent abandonnés.

Les tems étoient bien changés. Autrefois, lorſque l'Europe Chrétienne étoit barbare, un Pape, ou même un Moine, envoyoit des millions de Chrétiens combattre les Mahométans dans leur empire: nos Etats s'épuiſoient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la miſérable & ſtérile province de Judée: & maintenant que l'île de Candie, réputée le boulevard de la Chrétienté, étoit inondée de ſoixante-mille Turcs, les Rois Chrétiens regardoient cette perte avec indifférence. Quelques

ques galères de Malthe & du Pape étoient le seul secours, qui défendoit cette république contre l'Empire Ottoman. Le Senat de Venise, aussi impuissant que sage, ne pouvoit, avec ses soldats mercenaires & des secours si foibles, résister au Grand-Visir Kiuperli, bon Ministre, meilleur Général, maître de l'Empire de la Turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avoit de bons Ingénieurs.

Le Roi donna inutilement aux autres Princes l'exemple de secourir Candie. Ses galères, & les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept-mille hommes, commandés par le Duc de Beaufort: secours devenu trop foible dans un si grand danger, parce que la générosité Françoise ne fut imitée de personne.

La Feuillade, simple Gentilhomme François, fit une action qui n'avoit d'exemple que dans les anciens tems de la Chevalerie. Il mena près de trois-cens Gentilhommes à Candie, à ses depens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nâtion avoit fait pour les Vénitiens à proportion de la Feuillade, il est à croire que Candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, & à verser du sang inutilement. Le Duc de Beaufort périt dans une sortie; & Kiuperli entra enfin par capitulâtion dans cette ville, qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines. 16 Sept. 1669.

Les Turcs dans ce siége s'étoient montrés supérieurs aux Chrétiens même dans la connoissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eut vus encore en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent pour la première

mière fois des lignes paralléles dans les tranchées. C'eſt d'eux que nous avons appris cet uſage; mais ils ne le tinrent que d'un Ingénieur Italien. Il eſt certain que des vainqueurs tels que les Turcs avec de l'expérience, du courage, des richeſſes, & cette conſtance dans le travail qui feſoit alors leur caractère, devoient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de tems. Mais les lâches Empereurs qu'ils ont eus depuis, leurs mauvais Généraux, & le vice de leur Gouvernement, ont été le ſalut de la Chrétienté.

Le Roi, peu touché de ces événemens éloignés, laiſſoit murir ſon granddeſſein de conquérir tous les Pays-Bas, & de commencer par la Hollande. L'occâſion devenoit tous les jours plus favorable. Cette petite république dominoit ſur les mers; mais ſur la tèrre rien n'étoit plus foible. Liée avec l'Eſpagne & avec l'Angletèrre, en paix avec la France, elle ſe repôſoit avec trop de ſécurité ſur les traités, & ſur les avantages d'un commerce immenſe. Autant que ſes armées navales étoient diſciplinées & invincibles; autant ſes troupes de tèrre étoient mal tenues & mépriſables. Leur cavalerie n'étoit compôſée que de bourgeois, qui ne ſortoient jamais de leurs maiſons, & qui payoient des gens de la lie du peuple pour faire le ſervice en leur place. L'infanterie étoit à-peu-près ſur le même pied; les Officiers, les commandans même des places de guèrre, étoient les enfans, ou les parens des Bourguemeſtres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oiſiveté, regardant leurs emplois comme des Prêtres regardent leurs bénéfices. Le Penſionnaire

sionnaire Jean de With avoit voulu corriger cet abus, mais il ne l'avoit pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il falloit d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paroissoit inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le Monarque Anglois n'étoit pas à la vérité fort sensible à la honte que son régne & sa nâtion avoient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brulés jusques dans la Tamise par la flote Hollandoise. Il ne respiroit ni la vengeance ni les conquêtes. Il vouloit vivre dans les plaisirs, & régner avec un pouvoir moins géné: c'est par là qu'on le pouvoit séduire. Louis, qui n'avoit qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au Roi Charles, qui n'en pouvoit avoir sans son Parlement. Cette liaison sécrette entre les deux Rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de Charles second & épouse de *Monsieur* frère unique du Roi, à Turenne & à Louvois. 1670.

Une Princesse de vingt-six ans fut le Plénipotentiaire qui devoit consommer ce traité avec le Roi Charles. On prit pour prétexte du passage de Madame en Angleterre, un voyage que le Roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens Rois de l'Asie n'approchoient pas de l'éclat de ce voyage. Trente-mille hommes précédèrent ou suivirent la marche du Roi; les uns destinés à renforcer les garnisons des Pays conquis, les autres a travailler aux fortifications, quelques-

uns

uns à applanir les chemins. Le Roi menoit avec lui la Reine ſa femme, toutes les Princeſſes & les plus belles femmes de ſa Cour. Madame brilloit au milieu d'elles, & goutoit dans le fond de ſon cœur le plaiſir & la gloire de tout cet appareil, qui couvroit ſon voyage. Ce fut une fête continuelle depuis Saint-Germain juſqu'à Lille.

Le Roi, qui vouloit gagner les cœurs de ſes nouveaux ſujets, & éblouir ſes voiſins, répandoit par-tout ſes libéralités avec profuſion : l'or & les pierreries étoient prodigués à quiconque avoit le moindre prétexte pour lui parler. La Princeſſe Henriette s'embarqua à Calais, pour voir ſon frère, qui s'étoit avancé juſqu'à Cantorbéri. Charles, ſéduit par l'amitié qu'il avoit pour ſa ſœur & par l'argent de la France, ſigna tout ce que Louis XIV vouloit, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaiſirs & des fêtes.

La perte de Madame, morte à ſon retour d'une manière ſoudaine & affreuſe, jetta des ſoupçons ſur Monſieur, & ne changea rien aux réſolutions des deux Rois. Les dépouilles de la république, qu'on devoit détruire, étoient déja partagées par le traité ſécret, entre les Cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avoit partagé la Flandre avec les Hollandois. Ainſi on change de vues, d'Alliés & d'ennemis, & on eſt ſouvent trompé dans tous ſes projets. Les bruits de cette entrepriſe prochaine commençoient à ſe répandre, mais l'Europe les écoutoit en ſilence. L'Empereur occupé des ſéditions de la Hongrie, la Suéde endormie par des négotiâtions, l'Eſpagne toujours foible, toû-

toujours irréſolue & toujours lente, laiſſoient une libre carrière à l'ambition de Louis XIV.

La Hollande, pour comble de malheur, étoit diviſée en deux factions; l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique ſembloit un monſtre contraire aux lois de l'humanité; l'autre, des républicains mitigés, qui vouloient établir dans les charges de ſes ancêtres le jeune Prince d'Orange, ſi célèbre depuis ſous le nom de Guillaume trois. Le Grand-Penſionnaire Jean de Wit & Corneille ſon frère étoient à la tête des partiſans auſtères de la liberté: mais le parti du jeune Prince commençoit à prévaloir. La république, plus occupée de ſes diſſentions domeſtiques que de ſon danger, contribuoit elle-même à ſa ruine.

Louis avoit non ſeulement acheté le Roi d'Angleterre, il gagna encore l'Electeur de Cologne, & ce van Gaalen Evêque de Munſter avide de guèrres & de butin, ennemi naturel des Hollandois. Il les avoit ſecourus contre cet Evêque, & maintenant il s'uniſſoit à lui pour les perdre. La Suéde, après s'être unie aux Hollandois pour arréter en 1668 des progrès qui ne les menaçoient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine, & rentra avec la France dans ſes anciennes liaiſons, moyennant les anciens ſubſides.

Il eſt ſingulier & digne de remarque, que de tous les ennemis, qui alloient fondre ſur ce petit Etat, il n'y en eut pas un qui pût alléguer un prétexte de guèrre. C'étoit une entrepriſe à-peu-près ſemblable à cette ligue de Louis douze, de l'Empereur Maximilien & du Roi

Roi d'Eſpagne, qui avoient autrefois conjuré la perte de la république de Veniſe, parce qu'elle étoit riche & fière.

Les Etats-Généraux conſternés écrivirent au Roi, lui demandant humblement ſi les grands préparatifs qu'il feſoit, étoient en effet deſtinés contre eux, ſes anciens & fidéles Alliés ? en quoi ils l'avoient offenſé ? quelle réparâtion il éxigeoit ? il répondit, " qu'il ſe- " roit de ſes troupes l'uſage que demanderoit " ſa dignité, dont il ne devoit compte à " perſonne. " Ses Miniſtres alléguoient pour toute raiſon, que le gazetier de Hollande avoit été trop inſolent, & qu'on diſoit que Van-Beuning avoit fait fraper une médaille injurieuſe à Louis XIV. Van-Beuning avoit pour nom de batême *Joſué* : le gout des deviſes régnoit alors en France. On avoit donné à Louis XIV la deviſe du ſoleil avec cette légende, *nec pluribus impar*. On prétendoit, que Van-Beuning s'étoit fait repréſenter avec un ſoleil, & ces mots pour âme, *in conſpectu meo ſtetit ſol. A mon aſpect le ſoleil s'eſt arrêté.* * Cette médaille n'éxiſta jamais. Il eſt

* Il eſt vrai que depuis on a frapé en Hollande une médaille qu'on a cru être celle de Van-Beuning : mais elle ne porte point de datte. Elle repréſente un combat avec un ſoleil qui culmine ſur la tête des combattans. La légende eſt *ſtetit ſol in medio cæli*. Cette médaille que des particuliers ont fabriquée n'a été faite que pour la bataille d'Hocſted en 1709 à l'occaſion de ces deux vers qui coururent alors,

Alter in egregio nuper certamine Joſue
Clamavit, ſol ſta gallice, ſalque ſtetit.

eſt vrai que les Etats avoient fait fraper une médaille, dans laquelle ils avoient exprimé tout ce que la République avoit fait de glorieux : *Aſſertis legibus, emendatis ſacris, adjutis, defenſis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, ſtabilita orbis Europæ quiete. Les lois affermies, la religion épurée, les Rois ſecourus, défendus & réunis, la liberté des mers vangée, l'Europe pacifiée.*

Ils ne ſe vantoient en effet de rien qu'ils n'euſſent fait : cependant ils firent briſer le coin de cette médaille, pour appaiſer Louis XIV.

Le Roi d'Angleterre de ſon côté leur reprochoit, que leur flote n'avoit pas baiſſé ſon pavillon devant un bateau Anglois, & alléguoit encore un certain tableau, où Corneille de With frère du Penſionnaire étoit peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyoit des vaiſſeaux pris & brulés dans le fond du tableau. Ce Corneille de With, qui en effet avoit eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avoit ſouffert ce foible monument de ſa gloire ; mais ce tableau preſque ignoré étoit dans une chambre où l'on n'entroit preſque jamais. Les Miniſtres Anglois, qui mirent par écrit les griefs de leur Roi contre la Hollande, y ſpécifièrent des tableaux injurieux, *abuſive picturæ*. Les Etats, qui traduiſoient toujours les mémoires des Miniſtres en François, ayant traduit *abuſive*, par le mot *fautifs, trompeurs*, répondirent qu'il ne ſavoient ce que c'étoit que *ces tableaux trompeurs*. En effet ils ne devinèrent jamais qu'il étoit queſtion de ce portrait d'un de leurs concitoyens & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guèrre.

Tout

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nâtion, Louis XIV l'avoit fait. Il n'y a pas chez les hommes d'éxemple d'une petite entrepriſe formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans, qui ont envahi une partie du Monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ſes conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que Louis en employa pour ſubjuger le petit Etat des Provinces-Unies. Cinquante millions, qui en feroient aujourd'hui quatre-vingt-dix-ſept, furent conſommés à cet appareil. Trente vaiſſeaux de cinquante piéces de canon joignirent la flote Angloiſe forte de cent voiles. Le Roi avec ſon frère alla ſur les frontières de la Flandre Eſpagnole & de la Hollande, vers Maſtricht & Charleroi, avec plus de cent-douze mille hommes. L'Evêque de Munſter & l'Electeur de Cologne en avoient environ vingt-mille. Les Généraux de l'armée du Roi étoient Condé & Turenne. Luxembourg commandoit ſous eux. Vauban devoit conduire les ſiéges. Louvois étoit partout avec ſa vigilance ordinaire. Jamais on n'avoit vu une armée ſi magnifique, & en même-tems mieux diſciplinée. C'étoit ſur-tout un ſpectacle admirable, que la maiſon du Roi nouvellement réformée. On y voyoit quatre compagnies des Gardes du corps, chacune compôſée de trois-cens Gentils-hommes, entre leſquels il y avoit beaucoup de jeunes *Cadets* ſans paye, aſſujettis comme les autres à la régularité du ſervice ; deux-cens Gendarmes de la garde, deux-cens Chevaux-legers, cinq-cens Mouſ-

Mouſquetaires, tous Gentils-hommes choiſis, parés de leur jeuneſſe & de leur bonne mine ; douze compagnies de la Gendarmerie, depuis augmentées juſqu'au nombre de ſeize ; les cent-Suiſſes même accompagnoient le Roi, & ſes régimens des gardes-Françoiſes & Suiſſes montoient la garde devant ſa maiſon, ou devant ſa tente. Ces troupes, pour la plûpart couvertes d'or & d'argent, étoient en même-tems un objet de terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute eſpéce de magnificence étoit inconnue. Une diſcipline, devenue encore plus exacte, avoit mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avoit point encore d'Inſpecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis. Mais deux hommes, uniques dans leur genre, en feſoient les fonctions. Martinet mettoit alors l'Infanterie ſur le pied de diſcipline où elle eſt aujourd'hui. Le Chevalier de Fourilles feſoit la même charge dans la cavalerie. Il y avoit un an que Martinet avoit mis la bayonette en uſage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en ſervoit pas d'une manière conſtante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, étoit connue, mais peu pratiqué, parce que les piques prévaloient. Il avoit imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portoit aiſément ſur des charettes ou à dos de mulet. Le Roi avec tant d'avantages, sûr de ſa fortune & de ſa gloire, menoit avec lui un Hiſtorien, qui devoit écrire ſes victoires ; c'étoit Péliſſon, homme dont il ſera parlé dans l'article des beaux arts ; plus capable de bien écrire, que de ne pas flatter.

Ce

Ce qui avançoit encore la chute des Hollandois, c'eſt que le Marquis de Louvois ayoit fait acheter chez eux une grande partie des munitions qui alloient ſervir à les détruire ; & avoit ainſi dégarni beaucoup leurs magazins. Il n'eſt point du tout étonnant que des marchands euſſent vendu ces proviſions avant la déclarâtion de la guèrre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On ſait qu'un négociant de ce pays avoit autrefois répondu au Prince Maurice qui le réprimandoit ſur un tel négoce : *Monſeigneur ſi on pouvoit par mer faire quelque commerce avantageux avec l'Enfer, je hazarderois d'y aller bruler mes voiles.* Mais ce qui eſt ſurprenant c'eſt qu'on a imprimé que le Marquis de Louvois alla lui-même déguiſé, conclure ces marchés en Hollande. Comment peut-on avoir imaginé une avanture ſi déplacée, ſi dangéreuſe & ſi inutile?

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent-trente-mille combattans, une artillerie prodigieuſe, & de l'argent avec lequel on attaquoit encore la fidélité des commandans des places ennemies, la Hollande n'avoit à oppôſer qu'un jeune Prince d'une conſtitution foible, qui n'avoit vû ni ſiéges ni combats, & environ vingt-cinq-mille mauvais ſoldats en quoi conſiſtoit alors toute la garde du pays. Le Prince Guillaume d'Orange, âgé de 22 ans, venoit d'être élu Capitaine Général des forces de tèrre, par les vœux de la nâtion : Jean de With y avoit conſenti par néceſſité. Ce Prince nourriſſoit ſous le flegme Hollandois une ardeur d'ambition & de gloire, qui

qui éclata toujours depuis dans ſa conduite, ſans s'échaper jamais dans ſes diſcours. Son humeur étoit froide & ſévère, ſon génie actif & perçant : ſon courage qui ne ſe rebutoit jamais, fit ſupporter à ſon corps foible & languiſſant, des fatigues au-deſſus de ſes forces. Il étoit valeureux ſans oſtentation, mais ennemi du faſte, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combatre l'adverſité, aimant les affaires & la guèrre, ne connoiſſant ni les plaiſirs attachés à la grandeur ni ceux de l'humanité, enfin preſque en tout l'oppôſé de Louis XIV.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui ſe débordoit ſur ſa patrie. Ses forces étoient trop peu de chôſe ; ſon pouvoir même étoit limité par les Etats. Les armes Françoiſes venoient fondre tout coup à coup ſur la Hollande, que rien ne ſecouroit. L'imprudent Duc de Lorraine, qui avoit voulu lever des troupes pour joindre ſa fortune à celle de cette république, venoit de voir toute la Lorraine ſaiſie par les troupes Françoiſes, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon, quand on eſt mécontent du Pape.

Cependant le Roi feſoit avancer ſes armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il feſoit diſtribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ſes troupes y pouvoient faire. Si quelque Gentil-homme des environs venoit ſe plaindre, il étoit sûr d'avoir un préſent. Un envoyé du Gouverneur des Pays-Bas, étant venu faire une repréſentation au Roi ſur quelques dégats commis par les troupes, reçut de la main du Roi ſon portrait enrichi de diamans,

diamans, eſtimé plus de douze-mille francs. Cette conduite attiroit l'admiration des peuples, & augmentoit la crainte de ſa puiſſance.

Le Roi étoit à la tête de ſa maiſon, & de ſes plus belles troupes; qui compoſoient trente-mille hommes. Turenne les commandoit ſous lui. Le Prince de Condé avoit une armée auſſi forte. Les autres corps, conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, feſoient dans l'occaſion des armées ſéparées, ou ſe rejoignoient ſelon le beſoin. On commença par aſſiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'hiſtoire que par cet événement: Rhinberg, Orſoi, Wéſel, Burick. Elles furent priſes preſque auſſitôt, qu'elles furent inveſties. Celle de Rhinberg, que le Roi voulut aſſiéger en perſonne, n'eſſuya pas un coup de canon; & pour aſſurer encore mieux ſa priſe, on eut ſoin de corrompre le Lieutenant de la place, Irlandois de nation, nommé Doſſeri, qui eut la lâcheté de ſe vendre, & l'imprudence de ſe retirer enſuite à Maſtricht, où le Prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Iſſel ſe rendirent. Quelques Gouverneurs envoyèrent leurs clés, dès qu'ils virent ſeulement paſſer de loin un ou deux eſcadrons François: pluſieurs Officiers s'enfuirent des villes où ils étoient en garniſon, avant que l'ennemi fût dans leur territoire: la conſternation étoit générale. Le Prince d'Orange n'avoit point encore aſſez de troupes pour paroître en campagne. Toute la Hollande s'attendoit à paſſer ſous le joug, dès que le Roi ſeroit au de-là du Rhin. Le Prince d'Orange

fit

fit faire à la hâte des lignes au de-là de ce fleuve, & après les avoir faites, il connut l'impuiſſance de les garder. Il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir en quel endroit les François voudroient faire un pont de bateaux, & de s'oppôſer, ſi on pouvoit, à ce paſſage. En effet l'intention du Roi étoit de paſſer le fleuve ſur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par Martinet. Des gens du pays informèrent alors le Prince de Condé, que la ſéchereſſe de la ſaiſon avoit formé un gué ſur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourrelle qui ſert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huis*, *la maiſon du péage*, dans laquelle il y avoit dix-ſept ſoldats. Le Roi fit ſonder ce gué par le Comte de Guiche. Il n'y avoit qu'environ vingt pas à nâger au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ſes lettres Péliſſon témoin oculaire. Cet eſpace n'étoit rien, parce que pluſieurs chevaux de front rompoient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord étoit aiſé : il n'y avoit de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cens cavaliers, & deux foibles régimens d'infanterie ſans canon. L'artillerie Françoiſe les foudroyoit en flanc. Tandis que la maiſon du Roi & les meilleures troupes de cavalerie paſſèrent ſans riſque au nombre d'environ quinze-mille hommes, le Prince de Condé les côtoyoit dans un batteau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandois entrèrent dans la rivière pour faire ſemblant de combattre. Ils s'enfuirent l'inſtant d'après, devant la multitude qui venoit à eux. Leur infanterie mit auſſitôt bas les armes, & demanda la vie. On ne perdit dans le paſſage que le Compte de Nogent & quelques cavaliers qui

12 Juin 1672. s'étant écartés du gué se noyèrent : & il n'y auroit eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune Duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandoient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille.* Il tua du coup un de leurs Officiers. L'infanterie Hollandoise désespérée reprit à l'instant les armes, & fit une décharge, dont le Duc de Longueville fut tué. Un Capitaine de cavalerie nommé Offembrouck, qui ne s'étoit point enfui avec les autres, court au Prince de Condé, qui montoit alors à cheval en sortant de la rivière, & lui appuie son pistolet à la tête. Le Prince par un mouvement détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les François irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le Roi relevoit toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son régne, l'idolatrie de ses courtisans ; enfin le gout que les peuples, sur-tout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guèrre, où l'on est dans l'oisivete des grandes villes ; tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagéroit encore. L'opinion étoit, que toute l'armée avoit passé ce

fleuve

fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appellée le *Tholus*. Il étoit très vrai, que rien n'étoit plus impôsant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avoient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise étoit très-périlleuse.

Dès qu'on eut passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimégue, Skenk, Bommel, Crevecœur, &c. Il n'y avoit guères d'heures dans la journée, où la Roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un Officier, nommé Mazel, mandoit à Monsieur de Turenne : " si vous voulez m'envoyer " cinquante chevaux, je pourrai prendre avec " cela, deux ou trois places.

Utrecht envoya ses clés, & capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand Aumônier, son Confesseur, & l'Evêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solennité la grande église aux Catholiques. L'Evêque, qui n'en portoit que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de Louis XIV fesoit des conquêtes comme ses armes. C'étoit un droit qu'il acquéroit sur la Hollande dans l'esprit des Catholiques. 20 Juin 1672.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldres, étoient soumises; Amsterdam n'attendoit plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les Juifs qui y sont établis, s'empressèrent d'offrir à Gourville, Intendant & ami du Prince de Condé, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déja Naerden, voisine d'Amsterdam, étoit

prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, & qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les Magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clés à ces quatre soldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançoient point, ils reprirent leurs clés & fermèrent les portes. Un instant de diligence eut mis Amsterdam dans les mains du Roi. Cette capitale une fois prise, non-seulement la république périssoit, mais il n'y avoit plus de nation Hollandoise, & bientôt la terre même de ce pays alloit disparoître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparoient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvoient faire ce voyage, & le calcul de ce qu'on pouvoit embarquer. On trouva, que cinquante-mille familles pouvoient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes Orientales: ses provinces d'Europe qui n'achettent leur bled qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ôse dire, de leur liberté, auroient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt & le magazin de l'Europe, où trois-cens mille hommes cultivent le commerce & les arts, seroit devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues: elles eussent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richesses, & auroient été

enfin

enfin ſubmergées, ne laiſſant à Louis XIV, que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus ſingulier & le plus beau monument de l'induſtrie humaine.

La déſolâtion de l'Etat étoit augmentée par les diviſions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le Grand Penſionnaire de With ne croyoit pouvoir ſauver ce qui reſtoit de ſa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son eſprit, à la fois tout républicain & jaloux de ſon autorité particulière, craignoit toujours l'élévation du Prince d'Orange encore plus que les conquêtes du Roi de France; il avoit fait jurer à ce Prince même l'obſervâtion d'un édit perpétuel, par lequel le Prince étoit exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'eſprit de parti, l'intérêt, lièrent de With à ce ſerment. Il aimoit mieux voir ſa république ſubjuguée par un Roi vainqueur, que ſoumiſe à un Stathouder.

Le Prince d'Orange de ſon côté plus ambitieux que de With, auſſi attaché à ſa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de ſa conſtance, briguoit le Stathoudérat, & s'oppôſoit à la paix avec la même ardeur. Les Etats réſolurent qu'on demanderoit la paix malgré le Prince; mais le Prince fut élevé au Stathoudérat malgré les de With.

Quatre députés vinrent au camp du Roi, 1672.
implorer ſa clémence au nom d'une république, qui ſix mois auparavant ſe croyoit l'arbitre des Rois. Les députés ne furent point

reçus des Miniſtres de Louis XIV, avec cette politeſſe Françoiſe qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du Gouvernement. Louvois dur & altier, né pour bien ſervir, plutôt que pour faire aimer ſon maître, reçut les ſupplians avec hauteur, & même avec l'inſulte de la raillerie. On les obligea de revenir pluſieurs fois. Enfin le Roi leur fit déclarer ſes volontés. Il vouloit, que les Etats lui cédaſſent tout ce qu'ils avoient au-delà du Rhin, Nimégue, des villes & des forts dans le ſein de leur pays; qu'on lui payât vingt-millions; que les François fuſſent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par tèrre & par eau, ſans qu'ils payaſſent jamais aucun droit; que la religion Catholique fût par-tout rétablie; que la république lui envoyât tous les ans une ambaſſade extraordinaire, avec une médaille d'or ſur laquelle il fût gravé, qu'ils tenoient leur liberté de Louis XIV; enfin qu'à ces ſatisfactions ils joigniſſent celle qu'ils devoient au Roi d'Angletèrre & aux Princes de l'Empire, tels que ceux de Cologne & de Munſter, par qui la Hollande étoit encore déſolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenoit tant de la ſervitude, parurent intolérables; & la fierté du vainqueur inſpira un courage de déſeſpoir aux vaincus. On réſolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les eſpérances ſe tournèrent vers le Prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le Grand Penſionnaire, qui avoit demandé la paix. A ces ſeditions ſe joignit la politique du

du Prince & l'animôsité de ſon parti. On attente d'abord à la vie du Grand Penſionnaire Jean de With. Enſuite on accuſe Corneille ſon frère d'avoir attenté à celle du Prince. Corneille eſt appliqué à la queſtion. Il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace ; *Juſtum & tenacem*, convenable à ſon état & à ſon courage, & qu'on peut traduire ainſi pour ceux qui ignorent le Latin :

Les torrens impétueux,
La mèr qui gronde & s'élance,
La fureur & l'inſolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tirans la vangeance,
N'ébranlent pas la conſtance
D'un cœur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée maſſacra dans la Haie les deux frères de With ; l'un, qui avoit gouverné l'Etat pendant dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre, qui l'avoit ſervi de ſon épée. On éxerça ſur leurs corps ſanglans toutes les fureurs dont le peuple eſt capable : horreurs communes à toutes les nâtions, & que les François avoient fait éprouver au Maréchal d'Encre, à l'Amiral Coligni, &c. Car la populace eſt preſque par tout la même. On pourſuivit les amis du Penſionnaire. Ruiter même, l'Amiral de la république, qui ſeul combattoit alors pour elle avec ſuccès, ſe vit environné d'aſſaſſins dans Amſterdam. 20 Août 1672.

Au milieu de ces deſordres & de ces déſolâtions, les Magiſtrats montrèrent des ver-

tus, qu'on ne voit guères que dans les républiques. Les particuliers, qui avoient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'Amſterdam ; on craignoit que l'on n'eût touché au tréſor public. Chacun s'empreſſoit de ſe faire payer du peu d'argent, qu'on croyoit qui pouvoit y être encore. Les Magiſtrats firent ouvrir les caves où ce tréſor ſe conſerve. On le trouva tout entier, tel qu'il avoit été dépôſé depuis ſoixante ans ; l'argent même étoit encore noirci de l'impreſſion du feu, qui avoit quelques années auparavant conſumé l'Hôtel de Ville. Les billets de banque s'étoient toujours négociés juſqu'à ce tems, ſans que jamais on eût touché au tréſor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de reſſources étoient d'autant plus admirables, que Charles ſecond Roi d'Angleterre, pour avoir dequoi faire la guèrre aux Hollandois & fournir à ſes plaiſirs, non content de l'argent de la France, venoit de faire banqueroute à ſes ſujets. Autant il étoit honteux à ce Roi de violer ainſi la foi publique, autant il étoit glorieux aux Magiſtrats d'Amſterdam de la garder, dans un tems où il ſembloit permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'eſprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux ſans remède. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer. Les maiſons de campagne, qui ſont innombrables autour d'Amſterdam, les villages, les villes voiſines, Leide, Delft, furent inondées. Le payſan ne murmura pas de voir ſes troupeaux

peaux noyés dans les campagnes. Amſterdam fut comme une vaſte forteresſe au milieu des eaux, entourée de vaiſſeaux de guèrre, qui eurent aſſez d'eau pour ſe ranger autour de la ville. La diſette fut grande chez ces peuples; ils manquèrent fur-tout d'eau douce; elle ſe vendit ſix ſous la pinte: mais ces extrémités parurent moindres que l'eſclavage. C'eſt une chôſe digne de l'obſervâtion de la poſtérité, que la Hollande ainſi accâblée ſur tèrre, & n'étant plus un Etat, demeura encore redoutable ſur la mèr. C'étoit l'élément veritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV paſſoit le Rhin & prenoit trois provinces, l'Amiral Ruiter avec environ cent vaiſſeaux de guèrre & plus de cinquante brulots, alla chercher près des côtes d'Angletèrre les flottes des deux Rois. Leur puiſſance réunie n'avoit pu mettre en mèr une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglois & les Hollandois combattirent comme des nâtions accoutumées à ſe diſputer l'empire de l'Océan. Cette bataille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier. Ruiter, qui en donna le ſignal, attaqua le vaiſſeau Amiral d'Angletèrre, où étoit le Duc d'York, frère du Roi. La gloire de ce combat particulier demeura à Ruiter. Le Duc d'York, obligé de changer de vaiſſeau, ne reparut plus devant l'Amiral Hollandois. Les trente vaiſſeaux François eurent peu de part à l'action. Et tel fut le ſort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en ſureté. 7 Juin 1672.

Après cette bataille, Ruiter, malgré les craintes & les contradictions de ſes compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Téxel ; défendant ainſi & enrichiſſant ſa patrie d'un côté, lorſqu'elle périſſoit de l'autre. Le commerce même des Hollandois ſe ſoutenoit ; on ne voyoit que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un Conſul de France diſoit au Roi de Perſe, que Louis XIV avoit conquis preſque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être ?* répondit le Monarque Perſan, *Puiſqu'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaiſſeaux Hollandois pour un François.*

Le Prince d'Orange cependant avoit l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'Etat le revenu des ſes charges, & tout ſon bien pour ſoutenir la liberté. Il couvrit d'inondâtions les paſſages par où les François pouvoient pénétrer dans le reſte du pays. Ses négociâtions promtes & ſécrettes réveillèrent de leur aſſoupiſſement l'Empereur, l'Empire, le Conſeil d'Eſpagne, le Gouverneur de Flandre. Il diſpôſa même l'Angletèrre à la paix. Enfin le Roi étoit entré au mois de Mai en Hollande, & dès le mois de Juillet l'Europe commençoit à être conjuree contre lui.

Monterey, Gouverneur de Flandre, fit paſſer ſécrettement quelques régimens au ſecours des Provinces-Unies. Le Conſeil de l'Empereur Léopold envoya Montécuculi à la tête de près de vingt-mille hommes. L'Electeur de Brandebourg, qui avoit à ſa ſolde vingt-cinq-mille ſoldats, ſe mit en marche.

Alors

Alors le Roi quitta ſon armée. Il n'y avoit plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. La garde des provinces conquiſes devenoit difficile. Louis vouloit une gloire ſûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à Saint-Germain au milieu de l'été : & laiſſant Turenne & Luxembourg achever la guèrre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de ſa conquête, tandis que les puiſſances de l'Europe travailloient à la lui ravir. Juill. 1672.

CHA-

CHAPITRE DIXIE'ME.

Evacuâtion de la Hollande. Seconde conquê:e de la Franche-Comté.

ON croit néceſſaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent ſe ſouvenir, que ce n'eſt point ici une ſimple rélation de campagnes, mais plutôt une hiſtoire des mœurs des hommes. Aſſez de livres ſont pleins de toutes les minuties des actions de guèrre, & de ces détails de la fureur & de la miſère humaine. Le deſſein de cet eſſai eſt de peindre les principaux caractères de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laiſſer voir les ſeuls conſidérables, (& s'il ſe peut) l'eſprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de ſa gloire. Le nom de ſes Généraux imprimoit la vénérâtion. Ses Miniſtres étoient regardés comme des génies ſupérieurs aux Conſeillers des autres Princes ; & Louis étoit en Europe comme le ſeul Roi. En effet l'Empereur Léopold ne paroiſſoit pas dans ſes armées. Charles ſecond Roi d'Eſpagne, fils de Philippe IV, ſortoit à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettoit d'activité dans ſa vie, que celle des plaiſirs.

Tous ces Princes & leurs Miniſtres firent de grandes fautes. L'Angletèrre agit contre les

les principes de la raiſon d'Etat en s'uniſſant avec la France, pour élever une puiſſance que ſon intérêt étoit d'affoiblir. L'Empereur, l'Empire, le Conſeil Eſpagnol, firent encore plus mal, de ne pas s'oppôſer d'abord à ce torrent. Enfin Louis lui-même commit une auſſi grande faute qu'eux tous, en ne pourſuivant pas avec aſſez de rapidité, des conquêtes ſi faciles. Condé & Turenne vouloient qu'on démolît la plupart des places Hollandoiſes. Ils diſoient que ce n'étoit point avec des garniſons que l'on prend des Etats, mais avec des armées ; & qu'en conſervant une ou deux places de guèrre pour la retraite, on devoit marcher rapidement à la conquête entière. Louvois au contraire vouloit que tout fût place & garniſon. C'étoit là ſon génie, & c'étoit auſſi le gout du Roi. Louvois avoit par-là plus d'emplois à ſa diſpôſition ; il étendoit le pouvoir de ſon Miniſtère ; il s'applaudiſſoit de contredire les deux plus grands Capitaines du ſiécle. Louis le crut, & ſe trompa comme il l'avoua depuis ; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande ; il affoiblit ſon armée en la diviſant dans trop de places ; il laiſſa à ſon ennemi le tems de reſpirer. L'hiſtoire des plus grands Princes eſt ſouvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du Roi, les affaires changèrent de face. Turenne fut obligé de marcher vers la Weſtphalie, pour s'oppôſer aux Impériaux. Le Gouverneur de Flandre Monterey, ſans être avoué du Conſeil timide d'Eſpagne, renforça la petite armée du Prince d'Orange d'environ dix-mille hommes. Alors ce

ce Prince fit tête aux François jusqu'à l'hivèr. C'étoit déja beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hivèr vint. Les glaces couvrirent les inondâtions de la Hollande. Luxembourg, qui commandoit dans Utrecht, fit un nouveau genre de guèrre inconnu aux François, & mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze-mille fantassins tirés des garnisons voisines. On leur avoit préparé des patins. Il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers Leide & vers la Haie. Un dégel survint. La Haie fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, étoit sur le point de périr. Il falloit, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvoit à peine se trainer quatre de front. On ne pouvoit arriver à cette digue, qu'en attaquant un fort, qui sembloit imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée, qu'un seul jour, elle seroit morte de faim & de fatigue. Luxembourg étoit sans resource. Mais la fortune, qui avoit sauvé la Haie, sauva son armée, par la lâcheté du Commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guèrre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles : celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom François odieux dans ces pays. Bodegrave & Suvamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats,

dats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat François soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'Officiers, qui ont avec justice la réputâtion d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si éxagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres Hollandois, dans lesquels on apprenoit à lire aux enfans, retracer cette avanture, & inspirer la haine contre les François à des générâtions nouvelles.

Cependant le Roi agitoit les cabinets de 1673.
tous les Princes par ses négociâtions. Il gagna le Duc de Hanovre. L'Electeur de Brandebourg en commençant la guèrre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avoit pas une Cour en Allemagne, où Louis n'eut des pensionnaires. Ses émissaires fomentoient en Hongrie les troubles de cette province sévèrement traitée par le Conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au Roi d'Angletèrre, pour faire encore la guèrre à la Hollande, malgré les cris de toute la nâtion Angloise, indignée de servir la grandeur de Louis XIV, qu'elle eut voulu réprimer. L'Europe étoit troublée par les armes & par les négociâtions de Louis. Enfin il ne put empêcher, que l'Empereur, l'Empire & l'Espagne ne s'alliassent avec la Hollande, & ne lui déclarassent solennellement la guèrre. Il avoit tellement changé le cours des chôses, que les Hollandois, ses Alliés naturels, étoient devenus les amis de la Maison d'Aû-

d'Aûtriche. L'Empereur Léopold envoyoit des ſecours lents, mais il montroit une grande animôſité. Il eſt rapporté qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y raſſembloit, il communia en chemin ; & qu'après la communion, il prit en main un Crucifix, & appella Dieu à témoin de la juſtice de ſa cauſe. Cette action eût été à ſa place du tems des Croiſades : & la prière de Léopold n'empêcha point le progrès des armes du Roi de France.

Il parut d'abord combien ſa marine étoit déja perfectionnée. Au lieu de trente vaiſſeaux qu'on avoit joints l'année d'auparavant à la flotte Angloiſe, on en joignit quarante ſans compter les brulots. Les Officiers avoient appris les manœuvres ſavantes des Anglois, avec leſquels ils avoient combattu celles des Hollandois leurs ennemis. C'étoit le Duc d'York, depuis Jacques ſecond, qui avoit inventé l'art de faire entendre les ordres ſur mèr par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tems, les François ne ſavoient pas ranger une armée en bataille. Leur expérience conſiſtoit à faire battre un vaiſſeau contre un vaiſſeau, non à en faire mouvoir pluſieurs de concert, & à imiter ſur la mèr les évolutions des armées de tèrre, dont les corps ſéparés ſe ſoutiennent & ſe ſecourent mutuellement. Ils firent à-peu-près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre ſur mèr, & égalèrent leurs maîtres.

Le Vice-Amiral d'Etrée & ſon Lieutenant Martel firent honneur à l'induſtrie militaire de la nâtion Françoiſe, dans trois batailles navales.

vales consécutives, qui se donnèrent au mois de Juin entre la flote Hollandoise & celle de France & d'Angletèrre. L'Amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Etrée écrivit à Colbert : " Je voudrois " avoir payé de ma vie la gloire que Ruiter " vient d'acquérir. " D'Etrée méritoit que Ruiter eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours indécise. Les 7, 14 & 21 Juin 1673.

Louis, ayant fait des hommes de mèr de ses François par les soins de Colbert, perfectionna encore l'art de la guèrre sur tèrre par l'industrie de Vauban. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même tems que ces trois batailles navales se donnoient. Mastricht étoit pour lui une clé des Pays-Bas & des Provinces-Unies, c'étoit une place forte défendue par un Gouverneur intrépide nommé Farjaux, né François, qui avoit passé au service d'Espagne & depuis à celui de Hollande. La garnison étoit de cinq-mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siége, se servit pour la première fois des paralleles, inventées par des Ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il y ajouta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra dans ce siége plus éxact & plus laborieux qu'il ne l'avoit été encore. Il accoutumoit, par son éxemple, à la patience dans le travail, sa nâtion accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours. 29 Juin 1673.

Pour

Pour mieux affermir encore la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le Prince d'Orange, qui n'avoit eu, pour oppôser à ces conquêtes rapides, que des Officiers sans émulâtion & des soldats sans courage, les avoit formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau, ceux qui avoient abandonné leur poste.
14 Sept. 1673. Le Roi employa aussi les châtimens la première fois qu'il perdit une place. Un très brave Officier, nommé Du-pas, rendit Naerden au Prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours ; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison foible & rebutée n'auroit point soutenu. Le Roi, irrité du premier affront que recevoient ses armes, fit condamner Dupas à être trainé dans Utrecht, une pelle à la main, & son épée fut rompue : ignominie inutile pour les Officiers François, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir, qu'à la vérité les provisions des Commandans des places les obligent à soutenir trois assauts ; mais ce sont de ces lois qui ne sont jamais éxécutées.

Du-pas se fit tuer un an après au siége de la petite ville de Grave, où il servit volontaire. Son courage & sa mort durent laisser des regrets au Marquis de Louvois qui l'avoit fait punir si durement. La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer.

Les

Les soins du Roi, le génie de Vauban, la vigilance sévère de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du Prince de Condé; tout cela ne put réparer la faute qu'on avoit faite de garder trop de places, d'affoiblir l'armée & de manquer Amsterdam.

Le Prince de Condé voulut envain percer dans le cœur de la Hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécueuli & du Prince d'Orange, ni empêcher le Prince d'Orange de prendre Bonn. L'Evêque de Munster, qui avoit juré la ruine des Etats-Généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandois. Nov. 1673.

Le Parlement d'Angleterre força son Roi d'entrer sérieusement dans des négotiâtions de paix, & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandoises, avec autant de promtitude qu'on les avoit conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées: l'Intendant Robert tira de la seule province d'Utrecht en un an seize-cens-soixante & huit-mille florins. On étoit si pressé d'évacuer le pays qu'on avoit pris avec tant de rapidité, que vingt-huit mille prisonniers Hollandois furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, & les autres monumens de la conquête, étoient à peine achevés, que la conquête étoit déja abandonnée. Les Hollandois, dans le cours de cette invâsion, eurent la gloire de disputer l'empire de la mer, & l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leurs pays. Louis XIV passa dans l'Europe pour avoir

avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette entreprise fut d'avoir une guèrre sanglante à soutenir contre l'Espagne, l'Empire, & la Hollande réunies, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munster, de Cologne même, & de laisser dans les pays qu'il avoit envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le Roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'étoit faits. La prévoyance de son Gouvernement & la force de son Etat, parurent bien davantage encore, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de puissances liguées & contre de grands Généraux, que quand il avoit pris en voyageant la Flandre Françoise, la Franche-Comté & la moitié de la Hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit surtout quel avantage un Roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres Rois; il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois-mille hommes à Turenne contre les Impériaux, une de quarante mille à Condé contre le Prince d'Orange: un corps de troupes étoit sur la frontière du Roussillon: une flote chargée de soldats alla porter la guèrre aux Espagnols jusques dans Messine: lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Franche-Comté. Il se defendoit, & il attaquoit par-tout en même-tems.

D'abord, dans son entreprise sur la Franche-Comté, la supériorité de son Gouvernement parut toute entière. Il s'agissoit de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses,

Suiſſes, nâtion auſſi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouſe à l'excès de ſa liberté, invincible ſur ſes frontières, murmurant déja & s'effarouchant de voir Louis XIV une ſeconde fois dans leur voiſinage. L'Empereur & Eſpagne ſollicitoient les treize Cantons, de permettre au moins un paſſage libre à leurs troupes, pour ſecourir la Franche-Comté, demeurée ſans défenſe par la négligence du Miniſtère Eſpagnol. Le Roi de ſon côté preſſoit les Suiſſes de refuſer ce paſſage ; mais l'Empire & l'Eſpagne ne prodiguoient que des raiſons & des prières. Le Roi, avec de l'argent comptant, détermina les Suiſſes à ce qu'il voulut. Le paſſage fut refuſé Louis, accompagné de ſon frère & du fils du Grand Condé, aſſiégea Beſançon. Il aimoit la guèrre de ſiéges, & l'entendoit auſſi bien que les Condés & les Turennes ; & tout jaloux qu'il étoit de ſa gloire, il avouoit que ces deux grands hommes entendoient mieux que lui la guèrre de campagne. D'ailleurs il n'aſſiéga jamais une ville, ſans être moralement ſûr de la prendre. Louvois feſoit ſi bien les préparatifs ; les troupes étoient ſi bien fournies ; Vauban, qui conduiſit preſque tous les ſiéges, étoit un ſi grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du Roi étoit en ſûreté. Vauban dirigea les attaques de Beſançon : elle fut priſe en neuf jours ; & au bout de ſix ſemaines, toute la Franche-Comté fut ſoumiſe au Roi. Elle eſt reſtée à la France, & ſemble y être pour jamais annexée : monument de la foibleſſe du Miniſtère Aûtrichien-Eſpagnol, & de la force de celui de Louis XIV.

15 Mai 1674.

CHA-

CHAPITRE ONZIE'ME.

Belle campagne, & mort du Maréchal de Turenne.

TAndis que le Roi prenoit rapidement la Franche Comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encore à ſa deſtinée; Turenne, qui ne feſoit que défendre les frontières du côté du Rhin, déployoit ce que l'art de la guèrre a de plus grand & de plus conſommé. L'eſtime des hommes ſe meſure par les difficultés ſurmontées; & c'eſt ce qui a donné une ſi grande réputâtion à cette campagne de Turenne.

Juin 1674. D'abord il fait une marche longue & vive, paſſe le Rhin à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville, & en même-tems il attaque & met en fuite Caprara Général de l'Empereur, & le vieux Duc de Lorraine Charles IV, ce Prince qui paſſa toute ſa vie à perdre ſes Etats & à lever des troupes, & qui venoit de réunir ſa petite armée avec une partie de celle de l'Empereur. Turenne, après l'avoir battu, le pourſuit & bat encore Juill. 1674. ſa cavalerie à Ladimbourg; delà, il court à un autre Général des Impériaux le Prince de Bournonville, qui n'attendoit que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alſace; il prévient la jonction de ces troupes, Octob. 1674. l'attaque & lui fait quitter le champ de bataille.

L'Em-

L'Empire raſſemble contre lui toutes ſes forces ; ſoixante & dix-miile Allemans ſont dans l'Alſace : Briſac & Philipsbourg étoient bloqués par eux. Turenne n'avoit plus que vingt-mille hommes effectifs tout au plus. Le Prince de Condé lui envoya de Flandre quelque ſecours de cavalerie ; alors il traverſe des montagnes pleines de neige, par Tanne & par Bedfort ; il ſe trouve tout d'un coup dans la haute Alſace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyoient en repos en Lorraine, & qui penſoient que la campagne étoit finie. Il bat à Mulhauſen les quartiers qui réſiſtent ; il en fait deux priſonniers. Il marche à Colmar, où l'Electeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand Electeur, alors Général des armées de l'Empire, avoit ſon quartier. Il arrive dans le tems que ces Princes & les autres Généraux ſe mettoient à table : ils n'eurent que le tems de s'échaper : la campagne étoit couverte de fuyards. Dec. 1674.

Turenne, croyant n'avoir rien fait tant qu'il reſtoit quelque choſe à faire, attend encore auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poſte qu'il avoit choiſi rendoit ſa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de ſoixante & dix-mille hommes ſe trouve vaincue & diſperſée preſque ſans grand combat. L'Alſace reſte au Roi, & les Généraux de l'Empire ſont obligés de repaſſer le Rhin. 5 Janv. 1675.

Toutes ces actions conſécutives, conduites avec tant d'art, ſi patiemment digérées, éxécutées avec tant de promtitude, furent également admirées des François & des ennemis.

La

La gloire de Turenne reçut un nouvel accroiſſement, quand on ſût, que tout ce qu'il avoit fait dans cette campagne, il l'avoit fait malgré la Cour, & malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du Roi. Réſiſter à Louvois tout-puiſſant, & ſe charger de l'événement, malgré les cris de la Cour, les ordres du maître & la haine du Miniſtre, ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'eſtime pour les exploits de guèrre, gémirent de cette campagne ſi glorieuſe. Elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu & à ſang le Palatinat, pays uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulents. L'Electeur Palatin vit du haut de ſon château de Manheim, deux villes & vingt-cinq villages embrâſés. Ce Prince déſeſpéré défia Turenne à un combat ſingulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, ayant envoyé la lettre au Roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'Electeur, que par un compliment vague & qui ne ſignifioit rien. C'étoit aſſez le ſtile & l'uſage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération & ambiguité.

Il brula, avec le même ſang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'Alſace, pour empêcher les ennemis de ſubſiſter. Il permit enſuite à ſa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de déſordre, que l'Intendant, qui de-

de ſon côté déſoloit la Lorraine avec ſa plume, lui écrivit & lui parla ſouvent, pour arrêter ces excès. Il répondoit froidement; *Je le ferai dire à l'ordre.* Il aimoit mieux être appellé le père des ſoldats qui lui étoient confiés, que des peuples, qui ſelon les lois de la guèrre, ſont toujours ſacrifiés. Tout le mal qu'il feſoit paroiſſoit néceſſaire; ſa gloire couvroit tout; & d'ailleurs, les ſoixante & dix-mille Allemans qu'il empécha de pénétrer en France, y auroient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'Alſace, à la Lorraine & au Palatinat.

Le Prince de Condé, de ſon côté, donnoit en Flandre une bataille beaucoup plus ſanglante que toutes ces actions du Vicomte de Turenne, mais moins heureuſe & moins déciſive, ſoit que les circonſtances des lieux lui fuſſent moins favorables, ſoit qu'il eût pris des meſures moins juſtes, ſoit plutôt qu'il eût des Généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de Sénef. Le Marquis de Feuquières veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne ſe paſſa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point: mais il paroît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée ſi vive & ſi meurtrière. Le choc de trois-mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiroient, ne ſeroit qu'un combat. C'eſt toujours l'importance qui décide du nom.

Le Prince de Condé avoit à tenir la campagne avec environ quarante-cinq-mille hommes contre le Prince d'Orange, qui en avoit ſoixante mille. Il attendit que l'armée enne-

mie paſſât un défilé à Sénef près de Mons. Il attaqua une partie de l'arrière-garde com-
11 Août. 1674. pôſée d'Eſpagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le Prince d'Orange de n'avoir pas pris aſſez de précautions dans le paſſage du défilé ; mais on admira la manière dont il rétablit le déſordre, & on n'approuva pas que Condé voulût recommencer le combat, contre des ennemis trop bien retranchés On ſe battit à trois repriſes. Les deux Généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions, ſignalèrent également leur préſence d'eſprit & leur courage. De tous les combats que donna le Grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus ſa vie & celle de ſes ſoldats. Il eut trois chevaux tués ſous lui. Il vouloit, après trois attaques meurtrières, en hazarder encore une quatriéme. Il parut, dit un Officier qui y étoit, qu'il n'y avoit plus que le Prince de Condé qui eût envie de ſe battre. Ce que cette action eut de plus ſingulier, c'eſt que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus ſanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le ſoir, par une terreur panique. Le lendemain les deux armées ſe retirèrent chacune de ſon côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affoiblies & vaincues. Il y eut près de ſept-mille morts & cinq-mille priſonniers du côté des François ; les ennemis firent une perte égale. Tant de ſang innutilement répandu, empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de conſidérable. Il importe tant de donner de la réputation à ſes armes, que le Prince d'Orange, pour faire

faire croire qu'il avoit eu la victoire, assiégea Oudenarde ; mais le Prince de Condé prouva qu'il n'avoit pas perdu la bataille, en fesant aussitôt lever le siége, & en poursuivant le Prince d'Orange.

On observa également en France & chez les Alliés, la vaine cérémonie de rendre grâces à Dieu d'une victoire qu'on n'avoit point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toujours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étoient le fruit de son génie. Le Conseil de Vienne, n'ôsant plus confier la fortune de l'Empire à des Princes qui l'avoient mal défendu, remit à la tête de ses armées le Général Montécuculi ; celui qui avoit vaincu les Turcs à la journée de Saint-Gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avoit joint le Prince d'Orange, & avoit arrêté la fortune de Louis XIV, après la conquête des trois provinces de Hollande.

On a remarqué que les plus grands Généraux de l'Empire ont souvent été tirés d'Italie. Ce pays, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encore des hommes, qui font souvenir de ce qu'il étoit autrefois. Montécuculi étoit seul digne d'être oppôsé à Turenne. Tous deux avoient réduit la guèrre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les Officiers Allemans & François. L'un & l'autre jugeoit de ce que son adversaire alloit tenter, par les démarches que lui-même

me eut voulu faire à ſa place, & ils ne ſe trompèrent jamais. Ils oppôſoient l'un à l'autre la patience, la ruſe & l'activité; enfin ils étoient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputâtion au ſort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorſque Turenne, en allant choiſir une place pour dreſſer une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a perſonne qui ne ſache les circonſtances de cette mort; mais on ne peut ſe défendre d'en retracer les principales, par le même eſprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours. Il ſemble qu'on ne puiſſe trop redire, que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de Saint-Hilaire, Lieutenant-Général de l'artillerie, ſon fils ſe jettant en larmes auprès de lui. *Ce n'eſt pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'eſt ce grand homme qu'il faut pleurer:* paroles comparables à tout ce que l'hiſtoire a conſacré de plus heroïque, & le plus digne éloge de Turenne. Il eſt très râre, que ſous un gouvernement deſpotique, ou les hommes ne ſont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont ſervi la patrie meurent regrettés du public. Cependant Turenne fut pleuré des ſoldats & des peuples. Louvois fut le ſeul qui ſe réjouit de ſa mort. On ſait les honneurs que le Roi fit rendre à ſa mémoire, & qu'il fut enterré à Saint-Denis comme le Connêtable du Gueſclin, au deſſus duquel la voix publique l'éléve, autant que le ſiécle de Turenne eſt ſupérieur au ſiécle du Connétable.

27 Juill. 1675.

Turenne n'avoit pas eu toujours des ſuccès heureux à la guèrre; il avoit été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai; auſſi diſoit-il, qu'il

qu'il avoit fait des fautes, & il étoit aſſez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la déciſion rend une nâtion maitreſſe de l'autre; mais ayant toujours réparé ſes défaites, & fait beaucoup avec peu, il paſſa pour le plus habile Capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guèrre étoit plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché ſa défection dans les guèrres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de ſoixante ans, l'amour lui eut fait révéler le ſécret de l'Etat; quoiqu'il eut éxercé dans le Palatinat des cruautés qui ne ſembloient pas néceſſaires; il conſerva la réputâtion d'un homme de bien, ſage & modéré, parce que ſes vertus & ſes grands talens, qui n'étoient qu'à lui, devoient faire oublier des foibleſſes & des fautes, qui lui étoient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvoit le comparer à quelqu'un, on ôſeroit dire, que de tous les Généraux des ſiécles paſſés, Gonzalve de Cordoue, ſurnommé le Grand Capitaine, eſt celui auquel il reſſembloit davantage.

Né Calviniſte il s'étoit fait Catholique l'an 1668. Aucun Proteſtant, & même aucun philoſophe, ne penſa que la perſuâſion ſeule eût fait ce changement dans un homme de guèrre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avoit encore des maitreſſes. On ſavoit que Louis XIV, en le créant Maréchal Général de ſes armées, lui avoit dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de Péliſſon & ailleurs, *Je voudrois que vous m'obligeaſſiez à faire quelque chôſe de plus pour vous.* Ces paroles

(ſelon eux) pouvoient avec le tems opérer une converſion. La place de Connétable pouvoit tenter un cœur ambitieux. Il étoit poſſible auſſi que cette converſion fut ſincère. Le cœur humain raſſemble ſouvent la politique, l'ambition, les foibleſſes de l'amour, les ſentimens de la religion. Mais les Catholiques qui triomphèrent de ce changement, ne crurent pas la grande âme de Turenne capable de feindre.

Ce qui arriva en Alſace immédiatement après la mort de Turenne, rendit ſa perte encore plus ſenſible. Montécuculi, retenu par l'habileté du Général François trois mois entiers au de-là du Rhin, paſſa ce fleuve dès qu'il ſut qu'il n'avoit plus Turenne à craindre. Il tomba ſur une partie de l'armée, qui demeuroit éperdue entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux Lieutenans Généraux desunis & incertains. Cette armée, ſe défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alſace, dont Turenne les avoit tenus écartés. Elle avoit non ſeulement beſoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du Maréchal de Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à ſa patrie autant qu'aux ennemis. Il venoit d'être vaincu par ſa faute à Conſarbruck. Un corps de vingt-mille Allemans, qui aſſiégeoit Tréves, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de Créqui. Il échape à peine lui quatriéme. Il court, à travers de nouveaux périls, ſe jetter dans Tréves, qu'il auroit dû ſecourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il vou-

11 Août 1675.

loit

loit s'enſevelir ſous les ruines de la place ; la breche étoit praticable : il s'obſtine à tenir encore. La garniſon murmure. Le Capitaine Bois-Jourdan, à la tête des ſéditieux, va capituler ſur la breche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le Maréchal de le tuer, s'il ne ſigne. Créqui ſe retire, avec quelques Officiers fidéles, dans une égliſe ; & il aima mieux être pris à diſcrétion, que de capituler.

Pour remplacer les hommes que la France avoit perdus dans tant de ſiéges & de combats, Louis XIV fut conſeillé de ne ſe point tenir aux recrues de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arrière-ban.

Par une ancienne coutume, aujourd'hui hors d'uſage, les poſſeſſeurs de fiefs étoient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le ſervice de leur Seigneur ſuzerain, & de reſter armés un certain nombre de jours. Ce ſervice compoſoit la plus grande partie des lois de nos nâtions barbares. Tout eſt changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun Etat qui ne léve des ſoldats, qu'on retient toujours ſous le drapeau, & qui forment des corps diſciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la nobleſſe de ſon royaume. Louis XIV ſuivit alors cet exemple. Le corps de la nobleſſe marcha, ſous les ordres du Marquis depuis Maréchal de Rochefort, ſur les frontiéres de Flandre, & après ſur celles d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni conſidérable ni utile, & ne pouvoit l'être. Les Gentils-hommes, aimant la guerre

& capables de bien ſervir, étoient Officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenoient renfermés, ne ſortirent point de chez eux ; les autres qui s'occupoient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre-mille. Rien ne reſſembloit moins à une troupe guerrière. Tous montés & armés inégalement, ſans expérience & ſans éxercice, ne pouvant ni ne voulant un ſervice régulier, ils ne cauſèrent que de l'embarras, & on fut dégouté d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace dans nos armées réglées, qu'on ait vue de l'ancienne Chevalerie, qui compôſoit autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nâtion, ne fit jamais bien la guèrre.

Turenne mort, Créqui battu & priſonnier, Tréves priſe, Montécuculi feſant contribuer l'Alſace, le Roi crut que le Prince de Condé pouvoit ſeul ranimer la confiance des troupes, que décourageoit la mort de Turenne. Condé laiſſa le Maréchal de Luxembourg ſoutenir en Flandre la fortune de la France, & alla arrêter les progrès de Montécuculi. Autant il venoit de montrer d'impétuoſité à Sénef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui ſe plioit à tout, déploya le même art que Turenne. Deux ſeuls campemens arrêtèrent les progrès de l'armée Allemande, & firent lever à Montécuculi les ſiéges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Sénef & plus eſtimée, ce Prince ceſſa de paroître à la guèrre. Il eut voulu que ſon fils commandât ; il offroit de lui ſervir de conſeil ; mais le Roi ne vouloit pour Généraux,

ni

ni de jeunes-gens ni de Princes ; c'étoit avec quelque peine, qu'il s'étoit ſervi même du Prince de Condé. La jalouſie de Louvois contre Turenne avoit contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce Prince ſe retira à Chantilli, d'où il vint très rârement à Verſailles voir ſa gloire éclipſée, dans un lieu où le courtiſan ne conſidère que la faveur. Il paſſa le reſte de ſa vie tourmenté de la goute, ſe conſolant de ſes douleurs & de ſa retraite, dans la converſâtion des hommes de génie en tout genre, dont la France étoit alors remplie. Il étoit digne de les entendre, & n'étoit étranger dans aucune des ſciences ni des arts où ils brilloient. Il fut admiré encore dans ſa retraite : mais enfin ce feu dévorant qui en avoit fait dans ſa jeuneſſe un héros impétueux & plein de paſſions, ayant conſumé les forces de ſon corps, né plus agile que robuſte, il éprouva la caducité avant le tems ; & ſon eſprit s'affoibliſſant avec ſon corps, il ne reſta rien du Grand Condé les deux dernières années de ſa vie : il mourut en 1680. Montécuculi ſe retira du ſervice de l'Empereur, en même tems que le Prince de Condé ceſſa de commander les armées de France.

CHAPITRE DOUZIE'ME.

Depuis la mort de Turenne, jusqu'à la paix de Nimégue en 1678.

APrès la mort de Turenne & la retraite du Prince de Condé, le Roi n'en continua pas la guèrre avec moins d'avantage, contre l'Empire, l'Eſpagne & la Hollande. Il avoit des Officiers formés par ces deux grand hommes. Il avoit Louvois, qui lui valoit plus qu'un Général, parce que ſa prévoyance mettoit les Généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils vouloient. Les troupes, longtems victorieuſes, étoient animées du même eſprit, qu'excitoit encore la préſence d'un Roi toujours heureux.

Il prit en perſonne, dans le cours de cette guèrre, [a] Condé, [b] Bouchain, [c] Valenciennes, [d] Cambrai. On l'accuſa, au ſiége de Bouchain, d'avoir craint de combattre le Prince d'Orange, qui vint ſe préſenter devant lui avec cinquante-mille hommes, pour tenter de jetter du ſecours dans la place. On reprocha auſſi au Prince d'Orange, d'avoir pu donner bataille à Louis XIV & de ne l'avoir pas fait. Car tel eſt le ſort des Rois & des Généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas ; mais ni lui ni le Prince d'Orange n'étoient blâmables. Le Prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que Monterey Gouverneur des Pays-Bas, qui étoit dans ſon armée,

[a] 26 Avril 1676. [b] 11 Mai. 1676. [c] 17 Mars 1677. [d] 5 Avril 1677.

mée, ne voulut point expôser son Gouvernement au hazard d'un événement décisif; & la gloire de la campagne demeura au Roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

A l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Le Roi fesoit ce siége, ayant avec lui son frère & cinq Maréchaux de France, d'Humières, Schomberg, la Feuillade, Luxembourg & de Lorges. Les Maréchaux commandoient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeoit toutes les opérations.

On n'avoit pris encore aucun des dehors de la place. Il falloit d'abord attaquer deux demi-lunes. Derrière ces demi-lunes, étoit un grand ouvrage couronné, palissadé & fraisé, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage couronné, étoit encore un autre ouvrage, entouré d'un autre fossé. Il falloit, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Escaut. Ce bras franchi, on trouvoit encore autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté, couloit le grand cours de l'Escaut, profond & rapide, qui sert de fossé à la muraille. Enfin la muraille étoit soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étoient couverts de canons. Une garnison de trois mille hommes préparoit une longue résistance.

Le Roi tint conseil de guerre, pour attaquer les ouvrages du dehors. C'étoit l'usage que ces attaques se fissent toujours pendant la nuit, afin

afin de marcher aux ennemis ſans être apperçu, & d'épargner le ſang du ſoldat. Vauban propôſa de faire l'attaque en plein jour. Tous les Maréchaux de France ſe récrièrent contre cette propôſition. Louvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. " Vous voulez, " dit-il, ménager le ſang du ſoldat: vous l'épargnerez bien davantage, quand il combattra de jour, ſans confuſion & ſans tumulte, " ſans craindre qu'une partie de nos gens tire " ſur l'autre, comme il n'arrive que trop ſouvent. Il s'agit de ſurprendre l'ennemi; il " s'attend toujours aux attaques de nuit: nous " le ſurprendrons en effet, lorſqu'il faudra " qu'épuiſé des fatigues d'une veille, il ſoutienne les efforts de nos troupes fraîches. " Ajoutez à cette raiſon, que s'il y a dans cette armée des ſoldats de peu de courage, la " nuit favoriſe leur timidité; mais que pendant le jour, l'œil du maître inſpire la valeur & éléve les hommes au deſſus d'eux-" mêmes."

Le Roi ſe rendit aux raiſons de Vauban, malgré Louvois & cinq Maréchaux de France.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mouſquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés ſur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre étoit ſimplement de s'y loger, & c'étoit beaucoup. Mais quelques mouſquetaires noirs, ayant pénétré par un petit ſentier, juſqu'au retranchement intérieur qui étoit dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems,

tems, les mouſquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les ſuivent : on tue & on pourſuit les aſſiégés : les mouſquetaires baiſſent le pont-levis, qui joint cet ouvrage aux autres : ils ſuivent l'ennemi de retranchement en retranchement, ſur le petit bras de l'Eſcaut & ſur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mouſquetaires ſont déja dans la ville, avant que le Roi ſache que le premier ouvrage attaqué eſt emporté.

Ce n'étoit pas encore ce qu'il y eut de plus etrange dans cette action. Il étoit vraiſemblable que de jeunes mouſquetaires, emportés par l'ardeur du ſuccès, ſe jetteroient aveuglément ſur les troupes & ſur les bourgeois, qui venoient à eux dans les rues ; qu'ils y périroient, ou que la ville alloit être pillée : mais ces jeunes-gens, conduits par un cornette nommé Moiſſac, ſe mirent en bataille derrière des charrettes ; & tandis que les troupes qui venoient, ſe formoient ſans précipitation, d'autres mouſquetaires s'emparoient des maiſons voiſines, pour protéger par leur feu ceux qui étoient dans la rue : on donnoit des ôtages de part & d'autre : le conſeil de ville s'aſſembloit : on députoit vers le Roi : tout cela ſe feſoit, ſans qu'il y eût rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire de fautes d'aucune eſpéce. Le Roi fit la garniſon priſonnière de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La ſingularité de l'action a engagé à entrer de ce détail. (a) 9 Mars 1678.

Il eut encore la gloire de prendre (a) Gand en quatre jours & (b) Ypres en ſept. Voilà (b) 25 Mars 1678.

ce

ce qu'il fit par lui-même. Ses succès furent encore plus grands par ses Généraux.

Le Maréchal Duc de Luxembourg laissa d'abord, à la vérité, prendre Philipsbourg à
Sept. 1676. sa vue, essayant en vain de la secourir avec une armée de cinquante-mille hommes. Le Général, qui prit Philipsbourg, étoit Charles V, nouveau Duc Lorraine, héritier de son oncle Charles IV, & dépouillé, comme lui de ses Etats. Il avoit toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda longtems les armées de l'Empire avec gloire. Mais malgré la prise de Philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante-mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses Etats. En vain il mit sur ses étendarts, *aut nunc, aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais. Le Maréchal de Créqui, racheté de sa prison & devenu plus prudent par sa défaite de Consarbruck, lui ferma toujours l'en-
7 Oct. 1677. trée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace. Il le har-
14 Nov. 1677. cela & le fatigua sans relâche. Il prit Fribourg à sa vue; & quelque tems après, il battit encore un détachement de son armée à Rhein-
Juil. 1678. feld. Il passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; & ayant immédiatement après emporté le fort de Kehl l'épée à la main, il alla bruler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui étoit libre encore, avoit donné tant de fois passage aux armées Impériales. Ainsi le Maréchal de Créqui répara un jour de témérité, par une suite de succès dûs à sa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

Le

Le Prince d'Orange ne fut pas plus heureux que le Duc de Lorraine : non-seulement il fut obligé de lever le siége de Maſtricht & de Charleroi ; mais après avoir laiſſé tomber Condé, Bouchain & Valenciennes, ſous la puiſſance de Louis XIV, il perdit la bataille de Montcaſſel contre Monſieur, en voulant ſecourir Saint-Omèr. Les Maréchaux de Luxembourg & d'Humières commandoient l'armée ſous Monſieur. On prétend qu'une faute du Prince d'Orange, & un mouvement habile de Luxembourg, décidèrent du gain de la bataille. Monſieur chargea avec une valeur & une préſence d'eſprit, qu'on n'attendoit pas d'un Prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'eſt point incompatible avec la molleſſe. Ce Prince, qui s'habilloit ſouvent en femme, qui en avoit les inclinâtions, agit en Capitaine & en ſoldat. Le Roi ſon frère fut, dit-on, jaloux de ſa gloire. Il parla peu à Monſieur de ſa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il ſe trouvât tout auprès. Quelques ſerviteurs de Monſieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors, qu'il ne commanderoit plus d'armée, & ils ne ſe trompèrent pas. 11 Mars 1677.

Tant de villes priſes, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étoient pas les ſeuls ſuccès de Louis XIV dans cette guèrre. Le Maréchal de Navailles battoit les Eſpagnols dans le Lampourdan au pied des Pirénées. On les attaquoit juſques dans la Sicile.

La Sicile, depuis le tems des tirans de Syracuſe, ſous leſquels au moins elle avoit été

comptée

comptée pour quelque chôſe dans le monde, a toujours été ſubjuguée par des étrangers ; aſſervie ſucceſſivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normans ſous le vaſſelage des Papes, aux François, aux Allemans, aux Eſpagnols ; haïſſant preſque toujours ſes maîtres, ſe revoltant contre eux, ſans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des ſéditions pour changer de chaînes.

Les Magiſtrats de Meſſine venoient d'allumer une guèrre civile contre leurs Gouverneurs, & d'appeller la France à leur ſecours. Une flote Eſpagnole bloquoit leur port. Ils étoient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le Chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flote Eſpagnole. Il rapporta à Meſſine des vivres, des armes & des ſoldats. Enſuite le Duc de Vivonne arrive avec ſept vaiſſeaux de guèrre de ſoixante piéces de canon, deux de quatre-vingt, & pluſieurs
9 Fevr. 1675. brulots ; il bat la flote ennemie, & rentre victorieux dans Meſſine.

L'Eſpagne eſt obligée d'implorer, pour la défenſe de la Sicile, les Hollandois ſes anciens ennemis, qu'on regardoit toujours comme les maîtres de la mèr. Ruiter vient à ſon ſecours du fond du Zuiderſée, paſſe le détroit, & joint à vingt vaiſſeaux Eſpagnols, vingt-trois grands vaiſſeaux de guèrre.

8 Janv. 1676. Alors les François, qui joints avec les Anglois, n'avoient pu battre les flotes de Hollande, l'emportèrent ſeuls ſur les Hollandois & les Eſpagnols réunis. Le Duc de Vivonne, obligé de reſter dans Meſſine pour contenir le peuple déja

déja mécontent de ſes défenſeurs, laiſſa donner cette bataille par du-Quêne, Lieutenant-Général des armées navales; homme auſſi ſingulier que Ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite, mais n'ayant encore jamais commandé d'armée navale, & plus ſignalé juſqu'à ce moment dans l'art d'un Armateur, que dans celui d'un Général. Mais quiconque à le génie de ſon art & du commandement, paſſe bien vîte & ſans effort du petit au grand. Du-Quêne ſe montra grand Général de mèr contre Ruiter. C'étoit l'être que de remporter ſur ce Hollandois un foible avantage. Il livra encore une ſeconde bataille navale aux deux flotes ennemies près d'Agouſte. Ruiter, bleſſé dans cette bataille, y termina ſa glorieuſe vie. C'eſt un des hommes, dont la mémoire eſt encore dans la plus grande vénération en Hollande. Il avoit commencé par être valet & mouſſe de vaiſſeau; il n'en fut que plus reſpectacle. Le nom des Princes de Naſſau n'eſt pas au deſſus du ſien. Le conſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les patentes de Duc; dignité étrangère & frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après ſa mort. Les enfans de Ruiter, dignes de leur père, refuſèrent ce titre ſi brigué dans nos monarchies, mais qui n'eſt pas préférable au nom de bon citoyen. 12 Mars 1676.

Louis XIV eut aſſez de grandeur d'âme pour être affligé de ſa mort. On lui repréſenta qu'il étoit défait d'un ennemi dangereux. Il répondit qu'on ne pouvoit s'empêcher d'être ſenſible à la mort d'un grand homme.

Du-

Du-Quêne, le Ruiter de la France, attaqua une troiſiéme fois les deux flotes après la mort du Général Hollandois. Il leur coula à fond, brula & prit pluſieurs vaiſſeaux. Le Maréchal Duc de Vivonne avoit le commandement en chef dans cette bataille; mais ce n'en fut pas moins du-Quêne qui remporta la victoire. L'Europe étoit étonnée que la France fût devenue en ſi peu de tems auſſi redoutable ſur mèr que ſur tèrre. Il eſt vrai, que ces armemens & ces batailles gagnées, ne ſervirent qu'à répandre l'allarme dans tous les Etats. Le Roi d'Angletèrre, ayant commencé la guèrre pour l'intérêt de la France, étoit prêt enfin de ſe liguer avec le Prince d'Orange, qui venoit d'épouſer ſa niéce. De plus la gloire aquiſe en Sicile coutoit trop de tréſors. Enfin les Francois évacuèrent Meſſine, dans le tems qu'on croyoit qu'ils ſe rendroient maîtres de toute l'île. On blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guèrre des entrepriſes qu'il ne ſoutint pas, & d'avoir abandonné Meſſine, ainſi que la Hollande, après des victoires inutiles.

8 Avril 1678.

Cependant, c'étoit être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conſerver toutes ſes conquêtes. Il preſſoit ſes ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guèrre de Sicile lui avoit couté beaucoup moins, qu'à l'Eſpagne épuiſée & battue en tous lieux. Il ſuſcitoit encore de nouveaux ennemis à la Maiſon d'Aûtriche. Il fomentoit les troubles de Hongrie; & ſes Ambaſſadeurs à la Porte Ottomane la preſſoient de porter la guèrre dans l'Allemagne, dût-il envoyer encore, par bienſéance,

ſéance, quelque ſecours contre les Turcs, appellés par ſa politique. Il accabloit ſeul tous ſes ennemis. Car alors la Suéde, ſon unique Alliée, ne feſoit qu'une guèrre malheureuſe contre l'Electeur de Brandebourg. Cet Electeur, père du premier Roi de Pruſſe, commençoit à donner à ſon pays une conſidération qui s'eſt bien augmentée depuis : il enlevoit alors la Poméranie aux Suédois. Il eſt remarquable, que dans le cours de cette guèrre, il y eut preſque toujours des conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à Cologne, par la médiâtion inutile de la Suéde ; enſuite à Nimégue, par celle de l'Angleterre. La médiâtion Angloiſe fut une cérémonie preſque auſſi vaine, que l'avoit été l'arbitrage du Pape au traité d'Aix la Chapelle. Louis XIV fut en effet le ſeul arbitre. Il fit ſes propôſitions le neuf d'Avril 1678, au milieu de ſes conquêtes, & donna à ſes ennemis juſqu'au dix de Mai pour les accepter. Il accorda enſuite un délai de ſix ſemaines aux Etats-Généraux, qui le demandèrent avec ſoumiſſion.

Son ambition ne ſe tournoit plus alors du côté de la Hollande. Cette république avoit été aſſez heureuſe ou aſſez adroite, pour ne paroître plus qu'auxiliaire, dans une guèrre entrepriſe pour ſa ruine. L'Empire & l'Eſpagne, d'abord auxiliaires, étoient devenues les principales parties.

Le Roi, dans les conditions qu'il impôſa, favoriſoit le commerce des Hollandois ; il leur rendoit Maſtricht, & remettoit aux Eſpagnols quelques villes, qui devoient ſervir de barrière

aux

aux Provinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg. Mais il ſe réſervoit Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omèr, Caſſel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c. ce qui feſoit une bonne partie de la Flandre. Il y ajoutoit la Franche-Comté, qu'il avoit deux fois conquiſe; & ces deux provinces étoient un aſſez digne fruit de la guèrre.

Il ne vouloit de l'Empire, que Fribourg ou Philipsbourg, & laiſſoit le choix à l'Empereur. Il rétabliſſoit dans l'Evéché de Strasbourg & dans leurs tèrres, les deux frères Furſtemberg, que l'Empereur avoit dépouillés, & dont l'un étoit en priſon.

Il fut hautement le protecteur de la Suéde ſon Alliée, & alliée malheureuſe, contre le Roi de Danemarck & l'Electeur de Brandebourg. Il éxigea que le Danemarck rendit tout ce qu'il avoit pris ſur la Suéde, qu'il modérât les droits de paſſage dans la mèr Baltique, que le Duc de Holſtein fût rétabli dans ſes Etats, que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avoit conquiſe, que les traités de Weſtphalie fuſſent rétablis de point en point. Sa volonté étoit une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'Electeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus ſoumiſe, l'appellant *Monſeigneur*, le conjurant de lui laiſſer ce qu'il avoit aquis, l'aſſurant de ſon zéle & de ſon ſervice. Ses ſoumiſſions furent auſſi inutiles que ſa reſiſtance; & il fallut que le vainqueur des Suédois rendît toutes ſes conquêtes.

Alors les Ambaſſadeurs de France prétendoient la main ſur les Electeurs. Celui de Bran-

Brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à Cléves avec le Comte, depuis Maréchal, d'Eſtrades, Ambaſſadeur auprès des Etats Généraux. Le Roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le repréſentoit cédât à un Electeur, & le Comte d'Eſtrades ne put traiter.

Charles-quint avoit mis l'égalité entre les Grands d'Eſpagne & les Electeurs. Les Pairs de France par conſéquent la prétendoient. On voit aujourd'hui à quel point les chôſes ſont changées, puiſqu'aux Diétes de l'Empire les Ambaſſadeurs des Electeurs ſont traités comme ceux des Rois.

Quant à la Lorraine, il offroit de rétablir le nouveau Duc Charles V; mais il vouloit reſter maître de Nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étoient pas ſi outrées, qu'elles duſſent deſeſpérer ſes ennemis, & les obliger à ſe réunir contre lui par un dernier effort: il parloit à l'Europe en maître, & agiſſoit en même tems en politique.

Il ſut aux conférences de Nimégue ſemer la jalouſie parmi les Alliés. Les Hollandois s'empreſſèrent de ſigner, malgré le Prince d'Orange, qui, à quelque prix que ce fût, vouloit faire la guèrre; ils diſoient, que les Eſpagnols étoient trop foibles pour les ſecourir, s'ils ne ſignoient pas.

Les Eſpagnols, voyant que les Hollandois avoient accepté la paix, la reçurent auſſi, diſant que l'Empire ne feſoit pas aſſez d'efforts pour la cauſe commune.

Enfin

Enfin les Allemans, abandonnées de la Hollande & de l'Eſpagne, ſignèrent les derniers, en laiſſant Fribourg au Roi, & confirmant les traités de Weſtphalie.

Rien ne fut changé aux conditions preſcrites par Louis XIV. L'Europe reçut de lui des lois & la paix. Il n'y eut que le Duc de Lorraine, qui ôſa refuſer l'acceptâtion d'un traité, qui lui ſembloit trop odieux. Il aima mieux être un Prince errant dans l'Empire, qu'un Souverain ſans pouvoir & ſans honneur dans ſes Etats; il attendit ſa fortune du tems & de ſon courage.

Dans le tems des conférences de Nimégue, & quatre jours après que les Plénipotentiaires de France & de Hollande avoient ſigné la paix,
10 Aouſt. 1678. le Prince d'Orange fit voir combien Louis XIV avoit en lui un ennemi dangereux. Le Maréchal de Luxembourg, qui bloquoit Mons, venoit de recevoir la nouvelle de la paix. Il étoit tranquile dans le village de Saint-Denis, & dinoit chez l'Intendant de l'armée. Le Prince d'Orange, avec toutes ſes troupes, fond ſur le quartier du Maréchal, le force, & en-
14 Aouſt. gage un combat ſanglant, long & opiniâtre, dont il eſpéroit avec raiſon une victoire ſignalée; car non-ſeulement il attaquoit, ce qui eſt un avantage, mais il attaquoit des troupes qui ſe repôſoient ſur la foi du traité. Le Maréchal de Luxembourg eut beaucoup de peine à réſiſter: & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du Prince d'Orange, puiſque ſon infanterie demeura maitreſſe du terrain, où elle avoit combattu.

Si

Si les hommes ambitieux comptoient pour quelque chôse le sang des autres hommes, le Prince d'Orange n'eut point donné ce combat. Il savoit certainement, ou que la paix étoit signée, ou qu'elle l'alloit être : il savoit, que cette paix étoit avantageuse à son pays ; cependant il prodiguoit sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'auroit pu empêcher, même en battant les François, tant elle étoit avancée. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & couta sans aucun fruit la vie à deux mille François, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les événemens contredisent les projets. La Hollande, contre qui seule la guèrre avoit été entreprise & qui auroit dû être détruite, n'y perdit rien ; au contraire elle y gagna une barrière : & toutes les autres puissances, qui l'avoient garantie de la destruction, y perdirent.

Le Roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il regnoit, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eut prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant six années de suite, enfin son arbitre & son pacificateur, ajoutant à ses Etats la Franche-Comté, Dunkerque, & la moitié de la Flandre ; &, ce qu'il devoit compter pour le plus grand de ses avantages, Roi d'une nâtion alors heureuse, & alors le modéle des autres nâtions. L'Hôtel de Ville de Paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *Grand* avec solennité,

&

& ordonna que dorénavant ce titre seul seroit employé dans tous les monumens publics. On avoit dès 1673 frapé quelques médailles chargées de ce surnom. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV à prévalu dans le public sur celui de Grand. L'usage est le maître de tout. Henri, qui fut surnommé le Grand à si juste titre après sa mort, est appellé communement Henri quatre ; & ce nom seul en dit assez. Monsieur le Prince est toujours appellé le Grand Condé, non seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des autres Princes de Condé. Si on l'avoit nommé Condé le Grand, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit le Grand Corneille, pour le distinguer de son frère. On ne dit pas le Grand Virgile, ni le Grand Homère, ni le Grand Tasse. Alexandre le Grand n'est plus connu que sous le nom d'Alexandre. Charles-quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eu le nom de Grand. Il n'est resté à Charle-magne que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité ; le nom d'un homme qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithétes.

CHA-

CHAPITRE TREIZIE'ME.

Priſe de Strasbourg : bombardement d'Algèr : ſoumiſſion de Génes : Ambaſſade de Siam : Pape humilié : Electorat de Cologne diſputé.

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenue par cette paix générale. L'Empire, l'Eſpagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les ſiennes. Il fit de la paix un tems de conquêtes. Il étoit même ſi ſûr alors de ſon pouvoir, qu'il établit dans Mètz & dans Briſac des juriſdictions, pour réunir à ſa couronne toutes les tèrres, qui pouvoient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alſace ou des trois Evéchés, mais qui depuis un tems immémorial avoient paſſé ſous d'autres maîtres. Beaucoup de Souverains de l'Empire, l'Electeur Palatin, le Roi d'Eſpagne même, qui avoit quelques bailliages dans ces pays, furent cités devant ces Chambres, pour rendre hommage au Roi de France, ou pour ſubir la confiſcâtion de leurs biens. Depuis Charlemagne on n'avoit vû aucun Prince agir ainſi en maître & en juge des Souverains, & conquérir des pays par des arrêts.

L'Electeur Palatin & celui de Tréves furent dépouillés des ſeigneuries de Falkembourg, de

Germersheim, de Veldentz, &c. ils portèrent en vain leurs plaintes à l'Empire assemblé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'étoit pas assez au Roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alsace, au même titre que l'avoient eue les Empereurs. Déja dans aucune de ces villes, on n'ôsoit plus parler de liberté. Restoit Strasbourg, ville grande & riche, maitresse du Rhin par le pont qu'elle avoit sur ce fleuve, & qui formoit seule une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermoit neuf-cens piéces d'artillerie.

Louvois avoit formé dès long-tems le dessein de la donner à son maître. L'or, l'intrigue & la terreur, qui lui avoient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les Magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt-mille François autour de leurs remparts; les forts, qui les défendoient près du Rhin, insultés & pris dans un moment; Louvois à leurs portes, & leurs Bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le désespoir des citoyens amoureux de la liberté, n'empêchèrent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût propôsé par les Magistrats, & que Louvois ne prît possession de la ville. Vauban l'a rendue depuis, par les fortificâtions qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France.

30 Sept. 1681.

Le Roi ne ménageoit pas plus l'Espagne; il demandoit dans les Pays-Bas la ville d'Aloft & tout son bailliage, que les Ministres avoient oublié,

oublié, disoient-ils, d'inférer dans les conditions de la paix ; & sur les délais de l'Espagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg.

En même tems il achetoit la forte ville de Casal d'un petit Prince Duc de Mantoue, qui auroit vendu tout son Etat pour fournir à ses plaisirs.

En voyant cette puissance, qui s'étendoit ainsi de tous côtés, & qui acquéroit pendant la paix, plus que dix Rois prédécesseurs de Louis XIV n'avoient acquis par leurs guèrres, les allarmes de l'Europe recommencèrent. L'Empire, la Hollande, la Suéde même mécontente du Roi, firent un traité d'association. Les Anglois menacèrent ; les Espagnols voulurent la guèrre ; le Prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puissance n'ôsoit alors porter les premiers coups.

Le Roi, craint par tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portoit enfin sa marine au de-là des espérances des François & 1680.
des craintes de l'Europe. Il eut soixante-mille 1681.
matelots. Des lois, aussi sévères que celles de 1682.
la discipline des armées de terre, retenoient tous ces hommes grôssiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces puissances maritimes, n'avoient ni tant d'hommes de mèr, ni de si bonnes lois. Des compagnies de cadets dans les places frontières, & des gardes-marines dans les ports, furent instituées & compôsées de jeunes-gens, qui apprenoient tous les arts convenables à leur profession, sous ces maîtres payés du trésor public.

Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir

cent vaiſſeaux de guèrre, avec un arſenal, & des magazins magnifiques. Sur l'Océan, le port de Breſt ſe formoit avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre de Grace, ſe rempliſſoient de vaiſſeaux. La nature étoit forcée à Rochefort.

Enfin le Roi avoit plus de cent gros vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portoient cent canons, & quelques-uns d'avantage. Ils ne reſtoient pas oiſifs dans les ports. Ses eſcadres, ſous le commandement de du-Quêne, nettoyoient les mers infeſtées par les Corſaires de Tripoli & d'Algèr. Il ſe vangea d'Algèr avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avoit, d'exciter tous les génies de ſon ſiécle. Cet art funeſte, mais admirable, eſt celui des galiotes à bombes, avec leſquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avoit un jeune homme nomme Bernard Renaud, connu ſous le nom du petit Renaud, qui ſans avoir jamais ſervi ſur les vaiſſeaux, étoit un excellent marin à force de génie. Colbert, qui deterroit le mérite dans l'obſcurité, l'avoit ſouvent appellé au Conſeil de Marine, même en préſence du Roi. C'étoit par les ſoins & ſur les lumières de Renaud, que l'on ſuivoit depuis peu une méthode plus régulière & plus facile, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Il ôſa propôſer dans le Conſeil, de bombarder Algèr avec une flote. On n'avoit pas d'idée, que les mortiers à bombes puſſent n'être pas pôſés ſur un terrain ſolide. La propôſition révolta. Il eſſuya les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais ſa fermeté, & cette élo-

éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, déterminèrent le Roi, à permettre l'eſſai de cette nouveauté.

Renaud fit conſtruire cinq vaiſſeaux, plus petits que les vaiſſeaux ordinaires, mais plus forts de bois, ſans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, ſur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, ſous les ordres du vieux du-Quêne, qui étoit chargé de l'entrepriſe, & n'en attendoit aucun ſuccès. Du-Quêne & les Al- 1680.
gériens furent étonnés de l'effet des bombes. 1681.
Une partie de la ville fut écrâſée & conſumée. Mais cet art, porté bientôt chez les autres nâtions, ne ſervit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé.

La marine, ainſi perfectionnée en peu d'années, étoit le fruit des ſoins de Colbert. Louvois feſoit à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtiſſoit Huningue, Sar-louis, les fortereſſes de Strasbourg, Mont-royal, &c. & pendant que le royaume acquéroit tant de forces au dehors, on ne voyoit au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaiſirs. Les étrangers venoient en foule admirer la Cour de Louis XIV : ſon nom pénétroit chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & ſa gloire étoient encore relevés par la foibleſſe de la pluſpart des autres Rois, & par le malheur de leurs peuples. L'Empereur Léopold avoit alors à craindre les Hongrois révoltés, & ſur-tout les Turcs qui, appellés par les Hongrois, venoient inonder l'Al-

lemagne. La politique de Louis perſécutoit les Proteſtans en France, parce qu'il croyoit devoir les mettre hors d'état de lui nuire, mais protégoit ſous main les Proteſtans de Hongrie, qui pouvoient le ſervir. Son Ambaſſadeur à la Porte avoit preſſé l'armement des Turcs. L'armée Ottomane, forte de deux-cens-mille combattans, augmentée encore des troupes Hongroiſes, ne trouvant ſur ſon paſſage ni villes fortifiées, telles que la France en avoit, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra juſqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renverſé ſur ſon paſſage.

L'Empereur Léopold quitta d'abord Vienne avec précipitation, & ſe retira juſqu'à Lintz, à l'approche des Turcs; & quand il ſut qu'ils avoient inveſti Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encore plus loin juſqu'à Paſſau, laiſſant le Duc de Lorraine, à la tête d'une petite armée déja entamée en chemin par les Turcs, ſoutenir, comme il pouroit, la fortune de l'Empire.

Perſonne ne doutoit, que le Grand-Viſir Cara Muſtapha, qui commandoit l'armée Ottomane, ne ſe rendît bientôt maître de la foible & petite capitale de l'Allemagne, que les Impériaux regardent comme la capitale du monde Chrétien. On touchoit au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV eſpéra avec beaucoup de vraiſemblance, que l'Allemagne, déſolée par les Turcs, & n'ayant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentoit la terreur commune, ſeroit obligée de recourir à la protection de la France. Il avoit une armée ſur les frontières de l'Empire,

pire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ſes négociâtions y avoient amenés. Il pouvoit ainſi devenir le protecteur de l'Empire, & faire ſon fils Roi des Romains.

Le chef-d'œuvre de ſa politique fut d'être encore généreux, en ménageant de ſi grands intérêts. Il leva le blocus de Luxembourg, quand les Turcs furent auprès de Vienne. " Je " ne veux que le bien de la Chrétienté (fit-il " dire aux Eſpagnols) je ne veux point atta- " quer un Prince Chrétien, quand les Turcs " ſont dans l'Empire, ni empêcher l'Eſpagne " de ſecourir l'Empereur." Il ménageoit ainſi ſa politique & ſa gloire. Mais contre toute attente, Vienne fut délivrée. La préſomption du Grand-Viſir, & le mépris brutal qu'il avoit pour les Chrétiens, le perdirent. Il ne preſſa pas aſſez le ſiége. Le Roi de Pologne Jean Sobieski eut le tems d'arriver; & avec le ſecours du Duc de Lorraine, il n'eut qu'à ſe préſenter devant la multitude Ottomane, pour la mettre en déroute. L'Empereur revint dans ſa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorſque ſon libérateur ſortoit de l'égliſe, où l'on avoit chanté le *Te deum*, & où le prédicateur avoit pris pour ſon texte, *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé Jean.* Jamais Monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que Léopold. 12 Sept. 1683.

Alors le Roi de France, n'ayant plus rien à ménager, reprit ſes prétenſions, & recommença ſes hoſtilités. Il fit bombarder, aſſiéger & prendre Luxembourg, Courtrai, Dixmude, en Flandre. Il s'empara de Tréves, & en démolit les fortifications; tout cela, pour

remplir, disoit-on, l'esprit des traités de Nimégue. Les Impériaux & les Espagnols négocioient avec lui à Ratisbonne, pendant qu'il prenoit leurs villes ; & la paix de Nimégue enfrainte fut changée en une Tréve de vingt ans, par laquelle le Roi garda la ville de Luxembourg & sa principauté.

Il étoit encore plus redouté sur les côtes de l'Afrique, où les François n'étoient connus avant lui, que par les esclaves que fesoient les Barbares.

Avril. 1684. Algèr, deux fois bombardée, envoya des députés lui demander pardon, & recevoir la paix ; ils rendirent tous les esclaves Chretiens, & payèrent encore de l'argent, ce qui est la plus grande punition des Corsaires.

Tunis, Tripoli, firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire, que lorsque Damfreville, Capitaine de vaisseau, vint délivrer dans Algèr tous les esclaves Chrétiens au nom du Roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglois, qui étant déja à bord, soutinrent à Damfreville, que c'étoit en considération du Roi d'Angletèrre, qu'ils étoient mis en liberté. Alors le Capitaine François fit appeller les Algériens, & remettant les Anglois à tèrre ; *Ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur Roi ; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection : je vous les remets ; c'est à vous à montrer ce que vous devez au Roi d'Angletèrre.* Tous les Anglois furent remis aux fers. La fierté Angloise, la foiblesse du Gouvernement de Charles second, & le respect des nations pour Louis XIV, se sont connoître par ce trait.

Tel

Tel étoit ce reſpect univerſel, qu'on accordoit de nouveaux honneurs à ſon Ambaſſadeur à la Porte Ottomane, tels que celui du ſopha : tandis qu'il humilioit les peuples d'Afrique, qui ſont ſous la protection du Grand-Seigneur.

La république de Génes s'abaiſſa encore plus devant lui, que celle d'Alger. Génes avoit vendu de la poudre & des bombes aux Algériens. Elle conſtruiſoit quatre galères pour le ſervice de l'Eſpagne. Le Roi lui défendit par ſon envoyé Saint-Olon ſon Gentil-homme ordinaire, de lancer à l'eau les galères, & la menaça d'un châtiment prompt, ſi elle ne ſe ſoumettoit à ſes volontés. Les Génois, irrités de cette entrepriſe ſur leur liberté & comptant trop ſur le ſecours de l'Eſpagne, ne firent aucune ſatisfaction. Auſſitôt quatorze gros vaiſſeaux, vingt galères, dix galiotes à bombes, pluſieurs frégates, ſortent du port de Toulon. Seignelai, nouveau Sécrétaire de la marine, & à qui le fameux Colbert ſon père avoit déja fait éxercer cet emploi avant ſa mort, étoit lui-même ſur la flote. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'eſprit, d'activité, vouloit être à la fois guèrrier & Miniſtre : avide de toute eſpéce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenoit, & mélant les plaiſirs aux affaires, ſans qu'elles en ſouffriſſent. Le vieux du-Quêne commandoit les vaiſſeaux, le Duc de Mortemar les galères ; mais tous deux étoient les courtiſans du Sécrétaire d'Etat. On arrive devant Gènes ; les dix galiotes y jettent quatorze-mille bombes, & réduiſent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui 17 Mars 1684.

qui ont fait donner à la ville le nom de Gènes *la ſuperbe*. Quatre mille ſoldats débarqués s'avancent juſqu'aux portes, & brulent le fauxbourg de Saint-Pierre d'Aréne. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le Roi éxigea, que le Doge de Gènes & quatre principaux Sénateurs, vinſſent implorer ſa clémence dans ſon palais de Verſailles; & de peur que les Génois n'éludaſſent la ſatisfaction, & ne dérobaſſent quelque choſe à ſa gloire, il voulut que le Doge, qui viendroit lui demander pardon, fût continué dans ſa principauté, malgré la loi perpétuelle de Gènes, qui ôte cette dignité à tout Doge abſent un moment de la ville.

Impérialé Leſcaro Doge de Gènes, avec les Sénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo, Salvago, vinrent à Verſailles faire tout ce que le Roi éxigeoit d'eux. Le Doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtoit ſouvent: ſon diſcours & ſes marques de ſoumiſſion étoient dictés par Seignelai. Le Roi l'écouta, aſſis & couvert; mais comme, dans toutes les actions de ſa vie, il joignoit la politeſſe à la dignité, il traita Leſcaro & les Sénateurs, avec autant de bonté que de faſte. Les Miniſtres Louvois, Croiſſi & Seignelai, leur firent ſentir plus de fierté. Auſſi le Doge diſoit: *Le Roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit; mais ſes Miniſtres nous la rendent.* Ce Doge étoit un homme de beaucoup d'eſprit. Tout le monde ſait, que le Marquis de Seignelai, lui ayant demandé ce qu'il trouvoit de

plus

plus singulier à Versailles ; il répondit : *c'est de m'y voir.*

L'extrême gout que Louis XIV avoit pour les chôses d'éclat, fut encore bien plus flaté, par l'Ambassade qu'il reçut de Siam, pays où l'on avoit ignoré jusqu'alors que la France éxistât. Il étoit arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des Européans sur les autres nâtions, qu'un Grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nomme Phalk Constance, étoit devenu *Barcalon*, c'est à dire, premier Ministre ou Grand-Visir du royaume de Siam. Cet homme, dans le dessein de se faire Roi, & dans le besoin qu'il avoit de secours étrangers, n'avoit ôsé se confier ni aux Anglois ni aux Hollandois ; ce sont des voisins trop dangereux dans les Indes. Les François venoient d'établir des comptoirs sur les côtes de Coromandel, & avoient porté dans ces extrémités de l'Asie, la réputâtion de leur Roi. Constance crut Louis XIV propre à être flaté par un hommage, qui viendroit de si loin sans être attendu. La religion, dont les ressorts sont jouer la politique du monde depuis Siam jusqu'à Paris, servit encore à ses desseins. Il envoya, au nom du Roi de Siam son maître, une solennelle Ambassade, avec de grands 1684.
présens à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce Roi Indien, charmé de sa gloire, ne vouloit faire de traité de commerce qu'avec la nâtion Françoise, & qu'il n'étoit pas même éloigné de se faire Chrétien. La grandeur du Roi flatée & sa religion trompée, l'engagèrent à envoyer au Roi de Siam deux Ambassadeurs, six Jésuites ; & depuis il y joignit des Officiers

Officiers avec huit-cens ſoldats. Mais l'éclat de cette Ambaſſade Siamoiſe fut le ſeul fruit qu'on en retira. Conſtance périt, victime de ſon ambition : quelque peu de François qui reſtèrent auprès de lui, furent maſſacrés ; d'autres obligés de fuir ; & ſa veuve, après avoir été ſur le point d'être Reine, fut condamnée par le ſucceſſeur du Roi de Siam, à ſervir dans la cuiſine, emploi pour lequel elle étoit née.

Cette ſoif de gloire, qui portoit Louis XIV à ſe diſtinguer en tout des autres Rois, paroiſſoit encore dans la hauteur qu'il affectoit avec la Cour de Rome. Odeſcalchi, fils d'un banquier du Milanais, étoit alors ſur le trône de l'Egliſe, ſous le nom d'Innocent XI. C'étoit un homme vertueux, un pontife ſage, peu Théologien ; Prince courageux, ferme & magnifique. Il ſecourut, contre les Turcs, l'Empire & la Pologne de ſon argent, & les Vénitiens de ſes galères. Il condamnoit avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des Chrétiens avec les Turcs. On s'étonnoit, qu'un Pape prît ſi vivement le parti des Empereurs, qui ſe diſent Rois des Romains, & qui (s'ils le pouvoient) régneroient dans Rome. Mais Odeſcalchi étoit né ſous la domination Autrichienne. Il avoit fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritoit contre celle du Roi, qui de ſon côté lui donnoit toutes les mortifications qu'un Roi de France peut donner à un Pape, ſans rompre de communion avec lui. Il y avoit depuis longtems dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il étoit fondé ſur un point d'hon-

d'honneur, dont se piquoient tous les Rois Catholiques. Leurs Ambassadeurs à Rome étendoient le droit de franchise & d'asile affecté à leurs maisons, jusqu'à une très grande distance, qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions toujours soutenues, rendoient la moitié de Rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entroit dans Rome sous le nom des Ambassadeurs, ne payoit jamais d'entrée. Le commerce en souffroit, & l'Etat en étoit appauvri. 1685. 1686. 1687. 1688.

Le Pape Innocent XI obtint enfin de l'Empereur, du Roi d'Espagne, de celui de Pologne, & du nouveau Roi d'Angleterre Jâques second Prince Catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le Nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres Rois, à la tranquilité & au bon ordre de Rome. Louis, très mécontent du Pape, répondit : " qu'il ne s'étoit jamais réglé sur l'é-" xemple d'autrui, & que c'étoit à lui à servir " d'exemple." Il envoya à Rome le Marquis de Lavardin en Ambassade, pour braver le Pape. Lavardin entra dans Rome, malgré les défenses du Pontife, escorté de quatre-cens gardes de la marine, de quatre-cens Officiers volontaires, & de deux cens hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de ses quartiers & de l'église de Saint-Louis, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guèrre. Le Pape est le seul Souverain, à qui on pût envoyer une telle Ambassade : car la supériorité, qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toujours envie de l'humilier ;

&

& la foibleſſe de ſon Etat fait qu'on l'outrage toujours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de ſe ſervir, contre le Marquis de Lavardin, des armes uſées de l'excommunication; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laiſſe pas d'employer comme une ancienne formule, ainſi que les ſoldats du Pape ſont armés ſeulement pour la forme.

Le Cardinal d'Etrée, homme d'eſprit, mais négociateur ſouvent malheureux, étoit alors chargé des affaires de France à Rome. D'Etrée, ayant été obligé de voir ſouvent le Marquis de Lavardin, ne put être enſuite admis à l'audiance du Pape, ſans recevoir l'abſolution: envain il s'en défendit; Innocent XI s'obſtina à la lui donner, pour conſerver toujours cette puiſſance imaginaire, par les uſages ſur leſquels elle eſt fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toujours ſoutenue par les ſouterrains de la politique, voulut donner un Electeur à Cologne. Occupé du ſoin de diviſer ou de combattre l'Empire, il prétendoit élever à cet Electorat le Cardinal de Furſtemberg Evêque de Strasbourg, ſa créature & la victime de ſes intérêts, ennemi irréconciliable de l'Empereur, qui l'avoit fait empriſonner dans la dernière guerre, comme un Allemand vendu à la France.

Le Chapitre de Cologne, comme tous les autres Chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer ſon Evêque, qui par-là devient Electeur. Celui qui rempliſſoit ce ſiége, étoit Ferdinand de Bavière, autrefois l'Allié & depuis l'ennemi du Roi, comme tant d'autres Princes.

Princes. Il étoit malade à l'extrémité. L'argent du Roi répandu à propos parmi les Chanoines, les intrigues & les promeſſes, firent élire le Cardinal de Furſtemberg comme Coadjuteur ; & après la mort du Prince, il fut élu une ſeconde fois par la pluralité des ſuffrages. Le Pape, par le concordat Germanique, a le droit de conférer l'Evêché à l'élu, & l'Empereur a celui de confirmer à l'Electorat. L'Empereur & le Pape Innocent XI, perſuadés que c'étoit preſque la même chôſe, de laiſſer Furſtemberg ſur ce trône Electoral & d'y mettre Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune Bavière, frère du dernier mort. Le Roi ſe vangea du Pape en lui ôtant Avignon, & prépara la guèrre à l'Empereur. Il inquiettoit en même tems l'Electeur Palatin, au ſujet des droits de la Princeſſe Palatine, *Madame*, ſeconde femme de *Monſieur* ; droits auſquels elle avoit renoncé par ſon contrat de mariage. La guèrre, faite à l'Eſpagne en 1667 pour les droits de Marie Thérèſe malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats ſont faits pour les particuliers. Voilà comme le Roi, au comble de ſa grandeur, indiſpôſa, ou dépouilla, ou humilia preſque tous les Princes ; mais auſſi, preſque tous ſe réuniſſoient contre lui.

Octob. 1688.

CHA-

CHAPITRE QUATORZIE'ME.

Le Roi Jâques détrôné par ſon gendre Guillaume trois, & protégé par LOUIS XIV.

LE Prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avoit conçu des projets vaſtes, qui pouvoient paroître chimériques dans un Stadhoulder de Hollande, mais qu'il juſtifia par ſon habileté & par ſon courage. Il vouloit abaiſſer le Roi de France, & détrôner le Roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le Duc de Lorraine, s'étoient d'abord
en ſécrettement ligués à Ausbourg ; enſuite l'Eſ-
1686. pagne & la Savoie s'unirent à ces puiſſances. Le Pape, ſans être expreſſément un des confédérés, les animoit tous par ſes intrigues. Veniſe les favoriſoit, ſans ſe déclarer ouvertement. Tous les Princes d'Italie étoient pour eux. Dans le Nord, la Suéde étoit alors du parti des Impériaux, & le Danemarck étoit un Allié inutile de la France. Plus de cinq-cens-mille Proteſtans, fuyant la perſécution de Louis, & emportant avec eux hors de France leur induſtrie & leur haine contre le Roi, étoient de nouveaux ennemis, qui alloient dans toute l'Europe exciter les puiſſances déja animées à la

la guèrre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le Roi étoit de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avoit d'ami que le Roi Jâques.

Jâques Roi d'Angletèrre, ſucceſſeur de Charles ſecond ſon frère, étoit Catholique comme lui; mais Charles n'avoit bien voulu ſouffrir qu'on le fit Catholique ſur la fin de ſa vie, que par complaiſance pour ſes maitreſſes & pour ſon frère: il n'avoit en effet d'autre religion qu'un pur Déiſme. Son extrême indifférence ſur toutes les diſputes qui partagent les hommes, n'avoit pas peu contribué à le faire régner paiſiblement en Angletèrre. Jâques au contraire, attaché depuis ſa jeuneſſe à la communion Romaine par perſuâſion, joignoit à ſa créance l'eſprit de parti & le zéle. S'il eût été Mahométan, ou de la religion de Confucius, les Anglois n'euſſent jamais troublé ſon régne. Mais il avoit formé le deſſein d'établir dans ſon royaume le Catholiciſme, regardé avec horreur par ces royaliſtes-républicains, comme la religion de l'eſclavage. C'eſt une entrepriſe quelquefois très aiſée, de rendre une religion dominante dans un pays. Conſtantin, Clovis, Guſtave-Vaza, la Reine Eliſabeth, firent recevoir ſans danger, chacun par des moyens différens, une religion nouvelle: mais pour de pareils changemens, deux chôſes ſont abſolument néceſſaires: une profonde politique & des circonſtances heureuſes; l'une & l'autre manquoient à Jâques.

Il étoit indigné de voir que tant de Rois dans l'Europe étoient despotiques ; que ceux de Suéde & de Danemarck le devenoient alors ; qu'enfin il ne restoit plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la royauté. Louis XIV l'encourageoit à devenir absolu chez lui, & les Jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avoit envie de faire ; ayant publiquement à sa Cour un Nonce du Pape, des Jésuites, des Capucins ; mettant en prison sept Evêques Anglicans ; qu'il eût fallu gagner ; ôtant les priviléges à la ville de Londres, à laquelle il devoit plutôt en accorder de nouveaux ; renversant avec hauteur des lois qu'il falloit saper en silence ; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les Cardinaux de Rome disoient en plaisantant : « qu'il falloit « l'excommunier, comme un homme qui al- « loit perdre le peu de Catholicisme, qui res- « toit en Angleterre. » Le Pape Innocent XI n'espéroit rien des entreprises de Jâques, & refusoit constamment un chapeau de Cardinal, que ce Roi demandoit pour son Confesseur le Jésuite Peters. Ce Jésuite étoit un intrigant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être Cardinal & Primat d'Angleterre, poussoit son maître au précipice. Les principales têtes de l'Etat se réunirent en secret contre les desseins du Roi. Ils députèrent vers le Prince d'Orange. Leur conspirâtion fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la Cour.

Le

Le Prince d'Orange équipa une flote, qui devoit porter quatorze à quinze-mille hommes. Ce Prince n'étoit rien autre chôse qu'un particulier illuſtre, qui jouiſſoit à peine de cinq-cens-mille livres de rente : mais telle étoit ſa politique heureuſe, que l'argent, la flote, les cœurs des Etats-Généraux, étoient à lui. Il étoit Roi véritablement en Hollande par ſa conduite habile, & Jâques ceſſoit de l'être en Angleterre par ſa précipitâtion. On publia d'abord, que cet armement étoit deſtiné contre la France. Le ſécret fut gardé par plus de deux-cens perſonnes. Barillon Ambaſſadeur de France à Londres, homme de plaiſir, plus inſtruit des intrigues des maitreſſes de Jâques que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas ; il offrit des ſecours à ſon Allié, qui le refuſa d'abord avec ſécurité, & qui les demanda enſuite, lorſqu'il n'étoit plus tems, & que la flote du Prince ſon gendre étoit à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il ſe manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'Empereur Léopold, qui lui répondit : *Il ne vous eſt arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptoit ſur ſa flote, mais ſes vaiſſeaux laiſſérent paſſer ceux de ſon ennemi. Il pouvoit au moins ſe défendre ſur tèrre : il avoit une armée de vingt-mille hommes ; & s'il les avoit menés au combat, ſans leur donner le tems de la réflexion, il eſt à croire qu'ils euſſent combattu ; mais il leur laiſſa le loiſir de ſe déterminer. Pluſieurs Officiers-Généraux l'abandonnèrent ; entre autres, ce fameux Churchil, auſſi fatal depuis à Louis qu'à Jâques, & ſi illuſtre ſous le nom de Duc de Marlborough. 1688.

Il

Il étoit favori de Jâques, ſa créature, le frère de ſa maîtreſſe, ſon Lieutenant-Général dans l'armée ; cependant il le quitta, & paſſa dans le camp du Prince d'Orange. Le Prince de Danemarck, gendre de Jâques, enfin ſa propre fille la Princeſſe Anne, l'abandonnèrent.

Alors ſe voyant attaqué & pourſuivi par un de ſes gendres, quitté par l'autre ; ayant contre lui ſes deux filles, ſes propres amis ; haï des ſujets mêmes qui étoient encore dans ſon parti, il déſeſpéra de ſa fortune. La fuite, dernière reſſource d'un Prince vaincu, fut le parti qu'il prit ſans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans ſa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paiſiblement les ordres du Prince d'Orange dans ſon propre palais ; après avoir vu ſa garde relevée ſans coup-férir par celle du Prince ; chaſſé de ſa maiſon, priſonnier à Rocheſter, il profita de la liberté qu'on lui donnoit d'abandonner ſon royaume ; il alla chercher un aſile en France.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté de l'Angletèrre. La nâtion, repréſentée par ſon Parlement, fixa les bornes, ſi longtems conteſtées, des droits du Roi & de ceux du peuple ; & ayant preſcrit au Prince d'Orange les conditions auſquelles il devoit régner, elle le choiſit pour ſon Roi, conjointement avec ſa femme Marie, fille du Roi Jâques. Dès-lors ce Prince ne fut connu dans la plus grande partie de l'Europe, que ſous le nom de Guillaume III, Roi légitime d'Angletèrre, & libérateur de la nâtion. Mais en France, il ne fut regardé que comme le Prince d'Orange, uſurpateur des Etats de ſon beau-père. Le

Le Roi fugitif vint, avec sa femme fille d'un Duc de Modéne, & le Prince de Galles encore enfant, implorer la protection de Louis XIV. La Reine d'Angleterre, arrivée avant son mari, fut étonné de la splendeur qui environnoit le Roi de France, de cette profusion de magnificence qu'on voyoit à Versailles, & sur-tout de la manière dont elle fut reçue. Le Roi alla au devant d'elle jusqu'à Chatou. *Je vous rends, Madame,* lui dit-il, *un triste service ; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.* Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de Saint-Germain, où elle trouva le même service qu'auroit eu la Reine de France ; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des présens de toute espéce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes. Janv. 1689.

Il y avoit parmi tous ces présens, une bourse de dix-mille Louis-d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six-cens-mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les Officiers du Roi, & ses gardes. Toute cette réception étoit bien peu de chôse, auprès des préparatifs qu'on fesoit pour le rétablir sur son trône. Jamais le Roi ne parut si grand ; mais Jâques parut petit. Ceux qui à la Cour & à la ville décident de la réputâtion des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. Il ne voyoit guères que des Jésuites. Il alla déscendre chez eux à Paris, dans la rue Saint-Antoine. Il leur dit, qu'il étoit Jésuite lui-même ; &

ce

ce qui est de plus singulier, c'est que la chôse étoit vraie. Il s'étoit fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre Jésuites Anglois, étant encore Duc d'Yorck. Cette pusillanimité dans un Prince, jointe à la manière dont il avoit perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égayoient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'Angleterre, on s'en moquoit en France. On ne lui savoit nul gré d'être Catholique. L'Archevêque de Reims, frère de Louvois, dit tout haut à Saint-Germain dans son antichambre : *voilà un bon homme qui a quitté trois royaumes pour une messe.* Il ne recevoit de Rome que des indulgences & des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services, que lorsque le Prince d'Orange, le chef du Calvinisme, avoit mis à la voile pour aller détrôner le Roi son beau-père, l'Ambassadeur du Roi Catholique à la Haie, avoit fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voyage.

Au milieu des humiliâtions de ce Roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV envers lui, c'étoit un spectacle digne de quelque attention, de voir Jâques toucher les écrouelles au petit couvent des Angloises ; soit que les Rois Anglois se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendans à la couronne de France ; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du premier Edouard.

Le Roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les Catholiques formoient encore un parti qui paroissoit considérable. Un escadre, de

treize

treize vaiſſeaux du premier rang, étoit à la rade de Breſt pour le tranſport. Tous les Officiers, les courtiſans, les prêtres même, qui étoient venus trouver Jâques à Saint-Germain, furent défrayés juſqu'à Breſt aux dépens du Roi de France. Un Ambaſſadeur (c'étoit Monſieur d'Avaux) étoit nommé auprès du Roi détrôné, & le ſuivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute eſpéce, furent embarquées ſur la flote; on y porta juſqu'aux meubles les plus vils, & juſqu'aux plus recherchés. Le Roi alla lui dire adieu à Saint-Germain. Là, pour dernier préſent, il lui donna ſa cuiraſſe, & lui dit en l'embraſſant: *Tout ce que je peux vous ſouhaiter de mieux, eſt de ne vous jamais revoir.* A peine le Roi Jâques étoit-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaiſſeaux de guèrre, ſous les ordres de Château-Renaud, & une infinité de navires de tranſport le ſuivirent. Cette flote, ayant mis en fuite & diſperſé la flote Angloiſe qui s'oppôſoit à ſon pâſſage, débarqua heureuſement; & ayant pris dans ſon retour ſept vaiſſeaux marchands Hollandois, revint à Breſt, victorieuſe de l'Angletèrre, & chargée des dépouilles de la Hollande. 12 Mai 1689.

Bientôt après, un troiſiéme ſecours partit encore de Breſt, de Toulon, de Rochefort. Les ports d'Irlande & la mèr de la Manche étoient couverts de vaiſſeaux François. Enfin Tourville Vice-Amiral de France, avec ſoixante & douze grands vaiſſeaux, rencontra une flote Angloiſe & Hollandoiſe d'environ ſoixante voiles. On ſe battit pendant dix heures; Tourville, Mars 1690.

ville, Château-Renaud, d'Etrée, Némond, y ſignalèrent leur courage & un habileté, qui donnèrent à la France un honneur, auquel
Juil. 1690. elle n'étoit pas accoutumée. Les Anglois & les Hollandois, juſqu'alors maîtres de l'Océan, & de qui les François avoient apris depuis ſi peu de tems à donner des batailles rangées, furent entièrement vaincus. Dix-ſept de leurs vaiſſeaux, briſés & démâtés, allèrent échouer & ſe bruler ſur les côtes. Le reſte alla ſe cacher vers la Tamiſe, ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en couta pas une ſeule chaloupe aux François. Alors, ce que Louis XIV ſouhaitoit depuis vingt années, & ce qui avoit paru ſi peu vraiſemblable, arriva; il eut l'empire de la mèr: empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaiſſeaux de guèrre ennemis ſe cachoient devant ſes flotes. Seignelai, qui ôſoit tout, fit venir les galères de Marſeille ſur l'Océan. Les côtes d'Angletèrre virent des galères pour la première fois. On fit, par leur moyen, une deſcente aiſée à Tinmouth. On brula dans cette baie plus de trente vaiſſeaux marchands. Les armateurs de Saint-Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichiſſoient, eux & l'Etat, de priſes continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connoiſſoit plus ſur les mèrs que les vaiſſeaux François.

Le Roi Jâques ne ſeconda pas en Irlande ces ſecours de Louis XIV. Il avoit avec lui près de ſix-mille François & quinze-mille Irlandois. La rivière de Boine étoit entre ſon armée & & celle du Roi Guillaume. Cette rivière étoit guéable; on n'avoit de l'eau, que juſques ſous

les

les épaules. Mais, après l'avoir paſſée, pour venir attaquer l'armée Irlandoiſe, il falloit encore traverſer un marais : enſuite on trouvoit un terrain eſcarpé, qui formoit un retranchement naturel. Le Roi Guillaume fit paſſer ſon armée en trois endroits, engagea la bataille. Juil. 1690

Les Irlandois, que nous avons vu de ſi bons ſoldats en France & en Eſpagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nâtions, d'ont l'une ſemble faite pour être ſoumiſe à l'autre. Les Anglois ont toujours eu ſur les Irlandois, la ſupériorité du génie, des richeſſes & des armes. Jamais l'Irlande n'a pu ſecouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un ſimple Seigneur Anglois la ſubjugua. Les François combattirent à la journée de la Boine : les Irlandois s'enfuirent. Leur Roi Jâques, n'ayant paru dans l'engagement ni à la tête des François ni à la tête des Irlandois, ſe retira le premier. Il avoit toujours cependant montré beaucoup de valeur ; mais il y a des occâſions, où l'abattement d'eſprit l'emporte ſur le courage. Le Roi Guillaume, qui avoit eu l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, paſſa pour mort en France. Cette fauſſe nouvelle fut reçue à Paris avec une joie indécente & honteuſe. Quelques Magiſtrats ſubalternes encouragèrent les bourgeois & le peuple à faire des illuminâtions : on ſonna les cloches. On brula dans pluſieurs quartiers des figures d'ôſier, qui repréſentoient le Prince d'Orange, comme on brule le Pape dans Londres. On tira le canon de la Baſtille, non point par ordre du Roi, mais par le zéle inconſidéré d'un commandant. On croiroit, ſur ces marques d'alé-

greſſe, & ſur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétendue d'un ennemi, étoit l'effet de la crainte extrême qu'il inſpiroit. Tous ceux qui ont écrit, & François & étrangers, ont dit, que ces réjouiſſances étoient le plus grand éloge du Roi Guillaume. Cependant, ſi on veut faire attention aux circonſtances du tems & à l'eſprit qui régnoit alors, on verra bien que la crainte ne produiſit pas ces tranſports de joie. Les bourgeois & le peuple ne ſavent guères craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des François avoit alors l'injuſtice de le mépriſer. Il avoit preſque toujours été battu par les Généraux François. Le vulgaire ignoroit, combien ce Prince avoit aquis de véritable gloire, même dans ſes défaites. Guillaume, vainqueur de Jâques en Irlande, ne paroiſſoit pas encore aux yeux des François, un ennemi digne de Louis XIV. Paris, idolâtre de ſon Roi, le croyoit réellement invincible. Les réjouiſſances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plupart des Pariſiens, nés ſous le régne de Louis & façonnés au joug deſpotique, regardoient alors un Roi comme une divinité, & un uſurpateur comme un ſacrilége. Le petit peuple, qui avoit vû Jâques aller tous les jours à la meſſe, déteſtoit Guillaume hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille ayant chaſſé leur père, d'un Proteſtant régnant à la place d'un Catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, tranſportoit les Pariſiens d'une eſpéce de fureur ; mais les gens ſages penſoient modérément. Jâ-

Jâques revint en France, laiſſant ſon rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir ſur le trône. Les flotes Françoiſes furent occupées alors à ramener les François, qui avoient inutilement combattu ; & les familles Irlandoiſes Catholiques, qui étant très pauvres dans leur patrie, voulurent aller ſubſiſter en France des libéralités du Roi.

Il eſt à croire que la Fortune eut peut de part à toute cette révolution, depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin. Les caractères de Guillaume & de Jâques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les cauſes des événemens, remarqueront, que le Roi Guillaume après ſa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi Jâques vaincu, en paſſant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens, qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui ſe conduiſoient ainſi, il étoit bien aiſé de voir qui devoit l'emporter.

Il reſtoit à Jâques quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avoit plus de douze-mille ſoldats. Le Roi de France, ſoutenant toujours la fortune de Jâques, fit paſſer encore trois-mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour ſurcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut ſervir aux beſoins d'un grand peuple, & à ceux des ſoldats. Quarante vaiſſeaux de tranſport, eſcortés de douze vaiſſeaux de guèrre, apportèrent tous les ſecours poſſibles en hommes, en uſtenſiles, en équipages ; des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux-cens maçons ; des ſelles, des

brides, des houſſes, pour plus de vingt-mille chevaux; des canons avec leurs affuts; des fuſils, des piſtolets, des épées, pour armer vingt-ſix-mille hommes; des vivres, des habits & juſqu'à vingt-ſix-mille paires de ſouliers. Limerick aſſiégée, mais munie de tant de ſecours, eſpéroit de voir ſon Roi combattre pour ſa défenſe. Jâques ne vint point: Limerick ſe rendit: les vaiſſeaux François retournèrent encore vèrs les côtes d'Irlande, & ramenèrent en France environ vingt-mille Irlandois, tant ſoldats que citoyens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plûs étonnant, c'eſt que Louis XIV ne ſe rebuta pas. Il ſoutenoit alors une guèrre difficile contre preſque toute l'Europe. Cependant il tenta encore de changer la fortune de Jâques par une entrepriſe déciſive, & de faire une deſcente en Angletèrre avec vingt-mille hommes. Ils étoient aſſemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois-cens navires de tranſport étoient prêts à Breſt. Tourville, avec quarante-quatre grands vaiſſeaux de guèrre, les attendoit aux côtes de Normandie. D'Etrée arrivoit du port de Toulon avec trente autres vaiſſeaux. S'il y a des malheurs cauſés par la mauvaiſe conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'eſcadre de d'Etrée, changea; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaiſſeaux furent attaqués par les flotes d'Angletèrre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les François cédèrent, après un combat de dix heures. Ruſſel Amiral

29 Juil. 1692.

ral Anglois les pourſuivit deux jours. Quatorze grands vaiſſeaux, dont deux portoient cent-quatre piéces de canon, échouèrent ſur la côte, & les Capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laiſſer bruler par les ennemis. Le Roi Jâques, qui du rivage avoit vu ce déſaſtre, perdit toutes ſes eſpérances.

Ce fut le premier échec, que reçut ſur la mèr la puiſſance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert ſon père avoit perfectionné la marine, étoit mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élevé de la première Préſidence de Bretagne à l'emploi de Sécretaire d'Etat de la marine, ne la laiſſa point périr. Le même eſprit régnoit toujours dans le Gouvernement. La France eut, dès l'année qui ſuivit la diſgrâce de la Hogue, des flotes auſſi nombreuſes qu'elle en avoit eu déja; car Tourville ſe trouva à la tête de ſoixante vaiſſeaux de ligne, & d'Etrée en avoit trente, ſans compter ceux qui étoient dans les ports; & même quatre ans après, le Roi fit encore un armement plus conſiderable 1696.
que tous les précédens, pour conduire Jâques en Angleterre à la tête de vingt-mille François. Mais cette flote ne fit que ſe montrer; les meſures du parti de Jâques ayant été auſſi mal concertées à Londres, que celles de ſon protecteur avoient été bien priſes en France.

Il ne reſta de reſſource au parti du Roi détrôné, que dans quelques conſpirâtions contre la vie de ſon rival. Ceux qui les tramèrent, périrent preſque tous du dernier ſupplice; & il eſt à croire, que quand même elles euſſent réuſſi, il n'eût jamais recouvré ſon royaume,

il paſſa le reſte de ſes jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une penſion de ſoixante & dix-mille francs, qu'il eut la foibleſſe de recevoir en ſécret de ſa fille Marie, par laquelle il avoit été détrôné. Il mourut en 1700 à Saint-Germain. Quelques Jéſuites Irlandois prétendirent, qu'il ſe feſoit des miracles à ſon tombeau. On parla même de faire canonizer à Rome, après ſa mort, ce Roi que Rome avoit abandonné pendant ſa vie.

Peu de Princes furent plus malheureux que lui; & il n'y a aucun éxemple dans l'hiſtoire, d'une Maiſon ſi long-tems infortunée. Le premier des Rois d'Ecoſſe ſes ayeux, qui eut le nom de Jâques, après avoir été dix-huit ans priſonnier en Angletèrre, mourut aſſaſſiné avec ſa femme, par la main de ſes ſujets. Jâques II, ſon fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglois. Jâques III, mis en priſon par ſon peuple, fut tué enſuite par les révoltés dans une bataille. Jâques IV périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart ſa petite fille, chaſſée de ſon trône, fugitive en Angletèrre, ayant langui dix-huit ans en priſon, ſe vit condamnée à mort par des juges Anglois, & eut la tête tranchée. Charles premier, petit-fils de Marie, Roi d'Ecoſſe & d'Angletèrre, vendu par les Ecoſſois, & jugé à mort par les Anglois, mourut ſur un échafaut dans la place publique. Jâques ſon fils, ſeptiéme du nom & deuxiéme en Angletèrre, dont il eſt ici queſtion, fut chaſſé de ſes trois royaumes; & pour comble de malheur, on conteſta à ſon fils juſqu'à ſa naiſſance. Ce fils ne tenta

de

de remonter ſur le trône de ſes pères, que pour faire périr ſes amis par des bourreaux; & nous avons vu le Prince Charles-Edouard, réuniſſant envain les vertus de ſes pères & le courage du Roi Jean Sobiesky ſon ayeul maternel, éxécuter les exploits & eſſuyer les malheurs les plus incroyables. Si quelque chôſe juſtifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut ſe ſoustraire, c'eſt cette ſuite continuelle de malheurs, qui a perſécuté la Maiſon de Stuart pendant plus de trois-cens années.

CHAPITRE QUINZIEME.

De ce qui ſe paſſoit dans le continent, tandis que Guillaume trois envahiſſoit l'Angletèrre, l'Ecoſſe & l'Irlande, juſqu'en 1697.

N'Ayant pas voulu rompre le fil des affaires d'Angletèrre, je me raméne à ce qui ſe paſſoit dans le continent.

Le Roi, en formant ainſi une puiſſance maritime, telle qu'aucun Etat n'en a jamais eu de ſupérieure, avoit à combattre l'Empereur & l'Empire, l'Eſpagne, les deux puiſſances maritimes l'Angletèrre & la Hollande, devenues toutes deux plus terribles ſous un ſeul chef, la Savoie, & preſque toute l'Italie. Un ſeul de ces ennemis, tel que l'Anglois & l'Eſpagnol, avoit ſuffi autrefois pour déſoler la France; & tous enſemble ne purent alors l'entamer. Louis XIV eut preſque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guèrre, quelquefois fix, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre ſe montèrent plus d'une fois à cent-mille combattans. Les places frontières ne furent pas cependant dégarnies. Le Roi avoit quatre-cens-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'Empire Turc ſi puiſſant en Europe, en Aſie & en Afrique, ni l'Empire Romain plus puiſſant encore, n'en eut jamais d'avantage, & n'eut en aucun tems autant de guèrres

res à soutenir à la fois. Ceux qui blâmoient Louis XIV de s'être fait tant d'ennemis, l'admiroient d'avoir pris tant de mesures pour les prévenir.

Ils n'étoient encore ni entièrement déclarés, ni tous réunis : le Prince d'Orange n'étoit pas encore sorti du Téxel, pour aller chasser le Roi son beau-père ; & déja la France avoit des armées sur les frontières de la Hollande & sur le Rhin. Le Roi avoit envoyé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent-mille hommes, son fils le Dauphin, qu'on nommoit *Monseigneur* ; Prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paroissoit tenir en tout de sa mère. Il étoit âgé de vingt-sept ans. C'étoit pour la première fois qu'on lui confioit un commandement, après s'être bien assuré par son caractère, qu'il n'en abuseroit pas. Le Roi lui dit publiquement à son départ : *Mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne les occâsions de faire connoître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le Roi soit mort.* 22 Sept. 1688.

Ce Prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des Généraux, que le Roi eut choisi. Son père lui écrivoit : *A mon fils le Dauphin, mon Lieutenant-Général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avoit tout prévu & tout disposé, pour que le fils de Louis XIV, contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence, ne reçut pas un affront. Le Maréchal de Duras

commandoit réellement l'armée. Bouflers avoit un corps de troupes en deça du Rhin ; le Maréchal d'Humières un autre vers Cologne, pour obſerver les ennemis. Heidelberg, Mayence, étoient pris. Le ſiége de Philipsbourg, préalable toujours néceſſaire quand la France fait la guèrre à l'Allemagne, étoit commencé. Vauban conduiſoit le ſiége. Tous les détails qui n'étoient point de ſon reſſort, rouloient ſur Catinat alors Lieutenant-Général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monſeigneur arriva, après ſix jours de tranchée ouverte. Il imitoit la conduite de ſon père ; s'expoſant autant qu'il le falloit, jamais en téméraire ; affable à tout le monde, libéral envers les ſoldats. Le Roi goutoit une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitoit ſans l'effacer, & qui ſe feſoit aimer de tout le monde, ſans ſe faire craindre de ſon père.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours : 11 Nov. 1688. on prit Manheim en trois jours ; Franckendal en deux ; Spire, Tréves, Wormes & Oppenheim ſe rendirent, dès que les François furent à leurs portes. 15 Nov. 1688.

Le Roi avoit réſolu de faire un déſert du Palatinat, dès que ces villes ſeroient priſes Il avoit la vue d'empécher les ennemis d'y ſubſiſter, plus que celle de ſe vanger de l'Electeur Palatin, qui n'avoit d'autre crime que d'avoir fait ſon devoir, en s'uniſſant au reſte de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de Louis, ſigné Louvois, de tout réduire en cendres. Les Généraux François, qui ne pouvoient qu'obéir, firent dont ſignifier, dans

dans le cœur de l'hiver, aux citoyens de toutes ces villes si florissantes, & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il falloit quitter leurs demeures, & qu'on alloit les détruire par le fer & par les flâmes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes; une autre se réfugia dans les pays voisins; pendant que le soldat, qui passe toujours les ordres de rigueur, & qui n'éxécute jamais ceux de clémence, bruloit & saccageoit leur patrie. On commença par Manheim, séjour des Electeurs: leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoyens; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croyoit y trouver des trésors; leurs cendres furent dispersées. C'étoit pour la seconde fois, que ce beau pays étoit désolé sous Louis XIV: mais les flâmes, dont Turenne avoit brulé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étoient que des étincelles, en comparaison de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur. Les Officiers, qui l'éxécutèrent, étoient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejettoit sur le Marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur, que produit un long Ministère. Il avoit en effet donné ces conseils; mais Louis avoit été le maître de ne les pas suivre. Si le Roi avoit été témoin de ce spectacle, il auroit lui-même éteint les flâmes. Il signa, du fond de son palais de Versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un pays, parce qu'il ne voyoit dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux Fevr. 1689.

heureux droit de la guerre ; mais de plus-près, il n'en eut vu que l'horreur. Les nations, qui jusques-là n'avoient blâmé que son ambition en l'admirant, crièrent alors contre sa dureté, & blâmèrent même sa politique. Car si les ennemis avoient pénétré dans ses Etats, comme lui chez les ennemis, ils eussent mis ses villes en cendres.

Ce danger étoit à craindre : Louis, en couvrant ses frontières de cent-mille soldats, avoit appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les léve, on les assemble, on les paye plus difficilement : elles paroissent plus tard en campagne ; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne, aussi redoutables que les François le sont au commençement. Le Duc de Lorraine Charles V les commandoit. Ce Prince toujours dépouillé de son Etat par Louis XIV, ne pouvant y rentrer, avoit conservé l'Empire à l'Empereur Léopold ; il l'avoit rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint, avec l'Electeur de Brandebourg, balancer la fortune du Roi de France. Il reprit Bonn & Mayence, villes très mal fortifiées, mais défendues d'une manière qui fut regardée comme un modéle de défense de places. Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siége, après que le Baron d'Asfeld, qui y commandoit, eut été blessé à mort dans un assaut général.

Le Marquis d'Uxelles depuis Maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus

plus prévoyans, fit, pour défendre Mayence des diſpoſitions ſi bien entendues, que ſa garniſon n'étoit preſque point fatiguée en ſervant beaucoup. Outre les ſoins qu'il eut au dedans, il fit vingt & une ſorties ſur les ennemis, & leur tua plus de cinq-mille hommes. Il fit même quelquefois deux ſorties en plein jour; enfin il fallut ſe rendre faute de poudre, au bout de ſept ſemaines. Cette défenſe mérite place dans l'hiſtoire, & par elle-même & par la manière dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immenſe pleine d'un peuple oiſif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec ſi peu d'yeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & ſans jugement. Cet homme, à qui tous les bons Officiers donnoient de juſtes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie ſur le théâtre, reçut des huées du public: on lui cria, *Mayence*. Il fut obligé de ſe retirer, non ſans mépriſer avec les gens ſages, un peuple ſi mauvais eſtimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ ce tems-là, le Maréchal d'Humières fut battu à Valcour ſur la Sambre aux Pays-Bas, par le Prince de Waldeck; mais cet échec, qui fit tort à ſa réputation, en fit peu aux armes de la France. Louvois, dont il étoit la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le Roi & Louvois, qui n'aimoient pas le Maréchal de Luxembourg, mais qui aimoient l'Etat, ſe ſervirent de lui malgré leur répugnance. Il commanda les armées aux Pays-Bas. Louvois ou corrigeoit des choix trop hazardés, Juin 1689.

ou

ou en feſoit de bons. Catinat alla commander en Italie. On ſe défendit bien en Allemagne ſous le Maréchal de Lorges. Le Duc de Noailles avoit quelque ſuccès en Catalogne ; mais en Flandre ſous Luxembourg, & en Italie ſous Catinat, ce ne fut qu'une ſuite continuelle de victoires. Ces deux Généraux étoient alors les plus eſtimés en Europe.

Le Maréchal Duc de Luxembourg avoit dans le caractère des traits du Grand Condé, dont il étoit l'éléve ; un génie ardent, une éxécution promte, un coup d'œil juſte, un eſprit avide de connoiſſances, mais vaſte & peu réglé ; plongé dans les intrigues des femmes, toujours amoureux, & même ſouvent aimé quoique contrefait & d'un viſage peu agréable, ayant plus de qualités d'un héros, que d'un ſage.

Catinat avoit dans l'eſprit une applicâtion & une agilité, qui le rendoient capable de tout, ſans qu'il ſe piquât jamais de rien. Il eut été bon Miniſtre, bon Chancelier, comme bon Général. Il avoit commencé par être Avocat, & avoit quitté cette profeſſion à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cauſe, qui étoit juſte. Il prit le parti des armes, & fut d'abord Enſeigne aux gardes-françoiſes. En 1667 il fit aux yeux du Roi, à l'attaque de la contreſcarpe de Lille, une action qui demandoit de la tête & du courage. Le Roi la remarqua, & ce fut le commencement de ſa fortune. Il s'éleva par dégrez, ſans aucune brigue ; philoſophe au milieu de la grandeur & de la guèrre, les deux plus grands écueils de la modération ; libre de tous préjugés, & n'ayant

n'ayant point l'affectation de paroître trop les mépriſer. La galanterie & le métier de courtiſan furent ignorés de lui ; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme. Il vécut, auſſi ennemi de l'intérêt que du faſte ; philoſophe en tout, à ſa mort comme dans ſa vie.

Catinat commandoit alors en Italie. Il avoit en tête le Duc de Savoie, Victor Amédée, Prince alors ſage, politique, & encore plus malheureux ; guerrier plein de courage, conduiſant lui-même ſes armées, s'expoſant en ſoldat, entendant, auſſi bien que perſonne, cette guerre de chicane qui ſe fait ſur des terrains coupés & montagneux, tels que ſon pays ; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faiſant des fautes & comme Prince & comme Général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en diſpoſant mal ſon armée devant celle de Catinat. Le Général François en profita, & gagna une pleine victoire à la vue de Saluces, auprès de l'Abbaye de Stafarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorſqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & preſque point de l'autre, c'eſt une preuve inconteſtable que l'armée battue étoit dans un terrain, où elle devoit être néceſſairement accâblée. L'armée Françoiſe n'eut que trois-cens hommes de tués ; celle des Alliés, commandée par le Duc de Savoie, en eut quatre-mille. Après cette bataille, toute la Savoie, excepté Monmélian, fut ſoumiſe au Roi. Catinat paſſe dans le Piémont, force les lignes des ennemis rétranchés près de Suze, prend Suze, Ville-Franche, Montalban, Nice réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, & revient

18 Août. 1690.

1691.

revient enfin à Monmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre.

Après tant de succès, le Ministère diminua l'armée qu'il commandoit ; & le Duc de Savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems sur la défensive ; mais enfin, ayant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marsaille, & là il gagna une seconde bataille rangée d'autant plus glorieuse, que le Prince Eugène de Savoie étoit un des Généraux ennemis.

Oct. 1693.

A l'autre bout de la France, vers les Pays-Bas, le Maréchal de Luxembourg gagnoit la bataille de Fleurus ; & de l'aveu de tous les Officiers, cette victoire étoit due à la supériorité de génie que le Général François avoit sur le Prince de Waldeck, alors Général de l'armée des Alliés. Huit-mille prisonniers, six mille morts, deux-cens étendarts, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

30 Juin 1690.

Le Roi Guillaume, victorieux de son beau-père, venoit de repasser la mer. Ce génie, fécond en ressources, tiroit plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les François n'en tiroient de leurs victoires. Il lui falloit employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un Roi qui n'avoit qu'à dire, *je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint oppôser au Maréchal de Luxembourg une armée, aussi forte que la Françoise.

19 Sept. 1691.

Elles étoient compôsées chacune d'environ quatre-vingt-mille hommes : mais Mons étoit déja investi par le Maréchal de Luxembourg ;

9 Avril 1691.

&

& le Roi Guillaume ne croyoit pas les troupes Françoiſes ſorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au ſiége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en préſence de l'armée ennemie. Auſſitôt il reprit le chemin de Verſailles, & il laiſſa Luxembourg diſputer le terrain, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze, action très ſingulière, où vingt-huit eſcadrons de la maiſon du Roi & de la gendarmerie, défirent ſoixante & quinze eſcadrons de l'armée ennemie. 19 Sept. 1691.

Le Roi reparut encore au ſiége de Namur, la plus forte place des Pays-Bas, par ſa ſituation au confluent de la Sambre & de la Meuſe, & par une citadelle bâtie ſur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le Duc de Luxembourg empêchoit le Roi Guillaume de paſſer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt-mille hommes, & de venir faire lever le ſiége. Louis retourna encore à Verſailles après cette conquête; & Luxembourg tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que ſe donna la bataille de Steinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un eſpion, que le Général François avoit auprès du Roi Guillaume, eſt découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au Maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend, avec raiſon, des meſures qui le devoient faire battre. Son armée endormie eſt attaquée à la pointe du jour: une brigade eſt déja miſe en fuite, & le Général le fait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout étoit perdu. Juin 1692.

Ce

Ce n'étoit pas assez d'être grand Général, pour n'être pas mis en déroute : il falloit avoir des troupes aguerries, capables de se rallier ; des Officiers Généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eussent la bonne volonté de le faire ; car un seul Officier supérieur, qui eut voulu profiter de la confusion pour faire battre son Général, le pouvoit aisément sans se commettre.

3 Août 1692. Luxembourg étoit malade ; circonstance funeste, dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces, il falloit des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avoit point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avoit dans son armée le Duc de Chartres, depuis Régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avoit pas alors quinze ans. Il ne pouvoit être utile pour un coup décisif ; mais c'étoit beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de France encore enfant, chargeant avec la maison du Roi, blessé dans le combat, & revenant encore à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du Grand Condé servoient tous deux de Lieutenans-Généraux : l'un étoit Louis de Bourbon, nommé Monsieur le Duc ; l'autre, Armand Prince de Conti ; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation ; Monsieur le Duc, d'un naturel plus austère, ayant peut-être des qualités

qualités plus solides, & le Prince de Conti de plus brillantes ; appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiroient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connoissoit leur ambition comme leur mérite, se souvenoit toujours que le Prince de Condé lui avoit fait la guèrre.

Le Prince de Conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en fesant avancer d'autres. Monsieur le Duc fesoit la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le Duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, étoit aussi Lieutenant-Général dans cette armée. Il servit depuis l'âge de douze ans ; & quoiqu'il en eut alors quarante, il n'avoit pas encore commandé en chef. Son frère le Grand Prieur étoit auprès de lui.

Il fallut que tous ces Princes se missent à la tête de la maison du Roi, pour chasser un corps d'Anglois, qui gardoit un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendoit. La maison du Roi & les Anglois étoient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les François, encouragés par cette foule de Princes & de jeunes Seigneurs qui combattoient autour du Général, l'emportèrent enfin ; & quand les Anglois furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufflers, depuis Maréchal de France, accouroit dans ce moment même, de quelques lieues du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le Roi Guillaume,

laume, ayant perdu environ ſept-mille hommes, ſe retira avec autant d'ordre qu'il avoit attaqué ; & toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encore la campagne. La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes Princes & de la plus floriſſante nobleſſe du royaume, fit à la Cour, à Paris & dans les provinces un effet, qu'aucune bataille gagnée n'avoit fait encore.

Monſieur le Duc, le Prince de Conti, Meſſieurs de Vendôme & leurs amis, trouvoient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamâtions & la joie alloient juſqu'à la démence. Toutes les femmes s'empreſſoient d'attirer leurs regards. Les hommes portoient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeoit avec aſſez de peine & de tems. Les Princes s'étant habillés avec précipitâtion pour le combat, avoient paſſé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portèrent des ornemens faits ſur ce modèle ; on les appella des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étoient à la Steinkerque. Un jeune homme, qui s'étoit trouvé à cette bataille, étoit regardé avec empreſſement. Le peuple s'attroupoit par-tout autour des Princes ; & on les aimoit d'autant plus, que leur faveur à la Cour n'étoit pas égale à leur gloire.

Le même Général, avec les mêmes Princes & ces mêmes troupes ſurpriſes & victorieuſes à Steinkerque, alla ſurprendre, la campagne ſuivante, le Roi Guillaume par une marche de ſept lieues, & le battit à Nerwinde. Nerwinde eſt un village près de la Guette, à quelques

quelques lieues de Bruxelles. Guillaume eut le tems de ſe mettre en bataille. Luxembourg & les Princes emportèrent le village deux fois l'épée à la main ; l'ennemi le reprenoit, dès que Luxembourg tournoit d'un autre côté : enfin le Général & les Princes l'emportèrent une troiſiéme fois, & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent plus meurtrières ; il y eut environ vingt-mille morts, douze-mille des Alliés & huit-mille François. C'eſt à cette occâſion qu'on diſoit, qu'il falloit chanter plus de *De profundis*, que de *Te deum*. 29 Juil. 1693.

Toutes ces victoires produiſoient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les Alliées, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, ne l'avoient jamais été d'une manière complette. Le Roi Guillaume fit toujours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris étoit remplie des drapeaux ennemis. Le Prince de Conti appelloit le Maréchal de Luxembourg, *le tapiſſier de Notre-Dame*. On ne parloit que de victoires. Cependant Louis XIV avoit autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, ſans donner un ſeul combat ; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus ſanglantes, on ne pouvoit entamer les Provinces-Unies. On ne pouvoit même faire le ſiége de Bruxelles.

Le Maréchal de Lorges avoit auſſi, de ſon côté, gagné un grand combat près de Spirebach : 1 & 2 Sept. 1692.

bach : il avoit même pris le vieux Duc de Wirtemberg : il avoit pénétré dans ſon pays ; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avoit été contraint d'en ſortir. Monſeigneur vint prendre une ſeconde fois & ſaccager Heidelberg, que les ennemis avoient repris, & enſuite il fallut ſe tenir ſur la défenſive contre les Impériaux.

Le Maréchal de Catinat ne put, après ſa victoire de Staffarde & la conquête de la Savoye, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même Duc de Savoie ; ni après ſa victoire de la Marſaille, ſauver l'importante ville de Caſal.

27 Mai 1694. En Eſpagne, le Maréchal de Noailles gagna auſſi une bataille ſur le bord du Tèr. Il prit Girone & quelques petites places : mais il n'avoit qu'une armée foible ; & il fut obligé, après ſa victoire, de ſe retirer devant Barcelone. Les François vainqueurs de tous côtés & affoiblis par leurs ſuccès, combattoient dans les Alliés une hidre toujours renaiſſante. Il commençoit à devenir difficile en France de faire des recrues, encore plus 1694. de trouver de l'argent. La rigueur de la ſaiſon, qui détruiſit les biens de la tèrre en ce tems, apporta la famine. On périſſoit de miſère, au bruit des *Te deum* & parmi les réjouiſſances. Cet eſprit de confiance & de ſupériorité, l'âme des troupes Françoiſes, diminuoit déja un peu. Louis XIV ceſſa de pa- 1691. roître à leur tête. Louvois étoit mort : on étoit très-mécontent de Barbeſieux ſon fils. Enfin la mort du Maréchal de Luxembourg, Janv. 1695. ſous qui les ſoldats ſe croyoient invincibles, ſembla

ſembla mettre un terme à la fuite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaiſſeaux retomba alors ſur ſes inventeurs. Ce n'eſt pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglois voulurent bruler Saint-Malo, & qui échoua ſans faire d'effet, dût ſont origine à l'induſtrie des François. Il y avoit déja longtems, qu'on avoit hazardé de pareilles machines en Europe. C'étoit l'art de faire partir les bombes, auſſi juſte d'une aſſiette mouvante que d'un terrain ſolide, que les François avoient inventé; & ce fut par cet art, que Dieppe, le Havre de Grace, Saint-Malo, Dunkerque & Calais, furent bombardés par les flotes Angloiſes. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la ſeule qui ſouffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ſes maiſons regulières & qui doit ſes embelliſſemens à ſon malheur, fut preſque toute réduite en cendres. Vingt maiſons ſeulement au Havre de Grace furent écraſées & brulées par les bombes; mais les fortifications du port furent renverſées. C'eſt en ce ſens, que la médaille frappée en Hollande eſt vraie, quoique tant d'auteurs François ſe ſoient récriés ſur ſa fauſſeté. On lit dans l'éxergue en Latin? *Le port du Havre brulé & renverſé &c.* Cette inſcription ne dit pas que la ville fut conſumée, ce qui eut été faux; mais qu'on avoit brulé le port, ce qui étoit vrai. Juil. 1694. & 1695.

Quelque tems après, la conquête de la Namur fut perdue. On avoit en France prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir priſe;

& des railleries & des ſatires indécentes contre le Roi Guillaume, pour ne l'avoir pu ſecourir avec une armée de quatre-vingt-mille hommes. Guillaume s'en rendit maître, de la même manière qu'il l'avoit vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encore plus forte, que n'avoit été la ſienne quand Louis XIV l'aſſiégea. Il trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avoit faites. La garniſon Françoiſe, qui la défendit, étoit une armée; car dans le tems qu'il en forma l'inveſtiſſement, le Maréchal de Bouflers ſe jetta dans la place avec ſept régimens de dragons. Ainſi Namur étoit défendue par ſeize-mille hommes, & prête à tout moment d'être ſecourue par près de cent mille. Le Maréchal de Bouflers étoit un homme de beaucoup de mérite, un Général actif & appliqué, un bon citoyen, ne ſongeant qu'au bien du ſervice, ne ménageant pas plus ſes ſoins que ſa vie.

Les mémoires du Marquis de Feuquières lui reprochent pluſieurs fautes, dans la défenſe de la place & de la citadelle; il lui en reproche encore dans la défenſe de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire de Louis XIV, ont copié ſervilement le Marquis de Feuquières pour la guerre, ainſi que l'Abbé de Choiſi pour les anecdotes. Ils ne pouvoient pas ſavoir que Feuquières, d'ailleurs excellent Officier & connoiſſant la guerre par principes & par expérience, étoit un eſprit non moins chagrin qu'éclairé, l'ariſtarque des Généraux & quelquefois le zoïle. Il altère des faits, pour avoir le plaiſir de cenſurer des fautes. Il ſe plaignoit de tout le monde, & tout

tout le monde ſe plaignoit de lui. On diſoit qu'il étoit le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormoit au milieu de cent-mille de ſes ennemis. Sa capacité n'ayant pas été récompenſée par le bâton de Maréchal de France; il employa trop, contre ceux qui ſervoient l'Etat, des lumières qui euſſent été très utiles, s'il eût eu l'eſprit auſſi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au Maréchal de Villeroi plus de fautes, & de plus eſſentielles, qu'à Bouflers. Villeroi, à la tête d'environ quatre-vingt-mille hommes, devoit ſecourir Namur: mais quand même les Maréchaux de Villeroi & de Bouflers euſſent fait généralement tout ce qui ſe pouvoit faire (ce qui eſt bien râre); il falloit, par la ſituâtion du terrain, que Namur ne fût point ſecourue & ſe rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'obſervâtion qui avoit arrêté les ſecours du Roi Guillaume, arrêtèrent alors néceſſairement ceux du Maréchal de Villeroi.

Le Maréchal de Bouflers, le Comte de Guiscard Gouverneur de la ville, le Comte de Laumont du Châtelet Commandant de l'infanterie, tous les Officiers & les ſoldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la priſe de deux jours. Quand une ville eſt aſſiégée par une armée ſupérieure, que les travaux ſont bien conduits, & que la ſaiſon eſt favorable; on ſait à-peu-près en combien de tems elle ſera priſe, quelque vigoureuſe que la défenſe puiſſe être. Le Roi Guillaume ſe rendit maître

de la ville & de la citadelle, qui lui coutèrent plus de tems qu'à Louis XIV.

Sept. 1695. Le Roi, pendant qu'il perdoit Namur, fit bombarder Bruxelles : vengeance inutile, qu'il prenoit sur le Roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglois. Tout cela fesoit une une guèrre ruineuse & funeste aux deux partis.

C'est, depuis deux siécles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les desolâtions de nos guèrres ne se bornent pas à notre Europe. Nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par addresse à recevoir nos établissemens, & les Ameriquains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger, & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

Les François n'avoient de colonies dans les grandes Indes, que celle de Pondichéri, formée par les soins de Colbert avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvoit être recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les Hollandois s'en saisirent aisément, & ruinèrent aux Indes le commerce de la France à peine établi.

1695. Les Anglois détruisirent les plantâtions de la France à Saint-Domingue. Un armateur
1696. de Brest ravagea celles qu'ils avoient à Gambie dans l'Afrique. Les armateurs de Saint-Malo portèrent le fèr & le feu à Terre-Neuve sur la côte

côte orientale qu'ils poſſédent. Leur île de la Jamaïque fut inſultée par nos eſcadres, leurs vaiſſeaux pris & brulés, leurs côtes ſaccagées.

Pointis chef d'eſcadre, à la tête de pluſieurs vaiſſeaux du Roi & de quelques Corſaires de l'Amérique, alla ſurprendre, auprès de la ligne, la ville de Carthagène, magazin & entrepôt des tréſors que l'Eſpagne tire du Méxique. Le dommage qu'il y cauſa, fut eſtimé vingt-millions de nós livres, & le gain dix-millions. Il y a toujours quelque choſe à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que cauſent ces expéditions glorieuſes. 1695. Mai 1697.

Les vaiſſeaux marchands de Hollande & d'Angleterre étoient tous les jours la proie des armateurs de France, & ſurtout de Duguê-Trouin, homme unique en ſon genre, auquel il ne manquoit que de grandes flotes, pour avoir la réputâtion de Dragut ou de Barberouſſe. Les ennemis prenoient moins de vaiſſeaux marchands François, parce qu'il y en avoit moins. La mort de Colbert & la guèrre avoient beaucoup diminué le commerce.

Le réſultat des expéditions de tèrre & de mèr, étoit donc le malheur univerſel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guèrre Louis XIV étoit armé contre ſon neveu le Roi d'Eſpagne, contre l'Electeur de Bavière dont il avoit donné la ſœur à ſon fils le Dauphin, contre l'Electeur Palatin dont il brula les Etats après avoir marié Monſieur à la Princeſſe Palatine. Le Roi Jâques fut chaſſé du trône par ſon gendre & par ſa fille. Depuis même on à vû le Duc de Savoie ligué encore contre la France

où l'une de ſes filles étoit Dauphine, & contre l'Eſpagne où l'autre étoit Reine. La plupart des guèrres entre les Princes Chrétiens ſont des eſpéces de guèrres civiles.

L'entrepriſe la plus criminelle de toute cette guèrre fut la ſeule véritablement heureuſe. Guillaume réuſſit toujours pleinement en Angletèrre & en Irlande. Ailleurs les ſuccès furent balancés. Quand j'appelle cette entrepriſe criminelle, je n'éxamine pas ſi la nâtion, après avoir répandu le ſang du père, avoit tort ou raiſon de proſcrire le fils, & de défendre ſa religion & ſes droits : je dis ſeulement, que s'il y a quelque juſtice ſur la tèrre, il n'appartenoit pas à la fille & au gendre du Roi Jâques, de le chaſſer de ſa maiſon.

CHAPITRE SEIZIE'ME.

Paix de Riſwick : état de la France & de l'Europe : mort & teſtament de Charles ſecond, Roi d'Eſpagne.

LA France conſervoit encore ſa ſupériorité ſur tous ſes ennemis. Elle en avoit accâblé quelques-uns, comme la Savoie & le Palatinat. Elle feſoit la guèrre ſur les frontières des autres. C'étoit un corps puiſſant & robuſte, fatigué d'une longue réſiſtance, & épuiſé par ſes victoires. Un coup porté à propos l'eut fait chancelér. Quiconque a pluſieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de ſalut que dans leur diviſion ou dans la paix : Louis XIV obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor Amédée Duc de Savoie étoit celui de tous les Princes qui prenoit le plutôt ſon parti, quand il s'agiſſoit de rompre ſes engagemens pour ſes intérêts. Ce fut à lui que la Cour de France s'adreſſa. Le Comte de Teſſé, depuis Maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui eſt le premier talent des négociateurs, agit d'abord ſourdement à Turin. Le Maréchal de Catinat, auſſi propre à faire la paix que la guèrre, acheva la négociâtion. Il n'étoit pas néceſſaire de deux hommes habiles, pour déterminer le Duc de Savoie à recevoir ſes avantages. On lui rendoit ſon pays : on lui donnoit

noit de l'argent : on propoſoit le mariage du jeune Duc de Bourgogne, fils de Monſeigneur héritier de la couronne de France, avec ſa fille. On fut bientôt d'accord : le Duc & Catinat conclurent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allèrent ſous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à perſonne. Le Pape (c'étoit alors Innocent XII) entroit ardemment dans cette négociation. Son but étoit de délivrer à la fois l'Italie, & des invaſions des François, & des taxes continuelles que l'Empereur exigeoit pour payer ſes armées. On vouloit que les Impériaux laiſſaſſent l'Italie neutre. Le Duc de Savoie s'engageoit par le traité à obtenir cette neutralité. L'Empereur répondit d'abord par des refus ; car la Cour de Vienne ne ſe déterminoit guères qu'à l'extrémité. Alors le Duc de Savoie joignit ſes troupes à l'armée Françoiſe. Ce Prince devint en moins d'un mois, de Généraliſſime de l'Empereur, Généraliſſime de Louis XIV. On amena ſa fille en France, pour épouſer à onze ans le Duc de Bourgogne qui en avoit treize. Après la défection du Duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimégue, que chacun des Alliés prit le parti de traiter. L'Empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandois propoſèrent le château de Riſwick près de la Haie, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le Roi avoit ſur pied, ſervirent à hâter les concluſions. Quatre-vingt-mille hommes étoient en Flandre ſous Villeroi. Le Maréchal de Choiſeul en avoit quarante-mille ſur les bords du Rhin. Catinat en avoit encore autant en Piémont.

Juil. 1696.

Piémont. Le Duc de Vendôme, parvenu enfin au Généralat, après avoir passé par tous les dégrez depuis celui de garde du Roi comme un soldat de fortune, commandoit en Catalogne, où il gagna un combat, & où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiâtion la plus efficace. Le Cour de Rome offrit encore son arbitrage, & fut refusée comme à Nimégue. Le Roi de Suéde Charles XI fut médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avoient signalé la grandeur de Louis XIV ; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui étonnèrent également les François & les Alliés. On a crû longtems que cette paix avoit été préparée par la plus profonde politique.

Août 1697. Sept. Oct. 1697.

On prétendoit que le grand projet du Roi de France étoit, & devoit être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-père & du grand-père de son fils, dans l'autre branche de la Maison d'Aûtriche. Il espéroit, disoit-on, que la Maison de Bourbon en arracheroit au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'auroit toute entière. Les renonciâtions autentiques de la femme & de la mère de Louis XIV ne paroissoient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devoient anéantir. Dans ce dessein qui aggrandissoit ou la France ou la Maison de Bourbon, il étoit nécessaire de montrer quelque modérâtion à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toujours soupçonneuses.

neuſes. La paix donnoit le tems de ſe faire de nouveaux Alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on auroit beſoin, & de laiſſer former dans l'Etat de nouvelles milices. Il falloit céder quelque chôſe, dans l'eſpérance d'obtenir beaucoup plus.

On penſa que c'étoient là les motifs ſécrets de cette paix de Riſwick qui en effet procura par l'événement le trône d'Eſpagne au petit fils de Louis XIV. Cette idée ſi vraiſemblable n'eſt pas vraie ; ni Louis XIV, ni ſon Miniſtre, n'eurent ces vues qui ſembloient devoir ſe préſenter à eux. C'eſt un grand éxemple de cet enchaînement des révolutions de ce monde, qui entraînent les hommes par leſquels elles ſemblent conduites. L'intérêt viſible de poſſéder bientôt l'Eſpagne, ou une partie de cette Monarchie, n'influa en rien dans la paix de Riſwick. Le Marquis de Torci en fait l'aveu dans ſes mémoires manuſcrits. On fit la paix par laſſitude de la guèrre, & cette guèrre avoit été preſque ſans objet, du moins elle n'avoit été du côté des Alliés que le deſſein vague d'abaiſſer la grandeur de Louis XIV, & dans ce Monarque que la ſuite de cette même grandeur qui n'avoit pas voulu plier. Le Roi Guillaume avoit entraîné dans ſa cauſe l'Empereur, l'Empire, l'Eſpagne, les Provinces-Unies, la Savoie. Louis XIV s'étoit vû trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'Europe avoit été ravagée, parce que le Roi de France avoit uſé avec trop de hauteur de ſes avantages après la paix de Nimégue. C'étoit contre ſa perſonne qu'on s'étoit ligué plutôt que

contre

contre la France. Le Roi croyoit avoir mis en ſureté la gloire que donnent les armes : il voulut avoir celle de la modération : & l'épuiſement qui ſe feſoit ſentir dans les finances ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques ſe traitoient dans le Conſeil : les réſolutions s'y prenoient : le Marquis de Torci encore jeune n'étoit chargé que de l'éxécution. Tout le Conſeil vouloit la paix. Le Duc de Beauvilliers ſurtout, y repréſentoit avec force la miſère des peuples. Madame de Maintenon en étoit touchée : le Roi n'y étoit pas inſenſible. Cette miſère feſoit d'autant plus d'impreſſion qu'on tomboit de cet état floriſſant, où le Miniſtre Colbert avoit mis le royaume. Les grands établiſſemens en tout genre avoient prodigieuſement coûté, & l'oeconomie ne réparoit pas le dérangement de ces dépenſes forcées. Ce mal intérieur étonnoit, parce qu'on ne l'avoit jamais ſenti depuis que Louis XIV gouvernoit par lui-même. Voila les cauſes de la paix de Riſwick. Des ſentimens vertueux y influèrent certainement. Ceux qui penſent que les Rois & leurs Miniſtres ſacrifient ſans ceſſe & ſans meſure à l'ambition, ne ſe trompent pas moins, que celui qui penſeroit qu'ils ſacrifient toujours au bonheur du monde.

Le Roi rendit donc aux Eſpagnols tout ce qu'il leur avoit pris vers les Pirénées, & ce qu'il venoit de leur prendre en Flandre dans cette dernière guèrre ; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut, pour Roi légitime d'Angleterre, le Roi Guillaume, traité juſqu'alors de Prince d'Orange, d'uſurpateur & de

tiran. Il promit de ne donner aucun ſecours à ſes ennemis. Le Roi Jâques, dont le nom fut omis dans le traité, reſta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de Roi, & des penſions de Louis XIV. Il ne fit plus que des manifeſtes ; ſacrifié par ſon protecteur à la néceſſité, & déja oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les Chambres de Briſac & de Metz contre tant de Souverains, & les réunions faites à l'Alſace, monumens d'une puiſſance & d'une fierté dangéreuſe, furent abolis ; & les baillages juridiquement ſaiſis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces déſiſtemens, on reſtitua à l'Empire Fribourg, Briſac, Kehl, Philipsbourg. On ſe ſoumit à râſer les fortereſſes de Straſbourg ſur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbach, le Mont-Royal ; ouvrages, où Vauban avoit épuiſé ſon art, & le Roi ſes finances. On fut étonné dans l'Europe, & indigné en France, que Louis XIV eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avoient ſigné cette paix, n'oſoient ſe montrer, ni à la Cour, ni à la ville ; on les accâbloit de reproches & de ridicules, comme s'ils avoient fait un ſeul pas qui n'eût été ordonné par le Miniſtère. La Cour de Louis XIV leur reprochoit d'avoir trahi l'honneur de la France, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la ſucceſſion à la Monarchie Eſpagnole. Mais il ne méritérent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la Maiſon qui la poſſédoit depuis ſept-cens années. Le Duc Charles V, appui

appui de l'Empire & vainqueur des Turcs, étoit mort. Son fils Léopold prit, à la paix de Riſwick, poſſeſſion de ſa ſouveraineté ; dépouillé à la vérité de ſes droits réels, car il n'étoit pas permis au Duc d'avoir des remparts à ſa capitale ; mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ſes ſujets ; droit, dont jamais aucun Prince n'a ſi bien uſé que lui.

Il eſt à ſouhaiter, que la dernière poſtérité apprenne, qu'un des plus petits Souverains de l'Europe, a été celui qui a fait le plus de bien à ſon peuple. Il trouva la Lorraine déſolée & déſerte : il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conſervée toujours en paix, pendant que le reſte de l'Europe a été ravagé par la guèrre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France, & d'être aimé dans l'Empire ; tenant heureuſement ce juſte milieu, qu'un Prince ſans pouvoir n'a preſque jamais pu garder entre deux grandes puiſſances. Il a procuré à ſes peuples l'abondance, qu'ils ne connoiſſoient plus. Sa nobleſſe, réduite à la dernière miſère, a été miſe dans l'opulence par ſes ſeuls bienfaits. Voyoit-il la maiſon d'un Gentil-homme en ruine, il la feſoit rebâtir à ſes dépens : il payoit leurs dettes ; il marioit leur filles ; il prodiguoit des préſens, avec cet art de donner, qui eſt encore au-deſſus des bienfaits ; il mettoit dans ſes dons la magnificence d'un Prince & la politeſſe d'un ami. Les arts en honneur dans ſa petite province, produiſoient une circulâtion nouvelle, qui fait la richeſſe des Etats. Sa Cour étoit formée ſur le

le modèle de celle de France. On ne croyoit preſque pas, avoir changé de lieu, quand on paſſoit de Verſailles à Luneville. A l'éxemple de Louis XIV, il feſoit fleurir les Belles Lettres. Il a établi dans Luneville une eſpéce d'univerſité ſans pédantiſme, où la jeune nobleſſe d'Allemagne venoit ſe former. On y apprenoit de véritables ſciences, dans des écoles où la Phiſique étoit démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens juſques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout ſon régne, il ne s'eſt occupé, que du ſoin de procurer à ſa nâtion de la tranquilité, des richeſſes, des connoiſſances & des plaiſirs. *Je quitterois demain ma Souveraineté*, diſoit-il, *ſi je ne pouvois faire du bien.* Auſſi a-t-il gouté le bonheur d'être aimé; & j'ai vu, longtems après ſa mort, ſes ſujets verſer des larmes en prononçant ſon nom. Il a laiſſé, en mourant, ſon éxemple à ſuivre aux plus grands Rois; & il n'a pas peu ſervi à préparer à ſon fils le chemin du trône de l'Empire.

Dans le tems que Louis XIV ménageoit la paix de Riſwick qui devoit lui valoir la ſucceſſion d'Eſpagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. C'étoit la ſeule couronne royale qui fut alors élective au monde. Citoyens & étrangers peuvent prétendre. Il faut deux chôſes pour y parvenir, ou un mérite aſſez éclatant & aſſez ſoutenu par les intrigues pour entraîner les ſuffrages, (comme il étoit arrivé à Jean Sobieski dernier Roi;) ou bien des tréſors aſſez grands pour acheter ce royaume,

me, qui eſt preſque toujours à l'enchère.

L'Abbé de Polignac, depuis Cardinal, eut d'abord l'habileté de diſpôſer les ſuffrages en faveur de ce Prince de Conti, connu par les actions de valeur, qu'il avoit faites à Steinkerque & à Nerwinde. Il n'avoit jamais commandé en chef; il n'entroit point dans les Conſeils du Roi; Monſieur le Duc avoit autant de réputâtion que lui à la guèrre; Monſieur de Vendôme en avoit davantage: cependant ſa renommée effaçoit alors les autres noms, par le grand art de plaire & de ſe faire valoir, que jamais on ne poſſéda mieux que lui. Polignac, qui avoit celui de perſuader, détermina d'abord les eſprits en ſa faveur. Il balança avec de l'éloquence & des promeſſes, l'argent qu'Auguſte Electeur de Saxe prodiguoit. Le Prince de Conti fut élu Roi par le plus grand parti, & proclamé par le Primat du royaume. Auguſte fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux: mais il étoit Prince ſouverain & puiſſant; il avoit des troupes prêtes ſur les frontières de Pologne. Le Prince de Conti étoit abſent, ſans argent, ſans troupes, ſans pouvoir; il n'avoit pour lui, que ſon nom & le Cardinal de Polignac. Il falloit, ou que Louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter ſur ſon rival. Le Miniſtère François paſſa pour en avoir fait trop, en envoyant le Prince de Conti; & trop peu, en ne lui donnant qu'une foible eſcadre & quelques lettres de change, avec leſquelles il arriva à la rade de Dantzig. Le miniſtère François s'eſt quelquefois

27 Juin 1697

quefois conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le Prince de Conti ne fut pas seulement reçu à Dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du Pape, celle de l'Empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assuroient déja la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avoit pas assez de force pour faire un Roi de Pologne.

Cette disgrâce du Prince de Conti ne troubla point la paix du Nord entre les Chrétiens. Le Midi de l'Europe fut tranquile bientôt après par la paix de Riswick. Il ne restoit plus de guèrre que celle que les Turcs fesoient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Russie. Les Chrétiens quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avoient dans cette guèrre
1697. la supériorité. La bataille de Zanta, où le Prince Eugéne battit le Grand-Seigneur en personne, fameuse par la mort d'un Grand-Visir, de dix-sept Bachas, & de plus de vingt-mille Turcs, abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent
1699. la loi. Les Vénitiens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonois Caminiek, l'Empereur la Transilvanie. La chrétienté fut alors tranquile & heureuse, on n'entendoit parler de guèrre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la terre étoit en paix vers les deux dernières années du dix-septiéme siécle, époque singulière & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencèrent bientôt. Le Nord fut troublé dès l'an 1700 par

par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la tèrre. L'un étoit le Czar Pierre Aléxiovitz, Empereur de Russie ; & l'autre le jeune Charles XII, Roi de Suéde. Le Czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son Empire. Charles XII plus vertueux que le Czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems ; mais il est mort avec la réputation d'un Roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guèrre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du Roi de Danemarck & du Roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de Charles XII, pour lui ravir une partie de ses Etats. Le Roi Charles, à l'âge de seize ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, 1700.
& passa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encore toute leur éducation. Il fut neuf ans le Roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du Midi de l'Europe ont eu une autre origine. Il s'agissoit de recueillir les dépouilles du Roi d'Espagne, dont la mort s'approchoit. Les puissances qui dévoroient déja en idée cette succession immense, faisoient ce que nous voyons souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans : sa femme, ses parens, des Prêtres, des officiers préposés pour recevoir les dernières volontés des mourans, l'assiégent de tous côtés pour arracher

cher de lui un mot favorable. Quelques héritiers consentent à partager ses dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les disputer.

Louis XIV & l'Empereur Léopold étoient au même dégré : tous deux petit-fils de Philippe trois : tous deux avoient épousé des filles de Philippe IV : ainsi *Monseigneur* fils du Roi, & Joseph Roi des Romains, fils de l'Empereur, étoient encore doublement au même dégré. Le droit d'ainesse étoit dans la Maison de France, puisque le Roi & Monseigneur avoient les ainées pour mères : mais la Maison de l'Empereur comptoit pour ses droits, premièrement les renonciations autentiques & ratifiées de Louis XIII & de Louis XIV à la couronne d'Espagne ; ensuite le nom d'Aûtriche ; le sang de Maximilien, dont Léopold & Charles II descendoient ; l'union presque toujours constante des deux branches Aûtrichiennes ; la haine encore plus constante de ces deux branches contre les Bourbons ; l'aversion, que la nâtion Espagnole avoit alors pour la nâtion Françoise ; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le Conseil d'Espagne.

Non seulement ces deux concurrens se craignoient mutuellement, mais ils avoient encore l'Europe à craindre. Les puissances & surtout l'Angleterre & la Hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les Souverains, ne pouvoient souffrir que la même tête pût porter avec la couronne d'Espagne, ou celle de l'Empire, ou celle de France. Guillaume, Roi d'Angleterre, imagina de faire, du vivant même du Roi Charles II, un partage

tage de la Monarchie Eſpagnole, & d'en donner la principale partie à un Prince qui ne ſeroit ni du ſang de Bourbon, ni du ſang d'Aûtriche. Il y avoit un jeune Prince de Bavière, enfant de huit ans, deſcendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'Empereur Léopold. Une fille de ce Léopold & de cette cadette, mariée à l'Electeur de Bavière Maximilien, avoit été mère de cet enfant. Ce fut ſur lui qu'on jetta les yeux. Le Roi de France y conſentit; il donnoit à ſon fils *Monſeigneur* par ce partage, la Sicile, Naples, la province de Guipuſcoa & beaucoup de villes. L'Archiduc Charles devoit avoir Milan. Tout le reſte de la monarchie étoit abandonné à ce jeune Prince de Bavière, qui de longtems ne ſeroit à craindre. La France, l'Angletèrre & la Hollande firent ce traité. La France croyoit gagner des Etats; l'Angletèrre & la Hollande croyoient affermir le repos d'une partie de l'Europe; toute cette politique fut vaine. Le Roi moribond, apprenant qu'on déchiroit ſa monarchie de ſon vivant, fut indigné. On s'attendoit, qu'à cette nouvelle, il déclareroit pour ſon ſucceſſeur, ou l'Empereur, ou un fils de l'Empereur; qu'il lui donneroit cette récompenſe, de n'avoir point trempé dans ce partage; que la grandeur & l'intéret de la Maiſon d'Aûtriche lui dicteroient un teſtament. Il en fit un en effet; mais il déclara ce même Prince de Bavière unique heritier de tous ſes Etats. La nâtion Eſpagnole, qui ne craignoit rien tant que le demembrement de ſa Monarchie, applaudiſſoit à cette diſpôſition. La paix ſembloit devoir en être le fruit. Cette eſpé-

11 Octob. 1698.

Nov. 1698.

Fevr. 1699. eſpérance fut encore auſſi vaine que le traité de partage. Le Prince de Bavière, déſigné Roi, mourut à Bruxelles.

On accuſa injuſtement de cette mort précipitée la Maiſon d'Autriche, ſur cette ſeule vraiſemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime eſt utile. Alors recommencèrent les intrigues à la Cour de Madrid, à Vienne, à Verſailles, à Londres, à la Haie & à Rome.

Louis XIV, le Roi Guillaume & les Etats-Généraux, diſpôſèrent encore une fois en idée de la Monarchie Eſpagnole. Ils aſſignoient à l'Archiduc Charles, fils puîné de l'Empe-
Mars 1700. reur, la part qu'ils avoient auparavant donnée à l'enfant qui venoit de mourir.

On donnoit Milan au Duc de Lorraine, & la Lorraine, ſi ſouvent envahie & ſi ſouvent rendue par la France, devoit y être annéxée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les Princes pour le traverſer ou pour le ſoutenir, fut tout auſſi inutile que le premier. L'Europe fut encore trompée dans ſon attente, comme il arrive preſque toujours.

L'Empereur, à qui on propôſoit ce traité de partage à ſigner, n'en vouloit point, parce qu'il eſpéroit avoir toute la ſucceſſion. Le Roi de France, qui en avoit preſſé la ſignature, attendoit les événemens avec incertitude.

Alors le Roi d'Eſpagne, qui ſe voyoit mourir à la fleur de ſon âge, voulut donner tous ſes Etats à l'Archiduc Charles, neveu de ſa femme, ſecond fils de l'Empereur Léopold. Il n'ôſoit les laiſſer au fils ainé; tant le ſiſtè-

me

me de l'équilibre prévaloit dans les esprits, & tant il étoit sûr que la crainte de voir l'Espagne, les Indes, l'Empire, la Hongrie, la Bohême, la Lombardie, dans les mêmes mains, armeroit le reste de l'Europe. Il demandoit que l'Empereur Léopold envoyât son second fils Charles à Madrid, à la tête de dix-mille hommes ; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auroient alors souffert : toutes vouloient le partage. L'Empereur ne vouloit point envoyer son fils seul à la merci du Conseil d'Espagne, & ne pouvoit y faire passer dix-mille hommes. Il vouloit seulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'assurer cette partie des Etats de la Monarchie Aûtrichienne-Espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands Rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légères. On disputa, on s'aigrit : la fierté Allemande révoltoit la hauteur Castillane. La Comtesse de Perlipz, qui gouvernoit la femme du Roi mourant, aliénoit les esprits qu'elle eut dû gagner à Madrid ; & le Conseil de Vienne les éloignoit encore davantage par ses hauteurs.

Le jeune Archiduc, qui fut depuis l'Empereur Charles VI, appelloit toujours les Espagnols d'un nom injurieux. Il aprit alors combien les Princes doivent peser leurs paroles. Un Evêque de Lérida Ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le Conseil d'Aûtriche, que l'Ar-

l'Archiduc n'en avoit prononcées contre les Eſpagnols. " Les Miniſtres de Léopold, écri-" voit-il, ont l'eſprit fait comme les cornes " des chévres de mon pays, petit, dur & tor-" tu." Cette lettre devint publique. L'Evêque de Lérida fut rappellé, & à ſon retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'averſion des Eſpagnols contre les Allemans.

Autant le parti Autrichien révoltoit la Cour de Madrid, autant le Marquis depuis Maréchal, Duc d'Harcourt, Ambaſſadeur de France ſe concilioit tous les coeurs par la profuſion de ſa magnificence, par ſa dextérité & par le grand art de plaire. Il fut le premier qui fit changer en bienveillance cette antipatie que la nation Eſpagnole nourriſſoit contre la Françoiſe depuis Ferdinand le Catholique; & ſa prudence prépara les tems où la France & l'Eſpagne ont renoué les anciens noeuds qui les avoient unis depuis Ferdinand *de couronne à couronne, de peuple à peuple, & d'homme à homme.* Il accoutuma la Cour Eſpagnole à aimer la Maiſon de France, ſes Miniſtres à ne plus s'effrayer des renonciations de Marie Thérèſe & d'Anne d'Autriche, & Charles ſecond lui même à balancer entre ſa propre Maiſon & celle de Bourbon. Il fut ainſi le premier mobile de la plus grande révolution dans le Gouvernement & dans les eſprits. Cependant ce changement étoit encore éloigné.

L'Empereur prioit, menaçoit. Le Roi de France repréſentoit ſes droits, mais ſans ôſer demander pour un de ſes petits fils la ſucceſſion entière.

On

On ne savoit encore quel parti prendre dans le Conseil de Madrid, & Charles second aprochoit du tombeau, plus incertain que jamais. L'Empereur Léopold piqué rappella son Ambassadeur le Comte de Harac, mais bientôt après il le renvoya à Madrid, & les espérances en faveur de la Maison d'Aûtriche se rétablirent. Le Roi d'Espagne écrivit à l'Empereur qu'il choisiroit l'Archiduc pour son successeur. Alors le Roi de France, menaçant à son tour, assembla une armée vers les frontières d'Espagne; & ce même Marquis d'Harcourt fut rappelé de son ambassade pour commander cette armée. Il ne resta à Madrid que le Sécretaire de l'ambassade qui fut chargé des affaires, & qui eut ensuitte le titre d'Envoyé. Ainsi le Roi moribond menacé tour à tour par ceux qui prétendoient à sa succession, voyant que le jour de sa mort seroit celui de la guèrre, que ses Etats alloient être déchirés, tendoit à sa fin sans consolâtion, sans résolution, & au milieu des inquiétudes.

Dans cette crise violente le Cardinal Portocarrero, Archévêque de Tolède, le Comte de Monterey & d'autres Grands d'Espagne voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haine contre le Gouvernement Allemand fortifia dans leurs esprits la raison d'Etat, & servit la Cour de France sans qu'elle le sût. Ils persuadèrent à Charles second de préférer un petit fils de Louis XIV à un Prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'étoit point anéantir les renonciâtions solennelles de

la

la mère & de la femme de Louis XIV à la couronne d'Eſpagne, puiſqu'elles n'avoient été faites que pour empêcher les ainés de leurs deſcendans de réunir ſous leur domination les deux royaumes, & qu'on ne choiſiſſoit point un ainé. C'étoit en même tems rendre juſtice aux droits du ſang; c'étoit conſerver la monarchie Eſpagnole ſans partage. Le Roi ſcrupuleux fit conſulter des Théologiens, qui furent de l'avis de ſon Conſeil; enſuite tout malade qu'il étoit, il écrivit de ſa main au Pape Innocent XII, & lui fit la même conſultation. Le Pape, qui croyoit voir dans l'affoibliſſement de la Maiſon d'Autriche la liberté de l'Italie, écrivit au Roi: " que les lois d'Eſpagne & le bien " de la chrétienté exigeoient de lui, qu'il donnât la préférence à la Maiſon de France." La lettre du Pape étoit du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conſcience d'un Souverain, comme une affaire d'Etat, tandis que le Roi d'Eſpagne feſoit de cette grande affaire d'Etat, un cas de conſcience.

Louis XIV en fut informé: c'eſt toute la part que le cabinet de Verſailles eut à cet événement. Six mois s'étoient écoulés depuis qu'on n'avoit plus d'Ambaſſadeur à Madrid. C'étoit peut-être une faute, & ce fut peut-être encore cette faute qui valut la Monarchie Eſpagnole à la Maiſon de France.

Toute l'Europe a penſé que le teſtament de Charles ſecond avoit été dicté à Verſailles. Le Roi mourant n'avoit conſulté que l'intérêt de ſon royaume, les vœux de ſes ſujets, & même leurs craintes; car le Roi de France feſoit avancer des troupes ſur la frontière, pour

s'aſſurer

s'assurer une partie de l'héritage tandis que le Roi moribond se resolvoit à lui tout donner. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui consommèrent cette révolution. Charles d'Aûtriche, après avoir signé la ruine de sa Maison & la grandeur de celle de France, languit encore un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avoit menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connoître l'esprit humain, de dire que quelques mois avant sa mort, ce Monarque fit ouvrir à l'Escurial les tombeaux de son père, de sa mère & de sa première femme, Marie-Louise d'Orléans, dont il étoit soupçonné d'avoir souffert l'empoisonnement. * Il baisa ce qui restoit de ces cadâvres ; soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens Rois d'Espagne ; soit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort ; soit qu'une secrette superstition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderoit l'heure, où il devoit être porté dans la sienne. 1 Oct. 1700.

Son testament fut si secret, que le Comte de Harac, Ambassadeur de l'Empereur, se flattoit encore que l'Archiduc étoit reconnu successeur. Il attendit long-tems l'issue du grand Conseil qui se tint immédiatement après la mort du Roi. Le Duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts : l'Ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'Archiduc ne fût Roi ; quand le Duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant, *vengo ad espedir me de la casa de Austria. Je viens prendre congé de la Maison d'Aûtriche.*

Ainsi,

* Voyez le chapitre des anecdotes.

Ainſi, après deux-cens ans de guèrres & de négociâtions pour quelques frontières des Etats Eſpagnols, la Maiſon de France eut d'un trait de plume la Monarchie entière, ſans traités, ſans intrigues, & ſans même avoir eu l'eſperance de cette ſucceſſion. On s'eſt cru obligé de faire connoître la ſimple vérité d'un fait juſqu'à préſent obſcurci par tant de Miniſtres & d'hiſtoriens, ſeduits par leurs préjugés & par les apparences qui ſéduiſent preſque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le Maréchal d'Harcourt, & des Miniſtres Eſpagnols gagnés pour faire ſigner ce teſtament, eſt au rang des menſonges politiques, & des erreurs populaires. Le Marquis de Torci, qui gouvernoit alors les affaires étrangères en France, a rendu un témoignage autentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de ſa main. Mais le Roi d'Eſpagne, en choiſiſſant pour ſon héritier le petit-fils d'un Roi ſi longtems ſon ennemie, penſoit toujours aux ſuites que l'idée d'un équilibre général devoit entraîner. Le Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, n'étoit appellé à la ſucceſſion d'Eſpagne, que parce qu'il ne devoit pas eſpérer celle de France; & le même teſtament, qui au défaut des puînés du ſang de Louis XIV rappelloit l'Archiduc Charles (depuis l'Empereur Charles VI), portoit expreſſément que l'Empire & l'Eſpagne ne ſeroient jamais réunis ſous un même Souverain.

Louis XIV pouvoit s'en tenir encore au traité de partage, qui étoit un gain pour la France. Il pouvoit accepter le teſtament qui étoit un avantage pour ſa Maiſon. Il eſt certain que la matière

matière fut mise en déliberâtion dans un Conseil extraordinaire. Le Chancelier de Ponchartrain & le Duc de Beauvilliers furent d'avis de s'en tenir au traité; ils voyoient les dangers d'une nouvelle guèrre à soutenir. Louis les voyoit aussi; mais il étoit accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le testament; & rencontrant, au sortir du Conseil, les Princesses de Conti avec Madame la Ducheſſe; *Eh-bien*, leur dit-il en souriant, *quel parti prendriez-vous?* puis sans attendre leur réponse: *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je sai bien que je serai blâmé.*

Les actions des Rois, tout flattés qu'ils sont, éprouvent toujours tant de critiqu s, que le Roi d'Angletèrre lui-même essuya des reproches dans son Parlement; & ses Ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglois, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, crioient à la fois, & contre Guillaume qui avoit fait le traité, & contre Louis XIV qui le rompoit.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la Monarchie d'Espagne soumise à la France, dont elle avoit été trois-cens ans la rivale. Louis XIV sembloit le Monarque le plus heureux & le plus puissant de la tèrre. Il se voyoit à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité; un de ses petits-fils alloit gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, & les Pays-Bas. L'Empereur n'ôsoit encore que se plaindre.

Le Roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & foible, ne paroiſſoit plus un ennemi dangereux. Il lui falloit le conſentement de ſon Parlement, pour faire la guèrre ; & Louis avoit fait paſſer de l'argent en Angleterre, avec lequel il eſpéroit diſpôſer de pluſieurs voix de ce Parlement. Guillaume & la Hollande, n'étant pas aſſez forts pour ſe déclarer, écrivirent à Philippe V comme au Roi légitime d'Eſpagne. Louis XIV étoit aſſuré de l'Electeur de Bavière, père du jeune Prince qui étoit mort déſigné Roi. Cet Electeur, Gouverneur des Pays-Bas au nom du dernier Roi Charles II, aſſuroit tout d'un coup à Philippe V la poſſeſſion de la Flandre, & ouvroit dans ſon Electorat le chemin de Vienne aux armées Françoiſes, en cas que l'Empereur ôsât faire la guèrre. L'Electeur de Cologne, frère de l'Electeur de Bavière, étoit auſſi intimement lié à la France que ſon frère ; & ces deux Princes ſembloient avoir raiſon, le parti de la Maiſon de Bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le Duc de Savoie, déja beau-père du Duc de Bourgogne, alloit l'être encore du Roi d'Eſpagne ; il devoit commander les armées Françoiſes en Italie. On ne s'attendoit pas, que le père de la Ducheſſe de Bourgogne & de la Reine d'Eſpagne, dût jamais faire la guèrre à ſes deux gendres.

Fevr. 1701.

Le Duc de Mantoue, vendu à la France par ſon Miniſtre, ſe vendit auſſi lui-même, & reçut garniſon Françoiſe dans Mantoue. Le Milanois reconnut le petit-fils de Louis XIV ſans balancer. Le Portugal même, ennemi

nemi naturel de l'Eſpagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Lisbonne à Anvers, & du Danube à Naples, tout paroiſſoit être aux Bourbons. Le Roi étoit ſi fier de ſa proſpérité, qu'en parlant au Duc de la Rochefoucault au ſujet des propoſitions que l'Empereur lui feſoit alors, il ſe ſervit de ces termes : *Vous les trouverez encore plus inſolentes, qu'on ne vous l'a dit.*

Le Roi Guillaume, ennemi juſqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'Empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande ; il mit encore le Danemarck dans ſes intérêts ; enfin il ſigna à la Haie la ligue déja tramée contre la Maiſon de France. Mais le Roi s'en étonna peu ; & comptant ſur les diviſions que ſon argent devoit jetter dans le Parlement Anglois, & plus encore ſur les forces réunies de la France & de l'Eſpagne, il ſembla mépriſer ſes ennemis. Sept. 1701.

Jâques mourut alors à Saint-Germain. Louis pouvoit accorder ce qui paroiſſoit être de la bienſéance & de la politique, en ne ſe hâtant pas de reconnoître le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre d'Ecoſſe & d'Irlande, après avoir reconnu Guillaume par le traité de Riſwick. Un pur ſentiment de généroſité le porta d'abord à donner au fils du Roi Jâques la conſolâtion d'un honneur & d'un titre que ſon malheureux père avoit eu juſqu'à ſa mort, & que ce traité de Riſwick ne lui ôtoit pas. Toutes les têtes du Conſeil furent d'une opinion contraire. Le Duc de Beauvilliers ſurtout fit voir avec une éloquence forte tous les fléaux de la guèrre qui devoient être le fruit de cette magnanimité dangereuſe. Il étoit 16 Sept. 1701.

Gouverneur du Duc de Bourgogne, & penſoit en tout comme le Précepteur de ce Prince, ce célebre Archevêque de Cambrai, ſi connu par ſes maximes humaines de Gouvernement, & par la préférence qu'il donnoit aux intérêts des peuples ſur la grandeur des Rois. Le Marquis de Torci apuya par des principes de politique ce que le Duc de Beauvilliers avoit dit comme citoyen. Il repréſenta qu'il ne convenoit pas d'irriter la nâtion Angloiſe par une démarche précipitée. Louis ſe rendit à l'avis unanime de ſon Conſeil, & il fut réſolu de ne point reconnoître le fils de Jâques ſecond pour Roi. Le jour même Marie de Modéne, veuve de Jâques, vint parler à Louis XIV dans l'apartement de Madame de Maintenon. Elle le conjure en larmes de ne point faire à ſon fils, à elle, à la mémoire d'un Roi qu'il a protégé, l'outrage de refuſer un titre, ſeul reſte de tant de grandeurs. On a toujours rendu à ſon fils les honneurs d'un Prince de Galles: on le doit donc traiter en Roi après la mort de ſon père: le Roi Guillaume ne peut s'en plaindre, pourvû qu'on le laiſſe jouir de ſon uſurpâtion. Elle fortifie ces raiſons par l'intérêt de la gloire de Louis XIV; qu'il reconnoiſſe ou non le fils de Jâques ſecond, les Anglois ne prendront pas moins parti contre la France, & il aura ſeulement la douleur d'avoir ſacrifié la grandeur de ſes ſentimens à des ménagemens inutiles. Ces repréſentâtions & ces larmes furent apuyées par Madame de Maintenon. Le Roi revint à ſon premier ſentiment & à la gloire de ſoutenir, autant qu'il pouvoit, des Rois opprimés.

més. Enfin Jâques trois fut reconnu le même jour qu'il avoit été arrêté dans le Conſeil qu'on ne le reconnoîtroit pas.

Le Marquis de Torci a ſouvent fait l'aveu de cette anecdote ſingulière. Il ne l'a pas inſérée dans ſes mémoires manuſcrits, parce qu'il penſoit (diſoit-il) qu'il n'étoit pas honorable à ſon Maitre que deux femmes lui euſſent fait changer une réſolution priſe dans ſon Conſeil. Quelques Anglois m'ont dit que peut-être ſans cette démarche le Parlement Anglois n'eut point pris de parti entre les Maiſons de Bourbon & d'Aûtriche ; mais que reconnoître ainſi pour leur Roi un Prince proſcrit par eux, leur parut une injure à la nâtion, & un deſpotiſme qu'on vouloit éxercer, dans l'Europe. Cet eſprit de liberté qui régnoit en Angletèrre, nourri par la haîne du pouvoir de Louis XIV diſpôſa la nâtion à donner tous les ſubſides que demandoit Guillaume.

Il paroît plus vraiſemblable que l'Angletèrre ſe ſeroit toujous déclarée contre Louis XIV, quand même il eut refuſé le vain titre de Roi au fils de Jâques ſecond. La Monarchie d'Eſpagne entre les mains de ſon petit-fils ſembloit devoir armer néceſſairement contre lui les puiſſances maritimes. Quelques Membres du Parlement gagnés n'auroient pas arrêté le torrent de la nâtion. C'eſt un problême à réſoudre ſi Madame de Maintenon ne penſa pas mieux que tout le Conſeil, & ſi Louis XIV n'eut pas raiſon de laiſſer agir la hauteur & la ſenſibilité de ſon âme.

L'Empereur Léopold commença d'abord

cette guèrre en Italie dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toujours été le pays le plus chèr à l'ambition des Empereurs. C'étoit celui, où ſes armes pouvoient le plus aiſément pénétrer par le Tirol & par l'Etat de Veniſe ; car Veniſe, quoique neutre en apparence, penchoit plus cependant pour la Maiſon d'Aûtriche, que pour celle de France. Obligée d'ailleurs par des traités de donner paſſage aux troupes Allemandes, elle accompliſſoit ces traités ſans peine.

L'Empereur, pour attaquer Louis XIV du côté de l'Allemagne, attendoit que le corps Germanique ſe fut ébranlé en ſa faveur. Il avoit des intelligences & un parti en Eſpagne : mais les fruits de ces intelligences ne pouvoient éclore, ſi l'un des fils de l'Empereur ne ſe préſentoit pour les recueillir ; & ce fils de l'Empereur ne pouvoit s'y rendre, qu'à l'aide des flotes d'Angleterre & de Hollande. Le Roi Guillaume hâtoit les préparatifs. Son eſprit, plus agiſſant que jamais dans un corps ſans force & preſque ſans vie, remuoit tout, moins pour ſervir la Maiſon d'Aûtriche, que pour abaiſſer Louis XIV.

Il devoit au commencement de 1702 ſe mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce deſſein. Une chute de cheval
19 Mars 1702. acheva de déranger ſes organes affoiblis ; une petite fiévre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des Prêtres Anglois, qui étoient auprès de ſon lit, lui dirent ſur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnoient les affaires de l'Europe.

Il

Il laiſſa la réputâtion d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire ; & d'un Général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours meſuré dans ſa conduite & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paiſiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être abſolu. On l'appelloit, comme on ſait, le Stathouder des Anglois, & le Roi des Hollandois. Il ſavoit toutes les langues de l'Europe, & n'en parloit aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'eſprit que d'imaginâtion. Il affectoit de fuir les éloges & les flatteries, peut-être parce que Louis XIV ſembloit trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre, que celle du Monarque François. Ceux qui eſtiment plus l'avantage d'avoir aquis un royaume ſans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu ſans être aimé, d'avoir gouverné deſpotiquement la Hollande ſans la ſubjuguer, d'avoir été l'âme & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les reſſources d'un Général & la valeur d'un ſoldat, de n'avoir jamais perſécuté perſonne pour la religion, d'avoir mépriſé toutes les ſuperſtitions des hommes, d'avoir été ſimple & modeſte dans ſes mœurs ; ceux-là ſans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui ſont plus touchés des plaiſirs d'une Cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zéle pour le bien public, de la paſſion pour la gloire, du talent de régner ; qui ſont plus frapés de cette hauteur, avec laquelle des Miniſtres & des Généraux

ont ajouté des provinces à la France, ſur un ordre de leur Roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vû un ſeul Etat réſiſter à tant de puiſſances ; ceux qui eſtiment plus un Roi de France, qui fait donner l'Eſpagne à ſon petit-fils, qu'un gendre qui détrône ſon beau-père ; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le perſécuteur du Roi Jâques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

A Guillaume trois, ſuccéda la Princeſſe Anne, fille du Roi Jâques & de la fille d'Hide, Avocat devenu Chancelier, & l'un des grands hommes de l'Angletèrre. Elle étoit mariée au Prince de Danemarck, qui ne fut que ſon premier ſujet. Dès qu'elle fut ſur le trône, elle entra dans toutes les meſures du Roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces meſures étoient les vœux de la nâtion. Un Roi fait ailleurs entrer aveuglément ſes peuples dans toutes ſes vues ; mais à Londres un Roi doit entrer dans celles de ſon peuple.

Ces diſpôſitions de l'Angletèrre & de la Hollande, pour mettre, s'il ſe pouvoit, ſur le trône d'Eſpagne l'Archiduc Charles fils de l'Empereur, ou du moins pour réſiſter aux Bourbons, méritent peut être l'attention de tous les ſiécles. La Hollande devoit, pour ſa part, entretenir cent-deux-mille hommes de troupes, ſoit dans les garniſons, ſoit en campagne. Il s'en falloit beaucoup que la vaſte Monarchie Eſpagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de Marchands, preſque toute ſubjugée en deux mois trente ans auparavant, pouvoit plus alors que

les

les Maîtres de l'Eſpagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Méxique. L'Angleterre promettoit quarante-mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avoit promis. L'Angleterre au contraire donna cinquante-mille hommes dans la ſeconde année, au lieu de quarante ; & vers la fin de la guèrre elle entretint, tant de ſes troupes que de celles des Alliés, ſur les frontières de de France, en Eſpagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & ſur ſes flotes, deux-cens-vingt-mille ſoldats & matelots combattans ; dépenſe preſqu'incroyable, pour qui conſidèrera que l'Angleterre, proprement dite, n'eſt que le tiers de la France, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoyé ; mais dépenſe vraiſemblable, aux yeux de ceux qui ſavent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglois ont porté toujours le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandois ont inſenſiblement diminué le leur : car après tout, la république des Etats-Généraux n'eſt qu'une illuſtre compagnie de commerce : & l'Angleterre eſt un pays fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'Empereur devoit fournir quatre-vingt-dix-mille hommes, ſans compter les ſecours de l'Empire & des Alliés qu'il eſpéroit détacher de la Maiſon de Bourbon ; & cependant le petit-fils de Louis XIV régnoit deja paiſiblement dans Madrid ; & Louis, au commencement du ſiécle, étoit au comble de ſa puiſſance & de ſa gloire. Mais ceux, qui pénétroient dans les reſſorts des Cours de l'Europe,

& ſurtout dans celle de France, commençoient à craindre quelques revers. L'Eſpagne, affoiblie ſous les derniers Rois du ſang de Charles-quint, l'étoit encore davantage dans les premiers jours du régne d'un Bourbon. La Maiſon d'Aûtriche avoit des partiſans dans plus d'une province de cette Monarchie. La Catalogne ſembloit prête à ſecouer le nouveau joug, & à ſe donner à l'Archiduc Charles. Il étoit impoſſible, que le Portugal ne ſe rangeât, tôt ou tard, du côté de la Maiſon d'Autriche. Son intérêt viſible étoit de nourir chez les Eſpagnols, ſes ennemis naturels, une guèrre civile, dont Liſbonne ne pouvoit que profiter. Le Duc de Savoie, à peine beau-père du nouveau Roi d'Eſpagne, & lié aux Bourbons par le ſang & par les traités, paroiſſoit déja mécontent de ſes gendres. Cinquante-mille écus par mois, pouſſés depuis juſqu'à deux cens-mille francs, ne paroiſſoient pas un avantage aſſez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui falloit au moins le Monferrat Mantouan & une partie du Milanois. Les hauteurs, qu'il eſſuyoit des Généraux François & du Miniſtère de Verſailles, lui feſoient craindre avec raiſon d'être bientôt compté pour rien par ſes deux gendres, qui tenoient reſſerrés ſes Etats de tous côtés. Il avoit déja quitté bruſquement le parti de l'Empire, pour la France. Il étoit vraiſemblable, qu'étant ſi peu ménagé par la France, il s'en détacheroit à la première occâſion.

Quant à la cour de Louis XIV & à ſon royaume, les eſprits fins y appercevoient déja un changement que les grôſſiers ne voient que quand

quand la décadence eſt arrivée. Le Roi âgé de plus de ſoixante ans, devenu plus retiré, ne pouvoit plus ſi bien connoître les hommes; il voyoit les choſes dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & faſcinés par une longue proſpérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités eſtimables qu'elle poſſédoit, n'avoit ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'eſprit, néceſſaires pour ſoutenir la gloire d'un État. Elle contribua à faire donner le Miniſtère des finances en 1698, & celui de la guèrre en 1701, à ſa créature Chamillard, plus honnête homme que Miniſtre, & qui avoit plû au Roi par la modeſtie de ſa conduite, lors qu'il étoit chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modeſtie extérieure, il eut le malheur de ſe croire la force de ſupporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avoient à peine ſoutenus. Le Roi, comptant ſur ſa propre expérience, croyoit pouvoir diriger heureuſement ſes Miniſtres. Il avoit dit, après la mort de Louvois, au Roi Jâques : *J'ai perdu un bon Miniſtre; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorſqu'il choiſit Barbéſieux, pour ſuccéder à Louvois dans le Miniſtère de la guèrre; *J'ai formé votre père*, lui dit-il, *je vous formerai de même.* Il en dit à peu-près autant à Chamillard. Un Roi, qui avoit travaillé ſi long-tems & ſi heureuſement, ſembloit avoir droit de parler ainſi.

A l'égard des Généraux qu'il employoit, ils étoient ſouvent génés par des ordres précis, comme des Ambaſſadeurs, qui ne devoient pas s'écarter de leurs inſtructions. Il dirigeoit avec

avec Chamillard, dans le cabinet de Madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le Général vouloit faire quelque grande entrepriſe, il falloit ſouvent qu'il en demandât la permiſſion par un courier, qui trouvoit à ſon retour, ou l'occaſion manquée, ou le Général battu.

Les dignités & les récompenſes militaires furent prodiguées ſous le Miniſtère de Chamillard. On donna la permiſſion à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, preſque au ſortir de l'enfance; tandis que chez les ennemis, un régiment étoit le prix de vingt-ans de ſervice. Cette différence ne fut enſuite que trop ſenſible, dans plus d'une occaſion, où un Colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les Croix de Chevaliers de Saint-Louis, récompenſe inventée par le Roi en 1693, & qui étoient l'objet de l'émulation des Officiers, ſe vendirent dès le commencement du Miniſtère de Chamillard. On les achetoit cinquante écus dans les bureaux de la guèrre. La diſcipline militaire, l'âme du ſervice, ſi rigidement ſoutenue par Louvois, tomba dans un relâchement funeſte : ni le nombre des ſoldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des Officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les Commiſſaires, & l'inattention du Miniſtre produiſoient ce déſordre. De-là naiſſoit un inconvénient qui devoit, toutes choſes égales d'ailleurs, faire perdre néceſſairement des batailles. Car, pour avoir un front auſſi étendu que celui de l'ennemi, on étoit obligé d'oppoſer des bataillons foibles à des bataillons nom-

nombreux. Les magazins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc, qui voyoient ces défauts du Gouvernement, & qui savoient à quels Généraux la France auroit à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettoient à la France de plus grandes prospérités que jamais.

CHA-

CHAPITRE DIXSEPTIE'ME.

Guèrre de 1701 : conduite du Prince Eugène, du Maréchal de Villeroi, du Duc de Vendôme, du Duc de Marlborough, du Maréchal de Villars, juſqu'en 1703.

LE premier Général, qui balança la ſupériorité de la France, fut un François ; car on doit appeller de ce nom le Prince Eugène, quoiqu'il fut petit-fils de Charles-Emanuel Duc de Savoie. Son père, le Comte de Soiſſons, établi en France, Lieutenant-Général des armées & Gouverneur de Champagne, avoit épouſé Olimpe Mancini, l'une des niéces du Cardinal Mazarin. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce
OA. 1663. Prince ſi dangereux depuis à Louis XIV, & ſi peu connu de lui dans ſa jeuneſſe. On le nomma d'abord en France le Chevalier de Carignan. Il prit enſuite le petit collet. On l'appelloit l'Abbé de Savoie. On prétend qu'il demanda un régiment au Roi, & qu'il fut refuſé parce qu'il étoit trop lié avec les Princes de Conti alors en diſgrâce. Ne pouvant réuſſir auprès de Louis XIV, il alla ſervir l'Empereur contre les Turcs en Hongrie en 1684, avec les Princes de Conti, qui y avoient déja fait une campagne glorieuſe. Le Roi fit ordonner aux Princes de Conti, & à tous ceux qui

qui fesoient avec eux le voyage, de revenir. L'Abbé de Savoie fut le seul qui n'obéit point. Il continua sa route, déclarant qu'il renonçoit à la France. Le Roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *Ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte ?* & les courtisans assurèrent, que l'Abbé de Savoie seroit toujours un esprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeoit par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce Prince, trop mépriſé à la Cour de France, étoit né avec les qualités qui font un héros dans la guèrre & un grand homme dans la paix ; un esprit plein de justesse & de hauteur, ayant le courage nécessaire, & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les Généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de Louis XIV & la puissance Ottomane, il a gouverné l'Empire : & dans le cours de ses victoires & de son Miniſtère, il a mépriſé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les lettres, & les a protégées autant qu'on le pouvoit à la Cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avoit l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs, & des fautes commises par les Impériaux dans les dernières guèrres, où il avoit servi contre la France. Il descendit en Italie par le Trentin sur les tèrres de Veniſe avec trente mille hommes, & la liberté entière de s'en servir comme il le voudroit. La Cour défendit d'abord au Maréchal de Catinat de s'oppôser au passage

du

du Prince Eugène ; ſoit pour ne point commettre le premier acte d'hoſtiliſité, ce qui eſt une mauvaiſe politique quand on a les armes à la main ; ſoit pour ménager les Vénitiens, qui étoient pourtant moins dangereux que l'armée Allemande. Cette faute de la Cour en fit commettre d'autres à Catinat. Rarement réuſſit-on, quand on ſuit un plan qui n'eſt pas le ſien. On ſait d'ailleurs, combien il eſt difficile dans ce pays, tout coupé de rivières & de ruiſſeaux, d'empêcher un ennemi habile de les paſſer. Le Prince Eugène joignoit à une grande profondeur de déſſeins, une vivacité promte d'éxécution. La nature du terrain aux bords de l'Adige feſoit encore que l'armée ennemie étoit plus ramaſſée, & la Françoiſe plus étendue. Catinat vouloit aller à l'ennemi ; mais quelques Lieutenans-Généraux firent des difficultés, & formèrent des cabales contre lui. Il eut la foibleſſe de ne ſe pas faire obéir. La modération de ſon eſprit lui fit faire cette grande faute. Eugène força d'abord le poſte de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par Saint-Fremont, qui ne ſuivit pas en tout les ordres du Général, & qui ſe fit battre. Après ce ſuccès, l'armée Allemande fut maîtreſſe du pays entre l'Adige & l'Adda ; elle pénétra dans le Breſſan, & Catinat recula juſques derrière l'Oglio. Beaucoup de bons Officiers approuvoient cette retraite qui leur paroiſſoit ſage ; & il faut encore ajouter, que le défaut des munitions promiſes par le Miniſtre, la rendoit néceſſaire. Les courtiſans, & ſurtout ceux qui eſpéroient de commander à la place de Catinat, firent regarder ſa conduite comme

comme l'opprobre du nom François. Le Maréchal de Villeroi perſuada, qu'il répareroit l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le gout que le Roi avoit pour lui, obtinrent à ce Général le commandement en Italie. Le Maréchal de Catinat, malgré les victoires de Stafarde & de la Marſaille, fut obligé de ſervir ſous lui.

Le Maréchal Duc de Villeroi, fils du Gouverneur du Roi, élevé avec lui, avoit eu toujours ſa faveur : il avoit été de toutes ſes campagnes & de tous ſes plaiſirs : c'étoit un homme d'une figure agréable & impôſante, très brave, très honnête homme, bon ami, vrai dans la ſociété, magnifique en tout. Mais ſes ennemis diſoient, qu'il étoit plus occupé, étant Général d'armée, de l'honneur & du plaiſir de commander, que des deſſeins d'un grand Capitaine. Ils lui reprochoient un attachement à ſes opinions, qui ne déféroit aux avis de perſonne.

Il vint en Italie donner des ordres au Maréchal de Catinat, & des dégouts au Duc de Savoie. Il feſoit ſentir, qu'il penſoit en effet qu'un favori de Louis XIV, à la tête d'une puiſſante armée, étoit fort au deſſus d'un Prince : il ne l'appelloit que mons de Savoie : il le traitoit comme un Général à la ſolde de France, & non comme un Souverain, maître des barrières que la nature a miſes entre la France & l'Italie. L'amitié de ce Souverain ne fut pas auſſi ménagée, qu'elle étoit néceſſaire. La Cour penſa, que la crainte feroit le ſeul nœud qui le retiendroit ; & qu'une armée Françoiſe, dont environ ſix à ſept-mille ſoldats

dats Piémontois étoient ſans ceſſe environnés, répondroit de ſa fidélité. Le Maréchal de Villeroi agit avec lui comme ſon égal dans le commerce ordinaire, & comme ſon ſupérieur dans le commandement. Le Duc de Savoie avoit le vain titre de Généraliſſime ; mais le Maréchal de Villeroi l'étoit Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le Prince Eugène au poſte de Chiari près de l'Oglio. Les Officiers Généraux jugeoient, qu'il étoit contre toutes les régles de la guèrre d'attaquer ce poſte, pour des raiſons déciſives ; c'eſt qu'il n'étoit d'aucune conſéquence, & que les retranchemens en étoient inabordables, qu'on ne gagnoit rien en le prenant, & que, ſi on le manquoit, on perdoit la réputation de la campagne. Villeroi dit au Duc de Savoie qu'il falloit marcher, & envoya un aide de camp ordonner de ſa part au Maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat ſe fit répéter l'ordre trois fois, & ſe tournant vers les Officiers qu'il commandoit ; *Allons donc*, dit-il, *Meſſieurs, il faut obéir*. On marcha aux retranchemens. Le Duc de Savoie, à la tête de ſes troupes, combattit comme un homme qui auroit été content de la France. Catinat chercha à ſe faire tuer. Il fut bleſſé ; mais tout bleſſé qu'il étoit, voyant les troupes du Roi rebutées, & le Maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, & vint à Verſailles rendre compte de ſa conduite au Roi, ſans ſe plaindre de perſonne.

11 Sept. 1701.

Le Prince Eugène conſerva toujours ſa ſupériorité ſur le Maréchal de Villeroi. Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce Maréchal

réchal dormoit avec sécurité dans Crémone, ville assez forte & munie d'une très grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se léve en hâte, monte à cheval ; la première chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le Maréchal aussitôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passoit, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le Prince Eugène étoit déja dans Crémone. Un Prêtre, nommé Bozzoli, Prévôt de Sainte-Marie la neuve, avoit introduit les troupes Allemandes par un égout. Quatre-cens soldats, entrés par cet égout dans la maison du Prêtre, avoient sur le champ égorgé la garde des deux portes ; les deux portes ouvertes, le Prince Eugène entre avec quatre-mille hommes. Tout cela s'étoit fait, avant que le Gouverneur, qui étoit Espagnol, s'en fût douté, & avant que le Maréchal de Villeroi fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avoient préparé l'entreprise. Le Gouverneur Espagnol se montre d'abord dans les rues avec quelques soldats ; il est tué d'un coup de fusil : tous les Officiers Généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du Comte de Revel, Lieutenant-Général, & du Marquis de Prâlin. Le hazard confondit la prudence du Prince Eugène. 2 Fevr. 1702.

Le Chevalier d'Entragues devoit faire ce jour là dans la ville une revue du régiment des vaisseaux, dont il étoit Colonel ; & déja les soldats s'assembloient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le

le tems que le Prince Eugène entroit par l'autre. D'Entragues commence à courir par les rues avec ſes ſoldats. Il réſiſte aux Allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au reſte de la garniſon d'accourir. Les Officiers, les ſoldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres preſque nuds, ſans commandant, ſans ordre, rempliſſent les rues, les places publiques. On combat en confuſion; on ſe retranche de rue en rue, de place en place. Deux régimens Irlandois, qui feſoient partie de la garniſon, arrêtent les efforts des Imperiaux. Jamais ville n'avoit été ſurpriſe avec plus de ſageſſe, ni défendue avec tant de valeur. La garniſon étoit d'environ cinq-mille hommes. Le Prince Eugène n'en avoit pas encore introduit plus de quatre-mille. Un gros détachement de ſon armée devoit arriver par le pont du Po: les meſures étoient bien priſes. Un autre hazard les dérangea toutes. Ce pont du Po, mal gardé par environ cent ſoldats François, devoit d'abord être ſaiſi par les cuiraſſiers Allemans, qui dans l'inſtant que le Prince Eugène entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer: il falloit pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du Midi voiſine de l'égout, ils fortifſent ſur le champ de Crémone du côté du Nord par la porte du Po, & qu'ils couruſſent au pont. Ils y alloient; le guide qui les conduiſoit, eſt tué d'un coup de fuſil tiré d'une fenêtre: les cuiraſſiers prennent une rue pour une autre: ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les Irlandois ſe jettent à la porte du Po; ils combattent & repouſſent les cuiraſ-

cuiraſſiers : le Marquis de Prâlin profite du moment ; il fait couper le pont : alors le ſecours, que l'ennemi attendoit, ne put arriver, & la ville eſt ſauvée.

Le Prince Eugène, après avoir combattu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il étoit entré, ſe rentire enfin, emmenant le Maréchal de Villeroi & pluſieurs Officiers Généraux priſonniers, mais ayant manqué Crémone, que ſon activité & ſa prudence, jointes à la négligence du Gouverneur, lui avoient donnée, & que le hazard & la valeur des François & des Irlandois lui ôtèrent.

Le Maréchal de Villeroi, extrémement malheureux en cette occâſion, fut condamné à Verſailles par les courtiſans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inſpiroient ſa faveur & ſon caractère, dont l'élevation leur paroiſſoit aprocher de la vanité. Le Roi, qui le plaignoit ſans le condamner, irrité qu'on blâmât ſi hautement ſon choix, s'échappa à dire : *On ſe déchaîne contre lui ; parce qu'il eſt mon favori :* terme, dont il ne ſe ſervit pour perſonne, que cette ſeule fois en ſa vie. Le Duc de Vendôme fut auſſitôt nommé pour aller commander en Italie.

Le Duc de Vendôme, petit fils de Henri quatre, étoit intrépide comme lui, doux, bienfaiſant, ſans faſte, ne connoiſſant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'étoit fier qu'avec des Princes : il ſe rendoit l'égal de tout le reſte. C'étoit le ſeul Général, ſous lequel le devoir du ſervice, & cet inſtinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des Officiers, ne menaſſent point les ſoldats

dats au combat; ils combattoient pour le Duc de Vendôme: ils auroient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageoit quelquefois. Il ne passoit pas pour méditer ses desseins, avec la même profondeur que le Prince Eugène, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeoit trop les détails; il laissoit périr la discipline militaire; la table & le sommeil lui déroboient trop de tems, aussi bien qu'à son frère. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais un jour d'action, il réparoit tout par une présence d'esprit & par des lumières que le péril rendoit plus vives; & ces jours d'action, il les cherchoit toujours, moins fait, à ce qu'on disoit, pour une guèrre défensive, & aussi propre à l'offensive que le Prince Eugène.

Ce désordre & cette négligence qu'il portoit dans les armées, il l'avoit à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne: à force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté Cinique, dont il n'y a point d'exemple; & son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frère le Grand Prieur, qui commanda sous lui en Italie, avoit tous ces mêmes défauts, qu'il poussoit encore plus loin, & qu'il ne rachetoit que par la même valeur. Il étoit étonnant de voir deux Généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux Princes, petits-fils de Henri quatre, plongés dans une négligence

de

de leurs perſonnes, dont les plus vils des hommes auroient eu honte.

Ce qui eſt plus ſurprenant encore, c'eſt ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugène une guèrre vive d'artifice, de ſurpriſes, de marches, de paſſages de rivières, de petits combats ſouvent auſſi inutiles que meurtriers, de batailles ſanglantes où les deux partis s'attribuoient la victoire : telle fut celle de Luzara, pour laquelle les *Te deum* furent chantés à Vienne & à Paris. Vendôme étoit vainqueur, toutes les fois qu'il n'avoit pas à faire au Prince Eugène en perſonne ; mais dès qu'il le retrouvoit en tête, la France n'avoit plus aucun avantage. 15 Août 1702.

Au milieu de ces combats, & des ſiéges de tant de châteaux & de petites villes, des nouvelles ſécretes arrivent à Verſailles, que le Duc de Savoie, petit-fils d'une ſœur de Louis XIII, beau-père du Duc de Bourgogne, beau-père de Philippe V, va quitter les Bourbons, & marchande l'appui de l'Empereur. On s'indigne & on s'étonne qu'il abandonne à la fois ſes deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ſes véritables intérêts. Mais l'Empereur lui promettoit tout ce que ſes gendres lui avoient refuſé, le Monférat Mantouan, Aléxandrie, Valence, les pays entre le Po & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnoit. Cet argent devoit être fourni par l'Angletèrre ; car l'Empereur en avoit à peine pour ſoudoyer ſes armées. L'Angletèrre, la plus riche des Alliés, contribuoit plus qu'eux tous, pour la cauſe commune. Si le Duc de Savoie conſulta peu les lois des nâ- 5 Janv. 1703.

tions

tions & celles de la nature, c'eſt une queſtion de morale, laquelle ſe mêle peu de la conduite des Souverains. L'événement ſeul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans ſon traité, aux lois de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien eſſentiel ; ce fut en laiſſant ſes troupes à la merci des François, tandis qu'il traitoit avec l'Empereur. Le Duc de Vendôme les fit désarmer. Elles n'étoient, à la vérité, que de cinq-mille hommes ; mais ce n'étoit pas un petit objet pour le Duc de Savoie.

10 Août 1703.

A peine la Maiſon de Bourbon a-t-elle perdu cet Allié, qu'elle aprend, que le Portugal, eſt déclaré contre elle. Pierre, Roi de Portugal, reconnoit l'Archiduc Charles pour Roi d'Eſpagne. Le Conſeil Impérial, au nom de cet Archiduc, démembroit, en faveur de Pierre ſecond, une Monarchie, dans laquelle il n'avoit pas encore une ville : il lui cédoit, par un de ces traités qui n'ont point eu d'exécution, Vigo, Bayonne, Alcantara, Badajox, une partie de l'Eſtramadoure, tous les pays ſitués à l'Occident de la rivière d'Argent en Amérique ; en un mot, il partageoit ce qu'il n'avoit pas, pour aquérir ce qu'il pouroit en Eſpagne.

Le Roi de Portugal, le Prince de Darmſtadt Miniſtre de l'Archiduc, l'Amirante de Caſtille ſon partiſan, implorèrent même le ſecours du Roi de Maroc. Non ſeulement ils firent des traités avec ces barbâres, pour avoir des chevaux & du bled ; mais ils demandèrent des troupes. L'Empereur de Maroc, Muley Iſmaël, le tiran le plus guerrier & le plus poli-

politique qui fut alors chez les nâtions Mahométanes, ne voulut envoyer ſes troupes, qu'à des conditions dangereuſes pour la chrétienté, & honteuſes pour le Roi de Portugal : il demandoit en otage un fils de ce Roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens ſe déchirèrent de leurs propres mains, ſans y joindre les mains des barbâres. Ce ſecours d'Afrique ne valoit pas, pour la Maiſon d'Aûtriche, celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil, Comte & enſuite Duc de Marlborough, déclaré Général des troupes Angloiſes & Hollandoiſes dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis pluſieurs ſiécles. Il n'étoit pas comme ces Généraux, auſquels un Miniſtre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir ſuivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de ſervir encore. Il gouvernoit alors la Reine d'Angleterre, & par le beſoin qu'on avoit de lui, & par l'autorité que ſa femme avoit ſur l'eſprit de cette Reine. Il menoit le Parlement par ſon crédit, & par celui de Godolphin grand Tréſorier, dont le fils épouſa ſa fille. Ainſi maître de ſa Cour, du Parlement, de la guèrre & des finances, plus Roi que n'avoit été Guillaume, auſſi politique que lui, & beaucoup plus grand Capitaine, il fit plus que les Alliés n'ôſoient eſpérer. Il avoit par deſſus tous les Généraux de ſon tems, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette ſérénité d'âme dans le péril, que les Anglois appellent *cool head, tête froide.*

C'eſt peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglois ſur les François, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

Marlborough, guerrier infatigable pendant la campagne, devenoit un négociateur auſſi agiſſant pendant l'hiver. Il alloit à la Haie, & dans toutes les Cours d'Allemagne. Il perſuadoit les Hollandois de s'épuiſer, pour abaiſſer la France. Il excitoit les reſſentimens de l'Electeur Palatin. Il alloit flatter la fierté de l'Electeur de Brandebourg, lorſque ce Prince voulut être Roi. Il lui préſentoit la ſerviette à table, pour en tirer un ſecours de ſept à huit-mille ſoldats. Le Prince Eugène, de ſon côté, ne finiſſoit une campagne, que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On ſait ſi les armées en ſont mieux pourvues, quand le Général eſt le Miniſtre. Ces deux hommes, tantôt commandant enſemble, tantôt ſéparément, furent toujours d'intelligence : ils conféroient ſouvent à la Haie avec le Grand Penſionnaire Heinſius, & le Greffier Fagel qui gouvernoient les Provinces-Unies avec autant de lumières que les Barnevelt & les de With, & avec plus de bonheur. Ils feſoient toujours de concert mouvoir les reſſorts de la moitié de l'Europe, contre la Maiſon de Bourbon ; & le Miniſtère de France étoit alors bien foible, pour réſiſter longtems à ces forces réunies. Le ſécret de leur projet de campagne, fut toujours gardé entre eux. Ils arrangeoient eux-mêmes leurs deſſeins, & ne les confioient à ceux qui

les devoient seconder, qu'au point de l'exécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & jouant cependant le rôle d'un premier Ministre, dans l'impuissance où il étoit de faire des arrangemens par lui-même les recevoit de plusieurs mains subalternes. Son secret étoit quelquefois divulgué, avant même qu'il sût précisément ce qu'on devoit faire.

Dès que Marlborough eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir, qu'il avoit apris l'art de la guèrre sous Turenne. Il avoit fait autrefois ses premières campagnes, volontaire sous ce Général. On ne l'appelloit dans l'armée que le bel Anglois. Mais le Vicomte de Turenne avoit jugé, que le bel Anglois seroit un jour un grand homme. Il commença par élever des Officiers subalternes & jusqu'alors inconnus, dont il déméloit le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en France l'ordre du tableau. Il savoit que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulâtion périt; & qu'un Officier, pour être plus ancien, n'est pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain sur les François sans combattre. Le premier mois, le Comte d'Atlone Général Hollandois lui disputa le commande- 1702.
ment; & dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le Roi de France avoit envoyé contre lui son petit-fils le Duc de Bourgogne, Prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le Maréchal de Bou-

fiers, homme d'un courage infatigable, commandoit l'armée ſous ce jeune Prince. Mais le Duc de Bourgogne, après avoir vû prendre pluſieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches ſavantes de l'Anglois, revint à Verſailles au milieu de la campagne. Bouflers reſta ſeul témoin des ſuccès de Marlborough, qui prit Venlo, Ruremonde, Liége, avançant toujours, & ne perdant pas un moment la ſupériorité.

Sept. & Oct. 1702.

Marlborough, de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une Monarchie & dans une République ; créé Duc par la Reine, &, ce qui eſt plus flatteur, remercié par les deux Chambres du Parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans ſa maiſon.

Il s'élevoit cependant un homme, qui ſembloit devoir raſſurer la fortune de la France : c'étoit le Maréchal Duc de Villars, alors ſimple Lieutenant-Général, & que nous avons vu depuis Généraliſſime des armées de France, d'Eſpagne & de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans : homme plein d'audace & de confiance, il avoit été l'artiſan de ſa fortune, par ſon opiniâtreté à faire au-de-là de ſon devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, &, ce qui étoit plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parloit avec la même hardieſſe qu'il ſervoit. On lui reprochoit de n'avoir pas une modeſtie digne de ſa valeur. Mais enfin on s'étoit apperçu, qu'il avoit un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des François. On l'avoit avancé en peu d'années, après l'avoir laiſſé languir longtems.

Il

Il n'y a guères eu d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait du moins en faire. Il a été Maréchal de France, Duc & Pair, Gouverneur de Provence. Mais auſſi il a ſauvé l'Etat : & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtiſans, ont eu à-peu-près les mêmes récompenſes. On lui a reproché juſqu'à ſes richeſſes, aquiſes par des contributions dans le pays ennemi, prix légitime & médiocre de ſa valeur & de ſa conduite : pendant que ceux, qui ont élevé des fortunes dix fois plus conſidérables par des voies honteuſes, les ont poſſédées avec l'approbâtion univerſelle. Il n'a guères commencé à jouir de ſa renommée que vers l'âge de quatre-vingts ans. Il falloit qu'il ſurvécût à toute la Cour, pour gouter pleinement ſa gloire.

Il n'eſt pas inutile qu'on ſache, quelle a été la raiſon de cette injuſtice dans les hommes : c'eſt que le Maréchal de Villars n'avoit point d'art. Il n'avoit, ni celui de ſe faire des amis avec de la probité & de l'eſprit, ni celui de ſe faire valoir en parlant de lui-même, comme il méritoit que les autres en parlaſſent.

Il dit un jour au Roi devant toute la Cour, lorſqu'il prenoit congé pour aller commander l'armée : *Sire, je vais combattre les ennemis de votre Majeſté, & je vous laiſſe au milieu des miens.* Il dit aux courtiſans du Duc d'Orléans, Régent du royaume, devenus riches par ce bouleverſement de l'Etat appellé ſyſtême : *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que ſur les ennemis.* Ces diſcours, où il mettoit le même

courage que dans ſes actions, rabaiſſoient trop les autres hommes, déja aſſez irrités de ſon bonheur.

Il étoit, en ces commencemens de la guèrre, l'un des Lieutenans-Généraux, qui commandoient des détachemens dans l'Alſace. Le Prince de Bade, à la tête de l'armée Impériale, venoit de prendre Landau, défendue par Mélac pendant quatre mois. Ce Prince faiſoit des progrès. Il avoit les avantages du nombre, du terrain & d'un commencement de campagne heureux. Son armée étoit dans ces montagnes du Briſgau, qui touchent à la forêt noire; & cette forêt immenſe ſéparoit les troupes Bavaroiſes des Françoiſes. Catinat commandoit dans Strasbourg. Sa circonſpection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le Prince de Bade, avec tant de déſavantage. L'armée de France eût été perdue ſans reſſource, & l'Alſace eût été ouverte par un mauvais ſuccès. Villars, qui avoit réſolu d'être Maréchal de France ou de périr, hazarda ce que Catinat n'ôſoit faire. Il en obtint permiſſion de la Cour. Il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure vers Friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie ſe battoit dans la plaine: l'infanterie Françoiſe gravit au haut de la mon-
14 Oct. 1702. tagne, & attaqua l'infanterie Allemande retranchée dans des bois. J'ai entendu dire plus d'une fois au Maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchoit à la tête de ſon infanterie, une voix cria: *Nous ſommes coupés.* A ce mot, tous ces régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie:

crie : *Allons, mes amis, la victoire eſt à nous ; vive le Roi.* Les ſoldats répondent *vive le Roi*, en tremblant, & recommencent à fuir encore. La plus grande peine qu'eut le Général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avoient paru dans le moment de cette panique, les François étoient battus : tant la fortune décide ſouvent du gain des batailles.

Le Prince de Bade, après avoir perdu trois-mille hommes, ſon canon, ſon champ de bataille, après avoir été pourſuivi deux lieues à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de ſa défaite, le Fort de Friedlingen capituloit, manda cependant à Vienne qu'il avoit remporté la victoire, & fit chanter un *Te deum*, plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les François, remis de leur terreur panique, proclamèrent Villars Maréchal de France ſur le champ de bataille ; & le Roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des ſoldats lui avoit donné.

Le Maréchal de Villars joint enfin l'Electeur de Bavière avec ſes troupes victorieuſes : il le trouve vainqueur de ſon côté, gagnant du terrain, & maître de la ville Impériale de Ratisbone, où l'Empire aſſemblé venoit de conjurer ſa perte. Avril 1703.

Villars étoit plus fait pour bien ſervir l'Etat en ne ſuivant que ſon génie, que pour agir de concert avec un Prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'Electeur au de-là du Danube ; & quand le fleuve fut paſſé, l'Electeur ſe repentit, voyant que le moindre échec laiſſe-

roit ſes Etats à la merci de l'Empereur. Le Comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt-mille hommes, alloit ſe joindre à la grande armée du Prince de Bade, auprés de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le Maréchal au Prince : *il faut tomber ſur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'Electeur temporiſoit : il répondoit qu'il en devoit conférer avec ſes Généraux & ſes Miniſtres. *C'eſt moi, qui ſuis votre Miniſtre & votre Général*, lui répliquoit Villars. *Vous faut-il d'autre conſeil que moi, quand il s'agit de donner bataille ?* Le Prince, occupé du danger de ſes Etats, reculoit encore ; il ſe fâchoit contre le Général. *Eh-bien*, lui dit Villars, *ſi votre Alteſſe Electorale ne veut pas ſaiſir l'occaſion avec ſes Bavarois, je vais combattre avec les François ;* & auſſitôt il donne ordre pour l'attaque. Le Prince indigné, * & ne voyant dans ce François qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'étoit dans les plaines d'Hochſtet auprès de Donavert.

20 Sept. 1703. Après la première charge, on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la Françoiſe, ſaiſies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le Maréchal de Villars ſe vit preſque ſeul, quelques minutes, ſur le champ de bataille : il rallia les troupes, les ramena au combat, & gagna la vic-

* Tout ceci doit ſe trouver dans les mémoires du Maréchal de Villars manuſcrits ; j'y ai lû ces détails. Le premier tôme imprimé de ces mémoires eſt abſolument de lui ; les deux autres ſont d'une main étrangère & un peu différente.

victoire. On tua trois-mille Impériaux : on en prit quatre-mille : ils perdirent leur canon & leur bagage. L'Electeur se rendit maître d'Ausbourg. Le chemin de Vienne étoit ouvert. Il fut agité dans le Conseil de l'Empereur, s'il sortiroit de sa capitale.

La terreur de l'Empereur étoit excusable : il étoit alors battu partout. Le Duc de Bourgogne, ayant sous lui les Maréchaux de Tallard & de Vauban, venoit de prendre le vieux Brisac. Tallard venoit non seulement de reprendre Landau ; mais il avoit encore défait auprès de Spire, le Prince de Hesse, depuis Roi de Suéde, qui vouloit secourir la ville. Si l'on en croit le Marquis de Feuquières, (cet Officier & ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévère dans ses jugemens) le Maréchal de Tallard ne gagna cette bataille, que par une faute & par une mépriſe. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au Roi ; *Sire, votre armée a pris plus d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

6 Sept.

14 Nov. 1703.

Cette action fut celle de toute la guèrre où la bayonnette fit le plus de carnage. Les François par leur impétuosité avoient un grand avantage en se servant de cette arme. Elle est devenue depuis plus menaçante que meurtrière. Le feu soutenu & roulant a prévalu. Les Allemans & les Anglois s'accoutumèrent à tirer par divisions avec plus d'ordre & de promtitude que les François. Les Prussiens furent les premiers qui chargèrent leurs fusils avec des baguettes de fer. Le second Roi de Prusse les discipline de sorte qu'ils pouvoient tirer six

coups par minute très aiſément. Trois rangs tirant à la fois & avançant enſuite rapidement décident aujourd'hui du ſort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle n'attendent pas l'attaque des bayonnettes, & la cavallerie achéve de les rompre. Ainſi la bayonnette effraye plus qu'elle ne tue, & l'épée eſt devenue abſolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adreſſe, le courage d'un combattant ne lui ſervent plus de rien. Les bataillons ſont devenus de grandes machines, dont la mieux montée derange néceſſairement celle qui lui eſt oppôſée. C'eſt préciſément par cette raiſon que le Prince Eugène a gagné contre les Turcs les célébres batailles de Temiſwar & de Belgrade, où les Turcs auroient eu probablement l'avantage par leur nombre ſupérieur, s'il y avoit eu ce qu'on appele une mélée. Ainſi l'art de ſe détruire eſt non ſeulement tout autre de ce qu'il étoit avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il étoit il y a cent ans.

Cependant la fortune de la France ſe ſoutenant d'abord ſi heureuſement du côté de l'Allemagne, on préſumoit que le Maréchal de Villars la pouſſeroit encore plus loin, avec cette impétuoſité qui déconcertoit la lenteur Allemande. Mais ce même caractère, qui en feſoit un chef redoutable, le rendoit incompatible avec l'Electeur de Bavière. Le Roi vouloit qu'un Général ne fut fiér qu'avec l'ennemi; & l'Electeur de Bavière fut aſſez malheureux, pour demander un autre Maréchal de France. Villars

Villars néceſſaire en Allemagne, où il avoit gagné deux batailles, & où il pouvoit accâbler l'Empereur, fut envoyé alors dans les Cévennes, faire la paix avec des paiſans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. Louis XIV avoit en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des Cévennes.

CHA-

CHAPITRE DIXHUITIE'ME.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

LE Duc de Marlborough étoit revenu vers les Pays-Bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avoit pris Bonn, réſidence de l'Electeur de Cologne. De-là il avoit repris la ville d'Hui, Limbourg; & s'étoit rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le Maréchal de Villeroi, au ſortir de ſa priſon, commandoit en Flandre, & n'étoit pas plus heureux contre Marlborough, qu'il l'avoit été contre le Prince Eugène. Envain le Maréchal de Bouflers venoit de remporter avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckeren, contre Obdam Général Hollandois. Un ſuccès qui n'a point de ſuite, n'eſt rien.

Cependant, ſi le Général Anglois ne marchoit pas au ſecours de l'Empereur, la Maiſon d'Aûtriche ſembloit perdue. L'Electeur de Bavière étoit maître de Paſſau. Trente-mille François, ſous les ordres du Maréchal de Marſin qui avoit ſuccédé à Villars, inondoient le pays au de-là du Danube. Des partis couroient dans l'Aûtriche. Vienne étoit menacé d'un côté par les François & les Bavarois; de l'autre, par le Prince Ragotski, à la tête des Hongrois, combattant pour leur liberté, & ſecourus de l'argent de la France & de

de celui des Turcs. Alors le Prince Eugène accourt d'Italie: il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne: il voit à Heilbron le Duc de Marlborough. Ce Général Anglois, que rien ne génoit dans sa conduite, & que sa Reine & les Hollandois laissoient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix-mille Anglois d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche: il arrive vers le Danube auprès de Donavert vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Bavière, dans lesquelles environ huit-mille François, & autant de Bavarois retranchés, gardoient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, Marlborough perce à la tête de trois bataillons Anglois, renverse les Bavarois & les François. On dit qu'il tua six-mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un Général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il prend Donavert: il passe le Danube: il met la Bavière à contribution. 2 Juil. 1704.

Le Maréchal de Villeroi, qui l'avoit voulu suivre dans ses premières marches, l'avoit tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il étoit, qu'en apprenant cette victoire de Donavert.

Le Maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour s'oppôser à Marlborough par un autre chemin, & se joint à l'Electeur: dans le même tems, le Prince Eugène arrive, & se joint à Marlborough.

Enfin les deux armées se rencontrent assèz près de ce même Donavert, & à-peu-près dans les

les mêmes campagnes, ou le Maréchal de Villars avoit remporté une victoire un an auparavant. Il étoit alors dans les Cévennes. Je sai, qu'ayant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandoit la disposition des deux armées, & la manière dont le Maréchal de Tallard vouloit combattre, il écrivit au Président de Maïsons son beaufrère, que, si le Maréchal de Tallard donnoit bataille en gardant cette position, il seroit infailliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, étoit de 82 bataillons & de 160 escadrons; ce qui fesoit à-peu-près soixante-mille combattans, parce que les corps n'étoient pas pas complets. 64 bataillons & 152 escadrons compôsoient l'armée ennemie, qui n'étoit forte que d'environ cinquante-deux-mille hommes; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si décisive, mérite une attention particulière. On a reproché bien des fautes aux Généraux François; la première étoit, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourage, & de donner au Maréchal de Villeroi le tems de tomber sur les Pays-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée Françoise, étant un peu plus forte que celle des Alliés, pouvoit espérer de la défaire, & que la victoire eût détrôné l'Empereur. Le Marquis de Feuquières compte douze fautes capitales, que firent l'Electeur, Marsin

&

& Tallard, avant & après la bataille. Une des plus considérables étoit, de n'avoir point mis un grôs corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du Maréchal de Villars, que cette disposition étoit inexcusable.

Le Maréchal de Tallard étoit à l'aile droite ; l'Electeur avec Marsin à la gauche. Le Maréchal de Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Françoise, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. C'étoit lui, qui avoit fait les traités de partage. Il étoit allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avoit fait un très grand honneur, malgré les critiques de Feuquières ; car un Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le Général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

Mais Tallard avoit un malheur bien dangereux pour un Général : sa vue étoit si foible, qu'il ne distinguoit pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu, m'ont dit encore que son courage ardent, tout contraire à celui de Marlborough, s'enflâmant dans la chaleur de l'action, ne laissoit pas à son esprit une liberté assez entière. Ce défaut lui venoit d'un sang sec & allumé. On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre âme.

Le Maréchal de Marsin n'avoit jusques-là jamais commandé en chef ; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avoit, disoit-on, l'expé-

l'expérience d'un bon Officier, plus que d'un Général.

Pour l'Electeur de Bavière, on le regardoit moins comme un grand Capitaine, que comme un Prince vaillant, aimable, chéri de ſes ſujets, ayant dans l'eſprit plus de magnanimité que d'applicâtion.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure : Marlborough & ſes Anglois, ayant paſſé un ruiſſeau, chargeoient déja la cavalerie de Tallard. Ce Général, un peu avant ce tems-là, venoit de paſſer à la gauche, pour voir comment elle étoit diſpôſée. C'étoit déja un aſſez grand déſavantage, que l'armée de Tallard combattît, ſans que ſon Général fût à la tête. L'armée de l'Electeur & de Marſin n'étoit point encore attaquée par le Prince Eugène. Marlborough entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugène eût pu arriver vers l'Electeur à notre gauche.

Sitôt que le Maréchal de Tallard apprend que Marlborough attaque ſon aile, il y court : il trouve une action furieuſe engagée ; la cavalerie Françoiſe trois fois ralliée, & trois fois pouſſée. Il va vers le village de Blenheim, où il avoit poſté vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons. C'étoit une petite armée ſéparée : elle feſoit un feu continuel ſur celle de Marlborough. De ce village, où il donne ſes ordres, il revole à l'endroit où Marlborough, avec de la cavalerie & des bataillons entre les eſcadrons, pouſſoit la cavalerie Françoiſe.

Monſieur de Feuquières ſe trompe aſſurément, quand il dit que le Maréchal de Tallard n'y étoit pas, & qu'il fut pris priſonnier en revenant

venant de l'aile de Marſin à la Sienne. Toutes les rélâtions conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y étoit préſent. Il y fut bleſſé : ſon fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute ſa cavalerie eſt miſe en déroute en ſa préſence. Marlborough vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françoiſes ; de l'autre, ſes Officiers Généraux percent auſſi entre ce village de Blenheim & l'armée de Tallard, ſéparée encore de la petite armée qui eſt dans Blenheim.

Le Maréchal de Tallard, dans cette cruelle ſituâtion, court pour rallier quelques eſcadrons. La foibleſſe de ſa vue lui fait prendre un eſcadron ennemi pour un François. Il eſt fait priſonnier par les troupes de Heſſe, qui étoient à la ſolde de l'Angleterre. Au moment que le Général étoit pris, le Prince Eugène, trois fois repouſſé, gagnoit enfin l'avantage. La déroute étoit déja totale & la fuite précipitée, dans le corps d'armée du Maréchal de Tallard. La conſternâtion & l'aveuglement de toute cette droite étoient au point, qu'Officiers & ſoldats ſe jettoient dans le Danube, ſans ſavoir où ils alloient. Aucun Officier Général ne donnoit d'ordre pour la retraite ; aucun ne penſoit ou à ſauver ces vingt-ſept bataillons & ces douze eſcadrons des meilleures troupes de France, enfermés ſi malheureuſement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le Maréchal de Marſin fit alors la retraite. Le Comte du Bourg, depuis Maréchal de France, ſauva une petite partie de l'infanterie, en ſe retirant par les marais d'Hochſtet ; mais ni lui, ni Marſin, ni perſonne, ne ſongea à cette armée, qui

qui reſtoit encore dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle étoit d'onze-mille hommes effectifs; c'étoient les plus anciens corps. Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuſes; mais l'endroit, où on ſe trouve poſté, décide de tout. Ils ne pouvoient ſortir des rues étroites d'un village, pour ſe mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant un armée victorieuſe qui les eût à chaque inſtant accâblés par un plus grand front, par ſon artillerie, & par les canons même de l'armée vaincue, qui étoient déja au pouvoir du vainqueur. L'Officier Général qui devoit les commander, le Marquis de Clérambaut fils du Maréchal de Clérambaut, courut demander les ordres au Maréchal de Tallard: il apprend qu'il eſt pris: il ne voit que des fuyards: il fuit avec eux, & va ſe noyer dans le Danube.

Sivières, Brigadier qui étoit poſté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux Officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui: pluſieurs Officiers, même des autres régimens, y accourent, ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait une ſortie d'une place aſſiégée; mais après la ſortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs Officiers, nommé des-Nonvilles, revint à cheval un moment après dans le village, avec Mylord Orknay d'Hamilton. *Eſt-ce un Anglois priſonnier que vous nous amenez?* lui dirent les Officiers en l'entourant. *Non, Meſſieurs, je ſuis priſonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre pri-*

prisonniers de guèrre. Voilà le Comte d'Orknay, qui vous offre la capitulâtion. Toutes ces vieilles bandes frémirent: Navarre déchira & enterra ses drapeaux. Mais enfin il fallut plier sous la néceſſité ; & cette armée se rendit sans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvoit faire autrement dans sa situâtion génée. L'Europe fut étonnée, que les meilleures troupes Françoises eussent subi en corps cette ignominie. On imputoit leur malheur à lâcheté : mais quelques années après, quatorze-mille Suédois, se rendant à discrétion aux Moscovites en râse campagne, ont justifié les François.

Telle fut la célébre bataille, qui en France a le nom d'*Hochstet*, en Allemagne & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq-mille morts, & près de huit-mille blessés, & le plus grand nombre du côté du Prince Eugène. L'armée Françoise y fut presque entièrement détruite. De soixante-mille hommes, si longtems victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt-mille effectifs.

Environ douze-mille morts, quatorze-mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeaux, les tentes, les équipages, le Général de l'armée, & douze-cens Officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalèrent cette journée. Les fuyards se dispersérent; près de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois. La Bavière entière, passée sous le joug de l'Empereur, éprouva tout ce que le Gouvernement Autrichien irrité avoit de rigueur, & ce que

le

le ſoldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'Electeur, ſe réfugiant à Bruxelles, rencontra ſur le chemin ſon frère l'Electeur de Cologne, chaſſé comme lui de ſes Etats : ils s'embraſſèrent en verſant des larmes. L'étonnement & la conſternation ſaiſirent la Cour de Verſailles, accoutumée à la proſpérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouiſſances pour la naiſſance d'un arrière-petit-fils de Louis XIV : perſonne n'ôſoit apprendre au Roi une vérité ſi cruelle. Il fallut que Madame de Maintenon ſe chargeât de lui dire, qu'il n'étoit plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les hiſtoires ont répété, que l'Empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim un monument de cette défaite, avec une inſcription flétriſſante pour le Roi de France ; mais ce monument n'exiſta jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du Duc de Marlborough. La Reine & le Parlement lui ont fait bâtir dans ſa principale terre, un palais immenſe, qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y eſt repréſentée dans les tableaux & ſur les tapiſſeries. Les remercimens des Chambres du Parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamâtions de l'Angleterre furent le premier prix qu'il reçut de ſa victoire. Le poëme du célèbre Adiſſon, monument plus durable que le palais de Blenheim, eſt compté, par cette nâtion guerrière & ſavante, parmi les récompenſes les plus honorables du Duc de Marlborough. L'Empereur le fit Prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une

une autre ; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de Marlborongh étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France diſperſée laiſſe aux Alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils paſſent le Rhin : ils entrent en Alſace. Le Prince Louis de Bade, Général célébre pour les campemens & pour les marches, inveſtit Landau. Le Roi des Romains Joſeph, fils ainé de l'Empereur Léopold, vient à ce ſiége. 19 & 23 Nov
On prend Landau : on prend Trarbach.

Cent lieues de pays perdues n'empéchoient pas, que les frontières de la France ne fuſſent encore reculées. Louis XIV ſoutenoit ſon petit-fils en Eſpagne, & étoit victorieux en Italie. Il falloit de grands efforts en Allemagne, pour réſiſter à Marlborough victorieux ; & on les fit. On raſſembla les débris de l'armée ; on épuiſa les garniſons : on fit marcher des milices. Le Miniſtère emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée ; & on rappella, du fond des Cévennes, le Maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & ſe trouva près de Tréves avec des forces inférieures, vis-à-vis le Général Anglois. Tous deux vouloient donner une nouvelle bataille. Mais le Prince de Bade n'étant pas venu aſſez tôt joindre ſes troupes aux Anglois, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marlborough. C'étoit beaucoup alors. Mai
Le Duc de Marlborough, qui eſtimoit aſſez 1705.
le Maréchal de Villars pour en être eſtimé, lui écrivit en décampant : " Rendez moi la " juſtice de croire, que ma retraite eſt la faute " du Prince de Bade ; & que je vous eſtime " encore

" encore plus, que je ne ſuis fâché contre " lui. "

Les François avoient donc encore des barrières en Allemagne. La Flandre, où commandoit le Maréchal de Villeroi délivrée de ſa priſon, n'étoit pas entamée. En Eſpagne, le Roi Philippe cinq & l'Archiduc Charles attendoient tous deux la couronne ; le premier de la puiſſance de ſon grand-Père, & de la bonne volonté de la plûpart des Eſpagnols ; le ſecond, du ſecours des Anglois, & des partiſans qu'il avoit en Catalogne & en Arragon. Cet Archiduc, depuis Empereur & alors ſecond fils de l'Empereur Léopold, n'ayant rien que ce titre, alla preſque ſans ſuite à Londres implorer l'appui de la Reine Anne.

Alors parut toute la puiſſance Angloiſe. Cette nâtion, ſi étrangère dans cette querelle, fournit au Prince Aûtrichien deux-cens vaiſſeaux de tranſport, trente vaiſſeaux de guèrre joints à dix vaiſſeaux Hollandois, neuf-mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un royaume. Mais cette ſupériorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empéchoit pas que l'Empereur, dans ſa lettre à la Reine Anne, préſentée par l'Archiduc, ne refuſât à cette Souveraine ſa bienfaictrice le titre de Majeſté : on ne la traitoit que de Sérénité, ſelon le ſtile de la Cour de Vienne, que l'uſage ſeul pouvoit juſtifier, & que la raiſon a fait changer depuis, quand la fierté a plié ſous la néceſſité.

CHA-

CHAPITRE DIXNEUVIEME.

Pertes en Eſpagne : perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs ſuites.

UN des premiers exploits de ces troupes Angloiſes, fut de prendre Gibraltar, qui paſſoit avec raiſon pour imprenable. Une longue chaîne de rochers eſcarpés en défendent toute approche du côté de tèrre : l'entrée de la mèr eſt inacceſſible aux grands navires. Une baye longue, mal ſure & orageuſe, y laiſſe les vaiſſeaux expôſés aux tempêtes & à l'artillerie de la fortereſſe & du mole : les bourgeois ſeuls de cette ville la défendroient contre mille vaiſſeaux & cent-mille hommes. Mais cette force même fut la cauſe de la priſe. Il n'y avoit que cent hommes de garniſon ; c'en étoit aſſez : mais ils négligeoient un ſervice qu'ils croyoient inutile. Le Prince de Heſſe avoit debarqué avec dix-huit-cens ſoldats dans l'iſthme qui eſt au Nord derrière la ville mais de ce côté-là, un rocher eſcarpé rend la ville inattaquable. La flote tira envain quinze-mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouiſſances, s'approchèrent dans des barques ſous le mole, dont l'artillerie devoit les foudroyer ; elle ne joua point. Ils montent ſur le mole ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il falut que cette ville imprenable ſe rendît. 4 Août 1704.

dit. Elle eſt encore aux Anglois dans le tems que j'écris. L'Eſpagne, redevenue une puiſſance ſous le gouvernement de la Princeſſe de Parme, ſeconde femme de Philippe cinq, & victorieuſe depuis en Afrique & en Italie, voit encore, avec une douleur impuiſſante, Gibraltar aux mains d'une nâtion ſeptentrionale, dont les vaiſſeaux fréquentoient à peine, il y a deux ſiécles, la mèr Méditerranée.

Immédiatement après la priſe de Gibraltar, les Anglois, maîtres de cette mèr, donnèrent,
26 à la vue de Malaga, une bataille navale au
Août Comte de Toulouſe Amiral de France: ba-
1704. taille indéciſe à la vérité; mais dernière époque de la puiſſance maritime de Louis XIV. Son fils naturel, le Comte de Toulouſe, Amiral du royaume, y commandoit cinquante vaiſſeaux de ligne & quatre-vingt galères. Il ſe retira avec gloire, & ſans perte. Mais depuis, le Roi ayant envoyé treize vaiſſeaux pour attaquer Gibraltar tandis que le Maréchal de Teſſé
Mars 1705. l'aſſiégeoit par tèrre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flote. Une partie des vaiſſeaux fut briſée par la tempête: une autre priſe par les Anglois à l'abordage, après une réſiſtance admirable; une autre brulée ſur les côtes d'Eſpagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes Françoiſes, ni dans l'Ocean, ni dans la Méditerranée. La marine rentra preſque dans l'état dont Louis XIV l'avoit tirée, ainſi que tant d'autres choſes éclatantes, qui ont eu ſous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes Anglois, qui avoient pris pour eux Gibraltar, conquirent en ſix ſemaines, le royaume

royaume de Valence & de Catalogne pour l'Archiduc Charles. Ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégéans.

Les Anglois étoient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes, qu'ait jamais portés ce pays si fertile en esprits fiers, courageux & bizares. C'étoit le Comte de Péterborough, homme qui ressembloit en tout à ces héros, dont l'imaginâtion des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il étoit parti de Londres pour aller faire la guèrre aux Mores en Afrique. Il avoit, à vingt-ans, commencé la révolution d'Angletèrre, & s'étoit rendu le premier en Hollande auprès du Prince d'Orange: mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voyage, il s'étoit embarqué pour l'Amérique; & de-là il étoit allé à la Haie sur un vaisseau Hollandois. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il fesoit alors la guèrre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissoit l'Archiduc & toute sa maison. C'étoit lui, qui assiégeoit Barcelone avec le Prince de Darmstadt. * Il lui propôse une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort Montjoui & la ville. Ces retranchemens, où le Prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe créve dans le fort sur le magazin des poudres, & le fait sauter: le fort est pris: la ville capitule. Le Vicéroi parle à Péterborough à la porte de la ville.

* L'histoire de Réboulet appele ce Prince chef des factieux, comme s'il eût été un Espagnol révolté contre Philippe V.

Les articles n'étoient pas encore ſignés, quand on entend tout à coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahiſſez*, dit le Vice-roi à Péterborough: *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglois, qui ſont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent; ils pillent, & ils violent.* " Vous vous méprenez, répondit " Mylord Péterborough; il faut que ce ſoit " des troupes du Prince de Darmſtadt. Il " n'y a qu'un moyen de ſauver votre ville, " c'eſt de me laiſſer entrer ſur le champ avec " mes Anglois: j'appaiſerai tout, & je re- " viendrai à la porte achever la capitulâtion." Il parloit d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger préſent, perſuada le Gouverneur: on le laiſſa entrer. Il court avec ſes Officiers: il trouve des Allemans & des Catalans, qui ſaccageoient les maiſons des principaux citoyens; il les chaſſe; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient: il rencontre la Ducheſſe de Popoli entre les mains des ſoldats, prête à être déſhonorée; il la rend à ſon mari. Enfin, ayant tout appaiſé, il retourne à cette porte, & ſigne la capitulâtion. Les Eſpagnols étoient confondus de voir tant de magnanimité dans des Anglois, que la populace avoit pris pour des barbâres impitoyables, parce qu'ils étoient hérétiques.

A la perte de Barcelone ſe joignit encore l'humiliâtion de vouloir inutilement la reprendre. Philippe V, qui avoit pour lui la plus grande partie d'Eſpagne, n'avoit ni Généraux, ni Ingénieurs, ni preſque point de ſoldats. La France fourniſſoit tout. Le Comte de Toulouſe revient bloquer le port, avec vingt-cinq vaiſſeaux qui

qui reſtoient à la France. Le Maréchal de Teſſé forme le ſiége, avec trente & un eſcadrons & trente-ſept bataillons. Mais la flote Angloiſe arrive: la Françoiſe ſe retire; le Maréchal de Teſſé léve le ſiége avec précipitâtion. Il laiſſe dans ſon camp des proviſions immenſes: il fuit & abandonne quinze-cens bleſſés à l'humanité du Comte Péterborough. Toutes ces pertes étoient grandes: on ne ſavoit, s'il en avoit plus couté auparavant à la France pour vaincre l'Eſpagne, qu'il lui en coutoit alors pour la ſecourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV ſe ſoutenoit, par l'affection de la nâtion Caſtillane, qui met ſon orgueil à être fidéle, & qui perſiſtoit dans ſon choix. 12 Mai 1706.

Les affaires alloient bien en Italie. Louis XIV étoit vangé du Duc de Savoie. Le Duc de Vendôme avoit d'abord repouſſé avec gloire le Prince Eugène, à la journée de Caſſano près de l'Adda: journée ſanglante, & l'une de ces batailles indéciſes pour leſquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*; mais qui ne ſervent qu'à la déſtruction des hommes, ſans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Caſſano, il avoit gagné pleinement celle de Caſſinato, en l'abſence du Prince Eugène; & ce Prince, étant arrivé le lendemain de la bataille, avoit vu encore un détachement de ſes troupes entiérement defait. Enfin les Alliés étoient obligés de céder tout le terrain au Duc de Vendôme. Il ne reſtoit plus guéres que Turin à prendre. On alloit l'inveſtir: il ne paroiſſoit pas poſſible qu'on le ſecourût. Le Maréchal de Villars, vers l'Allemagne, pouſſoit le Prince de Bade. Villeroi commandoit en 16 Août 1705. 19 Avril 1706.

Flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes ; & il ſe flattoit de réparer contre Marlborough, le malheur qu'il avoit eſſuyé en combattant le Prince Eugène. Son trop de confiance en ſes propres lumières, fut plus que jamais funeſte à la France.

Près de la Méhaigne & vers les ſources de la petite Ghette, le Maréchal de Villeroi avoit campé ſon armée. Le centre étoit à Ramillies, village devenu auſſi fameux qu'Hochſtet. Il eût pu éviter la bataille. Les Officiers Généraux lui conſeilloient ce parti ; mais le déſir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la diſpoſition, de manière qu'il n'y avoit pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais ſuccès. Des troupes de recrue, ni diſciplinées, ni complettes, étoient au centre : il laiſſa les bagages entre les lignes de ſon armée ; il poſta ſa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

Marlborough, qui remarquoit toutes ces fautes, arrange ſon armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Françoiſe ne peut aller attaquer ſa droite : il dégarnit auſſitôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre ſupérieur. Monſieur de Gaſſion Lieutenant-Général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au Maréchal : " vous " êtes perdu, ſi vous ne changez votre ordre " de bataille. Dégarniſſez votre gauche, pour " vous oppoſer à l'ennemi à nombre égal. " Faites rapprocher vos lignes davantage. Si " vous tardez un moment, il n'y a plus de " reſſource." Pluſieurs Officiers appuyèrent ce

ce conſeil ſalutaire. Le Maréchal ne les crut pas. Marlborough attaque. Il avoit à faire à des ennemis, rangés en bataille comme il les eut voulu poſter lui-même pour les vaincre. Voila ce que toute la France a dit; & l'hiſtoire eſt eut-partie le récit des opinions des hommes: mais ne devoit-on pas dire auſſi, que les troupes des Alliés étoient mieux diſciplinées; que leur confiance en leurs chefs & en leurs ſuccès paſſés, leur inſpiroit plus d'audace? n'y eut-il pas de régimens François, qui firent mal leur devoir? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la deſtinée des Etats? l'armée Françoiſe ne réſiſta pas une demi-heure. On s'étoit battu près de huit heures à Hochſtet, & on avoit tué près de huit-mille hommes aux vainqueurs; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille-cinq-cens: ce fut une déroute totale: les François y perdirent vingt-mille hommes, & la gloire de la nâtion, & l'eſpérance de reprendre l'avantage. La Bavière, Cologne, avoient été perdues par la bataille d'Hochſtet: toute la Flandre Eſpagnole le fut par celle de Ramillies. Marlborough entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles: il prit Oſtende: Menin ſe rendit à lui.

Le Maréchal de Villeroi, au déſeſpoir, n'ôſoit écrire au Roi cette défaite. Il reſta cinq jours ſans envoyer de couriers. Enfin il écrivit la confirmâtion de cette nouvelle, qui conſternoit déja la Cour de France. Et quand il reparut devant le Roi; ce Monarque, au lieu

de lui faire des reproches, lui dit: *Monſieur le Maréchal, on n'eſt pas heureux à notre âge.*

Le Roi tire auſſitôt le Duc de Vendôme d'Italie, où il ne le croyoit pas néceſſaire, pour l'envoyer en Flandre réparer, s'il eſt poſſible, ce malheur. Il eſpéroit du moins avec apparence de raiſon, que la priſe de Turin le conſoleroit de tant de pertes. Le Prince Eugène n'étoit pas à portée de paroître, pour ſecourir cette ville. Il étoit au delà de l'Adige; & ce fleuve, bordé en deçà d'une longue chaîne de retranchemens, ſembloit rendre le paſſage impraticable. Cette grande ville étoit aſſiégée par quarante-ſix eſcadrons & cent bataillons.

Le Duc de la Feuillade, qui les commandoit, étoit l'homme le plus brillant & le plus aimable du royaume: & quoique gendre du Miniſtre, il avoit pour lui la faveur publique. Il étoit fils de ce Maréchal de la Feuillade, qui érigea la ſtatue de Louis XIV dans la place des Victoires. On voyoit en lui le courage de ſon père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'eſprit. Il attendoit, pour récompenſe de la conquête de Turin, le bâton de Maréchal de France. Chamillard ſon beau-père, qui l'aimoit tendrement, avoit tout prodigué pour lui aſſurer le ſuccès. L'imagination eſt effrayée du détail des préparatifs de ce ſiége. Les lecteurs, qui ne ſont point à portée d'entrer dans ces diſcuſſions, ſeront peut-être bien aiſes de trouver ici quel fut cet immenſe & inutile appareil.

On

On avoit fait venir cent-quarante piéces de canon ; & il eſt à remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux-mille écus. Il y avoit cent-dix-mille boulets, cent-ſix-mille cartouches d'une façon & trois-cent-mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-ſept-mille-ſept-cens grenades, quinze-mille ſacs à terre, trente-mille inſtrumens pour le pionnage, douze-cens-mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions, le plomb, le fer & le fer-blanc, les cordages, tout ce qui ſert aux mineurs, le ſoufre, le ſalpêtre, les outils de toute eſpéce. Il eſt certain, que les frais de tous ces préparatifs de deſtruction, ſuffiroient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuſe colonie.

Le Duc de la Feuillade plein d'ardeur & d'activité, plus capable que perſonne des entrepriſes qui ne demandoient que du courage, mais incapable de celles qui demandoient de l'art, de la méditation & du tems, preſſoit ce ſiége contre toutes les régles. Le Maréchal de Vauban, le ſeul Général peut-être qui aimât mieux l'Etat que ſoi-même, avoit propoſé au Duc de la Feuillade, de venir diriger le ſiége comme un Ingénieur, & de ſervir dans ſon armée comme volontaire ; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché ſous de la modeſtie. Il fut piqué, que le meilleur Ingenieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il manda, dans une lettre que j'ai vue : *j'eſpère prendre Turin à la Cohorn.* Ce Cohorn étoit le Vauban des Alliés, bon Ingénieur, bon Général, & qui

avoit pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il falloit prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la citadelle, qui étoit le côté le plus fort, & n'ayant pas même entouré toute la ville ; des ſecours, des vivres pouvoient y entrer : le Duc de Savoie pouvoit en ſortir : & plus le Duc de la Feuillade mettoit ſon impétuoſité dans des attaques réitérées & infructueuſes, plus le ſiége traînoit en longueur.

Le Duc de Savoie ſortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au Duc de la Feuillade. Celui-ci ſe détache du ſiége pour courir après le Prince, qui, connoiſſant mieux le terrain, échape à ſes pourſuites. La Feuillade manque le Duc de Savoie, & la conduite du ſiége en ſouffre.

Preſque tous les hiſtoriens ont aſſuré que le Duc de la Feuillade ne vouloit point prendre Turin : ils prétendent qu'il avoit juré à Madame la Ducheſſe de Bourgogne de reſpecter la capitale de ſon père : ils débitent que cette Princeſſe engagea Madame de Maintenon à faire prendre toutes les meſures qui furent le ſalut de cette ville. Il eſt vrai que preſque tous les Officiers de cette armée en ont été longtems perſuadés. Mais c'étoit un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des nouveliſtes, & qui déshonorent les hiſtoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même Général eût voulu manquer Turin & prendre le Duc de Savoie.

Depuis le treize Mai juſqu'au vingt Juin, le Duc de Vendôme au bord de l'Adige favoriſoit

riſoit ce ſiége ; & il comptoit, avec ſoixante & dix bataillons & ſoixante eſcadrons, fermer tous les paſſages au Prince Eugène.

Le Général des Imperiaux manquoit d'hommes & d'argent. Les Merciers de Londres lui prêtèrent environ ſix-millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des Cercles de l'Empire. La lenteur de ces ſecours eut pû perdre l'Italie ; mais la lenteur du ſiége de Turin étoit encore plus grande.

Vendôme étoit déja nommé, pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il ſouffre que le Prince Eugène paſſe l'Adige : il lui laiſſe traverſer le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le Général François ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vu le Prince Eugène en Etat de pénétrer juſqu'auprès de Turin. Ainſi il laiſſa les affaires dans une grande criſe en Italie ; tandis qu'elles paroiſſoient déſeſpérées en Flandre, en Allemagne & en Eſpagne.

Le Duc de Vendôme va donc raſſembler vers Mons les débris de l'armée de Villeroi ; & le Duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le Pô les troupes du Duc de Vendôme. Ces troupes étoient en déſordre, comme ſi elles avoient été battues. Eugène avoit paſſé le Pô à la vue de Vendôme : il paſſe le Tanaro aux yeux du Duc d'Orléans ; il prend Carpi, Correggio, Reggio ; il dérobe une marche aux François ; enfin il joind le Duc de Savoie auprès d'Aſti. Tout ce que

put faire le Duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le Duc de la Feuillade au camp devant Turin. Le Prince Eugène le ſuit en diligence. Il y avoit alors deux partis à prendre : celui d'attendre le Prince Eugène dans les lignes de circonvallâtion ; ou celui de marcher à lui, lorſqu'il étoit encore auprès de Veillane. Le Duc d'Orléans aſſemble un Conſeil de guèrre : ceux qui le compôſoient, étoient le Maréchal de Marſin, celui-là même qui avoit perdu la bataille d'Hochſtet, le Duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-frémont & d'autres Lieutenans-Généraux. " Meſſieurs, leur dit le Duc d'Or-
" léans, ſi nous reſtons dans nos lignes, nous
" perdons la bataille. Notre circonvallâtion
" eſt de cinq lieues d'étendue : nous ne pou-
" vons border tous ces retranchemens. Vous
" voyez ici le régiment de la marine, qui n'eſt
" que ſur deux hommes de hauteur : là, vous
" voyez des endroits entièrement dégarnis.
" La Doire, qui paſſe dans notre camp, em-
" pêchera nos troupes de ſe porter mutuelle-
" ment de promts ſecours. Quand le Fran-
" çois attend qu'on l'attaque, il perd le plus
" grand de ſes avantages ; cette impétuôſité &
" ces premiers momens d'ardeur, qui déci-
" dent ſi ſouvent du gain des batailles. Cro-
" yez moi, il faut marcher à l'ennemi." Tous les Lieutenans-Généraux répondirent, *il faut marcher*. Alors le Maréchal de Marſin tire de ſa poche un ordre du Roi, par le quel on devoit déférer à ſon avis en cas d'action : & ſon avis fut de reſter dans les lignes.

Le

Le Duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avoit envoyé à l'armée, que comme un Prince du ſang, & non comme un Général, & forcé de ſuivre le conſeil du Maréchal de Marſin, il ſe prépara à ce combat ſi déſavantageux.

Les ennemis paroiſſoient vouloir former à la fois pluſieurs attaques. Leurs mouvemens jettoient l'incertitude dans le camp des François. Monſieur le Duc d'Orléans vouloit une chôſe; Marſin & la Feuillade une autre: on diſputoit; on ne concluoit rien. Enfin on laiſſe les ennemis paſſer la Doire. Ils avancent ſur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'inſtant leur oppôſer des bataillons d'une épaiſſeur aſſez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée ſur la montagne des Capucins, avoit avec lui vingt-mille hommes, & n'avoit en tête que des milices, qui n'ôſoient l'attaquer. On lui envoye demander douze-mille hommes. Il répond qu'il ne peut ſe dégarnir: il donne des raiſons ſpécieuſes. On les écoute: le tems ſe perd. Le Prince Eugène attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le Duc d'Orléans bleſſé s'étoit retiré pour ſe faire panſer. A peine étoit-il entre les mains des Chirurgiens, qu'on lui apprend que tout eſt perdu; que les ennemis ſont maîtres du camp; & que la déroute eſt générale. Auſſitôt il faut fuir: les lignes, les tranchées ſont abandonnées; l'armée diſperſée. Tous les bagages, les proviſions, les munitions, la caiſſe, mili-

7 Sept. 1706.

militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le Maréchal de Marſin bleſſé à la cuiſſe eſt fait priſonnier. Un chirurgien du Duc de Savoie lui coupa la cuiſſe; & le Maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le Chevalier Méthuen, Ambaſſadeur d'Angleterre auprès du Duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de ſon pays, qu'on ait jamais employé dans les ambaſſades, avoit toujours combattu à côté de ce Souverain. Il avoit vu prendre le Maréchal de Marſin, & il fut témoin de ſes derniers momens. Il m'a raconté que Marſin lui dit ces propres mots: *croyez au moins, Monſieur, que ç'a été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles ſembloient contredire formellement ce qui s'étoit paſſé dans le Conſeil de guèrre, & elles étoient pourtant vraies: c'eſt que le Maréchal de Marſin, en prenant congé à Verſailles, avoit répréſenté au Roi qu'il falloit aller aux ennemis, en cas qu'ils paruſſent pour ſecourir Turin: mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avoit fait décider qu'on devoit attendre & non préſenter la bataille; & cet ordre, donné dans Verſailles, fut cauſe que ſoixante-mille hommes furent diſperſés. Les François n'avoient pas eu plus de deux-mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la conſternation. L'impoſſibilité de ſubſiſter, qui feroit retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout étoit

ſi

ſi en déſordre, que le Comte de Médavy-grancey, qui étoit alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Caſtiglione les Impériaux, commandés par le Landgrave de Heſſe, depuis Roi de Suéde, ne remporta qu'une victoire inutile quoique complette. On perdit en peu de tems le Milanois, le Mantouan, le Piémont, & enfin le royaume de Naples.

9 Sept. 1706.

CHAPITRE VINGTIE'ME.

Suite des disgrâces de la France & de l'Espagne : humiliation, constance & ressources de Louis XIV : bataille de Malplaquet.

LA bataille de Hochstet avoit couté à Louis XIV la plus florissante armée, & tout le pays du Danube au Rhin ; elle avoit couté à la Maison de Bavière tous ses Etats. La journée de Ramillies avoit fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avoit chassé les François d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guèrres depuis Charlemagne. Il restoit des troupes dans le Milanois, & cette petite armée victorieuse sous le Comte de Médavy. On occupoit encore quelques places. On propôsa de céder tout à l'Empereur, pourvû qu'il laissât retirer ces troupes, qui montoient à près de quinze-mille hommes. L'Empereur accepta cette capitulâtion. Le Duc de Savoie y consentit. Ainsi l'Empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avoit regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent-cinquante-mille pistoles, Mantoue à quarante-mille. Parme, Modéne, Luques,

ques, Génes, malgré leur liberté, furent compriſes dans ces impôſitions.

L'Empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'étoit pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, ſous les apparences de la modérâtion, avoit nourri ſans éclat une ambition profonde. C'étoit ſon fils aîné Joſeph, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que ſon père. Si jamais Empereur parut fait pour aſſervir l'Allemagne & Italie, c'étoit Joſeph. Il domina de-là les monts: il rançonna le Pape: il fit mettre de ſa ſeule autorité, en 1706, les Electeurs de Bavière & de Cologne au ban de l'Empire: il les dépouilla de leur Electorat: il retint en priſon les enfans du Bavarois & leur ôta juſqu'à leur nom. Leur père n'eut d'autre reſſource, que d'aller traîner ſa diſgrâce en France & dans les Pays-Bas. Philippe V lui céda, depuis toute la Flandre Eſpagnole en 1712. * S'il avoit gardé cette province, c'étoit un établiſſement, qui valoit mieux que la Bavière, & qui le délivroit de l'aſſujettiſſement à la Maiſon d'Aûtriche: mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi; le reſte étoit aux vainqueurs. Tout ſembloit déja menacer ce Louis XIV, qui avoit auparavant menacé l'Europe. Le Duc de Savoie pouvoit entrer en France. L'Angleterre & l'Ecoſſe ſe réuniſſoient, pour ne plus compôſer qu'un ſeul royaume; ou plutôt

* Dans l'hiſtoire de Réboulet, il eſt dit qu'il eut cette ſouveraineté dès l'an 1700: mais alors il n'avoit que la vice-royauté.

plutôt l'Ecoſſe, devenue province de d'Angleterre, contribuoit à la puiſſance de ſon ancienne rivale. Tous les ennemis de la France ſembloient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, aquérir des forces nouvelles, & la France toucher à ſa ruine. Elle étoit preſſée de tous côtés, & ſur mèr & ſur tèrre. De ces flotes formidables que Louis XIV avoit formées, il reſtoit à peine trente-cinq vaiſſeaux. En Allemagne, Strasbourg étoit encore frontière; mais Landau perdu laiſſoit toujours l'Alſace expôſée. La Provence étoit menacée d'une invâſion par tèrre & par mèr. Ce qu'on avoit perdu en Flandre feſoit craindre pour le reſte. Cependant, malgré tant de déſaſtres, le corps de la France n'étoit point encore entamé; & dans une guèrre ſi malheureuſe, elle n'avoit encore perdu que des conquêtes.

Louis XIV fit face partout. Quoique partout affoibli, il réſiſtoit, ou protégeoit, ou attaquoit encore de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en Eſpagne, qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend, que le ſiége de Barcelone avoit été encore plus mal conduit que celui de Turin.

Le Comte de Toulouſe n'avoit paru que pour ramener ſa flote à Toulon. Barcelone ſecourue, le ſiége abandonné, l'armée Françoiſe diminuée de moitié s'étoit retirée ſans munitions dans la Navarre, petit royaume qu'on conſervoit aux Eſpagnols, & dont nos Rois ajoutent encore le titre à celui de France, par un uſage qui ſemble au deſſous de leur grandeur.

A ces déſaſtres s'en joignoit un autre, qui parut déciſif. Les Portugais avec quelques Anglois, prirent toutes les places devant leſquelles ils ſe préſentèrent, & s'avancèrent juſques dans l'Eſtremadoure. C'étoit un François devenu Pair d'Angleterre, qui les commandoit, Mylord Gallowai autrefois Comte de Ruvigni; tandis que le Duc de Barwick Anglois étoit à la tête des troupes de France & d'Eſpagne, qui ne pouvoient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de ſa deſtinée, étoit dans Pampelune. Charles, ſon compétiteur, grôſſiſſoit ſon parti & ſes forces en Catalogne.

Il étoit maître de l'Arragon, de la province de Valence, de Cartagène, d'une partie de la Province de Grenade. Les Anglois avoient pris Gibraltar pour eux, & lui avoient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étoient ouverts juſqu'à Madrid. Gallowai y entra ſans réſiſtance, & fit proclamer Roi l'Archiduc Charles. Un ſimple détachement le fit auſſi proclamer à Tolède. Tout parut alors ſi déſeſpéré pour Philippe V, que le Maréchal de Vauban, le premier des Ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous ſinguliers, propôſa à la Cour de France d'envoyer Philippe V régner en Amérique. On l'eût fait embarquer avec les Eſpagnols attachés à ſon parti. L'Eſpagne eût été abandonné aux factions civiles Le commerce du Pérou & du Méxique n'eût plus été que pour les François, & dans ce revers de la famille de Louis XIV, la France eût encore trouvé ſa grandeur. On délibéra 26 Juin 1706.

ſur

ſur ce projet à Verſailles; mais la conſtance des Caſtillans & les fautes des ennemis conſervèrent la couronne à Philippe V. Les peuples aimoient dans Philippe le choix qu'ils avoient fait, & dans ſa femme, fille du Duc de Savoie, le ſoin qu'elle prenoit de leur plaire, une intrépidité au deſſus de ſon ſéxe, & une conſtance agiſſante dans le malheur. Elle alloit elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zéle, & recevoir les dons que lui aportoient les peuples. Elle fournit ainſi à ſon mari plus de deux-cens-mille écus en trois ſemaines. Aucun des Grands, qui avoient juré d'être fidéles, ne fut traître. Quand Gallowai fit proclamer l'Archiduc dans Madrid, on cria *vive Philippe*; & à Toléde, le peuple émû chaſſa ceux qui avoient proclamé l'Archiduc.

Les Eſpagnols avoient juſques-là fait peu d'efforts pour ſoutenir leur Roi; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrèrent en cette occaſion une eſpéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui ſe rebutent. Il eſt difficile de donner un Roi à une nâtion malgré elle. Les Portugais, les Anglois, les Aûtrichiens, qui étoient en Eſpagne, furent harcelés partout, manquèrent de vivres, firent des fautes preſque toujours inévitables dans un pays étranger, & furent battus en détail. Enfin Philippe V, trois mois après être ſorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamâtions que ſon rival avoit éprouvé de froideur & de répugnance.

22 Sept. 1706.

Louis

Louis XIV redoubla ſes efforts, quand il vit que les Eſpagnols en feſoient ; & tandis qu'il veilloit à la ſureté de toutes les côtes ſur l'Océan & ſur la Méditerranée, en y plaçant des milices ; tandis qu'il avoit une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Rouſſillon ; il envoyoit encore de nouvelles troupes au Maréchal de Barwick dans la Caſtille.

Ce fut avec ces troupes, ſecondés des Eſpagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'Almanza, ſur Gallowai. Ni Philippe V, ni l'Archiduc, ne furent préſens à cette journée ; & c'eſt ſurquoi le fameux Comte de Péterborough, ſingulier en tout, s'écria, *qu'on étoit bien bon de ſe battre pour eux.* Le Duc d'Orléans, qui vouloit y être & qui devoit commander en Eſpagne, n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire : il prit pluſieurs places, & entre autres, Lérida, l'écueil du Grand Condé. 25 Avril 1707.

D'un autre côté, le Maréchal de Villars, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avoit beſoin de lui, réparoit en Allemagne le malheur de la journée d'Hochſtet. Il avoit forcé les lignes de Stolhoffen au delà du Rhin, diſſipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré juſqu'au Danube. Ce ſuccès paſſager feſoit reſpirer ſur les frontières de l'Allemagne. Mais en Italie tout étoit perdu. Le Royaume de Naples, ſans défenſe, & accoutumé à changer de maître, étoit ſous le joug des victorieux ; & le Pape, qui n'avoit pu empêcher que les troupes Allemandes paſ- 22 Mai 1707.

ſaſſent

ſaſſent par ſon territoire, voyoit, ſans ôſer murmurer, que l'Empereur ſe fit ſon vaſſal malgré lui. C'eſt un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puiſſe toujours s'emparer de Naples ſans conſulter le Pape, & qu'on n'ôſe jamais lui en refuſer l'hommage.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdoit Naples, l'ayeul étoit ſur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déja le Duc de Savoie & le Prince Eugène y étoient entrés par le Col de Tende. Ces frontières n'étoient pas défendues comme le ſont la Flandre & l'Alſace, théâtre éternel de la guèrre, hériſſé de citadelles que le danger avoit averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le temps d'aſſembler des armées. Cette frontière a été négligée juſqu'à nos jours, ſans que peut-être on puiſſe en alléguer d'autre raiſon, ſinon que les hommes étendent rârement leurs ſoins de tous les côtés. Le Roi de France voyoit, avec une indignâtion douloureuſe, que ce même Duc de Savoie, qui un an auparavant n'avoit preſque plus que ſa capitale, & le Prince Eugène, qui avoit été élevé dans ſa Cour, fuſſent près de lui enlever Toulon & Marſeille.

Août 1707. Toulon étoit aſſiégé & preſſé : une flote Angloiſe, maitreſſe de la mèr, étoit devant le port & le bombardoit. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert, auroient fait tomber Toulon. Marſeille ſans défenſe n'auroit pas tenu ; & il étoit vraiſemblable que

que la France alloit perdre deux provinces. Mais rârement le vraiſemblable arrive. On eut le tems d'envoyer des ſecours. On avoit détaché des troupes de l'armée du Maréchal de Villars, dès que ces provinces avoient été menacées ; & on ſacrifia les avantages qu'on avoit en Allemagne, pour ſauver une partie de la France. Le pays, par où les ennemis pénétroient, eſt ſec, ſtérile, hériſſé de montagnes ; les vivres râres ; la retraite difficile. Les maladies, qui déſolèrent l'armée ennemie, combattirent encore pour Louis XIV. Le ſiége de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger. Tant le ſuccès d'une invâſion eſt rârе, quand on n'a pas de grandes intelligencs dans le pays. Charles-quint y avoit échoué ; & de nos jours les troupes de la Reine de Hongrie y échouèrent encore.

22 Août 1707.

Cependant cette irruption, qui avoit couté beaucoup aux Alliés, ne coutoit pas moins aux François : elle avoit ravagé une grande étendue de terrain, & diviſé les forces.

L'Europe ne s'attendoit pas, que dans un tems d'épuiſement & lorſque la France comptoit pour un grand ſuccès d'être échapée à une invâſion, Louis XIV auroit aſſez de grandeur & de reſſources pour tenter lui-même une invâſion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépériſſement de ſes forces maritimes, & malgré les flotes des Anglois, qui couvroient la mèr. Ce projet fut propôſé par des Ecoſſois attachés au fils de Jâques II. Le ſuccès étoit douteux ; mais Louis XIV enviſagea une gloire certaine dans la ſeule entrepriſe.

treprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avoit déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guèrre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soutenoit le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'Ecosse le fils de Jâques II, pendant qu'on pouvoit à peine maintenir Philippe V sur celui d'Espagne : c'étoit une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'étoit pas destituée de vraisemblance.

Parmi les Ecossois, tout ceux qui ne s'étoient pas vendus à la Cour de Londres, gémissoient d'être dans la dépendance des Anglois. Leurs vœux sécrets appelloient unanimement le descendant de leurs anciens Rois, chassé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avoit disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit, qu'il trouveroit trente-mille hommes en armes, qui combattroient pour lui, s'il pouvoit seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Louis XIV, qui dans ses prospérités passées avoit fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guèrre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque. Six-mille hommes furent em-
Mars 1708. barqués. Le Comte de Gacé, depuis Maréchal de Matignon, commandoit les troupes. Le Chevalier de Forbin-Janson, l'un des plus grands hommes de mèr, conduisoit la flote. La conjoncture paroissoit favorable ; il n'y avoit en Ecosse que trois-mille hommes de troupes

troupes réglées. L'Angleterre étoit dégarnie. Ses ſoldats étoient occupés en Flandre ſous le Duc de Marlborough. Mais il falloit arriver; & les Anglois avoient en mèr une flote de près de cinquante vaiſſeaux de guèrre. Cette entrepriſe fut entièrement ſemblable à celle que nous avons vue en 1744, en faveur du petit-fils de Jâques ſecond. Elle fut prévenue par les Anglois. Des contre-tems la dérangèrent. Le Miniſtère de Londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de Flandre. On ſe ſaiſit dans Edimbourg des hommes les plus ſuſpects. Enfin le Prétendant s'étant préſenté aux côtes d'Ecoſſe, & n'ayant point vu les ſignaux convenus; tout ce que put faire le Chevalier de Forbin, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il ſauva la flote; mais tout le fruit de l'entrepriſe fut perdu. Il n'y eut que Matignon, qui gagna à cette entrepriſe. Ayant ouvert les ordres de la Cour en pleine mèr, il y vit les proviſions de Maréchal de France; récompenſe de ce qu'il voulut & de qu'il ne put faire.

Si jamais il y eut une viſion abſurde, c'eſt celle de quelques hiſtoriens, qui ont prétendu que la Reine Anne étoit d'intelligence avec ſon frère. Il y a de l'imbécillité à ſuppôſer, qu'elle invitât ſon compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favoriſoit alors, parce que depuis elle le regarda en ſécret comme ſon héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chaſſé par ſon ſucceſſeur.

Tandis que les affaires de la France devenoient de jour en jour plus mauvaiſes, le Roi crut

crut qu'en feſant paroître le Duc de Bourgogne ſon petit-fils à la tête des armées de Flandre, la préſence de l'héritier préſomptif de la couronne ranimeroit l'émulation, qui commençoit trop à ſe perdre. Ce Prince d'un eſprit ferme & intrépide, étoit pieux, juſte & philoſophe. Il étoit fait pour commander à des ſages. Eléve de l'Archevêque de Cambrai, il aimoit ſes devoirs : il aimoit les hommes ; il vouloit les rendre heureux. Inſtruit dans l'art de la guèrre, il regardoit cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une néceſſité malheureuſe, que comme une ſource véritable de gloire. On oppôſa ce Prince philoſophe au Duc de Marlborough : on lui donna pour l'aider le Duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop ſouvent : le grand Capitaine ne fut pas aſſez écouté, & le Conſeil du Prince balança ſouvent les raiſons du Général. Il ſe forma deux partis : & dans l'armée des Alliés, il n'y en avoit qu'un ; celui de la cauſe commune. Le Prince Eugène étoit alors ſur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec Marlborough, ils n'eurent jamais qu'un ſentiment.

Le Duc de Bourgogne étoit ſupérieur en forces : la France, que l'Europe croyoit épuiſée, lui avoit fourni une armée de près de cent-mille hommes ; & les Alliés n'en avoient alors que quatre-vingt-mille. Il avoit encore l'avantage des négociâtions, dans un pays ſi longtems Eſpagnol, fatigué de garniſons Hollandoiſes, & où beaucoup de citoyens penchoient pour Philippe V. Des intelligences

ces lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guèrre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La diviſion, qui mettoit de l'incertitude dans le Conſeil de guèrre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebrouſſa vers l'Eſcaut, à Oudenarde. Ainſi on perdit du tems. On trouva le Prince Eugène & Marlborough qui n'en perdoient point, & qui étoient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde. Ce n'étoit pas une bataille; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes ſe multiplièrent. Les régimens alloient où ils pouvoient, ſans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille. 11 Juil. 1708.

L'armée découragée ſe retira ſans ordre, ſous Gand, ſous Tournai, ſous Ypres, & laiſſa tranquillement le Prince Eugène, maître du terrain, aſſiéger Lille avec une armée moins nombreuſe.

Mettre le ſiége devant une ville auſſi grande & auſſi fortifiée que Lille, ſans être maître de Gand, ſans pouvoir tirer ſes convois que d'Oſtende, ſans les pouvoir conduire que par une chauſſée étroite au hazard d'être à tout moment ſurpris; c'eſt ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'eſprit d'incertitude, qui régnoient dans l'armée Françoiſe, rendirent excuſable. C'eſt enfin ce que le ſuccès juſtifia. Leurs grands convois, qui pouvoient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les eſcortoient, & qui devoient être battues par un nombre ſupérieur, furent victorieuſes. L'armée du Duc de Bourgogne, qui pouvoit atta-

attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encore imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyoit le Duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugène & Marlborough, que ces Généraux en état d'assiéger Lille. Le Maréchal de Boufflers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnoit dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe, qui tomba près de la sale de la comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le Maréchal de Boufflers avoit mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étoient tranquiles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoyens, & les récompenses du Roi. * Les historiens, ou plutôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de le blâmer, auroient dû se souvenir, que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin, & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée, qui avoit regardé faire le siége de Lille, se fondoit peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les Officiers, attachés au Duc de Vendôme, reprochoient toutes ces fautes au Conseil du Duc de Bourgogne;

* Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé van Duren, fit écrire par le Jésuite la Motte réfugié en Hollande sous le nom de la Hode, continuée par la Martinière, le tout sur les prétendus mémoires d'un Comte de . . . Sécrétaire d'Etat.

gogne ; & ce Conſeil rejettoit tout ſur le Duc de Vendôme. Les eſprits s'aigriſſoient par le malheur. Un courtiſan du Duc de Bourgogne dit un jour au Duc de Vendôme : *Voilà ce que c'eſt, que de n'aller jamais à la meſſe ; auſſi vous voyez quelles ſont nos diſgrâces.* " Croyez-vous, lui répondit le Duc de Ven- " dôme, que Marlborough y aille plus ſou- " vent que moi ? " Les ſuccès rapides des Alliés enfloient le cœur de l'Empereur Joſeph. Deſpotique dans l'Empire, maître de Landau, il voyoit le chemin de Paris preſque ouvert par la priſe de Lille. Déja même un parti Hollandois avoit eu la hardieſſe de pénétrer de Courtrai juſqu'à Verſailles, & avoit, preſque ſous les fenêtres du château, enlevé le premier Ecuyer du Roi, croyant ſe ſaiſir de la perſonne du Dauphin, père du Duc de Bourgogne. La terreur étoit dans Paris. L'Empereur avoit autant d'eſpérance au moins d'établir ſon frère Charles en Eſpagne, que Louis XIV d'y conſerver ſon petit-fils.

Déja cette ſucceſſion, que les Eſpagnols avoient voulu rendre indiviſible, étoit partagée entre trois têtes. L'Empereur avoit pris pour lui la Lombardie & le Royaume de Naples. Charles ſon frère avoit encore la Catalogne & une partie de l'Aragon. L'Empereur força alors le Pape Clément XI à reconnoître l'Archiduc pour Roi d'Eſpagne. Ce Pape, dont on diſoit qu'il reſſembloit à Saint Pierre, parce qu'il affirmoit, nioit, ſe repentoit & pleuroit, avoit toujours reconnu Philippe V, à l'exemple de ſon prédéceſſeur ; & il étoit attaché à la Maiſon de Bourbon. L'Empereur l'en punit ; en déclarant dépendans de l'Empire, beau-

coup de fiéfs qui relevoient juſqu'alors des Papes, & ſurtout Parme & Plaiſance ; en ravageant quelques tèrres eccléſiaſtiques ; en ſe ſaiſiſſant de la ville de Comacchio. Autrefois un Pape eût excommunié tout Empereur, qui lui auroit diſputé le droit le plus léger ; & cette excomunicâtion eût fait tomber l'Empereur du trône. Mais la puiſſance des clés étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI animé par la France, avoit ôſé un moment ſe ſervir de la puiſſance du glaive. Il arma & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, ſous un Gouvernement tout Sacerdotal, n'étoient pas faits pour manier l'épée. Il déſarma ; il laiſſa Comacchio en dépôt à l'Empereur ; il conſentit à écrire à l'Archiduc, *à notre très-chèr fils Roi Catholique en Eſpagne.* Une flote Angloiſe dans la Méditerrannée, & les troupes Allemandes ſur ſes tèrres, le forçèrent bientôt d'écrire, *à notre très-chèr fils Roi des Eſpagnes.* Ce ſuffrage du Pape, qui n'étoit rien dans l'Empire d'Allemagne, pouvoit quelque chôſe ſur le peuple Eſpagnol, à qui on avoit fait accroire, que l'Archiduc étoit indigne de régner, parce qu'il étoit protégé par les hérétiques qui s'étoient emparés de Gilbraltar.

Août 1708. Reſtoit à la Monarchie Eſpagnole, au de-là du continent, l'île de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flote Angloiſe donna la Sardaigne à l'Empereur ; car les Anglois vouloient que l'Archiduc n'eût que l'Eſpagne. Leurs armes feſoient alors les traités de partage. Ils réſervèrent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimèrent mieux employer leur vaiſſeaux à chercher ſur les mèrs les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques uns, qu'à donner à ſ'Empereur de nouvelles tèrres. La

La France étoit auſſi humiliée que Rome & plus en danger : les reſſources s'épuiſoient ; le crédit étoit anéanti ; les peuples, qui avoient idolâtré leur Roi dans ſes proſpérités, murmuroient contre Louis XIV malheureux.

Des partiſans, à qui le Miniſtère avoit vendu la nâtion pour quelque argent comptant dans ſes beſoins preſſans, s'engraiſſoient du malheur public, & inſultoient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avoient prété étoit diſſipé. Sans l'induſtrie hardie de quelques négocians, & ſur tout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, & rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'Etat, Louis XIV n'auroit pas eu de quoi payer ſes troupes. La guèrre avoit ruiné l'Etat ; & des marchands le ſauvèrent. Il en fut de même en Eſpagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglois, ſervirent à défendre Philippe. Mais cette reſſource de quelques mois ne rendoit pas les recrues de ſoldats plus faciles. Chamillard, élevé au Miniſtère des finances & de la guèrre ſe démit en 1708 des finances qu'il laiſſa dans un déſordre, que rien ne put réparer ſous ce régne ; & en 1709 il quitta le Miniſtère de la guèrre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochoit beaucoup de fautes. Le public d'autant plus ſévère qu'il ſoufroit, ne ſongeoit pas, qu'il y a des tems malheureux où les fautes ſont inévitables. * Monſieur Voiſin, qui après lui

* L'hiſtoire de l'exjéſuite la Motte, rédigée par la Martinière, dit que Monſieur de Chamillard fut deſtitué du Miniſtère des finances en 1703 : & que la voix publique y appella le Maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet hiſtorien ſont ſans nombre.

gouverna l'état militaire, & Monſieur Deſmarêts qui adminiſtra les finances, ne purent ni faire des plans de guèrre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hivèr de 1709 acheva de déſeſpérer la nâtion. Les oliviers, qui ſont une grande reſſource dans le Midi de la France, périrent. Preſque tous les arbres frutiers gelèrent. Il n'y eut point d'eſpérance de recolte. On avoit très peu de magaſins. Les grains, qu'on pouvoit faire venir à grands frais des échelles du Levant & de l'Afrique, pouvoient être pris par les flotes ennemies, auſquelles on n'avoit preſque plus de vaiſſeaux de guèrre à oppôſer. Le fléau de cet hivèr étoit général dans l'Europe : mais les ennemis avoient plus de reſſources. Les Hollandois ſur-tout, qui ont été ſi long-tems les facteurs des nâtions, avoient aſſez de magaſins pour mettre les armées floriſſantes des Alliés dans l'abondance ; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, ſembloient devoir périr de miſère.

Louis XIV, qui avoit déja fait quelques avances pour la paix, ſe détermina, dans ces circonſtances funeſtes, à envoyer à la Haie ſon principal Miniſtre, le Marquis de Torci-Colbert, aſſiſté du Préſident Rouillé. La démarche étoit humiliante. Ils virent d'abord à Anvers deux Magiſtrats Hollandois, l'un nommé Buis, l'autre Venderduſſen, qui parlèrent en vainqueurs, & qui rendirent aux Miniſtres du plus fièr de tous les Rois, toutes les hauteurs dont ils avoient été accablés en 1672.

Les Etats Généraux n'avoient plus de Stathouder depuis la mort du Roi Guillaume ; & les

les Magiſtrats Hollandois, qui appelloient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étoient autant de Rois. Les quatre commiſſaires Hollandois, députés à l'armée, traitoient avec fierté trente Princes d'Allemagne à leur ſolde. *Qu'on faſſe venir Holſtein*, diſoient-ils : *qu'on diſe à Heſſe de nous venir parler.* * Ainſi s'expliquoient des marchands, qui dans la ſimplicité de leurs vétemens & dans la frugalité de leurs repas, ſe plaiſoient à écraſer à la fois l'orgueil Allemand qui étoit à leurs gages, & la fierté d'un grand Roi autrefois leur vainqueur. Ils étoient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonſtrâtions de ſuperiorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puiſſance : ils vouloient que leur Etat eût en ſouveraineté dix villes en Flandre, entre autres, Lille qui étoit entre leurs mains, & Tournai qui n'y étoit pas encore. Ainſi les Hollandois prétendoient retirer le fruit de la guèrre, non ſeulement aux dépens de la France, mais encore aux dépens de l'Aûtriche, pour laquelle ils combattoient ; comme Veniſe avoit autrefois augmenté ſon territoire des tèrres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit monarchique.

* C'eſt ce que je tiens de la bouche de vingt perſonnes qui les entendirent parler ainſi à Lille après la priſe de cette ville. Cependant il ſe peut que ces expreſſions fuſſent moins l'effet d'une fierté grôſſière, que d'un ſtile laconique aſſez en uſage dans les armées.

Il y parut bien quelques mois après ; car, lorſque ce fantôme de négociâtion fut évanoui ; lorſque les armes des Alliés eurent encore de nouveaux avantages, le Duc de Marlborough, plus maître alors que ſa ſouveraine en Angleterre & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-Généraux en 1709, un traité, par lequel ils reſteroient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendroit ſur la France, auroient garniſon dans vingt places de la Flandre aux dépens du pays, dans Hui, dans Liége & dans Bonn, & auroient en toute ſouveraineté la Haute Gueldre. Ils ſeroient devenus en effet Souverains des dix-ſept provinces des Pays-Bas ; ils auroient dominé dans Liége & dans Cologne. C'eſt ainſi qu'ils vouloient s'aggrandir ſur les ruines même de leurs Alliés. Ils nouriſſoient déja ces projets élevés, quand le principal Miniſtre de France vint leur demander la paix. Il ne faut pas être ſurpris, s'il fut reçu avec dédain.

Après ces préliminaires d'abaiſſement, le Miniſtre de Louis XIV alla à la Haie recevoir, au nom de ſon maître, le comble de l'outrage. Il y vit le Prince Eugène, le Duc de Marlborough, & le Penſionnaire Heinſius. Tous trois vouloient la continuâtion de la guèrre. Le Prince y trouvoit ſa grandeur & ſa vangeance ; le ſecond, ſa gloire & une fortune immenſe, qu'il aimoit également ; le troiſiéme, gouverné par les deux autres, ſe regardoit comme un Spartiate, qui abaiſſoit un Roi de Perſe. Ils propôſerent, non pas une paix, mais une trève ; & pendant cette trève, une ſatisfaction entière pour tous leurs Alliés, & aucune

aucune pour les Alliés du Roi ; à condition que le Roi se joindroit à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sureté il commenceroit par céder à jamais dix villes aux Hollandois dans la Flandre, par rendre Strasbourg & Brisac, & par renoncer à la souveraineté de l'Alsace. Louis XIV ne s'étoit pas attendu, quand il refusoit autrefois un régiment au Prince Eugène, quand Churchil n'étoit pas encore Colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de Heinsius lui étoit connu, qu'un jour ces trois hommes lui impôseroient de pareilles lois. Le Marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au Roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avoit jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux ; il adressa une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il étoit obligé de leur faire encore soutenir, il excitoit leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les politiques dirent, que Torci n'étoit allé s'humilier à la Haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'Europe, & pour animer les François par un juste ressentiment ; mais le fait est, qu'il n'y étoit allé que pour demander la paix. On laissa même encore quelques jours le Président Rouillé à la Haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes : & pour toute réponse, les Etats ordonnèrent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures. 22 Mai 1709.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponſes ſi dures, dit à Rouillé : *Puiſqu'il faut faire la guèrre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'a mes enfans.* Il ſe prépara donc à tenter encore la Fortune en Flandre. La famine, qui déſoloit les campagnes, fut une reſſource pour la guèrre. Ceux qui manquoient de pain, ſe firent ſoldats. Beaucoup de tèrres reſtèrent en friche ; mais on eut une armée. Le Maréchal de Villars, qu'on avoit envoyé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avoit réveillé l'ardeur, & qui avoit eu quelques petits ſuccès, fut rappellé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettoit ſon eſpérance.

Déja Marlborough avoit pris Tournai, dont Eugène avoit couvert le ſiége. Déja ces deux Généraux marchoient pour inveſtir Mons. Le Maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher. Il avoit avec lui le Maréchal de Boufflers, ſon ancien, qui avoit demandé à ſervir ſous lui. Boufflers aimoit véritablement le Roi & la patrie. Il prouva en cette occaſion (malgre la maxime d'un homme de beaucoup d'eſprit) que dans un Etat monarchique, & ſurtout ſous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a ſans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthouſiaſme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les François s'avancèrent pour s'oppôſer à l'inveſtiſſement de Mons, les Alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

Les deux armées étoient chacune d'environ quatre-vingt-mille combattans ; mais celle des Alliés étoit ſupérieure de quarante-deux bataillons

taillons. Les François traînoient avec eux quatre-vingt piéces de canon ; les Alliés cent-quarante. Le Duc de Marlborough commandoit l'aîle droite, où étoient les Anglois & les troupes Allemandes à la ſolde d'Angleterre. Le Prince Eugène étoit au centre ; Tilli & un Comte de Naſſau, à la gauche avec les Hollandois.

Le Maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laiſſa la droite au Maréchal de Bouflers. Il avoit retranché ſon armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuſes, dont la moitié étoit compôſée de nouvelles recrues, & convenable encore à la ſituation de la France, qu'une défaite entière eut miſe aux derniers abois. Quelques hiſtoriens ont blâmé le Général dans ſa diſpôſition ; *il devoit*, diſoient-ils, *paſſer une large trouée, au lieu de la laiſſer devant lui.* Ceux, qui de leur cabinet jugent ainſi ce qui ſe paſſe ſur un champ de bataille, ne ſont-ils pas trop habiles ? 1 Sept. 1709.

Tout ce que je ſai, c'eſt ce que le Maréchal dit-lui-même, que les ſoldats, qui ayant manqué de pain un jour entier venoient de le recevoir, en jettèrent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eu depuis pluſieurs ſiécles peu de batailles plus diſputées & plus longues ; aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre choſe de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattoient les Hollandois, fut preſque toute détruite & même pourſuivie la bayonnette au bout du fuſil. Marlborough, à la droite, feſoit & foutenoit les plus grands efforts.

efforts. Le Maréchal de Villars dégarnit un peu ſon centre, pour s'oppôſer à Marlborough ; & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvroient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendoit, ne réſiſta pas. Le Maréchal, en accourant de ſa gauche à ſon centre, fut bleſſé, & la bataille fut perdue. Le champ étoit jonché de près de trente-mille morts ou mourans.

On marchoit ſur les cadavres entaſſés ſurtout au quartier des Hollandois. La France ne perdit guères plus de huit-mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laiſſèrent environ vingt & un mille tués ou bleſſés : mais le centre étant forcé, les deux ailes coupées, ceux, qui avoient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le Maréchal de Boufflers * fit la retraite en bon ordre, aidé du Prince de Tingri-Montmorenci, depuis Maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ſes pères. L'armée ſe retira entre le Quênoi & Valenciennes, emportant pluſieurs drapeaux & étendarts pris ſur les ennemis. Ces dépouilles conſolèrent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir diſputée ſi longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le Maréchal de Villars, en revenant à la Cour, aſſura le Roi, que ſans ſa bleſſure, il auroit remporté la victoire. J'en ai vu ce Général perſuadé ;

* Dans le livre intitulé, *Mémoires du Maréchal de Barwick*, il eſt dit que le Maréchal de Berwick fit cette retraite. C'eſt ainſi que tant de mémoires ſont écrits.

fuadé ; mais j'ai vu peu de perſonnes qui le cruſſent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avoit tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avoit perdu, n'eſſayât pas d'empêcher, que ceux qui n'avoient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allaſſent faire le ſiége de Mons. Les Hollandois craignirent pour cette entrepriſe. Ils héſitèrent. Mais le nom de bataille perdue impôſe aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne ſont jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le ſoldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainſi Mons fut aſſiégé & pris, & toujours pour les Hollandois qui le gardèrent, ainſi que Tournai & Lille.

CHA-

CHAPITRE VINGT-UNIE'ME.

Louis XIV continue à demander la paix, & à ſe défendre : le Duc de Vendôme affermit le Roi d'Eſpagne ſur le trône.

NON ſeulement les ennemis avançoient ainſi pié-à-pié, & feſoient tomber de ce côté toutes les barrières de la France ; mais ils prétendoient, aidés du Duc de Savoie, aller ſurprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du royaume. Le Général Merci, chargé de faciliter cette entrepriſe en entrant dans la Haute-Alſace par Bâle, fut heureuſement arrêté près de l'île de Neubourg ſur le Rhin, par le Comte, depuis Maréchal du Bourg. Je ne ſai par quelle fatalité ceux, qui ont porté le nom de Merci, ont toujours été auſſi malheureux qu'eſtimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie : mais on n'en craignoit pas moins du côté de la Flandre ; & l'intérieur du royaume étoit dans un état ſi languiſſant, que le Roi demanda encore la paix en ſuppliant. Il offroit de reconnoître l'Archiduc pour Roi d'Eſpagne, de ne donner aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonner à ſa fortune ; de donner quatre places en ôtage ; de rendre Straſbourg & Briſac ; de renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace, & de n'en garder que la préfecture ; de râſer toutes ſes places depuis Bâle juſqu'à Philipſbourg ; de combler le port, ſi long-tems redoutable de Dunkerque, & d'en râſer les fortifications ; de

26 Août 1709.

laiſſer

laiſſer aux Etats-Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà, en partie, les points qui devoient ſervir de fondemens à la paix qu'il imploroit.

Les Alliés voulurent encore avoir le triumphe de diſcuter les ſoumiſſions de Louis XIV. On permit à ſes Plénipotentiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les prières de ce Monarque : il choiſit le Maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un eſprit plus ſage qu'élevé & hardi ; & l'Abbé, depuis Cardinal de Polignac, l'un des plus beaux eſprits & des plus éloquens de ſon ſiécle, qui impôſoit par ſa figure & par ſes grâces. L'eſprit, la ſageſſe, l'éloquence, ne ſont rien dans des Miniſtres, lorſque le Prince n'eſt pas heureux. Ce ſont les victoires qui font les traités. Les Ambaſſadeurs de Louis XIV furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venoient entendre leurs offres & les rapportoient à la Haie au Prince Eugène, au Duc de Marlborough, au Comte de Zinzendorf Ambaſſadeur de l'Empereur ; & ces offres étoient toûjours reçues avec mépris. On leur inſultoit par des libelles outrageans, tous compôſés par des réfugiés François, devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marlborough & Eugène.

Les Plénipotentiaires de France pouſſèrent l'humiliâtion juſqu'à promettre que le Roi donneroit de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés. On éxigea que Louis XIV, pour préliminaires, s'engageât ſeul à chaſſer d'Eſpagne ſon petit-fils dans deux mois

mois par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, étoit inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les Alliés parloient ainſi en maîtres, irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenoient la ville de Douai. Ils s'emparèrent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant; & le Lord Stairs propôſa d'envoyer des partis juſqu'à Paris.

Preſque dans le même tems, l'armée de l'Archiduc commandée par Gui de Staremberg, le Général Allemand qui avoit le plus de répu-
20 Août 1710. tâtion après le Prince Eugène, remporta près de Saragoſſe une victoire complette, ſur l'armée en qui le parti de Philippe V avoit mis ſon eſpérance, & à la tête de laquelle étoit le Marquis de Bay, Général malheureux. On remarqua encore, que les deux Princes qui ſe diſputoient l'Eſpagne, & qui étoient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne ſe trouvèrent pas à cette bataille. De tous les Princes, pour qui on combattoit en Europe, il n'y avoit alors que le Duc de Savoie qui fit la guèrre par lui-même. Il étoit triſte, qu'il n'aquît cette gloire qu'en combattant contre ſes deux filles, dont il vouloit détrôner l'une pour aquérir en Lombardie un peu de terrain, ſur lequel l'Empereur Joſeph lui feſoit déja des difficultés, & dont on l'auroit dépouillé à la première occâſion.

Cet Empereur étoit heureux par-tout, & n'étoit nulle-part modéré dans ſon bonheur. Il démembroit de ſa ſeule autorité la Bavière; il en donnoit les fiefs à ſes parens & à ſes créatures. Il dépouilloit le jeune Duc de la Mirandole

randole en Italie ; & les Princes de l'Empire lui entretenoient une armée vers le Rhin, ſans penſer qu'ils travailloient à cimenter un pouvoir qu'ils craignoient ; tant étoit encore dominante dans les eſprits, la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui ſembloit le premier des intérêts. La fortune de Joſeph le fit encore triompher des mécontens de Hongrie. La France avoit ſuſcité contre lui le Prince Ragotſki, armé pour ſes prétenſions & pour celles de ſon pays. Ragotſki fut battu ; ſes villes priſes ; ſon parti ruiné. Ainſi Louis XIV étoit également malheureux au-dehors, au-dedans, ſur mèr & ſur tèrre, dans le négotiâtions publiques, & dans les intrigues ſécrettes.

Toute l'Europe croyoit alors, que l'Archiduc Charles frère de l'heureux Joſeph, régneroit ſans concurrent en Eſpagne. L'Europe étoit menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de Charles-quint ; & c'étoit l'Angletèrre longtems ennemie de la branche d'Autriche-Eſpagnole, & la Hollande ſon eſclâve révoltée, qui s'épuiſoient pour l'établir. Philippe V, réfugié à Madrid, en ſortit encore, & ſe retira à Valladolid ; tandis que l'Archiduc Charles fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le Roi de France ne pouvoit plus ſecourir ſon petit-fils ; il avoit été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis exigeoient à Gertrudenberg ; d'abandonner la cauſe de Philippe, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en Eſpagne. Lui-même à peine pouvoit réſiſter vers la Savoie, vers le Rhin, & ſur-tout en Flandre, où ſe portoient les plus grands coups.

L'Eſpagne

L'Eſpagne étoit encore bien plus à plaindre que la France. Preſque toutes ſes provinces avoient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenſeurs. Elle étoit attaquée par le Portugal. Son commerce périſſoit. La diſette étoit générale. Mais cette diſette fut plus funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étendue de pays l'affection des peuples refuſoit tout aux Autrichiens, & donnoit tout à Philippe. Ce Monarque n'avoit plus, ni troupes, ni Général de la part de la France. Le Duc d'Orléans, par qui s'étoit un peu rétablie ſa fortune chancelante, loin de continuer de commander ſes armées, étoit regardé alors comme ſon ennemi. Il eſt certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de Grands & de toute la Caſtille, il y avoit contre Philippe V un grand parti en Eſpagne. Tous les Catalans, nation belliqueuſe & opiniâtre, tenoient obſtinément pour ſon concurrent. La moitié de l'Aragon étoit auſſi gagnée. Une partie des peuples attendoit alors l'événement: une autre haïſſoit plus l'Archiduc, qu'elle n'aimoit Philippe. Le Duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des Miniſtres Eſpagnols, & mécontent de la Princeſſe des Urſins qui gouvernoit, crut entrevoir qu'il pouvoit gagner pour lui le pays qu'il étoit venu défendre; & lorſque Louis XIV avoit propôſé lui-même d'abandonner ſon petit-fils, & qu'on parloit déja en Eſpagne d'une abdicâtion, le Duc d'Orléans ſe crut digne de remplir la place, que Philippe V ſembloit devoir quitter. Il avoit à cette

place

place des droits, que le testament du feu Roi d'Espagne avoit négligés, & que son père avoit maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques Grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageoient à le mettre sur le trône, en cas que Philippe V en descendit. Il auroit en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols, empressés à se ranger sous les drapeaux d'un Prince qui savoit combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvoit ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auroient moins redouté alors de voir l'Espagne & la France réunies dans une même main ; & elle auroit apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le Duc d'Orléans étoit à Versailles. Ses agens furent emprisonnés en Espagne. Philippe V ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvoit abdiquer, & d'avoir eu la pensée de lui succeder. La France cria contre le Duc d'Orléans. Monseigneur, père de Philippe V, opina dans le Conseil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardoit comme coupable : mais le Roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voyoit son petit-fils toucher à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Saragosse, le Conseil du Roi d'Espagne & la plupart des Grands, voyant qu'ils n'avoient aucun Capitaine à oppôser à Staremberg qu'on regardoit comme un autre Eugène, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le Duc de Vendôme. Ce Prince, retiré dans Anet, partit

partit alors ; & ſa préſence valut une armée. La grande réputâtion qu'il s'étoit faite en Italie, & que la malheureuſe campagne de Lille n'avoit pu lui faire perdre, frappoit les Eſpagnols. Sa popularité, ſa libéralité qui alloit juſqu'à la profuſion, ſa franchiſe, ſon amour pour les ſoldats, lui gagnoient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Eſpagne, il lui arriva ce qui étoit arrivé autrefois à Bertrand du Gueſclin. Son nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avoit point d'argent ; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnèrent. Un eſprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nâtion. Les débris de la bataille de Saragoſſe
Août 1710. ſe rejoignirent ſous lui à Valladolid. Tout s'empreſſa de fournir des recrues. Le Duc de Vendôme, ſans laiſſer ralentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, raméne le Roi à Madrid, oblige l'ennemi de ſe retirer vers le Portugal, le ſuit, paſſe le Tage
9 Dec. 1710. à la nâge, fait priſonnier dans Brihuega Stanhope avec cinq-mille Anglois, atteind le Général Staremberg, & le lendemain lui livre la bataille de Villaviciosa. Philippe V, qui n'avoit point encore combattu avec ſes autres Généraux, animé de l'eſprit du Duc de Vendôme, ſe met à la tête de l'aile droite. Le Général prend la gauche. Il remporte une victoire entière, de ſorte qu'en quatre mois de tems, ce Prince, qui étoit arrivé quand tout étoit déſeſpéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Eſpagne ſur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnoit les Alliés, une autre plus ſourde & non moins déci-

décisive se préparoit en Angleterre. Une Allemande avoit par sa mauvaise conduite fait perdre à la Maison d'Aûtriche toute la succession de Charles-quint, & avoit été ainsi le premier mobile de la guèrre, une Angloise par ses imprudences procura la paix. Sara Jennings, Ducheſſe de Marlborough, gouvernoit la Reine Anne : & le Duc gouvernoit l'Etat. Il avoit en ses mains les finances, par le grand Trésorier Godolphin, beaupère d'une de ses filles. Sunderland Secretaire d'Etat, son gendre, lui soumettoit le Cabinet. Toute la maison de la Reine, où commandoit sa femme, étoit à ses ordres. Il étoit maître de l'armée, dont il donnoit tous les emplois. Si deux partis, les Whigs & les Toris, divisoient l'Angleterre ; les Whigs, à la tête desquels il étoit, fesoient tout pour sa grandeur ; & les Toris avoient été forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajouter que le Duc & la Ducheſſe étoient les plus belles personnes de leur tems ; & que cet avantage séduit encore la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire.

Il avoit plus de crédit à la Haie que le Grand Pensionnaire ; & il influoit beaucoup en Allemagne. Négociateur & Général toujours heureux ; nul particulier n'eut jamais une puissance & une gloire si étendues. Il pouvoit encore affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restoit sans aucune grâce de la Cour, soixante & dix-mille piéces de revenu, qui font environ quinze-cens-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avoit

n'avoit pas eu autant d'œconomie que de grandeur, il pouvoit ſe faire un parti, que la Reine Anne n'auroit pu détruire; & ſi ſa femme avoit eu plus de complaiſance, jamais la Reine n'eut briſé ſes liens. Mais le Duc ne put jamais triompher de ſon gout pour les richeſſes, ni la Ducheſſe de ſon humeur. La Reine l'avoit aimée avec une tendreſſe, qui alloit juſqu'à la ſoumiſſion & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaiſons, c'eſt d'ordinaire du côté des Souverains que vient le dégout. Le caprice, la hauteur, l'abus de la ſupériorité; ce ſont eux qui font ſentir le joug, & c'étoit la Ducheſſe de Marlborough qui l'appeſantiſſoit. Il falloit une favorite à la Reine Anne; elle ſe tourna du côté de Myladi Maſham, ſa Dame-d'atour. Les jalouſies de la Ducheſſe éclatèrent. Quelques paires de gands d'une façon ſingulière qu'elle refuſa à la Reine, une jatte d'eau qu'elle laiſſa tomber en ſa préſence par une mépriſe affectée ſur la robe de Madame Maſham, changèrent la face de l'Europe. Les eſprits s'aigrirent. Le frère de la nouvelle favorite demanda au Duc un régiment; le Duc le refuſa, & la Reine le donna. Les Toris ſaiſirent cette conjoncture, pour tirer la Reine de cet eſclavage domeſtique, pour abaiſſer la puiſſance du Duc de Marlborough, changer le Miniſtère, faire la paix, & rappeller, s'il ſe pouvoit, la Maiſon de Stuart ſur le trône d'Angleterre. Si le caractère de la Ducheſſe eut pu admettre quelque ſoupleſſe, elle eut régné encore. La Reine & elle étoient dans l'habitude de s'écrire tous les jours ſous des noms empruntés. Ce myſtère & cette familiarité laiſſoient

laiſſoient toujours la voie ouverte à la réconciliation ; mais la Ducheſſe n'employa cette reſſource, que pour tout gâter. Elle écrivit impérieuſement. Elle diſoit dans ſa lettre : *rendez-moi juſtice, & ne me faites point de réponſe.* Elle s'en repentit enſuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la Reine ne lui répondit autre chôſe, ſinon : *vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut ſans retour. La Ducheſſe ne parut plus à la Cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le Miniſtère au gendre de Marlborough Sunderland, pour dépoſſéder enſuite Godolphin, & le Duc lui-même. Dans d'autres États, cela s'appelle une diſgrâce : en Angleterre, c'eſt une révolution dans les affaires ; & la révolution étoit encore très difficile à opérer. Les Toris, maîtres alors de la Reine, ne l'étoient pas du royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guères aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour diſtinguer les factions. Les Whigs penchoient pour le Preſbitérianiſme. C'étoit la faction qui avoit détrôné Jâques ſecond, perſécuté Charles deux, & immolé Charles premier. Les Toris étoient pour les Epiſcopaux, qui favoriſoient la Maiſon de Stuart, & qui vouloient établir l'obéiſſance paſſive envers les Rois, parce que les Evêques en eſpéroient plus d'obéiſſance pour eux-mêmes. Ils excitèrent un Prédicateur à prêcher dans la cathédrale de Saint-Paul cette doctrine, & à déſigner d'une manière odieuſe l'adminiſtrâtion de Marlborough, & le parti qui avoit donné la couronne au Roi Guil-

Guillaume. Mais la Reine, qui favoriſoit ce Prêtre, ne fut pas aſſez puiſſante pour empêcher, qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux Chambres dans la ſale de Weſtminſter, & que ſon ſermon ne fut brulé. Elle ſentit encore plus ſa foibleſſe, en n'ôſant jamais, malgré ſes ſécrettes inclinâtions pour ſon ſang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à ſon frère par le parti des Whigs. Les écrivains qui diſent que Marlborough & ſon parti tombèrent quand la faveur de la Reine ne les ſoutint plus, ne connoiſſent pas l'Angletèrre. La Reine, qui dèslors vouloit la paix, n'ôſoit pas même ôter à Marlborough le commandement des armées; & au printems de 1711, Marlborough preſſoit encore la France, tandis qu'il étoit diſgracié dans ſa Cour. Un agent ſécret de la France propôſoit ſous-main des conditions de paix à Londres; mais le Miniſtère nouveau de la Reine n'ôſoit encore les accepter.

Un nouvel événement, auſſi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage. L'Em-
17 Avril 1711. pereur Joſeph mourut, & laiſſa les Etats de la Maiſon d'Aûtriche, l'Empire d'Allemagne, & les prétentions ſur l'Eſpagne & ſur l'Amérique, à ſon frère Charles, qui fut élu Empereur quelques mois après.

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armoient tant de nâtions, commencèrent à ſe diſſiper en Angletèrre, par les ſoins du nouveau Miniſtère. On avoit voulu empêcher que Louis XIV ne gouvernât l'Eſpagne, l'Amérique, la Lombardie, le royaume de Naples & la Sicile ſous le nom de ſon petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'Etats dans la Maiſon

Maiſon de Charles VI ? pourquoi la nâtion Angloiſe auroit-elle épuiſé ſes tréſors ? Elle payoit plus que l'Allemagne & la Hollande enſemble. Les frais de la préſente année alloient à ſept-millions de livres ſterling. Falloit-il qu'elle ſe ruinât, pour une cauſe qui lui étoit étrangère, & pour donner une partie de la Flandre aux Provinces-Unies rivales de ſon commerce ? toutes ces raiſons, qui enhardiſſoient la Reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nâtion ; & un nouveau Parlement étant convoqué, la Reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en ſécret, elle ne pouvoit pas encore ſe ſéparer publiquement de ſes Alliés ; & quand le Cabinet négocioit, Marlborough étoit en campagne. Il avançoit toujours en Flandre ; il forçoit les lignes, que le Maréchal de Villars avoit tirées de Montreuil juſqu'à Valenciennes ; il prenoit Bouchain ; il s'avançoit au Quênoi, & de-là vers Paris il y avoit à peine un rempart à lui oppôſer. Sept. 1711.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célébre du Gué-trouin, aidé de ſon courage & de l'argent de quelques marchands, n'ayant encore aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flote, & alla prendre une des principales villes du Bréſil, Saint-Sébaſtien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richeſſes ; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on feſoit au Bréſil, ne ſoulageoit pas les maux de la France. Sept. & Oct. 1711.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Victoire du Maréchal de Villars à Dénain : rétabliſſement des affaires : paix générale.

LES négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus ſalutaires. La Reine envoya le Comte de Strafford, Ambaſſadeur en Hollande, communiquer les propoſitions de Louis XIV. Ce n'étoit plus alors à Marlborough qu'on demandoit grâce. Le Comte de Strafford obligea les Hollandois à nommer des Plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'oppoſoient toujours à cette paix. Marlborough, le Prince Eugène & Heinſius, perſiſtoient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quand le Général Anglois retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ſes emplois. Il trouva une nouvelle Chambre-baſſe, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La Reine, en créant de nouveaux Pairs, avoit affoibli le parti du Duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accuſé, comme Scipion, d'avoir malverſé : mais il ſe tira d'affaire, à-peu-près de même, par ſa gloire & par la retraite. Il étoit encore puiſſant dans ſa diſgrâce. Le Prince Eugène n'héſita pas à paſſer à Londres, pour ſeconder ſa faction. Ce Prince reçut l'accueil qu'on devoit à ſon nom & à ſa renommée, & les refus qu'on

qu'on devoit à ſes propoſitions. La Cour prévalut : le Prince Eugène retourna ſeul achever la guèrre ; & c'étoit encore un nouvel aiguillon pour lui, d'eſpérer de nouvelles victoires, ſans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'aſſemble à Utrecht ; tandis que les Miniſtres de France, tant mal-traités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité ; le Maréchal de Villars, retiré derrière des lignes, couvroit encore Arras & Cambrai. Le Prince Eugène prenoit la ville du Quênoi, & il étendoit dans le pays une armée d'environ cent-mille combattans. Les Hollandois avoient fait un effort ; & n'ayant jamais encore fourni à toutes les dépenſes qu'ils étoient obligés de faire pour la guèrre, ils avoient été au de-là de leur contingent cette année. La Reine Anne ne pouvoit encore ſe dégager ouvertement ; elle avoit envoyé à l'armée du Prince Eugène le Duc d'Ormond avec douze-mille Anglois, & payoit encore beaucoup de troupes Allemandes. Le Prince Eugène, ayant brulé le faubourg d'Arras, s'avançoit ſur l'armée Françoiſe. Il propôſa au Duc d'Ormond de livrer bataille. Le Général Anglois avoit été envoyé pour ne point combattre. Les négociâtions particulières entre l'Angleterre & la France avançoient. Une ſuſpenſion d'armes fut publiée entre les deux couronnes. Louis XIV fit remettre aux Anglois la ville de Dunkerque, pour ſureté de ſes engagemens. Le Duc d'Ormond ſe retira vers Gand. Il voulut emmener avec les troupes de ſa nâtion, celles qui étoient à la ſolde de ſa Reine ; mais il ne put ſe faire ſuivre, que de

19 Juil. 1712.

quatre eſcadrons de Holſtein & d'un régiment Liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Heſſe, de Danemarck, reſtèrent ſous les drapeaux du Prince Eugène, & furent payés par les Hollandois. L'Electeur de Hanovre même, qui devoit ſuccéder à la Reine Anne, laiſſa malgré elle ſes troupes aux Alliés, & fit voir que ſi ſa famille attendoit la couronne d'Angleterre, ce n'étoit pas ſur la faveur de la Reine Anne qu'elle comptoit.

Le Prince Eugène, privé des Anglois, étoit encore ſupérieur de vingt-mille hommes à l'armée Françoiſe; il l'étoit par ſa pôſition, par l'abondance de ſes magaſins, & par neuf ans de victoires.

Le Maréchal de Villars ne put l'empêcher de faire le ſiége de Landrecy. La France, épuiſée d'hommes & d'argent, étoit dans la conſternâtion. Les eſprits ne ſe raſſuroient point par les conférences d'Utrecht, que les ſuccès du Prince Eugène pouvoient rendre infructueuſes. Déja même des détachemens conſidérables avoient ravagé une partie de la champagne, & pénétré juſqu'aux portes de Reims.

Déja l'alarme étoit à Verſailles, comme dans le reſte du royaume. La mort du fils unique du Roi, arrivée depuis un an; le Duc de Bourgogne, la Ducheſſe de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes domeſtiques, jointes aux étrangères & à la miſère publique, feſoient regarder la fin du régne de Louis XIV, comme un tems marqué pour la calamité; & l'on s'attendoit à

plus

plus de déſaſtres, que l'on n'avoit vu auparavant de grandeur & de gloire.

Préciſément dans ce tems-là, mourut en Eſpagne le Duc de Vendôme. L'eſprit de découragement, généralement répandu en France & que je me ſouviens d'avoir vu, feſoit encore redouter que l'Eſpagne, ſoutenue par le Duc de Vendôme, ne retombât par ſa perte.

Landrecy ne pouvoit pas tenir longtems. Il fut agité dans Verſailles, ſi le Roi ſe retireroit à Chambort. Il dit au Maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoqueroit toute la nobleſſe de ſon royaume, qu'il la conduiroit à l'ennemi malgré ſon âge de ſoixante & quatorze ans, & qu'il périroit à la tête.

Une faute, que fit le Prince Eugène, délivra le Roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ſes lignes étoient trop étendues; que le dépôt de ſes magaſins dans Marchiennes étoit trop éloigné; que le Général Albemarle, poſté à Dénain entre Marchiennes & le camp du Prince, n'étoit pas à portée d'être ſecouru aſſez tôt, s'il étoit attaqué. On m'a aſſûré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haie, & qui étoit alors entretenue par le Prince Eugène, étoit dans Marchiennes; & qu'elle avoit été cauſe, qu'on avoit choiſi ce lieu pour ſervir d'entrepôt. Ce n'étoit pas rendre juſtice au Prince Eugène, de penſer qu'une femme pût avoir part à ſes arrangemens de guèrre. Ceux qui ſavent qu'un Curé & un Conſeiller de Douai nommé le Févre d'Orval, ſe promenant enſemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvoit aiſément attaquer Dénain & Marchiennes, ſerviront mieux à prouver, par quels ſécrets & foibles reſ-

forts les grandes affaires de ce monde ſont ſouvent dirigées. Le Févre donna ſon avis à l'Intendant de la province; celui-ci, au Maréchal de Monteſquiou qui commandoit ſous le Maréchal de Villars; le Général l'approuva, & l'éxécuta. Cette action fut en effet le ſalut de la France, plus encore que la paix avec l'Angleterre. Le Maréchal de Villars donna le change au Prince Eugène. Un corps de Dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme ſi on ſe préparoit à l'attaquer; & tandis que ces Dragons ſe retirent enſuite vers Guiſe, le Maréchal marche à Dénain avec ſon armée ſur cinq colonnes. On force les retranchemens du Général Albemarle, défendus par dix-ſept bataillons; tout eſt tué, ou pris. Le Général ſe rend priſonnier avec deux Princes de Naſſau, un Prince de Holſtein, un Prince d'Anhalt, & tous les Officiers. Le Prince Eugène arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont, qui conduiſoit à Dénain, & dont les François étoient maîtres; il y perd du monde, & retourne à ſon camp, après avoir été témoin de cette défaite.

24 Juil. 1712.

Tous les poſtes, vers Marchiennes le long de la Scarpe, ſont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pouſſe à Marchiennes défendue par quatre-mille hommes; on en preſſe le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait priſonniers, & qu'on ſe rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amaſſées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la ſupériorité eſt du côté du Maréchal de Villars. L'ennemi déconcerté léve le ſiége de Landrecy, & voit reprendre

30 Juil. 1712.

Sept. & Oct. 1712.

prendre Douai, le Quênoi, Bouchain. Les frontières ſont en ſûreté. L'armée du Prince Eugène ſe retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain juſqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus ſignalée n'auroit pas produit de plus grands avantages.

Si le Maréchal de Villars avoit eu cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres Généraux, ont l'eût appellé à haute voix le reſtaurateur de la France: mais on avouoit à peine les obligâtions qu'on lui avoit; & dans la joie publique d'un ſuccès ineſpéré l'envie prédominoit encore.

Chaque progrès du Maréchal de Villars hâtoit la paix d'Utrecht. Le Miniſtère de la Reine Anne, reſponſable à ſa patrie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des Alliés, ni la ſureté publique. Il éxigea d'abord, que Philippe V affermi en Eſpagne, renonçât à ſes droits ſur la couronne de France, qu'il avoit toujours conſervés; & que le Duc de Berri ſon frère, héritier préſomptif de la France, après l'unique arrière-petit-fils preſque mourant encore qui reſtoit à Louis XIV, renonçât auſſi à la couronne d'Eſpagne, en cas qu'il devînt Roi de France. On voulut que le Duc d'Orléans fît la même renonciâtion. On venoit d'éprouver, par douze ans de guèrre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encore de loi reconnue, qui oblige les deſcendans à ſe priver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères. Ces renonciâtions ne ſont efficaces, que lorſque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles. Mais enfin elles cal-

moient pour le moment préſent une tempête de douze années : & il étoit probable, qu'un jour plus d'une nâtion réunie ſoutiendroit ces renonciâtions, devenues la baſe de l'équilibre & de la tranquilité de l'Europe.

On donnoit par ce traité au Duc de Savoie l'île de Sicile avec le titre de Roi ; & dans le continent, Féneſtrelles, Exilles & la vallée de Pragelas. Ainſi on prenoit, pour l'aggrandir, ſur la Maiſon de Bourbon.

On donnoit aux Hollandois une barrière conſidérable, qu'ils avoient toujours déſirée ; & ſi l'on dépouilloit la Maiſon de France de quelques domaines en faveur du Duc de Savoie, on prenoit en effet ſur la Maiſon d'Aûtriche dequoi ſatisfaire les Hollandois, qui devoient devenir, à ſes dépens, les conſervateurs & les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avoit égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce. On ſtipuloit ceux du Portugal.

On réſervoit à l'Empereur la Souveraineté des dix provinces de la Flandre Eſpagnole, & le domaine utile des villes de la barrière. On lui aſſuroit le royaume de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il poſſédoit en Lombardie, & les quatre ports ſur les côtes de la Toſcane. Mais le conſeil de Vienne ſe croyoit trop léſé, & ne pouvoit ſouſcrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, ſa gloire & ſes intérêts étoient en ſûreté. Elle feſoit démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalouſies. L'Eſpagne la laiſſoit en poſſeſſion de Gibraltar & de l'île de Minorque. La France lui abandonnoit la baie d'Hudſon, l'île de Terre-Neuve & l'Acadie. Elle obtenoit, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnoit

donnoit pas aux François, qui avoient placé Philippe V sur le trône. Il faut encore compter, parmi les articles glorieux au Ministère Anglois, d'avoir fait consentir Louis XIV à faire sortir de prison, ceux de ses propres sujets, qui étoient retenus pour leur religion. C'étoit dicter des lois, mais des lois bien respectables.

Enfin la Reine Anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les sécrettes inclinâtions de son cœur, fesoit assurer & garantir sa succession à la Maison de Hanovre.

Quant aux Electeurs de Bavière & de Cologne, le Duc de Bavière devoit retenir le Duché de Luxembourg & le Comté de Namur, jusqu'à ce que son frère & lui fussent rétablis dans leurs Electorats ; car l'Espagne avoit cédé ces deux souverainetés aux Bavarois, en dédommagement de ses pertes ; & les Alliés n'avoient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démolissoit Dunkerque, & qui abandonnoit tant de places en Flandres autrefois conquises par ses armes, & assurées par les traités de Nimégue & de Risvick, on lui rendoit Lille, Aire, Bethune, & Saint-Venant.

Ainsi il paroissoit, que le Ministère Anglois rendoit justice à tout le monde. Mais les Whigs ne la lui rendirent pas ; & la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la Reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un Souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nâtions. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent signés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du Prince Eugène, soit mauvaise po-

litique du Conseil de l'Empereur; ce Monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il auroit eu certainement Landau & peut-être Strasbourg, s'il s'étoit prêté d'abord aux vues de la Reine Anne. Il s'obstina à la guèrre, & il n'eut rien. Le Maréchal de Villars, ayant mis ce qui restoit de la Flandre Françoise en
20 Août 1713. sureté, passa vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, de Worms, de tous les pays d'alentour, il prend ce même Landau que l'Empereur eût pu conserver par la paix; il force
20 Sept. les lignes que le Prince Eugène avoit fait tirer
30 Oct. dans le Brisgau; défait dans ses lignes le Maréchal Vaubonne; assiége & prend Fribourg, la capital de l'Autriche antérieure.

Le Conseil de Vienne pressoit de tous côtés les secours qu'avoient promis les Cercles de l'Empire; & ces secours ne venoient point. Il comprit alors que l'Empereur, sans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvoit prévaloir contre la France; & il se résolut trop tard à la paix.

Le Maréchal de Villars, après avoir ainsi terminé la guèrre, eut encore la gloire de conclure la paix à Rastat avec le Prince Eugène. C'étoit peut-être la première fois, qu'on avoit vu deux Généraux oppôsés, au sortir d'une campagne, traiter au nom de leurs Maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchise de leur caractère. J'ai oui conter au Maréchal de Villars, qu'un des premiers discours qu'il tint au Prince Eugène, fut celui-ci; *Monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à Vienne, & les miens à Versailles.* En effet, l'un & l'autre eurent toujours dans leurs Cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité, des droits que l'Empereur réclamoit toujours sur la Monarchie d'Espagne, ni du vain titre de Roi Catholique que Charles VI prit toujours, tandis que le royaume restoit assuré à Philippe V. Louis XIV garda Strasbourg & Landau qu'il avoit offert de céder auparavant, Huningue & le nouveau Brisac qu'il avoit proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'Alsace à laquelle il avoit offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable; il fit rétablir dans leurs Etats & dans leurs rangs, les Electeurs de Cologne & de Bavière.

C'est une chose très remarquable, que la France, dans tous ses traités avec les Empereurs, a toujours protégé les droits des Princes & des Etats de l'Empire. Elle posa les fondemens de la liberté Germanique à Munster, & fit ériger un huitiéme Electorat pour cette même Maison de Bavière. Le traité de Nimégue confirma celui de Westphalie. Elle fit rendre par le traité de Rifwick, tous les biens du Cardinal de Furstemberg. Enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux Electeurs. Il faut avouer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de Louis XIV, disent que le Prince Eugène, en finissant les conférences, pria le Duc de Villars, d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présenter à ce Monarque les assurances du plus profond respect *d'un sujet envers son Souverain.* Premierement, il n'est pas vrai, qu'un Prince, petit-fils d'un Souverain, demeure

demeure le ſujet d'un autre Prince, pour être né dans ſes Etats. Secondement, il eſt encore moins vrai, que le Prince Eugène, Vicaire-Général de l'Empire, pût ſe dire ſujet du Roi de France.

Cependant chaque Etat ſe mit en poſſeſſion de ſes nouveaux droits. Le Duc de Savoie ſe fit reconnoître en Sicile, ſans conſulter l'Empereur que s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ſes troupes dans Lille. Les Hollandois ſe ſaiſirent des villes de leur barrière ; & la Flandre leur a toujours payé douze-cens-cinquante-mille florins par an, pour être les maîtres chez elle. Louis XIV fit combler le port de Dunkerque, râſer la citadelle & démolir toutes les fortificâtions du côté de la mèr, ſous les yeux d'un commiſſaire Anglois. Les Dunkerquois, qui voyoient par là tout leur commerce périr, députèrent à Londres pour implorer la clémence de la Reine Anne. Il étoit triſte pour Louis XIV, que ſes ſujets allaſſent demander grâce à une Reine d'Angleterre ; mais il fut encore plus triſte pour eux, que la Reine Anne fût obligée de les refuſer.

Le Roi, quelque-tems après, fit élargir le canal de Mardick ; & au moyen des écluſes, on fit un port qu'on diſoit déja égaler celui de Dunkerque. Le Comte de Stairs, Ambaſſadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce Monarque. Il eſt dit dans un des meilleurs livres que nous ayons, que Louis XIV répondit au Lord Stairs : *Monſieur l'Ambaſſadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas ſouvenir.* Je ſai de ſcience certaine, que jamais Louis XIV ne fit une réponſe ſi peu convenable. Il n'avoit

jamais

jamais été le maître chez les Anglois : il s'en falloit beaucoup. Il l'étoit chez lui ; mais il s'agissoit de savoir, s'il étoit le maître d'éluder un traité auquel il devoit son repos, & peut-être une grande partie de son royaume.

La clause du traité qui portoit la démolition du port de Dunkerque & de ses écluses, ne stipuloit pas qu'on ne feroit point de port à Mardick. On a ôsé imprimer que le Lord Bolimbrooke, qui rédigea le traité fit cette omission gagné par un présent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'histoire de Louis XIV sous le nom de la Martinière ; & ce n'est pas la seule qui déshonore cet ouvrage. Louis XIV paroissoit être en droit de profiter de la négligence des Ministres Anglois, & de s'en tenir à la lettre du traité ; mais il aima mieux en remplir l'esprit, uniquement pour le bien de la paix ; & loin de dire au Lord Stairs, qu'il ne le fit pas souvenir qu'il avoit été autrefois le maitre chez les autres, il voulut bien céder à ses représentâtions auxquelles il pouvoit résister. Il fit discontinuer les travaux de Mardick au mois d'Avril 1714. Les ouvrages furent demolis bientôt après dans la régence, & le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'Utrecht & de Rastat, Philippe V ne jouit pas encore de toute l'Espagne ; il lui resta la Catalogne à soumettre, ainsi que les îles de Majorque & d'Ivica.

Il faut savoir que l'Empereur Charles, ayant laissé sa femme à Barcelone, ne pouvant soutenir la guèrre d'Espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'Utrecht, étoit

cepen-

cependant convenu alors avec la Reine Anne, que l'Impératrice & ses troupes, devenues inutiles en Catalogne, seroient transportées sur des vaisseaux Anglois. En effet la Catalogne avoit été évacuée ; & Staremberg en partant s'étoit démis de son titre de Viceroi. Mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un promt secours de la part de l'Empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avoient alors le plus de crédit dans cette province, imaginèrent qu'ils pourroient former une république sous une protection étrangère, & que le Roi d'Espagne ne seroit pas assez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que Tacite leur attribuoit il y a si longtems. " Nation intrépide, dit-il, qui compte la vie " pour rien, quand elle ne l'employe pas à " combattre."

S'ils avoient fait pour Philippe V leur Roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui ; jamais l'Archiduc n'eût disputé l'Espagne. Ils prouvèrent par leur opiniâtre résistance, que Philippe V, délivré même de son compétiteur, ne pouvoit seul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre n'avoit pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre Charles son concurrent, lui en envoya alors contre ses sujets révoltés. Une escadre Françoise bloqua le port de Barcelone, & le Maréchal de Barwick l'assiégea par terre.

La Reine d'Angleterre, fidèle à ses traités, ne secourut point cette ville. L'Empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les Prêtres, les Moines, coururent aux

aux armes & sur les bréches, comme s'il s'étoit agi d'une guèrre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq-cens Ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. On peut juger, si leurs discours & leur éxemples avoient animé les peuples.

Ils arborèrent sur la bréche un drapeau noir, & soutinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans ayant pénétré, les assiégés se battirent encore de rue en rue; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne étoit prise, ils demandèrent encore en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plupart de leurs priviléges leur furent ôtés. Soixante Moines, condamnés aux galères, furent la seule vangeance que l'on prit. Philippe V avoit traité plus rudement la petite ville de Xativa dans le cours de la guèrre: on l'avoit détruite de fond en comble, pour faire un éxemple. Mais si on râse une petite ville de peu d'importance, on n'en râse point une grande, qui a un beau port de mèr, & dont le maintien est utile à l'Etat. 12 Sept. 1714.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avoit pas animés quand Charles VI étoit parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans sécours, fut la dernière flamme de l'incendie, qui avoit ravagé si long-tems la plus belle partie de l'Europe, pour le testament de Charles II Roi d'Espagne.

CHA-

CHAPITRE VINGT-TROISIE'ME.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht juſqu'en 1750.

J'Oſe appeller encore cette longue guèrre, une guèrre civile. Le Duc de Savoie y fut armé contre ſes deux filles. Le Prince de Vaudemont, qui avoit pris le parti de l'Archiduc Charles, avoit été ſur le point de faire priſonnier dans la Lombardie, ſon propre père qui tenoit pour Philippe V. L'Eſpagne avoit été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de Calviniſtes François avoient ſervi contre leur patrie. C'étoit enfin pour une ſucceſſion entre parens, que la guèrre générale avoit commencé: & l'on peut ajouter, que la Reine d'Angletèrre excluoit du trône ſon frère, que Louis XIV protégeoit, & qu'elle fut obligée de le proſcrire.

Les eſpérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guèrre, comme elles le ſont toujours. Charles VI, deux fois reconnu dans Madrid, fut chaſſé d'Eſpagne. Louis XIV, près de ſuccomber, ſe releva par les brouilleries imprévues de l'Angletèrre. Le Conſeil d'Eſpagne, qui n'avoit appellé le Duc d'Anjou au trône que dans le deſſein de ne jamais démembrer la Monarchie, en vit beaucoup de parties ſéparées. La Lombardie, la Flandre, reſtèrent à la Maiſon d'Aûtriche: la Maiſon de Pruſſe eut une petite partie de cette même Flandre; & les Hollandois dominèrent dans une autre; une quatriême partie demeura à la France. Ainſi l'héritage de la Maiſon de Bour-

Bourgogne reſta partagé entre quatre puiſſances ; & celle qui ſembloit y avoir le plus de droit, n'y conſerva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'Empereur, lui reſta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'eſt arraché ſi ſouvent & ſi aiſément. Le Duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour ſoutenir contre le Pape, le droit-ſingulier mais ancien, d'être Pape lui-même dans cette île ; c'eſt à dire, d'être, au dogme près, Souverain abſolu en matière de religion.

La vanité de la politique parut encore plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guèrre. Il eſt indubitable, que le nouveau Miniſtère de la Reine Anne vouloit préparer en ſécret le rétabliſſement du fils de Jâques II ſur le trône. La Reine Anne elle-même commençoit à écouter la voix de la nature, par celle de ſes Miniſtres ; & elle étoit dans le deſſein de laiſſer ſa ſucceſſion à ce frère, dont elle avoit mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ces deſſeins. La Maiſon de Hanovre, qu'elle regardoit comme étrangère & qu'elle n'aimoit pas, lui ſuccéda ; ſes Miniſtres furent perſécutés ; & le parti du Prétendant ayant tenté de ſoutenir ſes droits en 1715, ce parti fut défait ; la rébellion, qui, ſi la Reine Anne eût vécu plus long-tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le ſang qui coula ſur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la France & de l'Eſpagne, qu'on avoit tant redoutée & qui avoit alarmé tant d'Etats, fut rompue dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le Duc d'Orléans Régent de France, quoiqu' irréprochable

ſur

sur les soins de la conservation de son pupile, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemi naturelle de la France ; & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon qui régnoit à Madrid : & Philippe V, qui avoit renoncé à la couronne de France par la paix, excita ou plutôt préta son nom pour exciter des séditions en France, qui devoient lui donner la régence d'un pays, où il ne pouvoit régner. Ainsi, après la mort de Louis XIV, toutes les vues, toutes les négociations, toute la politique, changèrent & dans sa famille & chez tous les Princes.

Le Régent de France, uni avec les Anglois, attaqua l'Espagne ; de sorte que la première guèrre de Louis XV fut entreprise contre son oncle, que Louis XIV avoit établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guèrre, le Ministère d'Espagne voulut tromper le Duc de Savoie ; & le Duc de Savoie voulut tromper l'Empereur : & il résulta de ce chaos d'intrigues, que les Espagnols dépouillèrent l'Empereur de la Sardaigne, & le Duc de Savoie de la Sicile en 1718. Mais forcés par la France qui les battoit sur terre, & par les Anglois qui les battoient sur mer, ils rendirent alors la Sicile, à la Maison d'Autriche ; & la Sardaigne devint le partage des Ducs de Savoie, qui la possédent encore, & qui prennent le titre de Rois de Sardaigne.

Pour mieux sentir, par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées ; il faut remarquer que l'Empire Ottoman, qui avoit pu attaquer l'Empire d'Allemagne pendant

dant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'Empereur, contre des troupes aguerries commandées par le Prince Eugène, qui vainquit les Turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduisit à demander une paix humiliante: & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies; ce même Empereur, vainqueur des Turcs, ne put avoir la Sicile, que par le secours des Anglois & du Régent de France.

Mais, ce qui étonna le plus toutes les Cours de l'Europe, ce fut de voir quelque-tems après en 1724 & 1725, Philippe V & Charles VI, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le Ministère de Madrid gouverna une année entière la Cour de Vienne. Cette Cour, qui n'avoit jamais eu d'autre intention que de fermer à la Maison Françoise d'Espagne tout accès dans l'Italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de Philippe V & d'Elisabeth de Parme sa seconde femme, dans cette même Italie, dont on vouloit exclure tout François & tout Espagnol. L'Empereur donna à ce fils puîné de son concurrent, l'investiture de Parme & de Plaisance & du Grand-Duché de Toscane: quoique la succession de ces Etats ne fût point ouverte. Dom Carlos y fut introduit avec six-mille Espagnols; & il n'en couta à l'Espagne, que deux-cens-mille pistoles données à Vienne.

Cette faute du Conseil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses; elle lui couta

plus

plus chèr dans la ſuite. Tout étoit étrange dans cet accord ; c'étoit deux Maiſons ennemies, qui s'uniſſoient ſans ſe fier l'une à l'autre ; c'étoit les Anglois, qui ayant tout fait pour détrôner Philippe V, & lui ayant arraché Minorque & Gibraltar, étoient les médiateurs de ce traité ; c'étoit un Hollandois, Ripperda devenu Duc & tout-puiſſant en Eſpagne, qui le ſignoit, qui fut diſgracié après l'avoir ſigné, & qui alla mourir enſuite dans le royaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en France, la Régence du Duc d'Orleans, que ſes ennemis ſécrets & le bouleverſement général des finances devoient rendre la plus orageuſe des Régences, avoit été la plus paiſible & la plus fortunée. L'habitude, que les François avoient priſe, d'obéir ſous Louis XIV, fit la ſureté du Régent & la tranquilité publique. Une conſpiration, dirigée de loin par le Cardinal Albéroni & mal trâmée en France, fut découverte & diſſipée auſſitôt que formée. Le Parlement, qui dans la Régence de la Reine Anne avoit fait la guèrre civile pour douze charges de Maîtres des Requêtes, & qui avoit caſſé les teſtamens de Louis XIII & de Louis XIV avec moins de formalités que celui d'un particulier ; eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorſqu'on eut augmenté la valeur numéraire des eſpéces trois fois au de-là du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la Grand-Chambre au Louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuſte qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un royaume d'avoir

voir chez soi plus de cinq-cens francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entière des espéces dans le public; tout un peuple en foule se pressant, pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France étoit inondée; plusieurs citoyens écrâsés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au Palais Royal, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux systême de Laws, qui sembloit devoir ruiner la Régence & l'Etat, soutint en effet l'un & l'autre par des conséquences, que personne n'avoit prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux Magistrats, aux Evêques & aux Princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vue politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'étoit un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoyens parioient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le Gouvernement. Il arriva par un prestige dont les resforts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus éxercés & les plus fins, qu'un systême tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la Compagnie des Indes, établie autrefois par le célébre Colbert, & ruinée par les guèrres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites, la nâtion devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce systême éclaira les esprits, comme les guèrres civiles aiguïsent les courages.

Après

Après que la confuſion des finances eut ceſſé avec la Régence, celle des affaires politiques ceſſa auſſi, lorſque le Cardinal de Fleury fut à la tête du Miniſtère. S'il y a jamais eu quelqu'un d'heureux ſur la tèrre, c'étoit ſans doute le Cardinal de Fleury. On le regarda comme un homme des plus aimables & de la ſociété la plus délicieuſe, juſqu'à l'âge de ſoixante & treize ans; & lorſqu'à cet âge, où tant de vieillards ſe retirent du monde, il eut pris en main le Gouvernement, il fut regardé comme un des plus ſages. Depuis 1726 juſqu'à 1742, tout lui proſpéra. Il conſerva juſqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête ſaine, libre, & capable d'affaires.

Quand on ſonge, que de mille contemporains il y en a très rârement un ſeul qui parvienne à cet âge, on eſt obligé d'avouer, que le Cardinal de Fleury eut une deſtinée unique. Si ſa grandeur fut ſingulière, en ce qu'ayant commencé ſi tard, elle dura ſi long-tems ſans aucun nuage; ſa modérâtion & la douceur de ſes mœurs ne le furent pas moins. On ſait quelles étoient les richeſſes & la magnificence du Cardinal d'Amboiſe, qui aſpiroit à la Tiare; & la ſimplicité arrogante de Ximénès, qui levoit des armées à ſes dépens, & qui, vétu en Moine, diſoit qu'avec ſon cordon il conduiſoit les Grands d'Eſpagne: on connoit le faſte royal de Richelieu, les richeſſes prodigieuſes accumulées par Mazarin. Il reſtoit au Cardinal de Fleury la diſtinction de la modeſtie, il fut ſimple & œconome en tout, ſans jamais ſe démentir. L'élévâtion manquoit à ſon caractère. Ce défaut tenoit à des vertus, qui ſont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de

la

la paix : il prouva, que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il laissa tranquilement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'Etat comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrèrent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier Ministre d'Angleterre, Robert Walpole, étoit d'un caractère aussi pacifique ; & ces deux hommes continuèrent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle gouta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733 ; repos, qui n'avoit été troublé qu'une fois par la guerre passagère de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nâtions, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublièrent toutes leurs calamités passées.

En ces tems-là se formoient deux puissances, dont l'Europe n'avoit point entendu parler avant ce siécle. La première étoit la Russie, que le Czar Pierre le Grand avoit tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistoit avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans lois, sans discipline, sans connoissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il étoit si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1668 Louis XIV avoit reçu une Ambassade Moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'Ambassade des Siamois.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des lois au Nord, après avoir abattu la Suéde. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens

demens moins vaſtes, étoit la Pruſſe. Ses forces ſe préparoient & ne ſe déployoient pas encore.

La Maiſon d'Aûtriche étoit reſtée à-peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avoit miſe. L'Angleterre conſervoit ſa puiſſance ſur mer, & la Hollande perdoit inſenſiblement la ſienne. Ce petit Etat, puiſſant par le peu d'induſtrie des autres nâtions, tomboit en décadence, parce que ſes voiſins ſe ſoient eux-mêmes le commerce, dont il avoit été le maître. La Suede languiſſoit. Le Danemarck étoit floriſſant. L'Eſpagne & le Portugal ſubſiſtoient par l'Amérique. L'Italie, toujours foible, étoit diviſée en autant d'Etats qu'au commencement du ſiécle, ſi on excepte Mantoue, devenue patrimoine Aûtrichien.

La Savoie donna alors un grand ſpectacle au monde, & une grande leçon aux Souverains: Le Roi de Sardaigne, Duc de Savoie, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Aûtriche, & dont l'incertitude avoit paſſé pour politique, laſſé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de ſoixante quatre ans, la couronne qu'il avoit portée le premier de la famille, & ſe repentit par un autre capriee un an après. La ſociété de ſa maitreſſe devenu ſa femme, la dévôtion & le repos, ne purent ſatisfaire une âme occupée, pendant cinquante ans des affaires de l'Europe. Il fit voir, quelle eſt la foibleſſe humaine, & combien il eſt difficile de remplir ſon cœur ſur le trône & hors du trône. Quatre Souverains dans ce Siécle renoncèrent à la couronne; Chriſtine, Caſimir, Philippe V, & Victor-Amédée. Philippe V ne reprit le Gouvernement que malgré lui. Caſimir n'y penſa jamais.

jamais. Chriſtine en fut tentée quelque-tems, par un dégout qu'elle eut à Rome. Amédée ſeul voulut remonter par la force, ſur le trône que ſon inquiétude lui avoit fait quitter. La ſuite de cette tentative eſt connue. Son fils, Charles-Emanuel, auroit aquis une gloire au deſſus des couronnes, en remettant à ſon père celle qu'il tenoit de lui, ſi ce père ſeul l'eût redemandée, & ſi la conjoncture des tems l'eût permis; mais c'étoit une maitreſſe ambitieuſe qui vouloit régner, & tout le Conſeil fut forcé d'en prévenir les ſuites funeſtes, & de faire arréter celui qui avoit été ſon Souverain. Il mourut depuis en priſon. Il eſt très faux, que la Cour de France voulut envoyer vingt-mille hommes, pour défendre le père contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce tems-là. Ni l'abdicâtion de ce Roi, ni ſa tentative pour reprendre le ſceptre, ni ſa priſon, ni ſa mort, ne cauſerent le moindre mouvement chez les nâtions voiſines.

Tout étoit paiſible depuis la Ruſſie juſqu'à l'Eſpagne, lorſque la mort d'Auguſte ſecond replongea l'Europe dans les diſſenſions & dans les malheurs, dont elle eſt ſi rârement exemte.

Le Roi Staniſlas, beaupère de Louis XV déja nommé Roi de Pologne en 1704, fut élu Roi en 1733, de la manière la plus légitime & la plus ſolennelle. Mais l'Empereur Charles VI fit procéder à une autre élection appuyée par ſes armes & par celles de la Ruſſie. Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui avoit épouſé une niéce de Charles VI, l'emporta ſur ſon concurrent. Ainſi la Maiſon d'Aûtriche, qui n'avoit pas eu le pouvoir de ſe conſerver l'Eſpagne & les Indes occidentales, &

qui, en dernier lieu, n'avoit pu établir une Compagnie de commerce à Oſtende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-père de Louis XV. La France vit renouveler ce qui étoit arrivé au Prince Armand de Conti, qui ſolennellement élu, mais n'ayant ni argent ni troupes, & plus recommandé que ſoutenu, perdit le royaume où il avoit été appellé.

Le Roi Staniſlas alla à Dantzig ſoutenir ſon élection. Le grand nombre, qui l'avoit choiſi, céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire. Ce pays, où le peuple eſt eſclave, où la nobleſſe vend ſes ſuffrages, où il n'y a jamais dans le tréſor public de quoi entretenir les armées, où les lois ſont ſans vigueur, où la liberté ne produit que des diviſions; ce pays, dis-je, ſe vantoit en vain d'une nobleſſe belliqueuſe, qui peut monter à cheval au nombre de cent-mille-hommes. Dix-mille Ruſſes firent d'abord diſparoître tout ce qui étoit aſſemblé en faveur de Staniſlas. La nâtion Polonoiſe, qui un ſiécle auparavant regardoit les Ruſſes avec mépris, étoit alors intimidée & conduite par eux. L'Empire de Ruſſie étoit devenu formidable, depuis que Pierre le Grand l'avoit formé. Dix-mille eſclaves Ruſſes diſciplinés diſperſèrent toute la nobleſſe de Pologne; & le Roi Staniſlas, renfermé dans la ville de Dantzig, y fut bientôt aſſiégé par une armée de trente-mille-hommes.

L'Empereur d'Allemagne, uni avec la Ruſſie, étoit ſûr du ſuccès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mèr une nombreuſe armée: mais l'Angleterre n'auroit pas vu ces préparatifs immenſes, ſans ſe déclarer. Le Cardinal de Fleury, qui ménageoit

geoit l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entièrement le Roi Staniſlas, ni hazarder de grandes forces pour le ſecourir. Il fit partir une eſcadre avec quinze-cens-hommes, commandée par un brigadier. Cet Officier ne crut pas que ſa commiſſion fût ſérieuſe: il jugea, quand il fut près de Dantzig, qu'il ſacrifieroit ſans fruit ſes ſoldats; & il alla relâcher en Danemarck. Le Comte de Plélo, Ambaſſadeur de France auprès du Roi de Danemarck, vit avec indignâtion cette retraite, qui lui paroiſſoit humiliante. C'étoit un jeune homme, qui joignoit à l'étude des Belles Lettres & de la Philoſophie des ſentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il réſolut de ſecourir Dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des Sécrétaires d'Etat, laquelle finiſſoit par ces mots: " je ſuis ſûr que " je n'en reviendrai pas; je vous recommande " ma femme & mes enfans." Il arriva à la rade de Dantzig, débarqua & attaqua l'armée Ruſſe; il y périt percé de coups, comme il l'avoit prévû; & ce qui ne fut pas tué de ſa troupe, fut priſonnier de guèrre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de ſa mort. Dantzig fut pris; l'Ambaſſadeur de France auprès de la Pologne, qui étoit dans cette place, fut priſonnier de guèrre, malgré les priviléges de ſon caractère. Le Roi Staniſlas n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguiſement, après avoir vu ſa tête miſe à prix par le Général des Moſcovites, dans un pays libre, dans ſa propre patrie, au milieu de la nâtion qui l'avoit élu ſuivant toutes les lois.

Le Miniſtère de France eût entièrement perdu cette réputâtion néceſſaire au maintien de la grandeur, ſi elle n'eût tiré vangeance d'un tel outrage ; mais cette vangeance n'étoit rien, ſi elle n'étoit pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettoit pas qu'on ſe portât ſur les Moſcovites ; & la politique vouloit que la vangeance tombât ſur l'Empereur. On l'éxécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La france s'unit avec l'Eſpagne & la Sardaigne. Ces trois Puiſſances avoient leurs intérêts divers, qui tous concouroient au même but, d'affoiblir l'Aûtriche.

Les Ducs de Savoie avoient depuis longtems accrû petit-à-petit leurs Etats, tantôt en vendant leurs ſecours aux Empereurs, tantôt en ſe déclarant contre eux. Le Roi Charles-Emanuel eſpéroit le Milanois ; & il lui fut promis par les Miniſtres de Verſailles & de Madrid. Le Roi d'Eſpagne Philippe V, ou plutôt la Reine Eliſabeth de Parme ſon épouſe, eſpéroit pour ſes enfans de plus grands établiſſemens que Parme & Plaiſance. Le Roi de France n'enviſageoit aucun avantage pour lui que ſa propre gloire, l'abaiſſement de ſes ennemis & le ſuccès de ſes Alliés.

Perſonne ne prévoyoit alors, que la Lorraine dût être le fruit de cette guèrre. On eſt preſque toujours mené par les événemens, & rârement on les dirige. Jamais négociâtion ne fut plus promtement déterminée, que celle qui uniſſoit ces trois Monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoutumées dupuis long-tems à ſe déclarer pour l'Aûtriche contre la France, l'abandonnèrent en cette occâſion. Ce fut le fruit de cette réputâtion d'équité

quité & de modération, que la Cour de France avoit aquiſe. L'idée de ſes vues pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînoit encore ſes ennemis naturels, lors même qu'elle feſoit la guèrre ; & rien ne fit plus d'honneur au Miniſtère, que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puiſſances que la France pouvoit faire la guèrre à l'Empereur, ſans alarmer la liberté de l'Europe. Tous les Potentats regardèrent donc tranquilement ſes ſuccès rapides. Une armée de François fut maitreſſe de la campagne ſur le Rhin, & les troupes de France, d'Eſpagne & de Savoie jointes enſemble, furent les maitreſſes de l'Italie. Le Maréchal de Villars finit ſa glorieuſe carrière à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le Maréchal de Cogni, ſon ſucceſſeur, gagna deux batailles ; tandis que le Duc de Montémar, Général des Eſpagnols, remporta une victoire dans le royaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le ſurnom. C'eſt une récompenſe que la Cour d'Eſpagne donne ſouvent, à l'éxemple des anciens Romains. Dom Carlos, qui avoit été reconnu Prince héréditaire de Toſcane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile. Ainſi l'Empereur Charles VI perdit preſque toute l'Italie, pour avoir donné un Roi à la Pologne : & un fils du Roi d'Eſpagne eut en deux campagnes, ces deux Siciles, priſes & repriſes tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la Maiſon d'Autriche pendant plus de deux ſiécles.

Cette guèrre d'Italie eſt la ſeule, qui ſe ſoit terminée avec un ſuccès ſolide pour les François depuis Charlemagne. La raiſon en eſt, qu'ils avoient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puiſſant Prince de ces contrées ; qu'ils

étoient ſecondés des meilleures troupes d'Eſpagne; & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'Empereur fut alors trop heureux, de recevoir des conditions de paix que lui offroit la France victorieuſe. Le Cardinal de Fleury Miniſtre de France, qui avoit eu la ſageſſe d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guèrre, eut auſſi celle de la terminer heureuſement ſans leur intervention.

Par cette paix, Dom Carlos fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. L'Europe étoit déja accoutumée à voir donner & changer des États. On aſſigna à François Duc de Lorraine, gendre de L'Empereur, l'héritage des Médicis qu'on avoit auparavant accordé à Dom Carlos; & le dernier Grand-Duc de Toſcane près de ſa fin, demandoit, *ſi on ne lui donneroit pas un troiſiéme héritier, & quel enfant l'Empire & la France vouloient lui faire.* Ce n'eſt pas, que le Grand-Duché de Toſcane ſe regardât comme un fief de l'Empire; mais l'Empereur le regardoit comme tel, auſſi bien que Parme & Plaiſance, revendiqué toujours par le Saint-Siége, & dont le dernier Duc de Parme avoit fait hommage au Pape: tant les droits changent ſelon les tems. Par cette paix, ces Duchez de Parme & Plaiſance, que les droits du ſang donnoient à Dom Carlos fils de Philippe V & d'une Princeſſe de Parme, furent cédés à l'Empereur Charles VI en propriété.

Le Roi de Sardaigne Duc de Savoie, qui avoit compté ſur le Milanois auquel ſa Maiſon toujours aggrandie par dégrez avoit depuis longtems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois,

nois, les fiefs des Langhes. Il tiroit ses droits sur le Milanois, d'une fille de Philippe II Roi d'Espagne, dont il descendoit. La France avoit aussi ses anciennes prétentions, par Louis XII, héritier naturel de ce Duché. Philippe V avoit les siennes, par les inféodâtions renouvelées à quatre Rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétensions cédèrent à la convenance & au bien public. L'Empereur garda le Milanois, malgré la loi générale des fiefs de l'Empire, qui veut que l'Empereur Seigneur suserain en donne toujours l'investiture; sans quoi les Empereurs pourroient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. Mais cette loi souffre tant d'exceptions; il y a tant d'exemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matière d'Etat l'intérêt présent est la première des lois.

Par ce traité, le Roi Staniſlas rénonçoit au royaume qu'il avoit eu deux fois, & qu'on n'avoit pu lui conserver; il gardoit le titre de Roi. Il lui falloit un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la France encore plus que pour lui. Le Cardinal de Fleury se contenta d'abord du Barrois, que le Duc de Lorraine devoit donner au Roi Staniſlas, avec la réversion à la couronne de France; & la Lorraine ne devoit être cédée, que lorsque son Duc seroit en pleine possession de la Toscane. C'étoit faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hazards. C'étoit peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le Cardinal de Fleury à se servir de ses avantages: il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il

Il n'en couta que quelque argent comptant, & une penſion de quatre-millions-cinq-cens-mille livres, faite au Duc François juſqu'à ce que la Toſcane lui fût échue.

Ainſi la Lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement ; réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un Roi Polonois fut tranſplanté en Lorraine ; & cette province eut pour la dernière fois un Souverain réſident chez elle, & il la rendit heureuſe. La Maiſon régnante des Princes Lorrains devint Souveraine de la Toſcane. Le ſecond fils du Roi d'Eſpagne fut transféré à Naples. On auroit pu renouveler la médaille de Trajan, *regna aſſignata, les trônes donnés.*

La Maiſon de France, à la fin de cette courte guèrre, ſe trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas ôſé prévoir, dans le tems des plus brillantes proſpérités de Louis XIV. Preſque tout l'héritage de la Maiſon de Charles-quint, l'Eſpagne, les deux Siciles, le Méxique, le Pérou, étoient dans ſes mains : & enfin la Maiſon d'Aûtriche finit dans la perſonne de Charles VI en 1740. Ce qui reſtoit de ſes dépouilles fut près d'être enlevé à ſa fille, & partagé entre pluſieurs puiſſances. La France fit élire un Empereur, avec la même facilité que les Empereurs avoient auparavant fait élire des Electeurs de Cologne & des Evêques de Liége. La fameuſe pragmatique ſanction du dernier Empereur Aûtrichien, qui aſſuroit à ſa fille la poſſeſſion indiviſible de tous ſes Etats, pragmatique garantie par l'Empire, par l'Angleterre, par la Hollande, par la France elle même, ne fut d'abord ſoutenue de perſonne. L'Electeur de Bavière, fils de celui qui avoit été mis au

ban

ban de l'Empire, fut couronné ſans obſtacle Duc d'Aûtriche à Lintz, Roi de Bohême à Prague, Empereur à Francfort, par les armes de Louis XV. La fille de tant d'Empereurs ſe vit une année entière ſans ſecours, & ſans autre eſpérance que dans ſon courage. A peine avoit-elle fermé les yeux à ſon père, qu'elle avoit perdu la Siléſie par l'irruption d'un jeune Roi de Pruſſe, dont la poſtérité parlera long-tems. Il profita le premier de la conjoncture, & fit ſervir à ſa grandeur une armée diſciplinée comme celles des anciens Romains, que ſon père ſembloit n'avoir formée que pour la parade & la montre. La France, la Pruſſe, la Saxe, la Bavière, attaquoient les reſtes de la Maiſon d'Aûtriche: On alla juſqu'aux portes de Vienne: ſes Alliés demeuroient dans le ſilence: le partage de ſes États paroiſſoit aſſuré. Mais on vit bientôt, qu'il n'y a de vraie grandeur que celle qui eſt fondée ſur ſes propres forces. L'Electeur de Bavière Empereur ſous le nom de Charles VII, Prince très éclairé, mais manquant des deux reſſorts neceſſaires (des tréſors & de bonnes troupes,) ayant des Alliés ſouvent diviſés, accablé de maladies, ne pouvoit réuſſir par lui même, & on n'a jamais conquis de grands États par la main d'autrui. Les plus grands avantages furent rapidement ſuivis des plus funeſtes déſaſtres. Tout ce qui devoit faire ſa grandeur, fit ſa ruine; & ce qui devoit accabler la Reine de Hongrie, ſervit à l'élever. La Maiſon d'Aûtriche renaquit de ſes cendres. La Reine de Hongrie trouva un puiſſant Allié dans George II Roi d'Angleterre; elle eut enſuite pour elle le Roi de Sardaigne, la Hollande, & enfin juſqu'à l'Empire de Ruſſie, qui envoya

la dernière année de la guèrre, environ trente-cinq-mille hommes à ſon ſecours. Elle fit des paix particulières avec la Pruſſe & la Saxe. Mais ſurtout ſon courage d'eſprit la ſecourut autant que ſes Alliés. La Hongrie, qui n'avoit été pour ſes pères qu'un éternel objet de guèrres civiles, de réſiſtances & de punitions, devint pour elle un royaume uni, affectionné, peuplé de ſes défenſeurs. On combattit dans le cœur de l'Allemagne, en Italie, en Flandre, & ſur les frontières même de la France, & ſur les mèrs de l'Inde & de l'Amerique, à peu-près comme dans la guèrre de 1701. Le Cardinal de Fleury, trop âgé pour ſoutenir un ſi peſant fardeau, prodigua à regret les tréſors de la France dans cette guèrre entrepriſe malgré lui, & mourut après n'avoir vu que des malheurs cauſés par des fautes. Il n'avoit jamais cru avoir beſoin d'une marine: ce qui reſtoit à la France de forces maritimes, fut abſolument détruit par les Anglois; & les provinces de France furent expôſées. L'Empereur, que la France avoit fait, fut chaſſé trois fois de ſes propres Etats. Il mourut l'un des plus malheureux Princes de la tèrre, pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. La Reine de Hongrie gouta le plaiſir & la gloire de faire élire Empereur ſon époux, & de recommencer une nouvelle Maiſon Impériale.

Louis XV, après avoir vu mourir en 1743 le Cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les déſaſtres qu'avoient produit les dernières années du gouvernement de ſon Miniſtre. Il fut heureux partout, excepté en Italie, parce qu'il avoit contre lui le Roi de Sardaigne, que le Cardinal de Fleury avoit aliéné. Une

Une choſe remarquable dans cette guèrre, c'eſt que jamais on ne vit tant de Souverains à la tête de leurs armées. François de Lorraine, Grand-Duc de Toſcane, depuis Empereur, fut pluſieurs fois à la tête des troupes Aûtrichiennes. Dom Carlos Roi de Naples, fils de Philippe V, commandoit ſon armée à Vélétri. Le Roi d'Angletèrre George II gagna une bataille vers le Mein.

Le Roi de Sardaigne fut partout où étoient ſes troupes, & toujours avec ſuccès. Le Roi de Pruſſe remporta cinq victoires. Louis XV rendit la gloire & la ſupériorité à ſa nâtion à la bataille de Fontenoi, & les conſerva à celle de Laufeld. Enfin, après avoir ſubjugué en perſonne toute la Flandre, & pris Maſtricht par les mains du Maréchal de Saxe; après avoir chaſſé les ennemis de Provence, par celles du Maréchal de Belle-île; après avoir ſauvé Gènes, par le Maréchal de Richelieu; ayant affermi le Roi de Naples ſur ſon trône, il fit une paix auſſi glorieuſe que ſes campagnes, montrant dans le traité d'Aix-la-Chapelle une modérâtion inouie qu'on n'avoit pas attendue, ne voulant rien pour lui de ce qu'avoient conquis ſes armes. Il eut la gloire de protéger tous ſes Alliés, de remettre les Génois dans tous leurs droits, de faire rendre au Duc de Modène ſes Etats, d'établir l'Infant Dom Philippe dans Parme & Plaiſance, l'héritage de ſa mère. C'étoit en effet aquérir beaucoup, que d'être ainſi le protecteur de tous ſes Alliés. La réputâtion, chez les Rois puiſſans, vaut des conquêtes. Après cette heureuſe paix, la France ſe rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encore plus floriſſante.

Alors

Alors l'Europe Chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménageoient l'un l'autre, & qui soutenoient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guèrres, laquelle devroit assurer une éternelle paix. Les Etats de l'Impératrice Reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Russie, l'Angletèrre, la Hollande, la Sardaigne, compôsoient une de ces grandes factions. L'autre étoit formée par la France, l'Espagne, les deux Siciles, la Prusse, la Suéde. Toutes les Puissances restèrent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe sembloient inspirer l'une à l'autre.

Louis XIV avoit le premier entretenu ces nombreuses armées, qui forcèrent les autres Princes à faire les mêmes efforts; desorte qu'après la paix d'Aix-la Chapelle, les Puissances Chrétiennes de l'Europe ont eu environ un million d'hommes sous les armes; & on s'est flatté que de long-tems il n'y auroit aucun agresseur, parce que tous les Etats étoient armés pour se défendre.

Voilà le précis peut-être encore trop long des plus importans événemens de ce siécle. Ces grandes chôses paroitront petites un jour, quand elles seront confondues dans la multitude immense des revolutions qui bouleversent le monde; & il n'en resteroit qu'un foible souvenir, si les arts perfectionnés ne répandoient sur ce siécle une gloire unique qui ne périra jamais.

FIN DU PREMIER TOME.

V7. S. 1753 (6)